

Sur les Traces de Lovecraft

ANTHOLOGIE
VOLUME 1



Peinture : Jorge Jacinto

12 ÉCRIVAINS
RENDENT HOMMAGE
AU MAÎTRE DE PROVIDENCE

Sur les traces de Lovecraft

Volume 1

anthologie

Pierre de Beauvillé
Barnett Chevin
Hélène Duc
Cyril Durr
Paul Martin Gal
Jean-Pascal Martin
Sylwen Norden
Yann Quero
Serge Rollet
Franck Stevens
Marie Thullien
Kéti Touche

Dans la même collection :

- *Sur les traces de Lovecraft* – volume 2 (janvier 2018)

L'illustration de couverture est signée **Jorge Jacinto** :

<http://www.jorgejacinto.com/>

Les illustrations intérieures ont été réalisées par **Sébastien Ecosse** :

<http://www.sebastienecosse.com/>

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : novembre 2017

ISBN : 978-2-915653-83-0

SOMMAIRE

– <i>Howard</i> de Kéti Touche	5
– <i>Les démons d’Ynis Mon</i> de Paul Martin Gal	29
– <i>L’île hallucinée</i> de Barnett Chevin	91
– <i>Par-delà la mer sans sommeil</i> de Yann Quero	133
– <i>La terreur dans ses ténèbres</i> d’Hélène Duc	209
– <i>Retour au Wewelsburg</i> de Cyril Durr	225
– <i>Le loch</i> de Pierre de Beauvillé	241
– <i>La disparition de James R. Nixon</i> de Marie Thullien	261
– <i>Quelque chose en pierre</i> de Jean-Pascal Martin	285
– <i>Azathoth</i> de Serge Rollet	305
– <i>Le sieur de Cauquemont</i> de Franck Stevens	333
– <i>Sur la mer des ténèbres</i> de Sylwen Norden	357



Howard
Kéti Touche

Kéti TOUCHE sort diplômée de l'université de Miskatonic en 1936. Envoyée prévenir la Seconde Guerre mondiale, elle échoue lamentablement et décide de se consacrer à l'origami.

Elle enchaîne par la suite sur des activités tout aussi récréatives : puzzles mille pièces, études de droit, consommation de biscuits apéritifs. Elle a un chat, ou si l'on veut être exact, c'est le chat qui l'a.

Des fois, elle écrit. « Howard », nouvelle partiellement autobiographique aux sources troubles, lui aurait été dictée par un être sans nom au fond d'une cave. Aux dernières nouvelles, elle aurait toujours vingt-deux ans – depuis 1947 – et vivrait au milieu de la pointe du monde, pas trop près des falaises.

Howard

de Kéti Touche

La vieille Ford avançait lentement. Cela n'était pas pour déplaire à William, il avait le temps d'admirer le paysage. À leur droite – du côté de son siège – s'étendait un verger que l'hiver avait dénudé. Les pommiers tordaient leurs branches sombres. On aurait dit des pattes cadavériques qui sortaient de terre. William leur trouva pourtant une certaine beauté. C'était sans doute le syndrome du touriste, toujours prompt à plus de poésie quand il fuyait le tumulte de la vraie vie.

Encore une minute et la petite route vira à gauche. Elle s'engagea sur une montée sinueuse. Devant lui, au sommet d'un pic couvert de bruyère, William aperçut enfin le manoir.

Il avait pu voir des clichés auparavant, mais le tableau réel n'était en rien comparable. La bâtisse se dressait telle une stryge vigilante. Ses pierres blanchies lui donnaient fière allure. Sa fameuse tour surplombait la falaise, comme prête à se jeter dans la mer. Des bas-reliefs bordaient les fenêtres à croisillons et les créneaux. Plus ils s'approchaient, plus l'ébahissement saisissait William.

— Seigneur. Croyez-vous qu'un homme ait pu créer ça ? Ce n'est pas de la pierre, c'est de la dentelle.

Le conducteur de taxi fronça le nez. Lui fixait toujours résolument la route.

— Je n'en sais trop rien, Sir. Ce château était là bien avant que mon grand-père ne naisse, et que *son* grand-père ne naisse. À force, voyez, il fait partie du paysage. Mais c'est vrai, il a été rénové. Et bien.

— Madame Clogwyn est formidable, renchérit William.

Le conducteur lui jeta un œil de sous son béret.

— Vous êtes amoureux, ma parole ? plaisanta-t-il rudement.

Le jeune homme lui rendit bêtement son regard, désarçonné par une question si brutale. Il s'éclaircit la gorge pour reprendre contenance.

— Je respecte infiniment cette personne, dit-il avec prudence. Et j'ai hâte de la rencontrer. Cet endroit est fabuleux. La mer a une couleur...

— Oh, elle change toutes les heures. La mer, pas madame Clogwyn. Vous allez vous éclater avec vos appareils.

William n'en pensait pas moins. Avec ça, le Grand Prix de la côte Est était à lui. Même les photographes professionnels ne trouveraient pas un aussi bel angle de vue que le sien. Il avait traversé l'Atlantique ; des endroits comme ceux-ci n'existaient pas dans le Massachusetts.

La vieille Ford se gara sur le parking bordé de noisetiers. William ôta sa ceinture avec maladresse et bondit presque de son siège, tant son impatience était grande. Le conducteur l'aida poliment à sortir ses affaires du coffre : une valise de taille modeste, et surtout un sac en cuir dont le seul contenu représentait toute la fortune du voyageur.

L'homme au béret, pourtant bien bâti, éprouva des difficultés à enfiler le sac sur son épaule. Son contenu pesait très lourd. Un troisième fardeau — un trépied métallique ajustable — complétait la panoplie.

— Bon sang, qu'est-ce que vous avez besoin de ça ? grogna le conducteur en empoignant l'instrument. Vous poseriez votre truc sur une table, ce serait aussi bien.

William réagit avec philosophie : à force, il s'était habitué aux incompréhensions. Il s'en amusait même.

— Sir, il y a malheureusement des moments où aucune table ne se trouve à proximité.

Le conducteur ne broncha pas. Sa remarque relevait plus de la taquinerie qu'autre chose. Ce garçon avait bien payé sa course, pas de quoi se plaindre.

Ils remontèrent une allée gravillonnée, à l'ombre de chènes titanesques. Un porche de bois sculpté ornait la façade. Un canapé suspendu et une petite table laissaient deviner

d'agréables soirées d'été. Des lampions se balançaient, accrochés aux fines arcades. Ils gravirent cinq marches et l'imposante porte d'entrée leur fit alors face. Une première curiosité les attendait – première d'une très longue série, comme William s'en rendit compte plus tard.

Un antique carillon flottait sous le perron. Des figurines accrochées à leur fil tournaient lentement. C'était un mélange intrigant, avec un flamant rose, un palmier et un cabriolet rose bonbon. Tout cela s'accompagnait de grelots un peu rouillés.

— J'avais ce carillon dans ma chambre, autrefois.

Les deux hommes se retournèrent. La porte s'était ouverte sans bruit. Appuyée contre l'encadrement, la maîtresse des lieux venait de leur parler.

Armelle Clogwyn ne répondait pas aux canons traditionnels de la beauté. Son charme à elle était singulier. Elle avait une silhouette carrée, malgré sa petite taille. Des taches de rousseur piquetaient ses pommettes hautes. Ses mains jointes paraissaient diaphanes sur sa robe noire, austère. Une coiffe partait de son col montant pour lui couvrir tempes et cheveux.

Un sourire élargissait encore sa mâchoire volontaire.

— Je m'acharnais à faire entrer le flamant dans le cabriolet, reprit-elle. Je voulais donner un minimum de cohérence à l'ensemble. Allons, entrez donc. Je vous offre un café, Robert ?

Le conducteur refusa en secouant la tête. Devant la châtelaine, il avait presque l'air timide.

— C'est gentil, madame, bredouilla-t-il. Mais j'ai encore des courses à faire, l'heure est bonne.

— Une prochaine fois, peut-être.

— Ce sera avec plaisir.

Il la salua en ôtant son béret, et après avoir transmis tous ses bagages à William, disparut sans demander son reste.

Le jeune homme n'eut pas le temps de s'étonner de cet empressement. Déjà, madame Clogwyn avait reporté son attention sur lui. Elle avait un regard doux, d'un vert éthéré.

— Je suis heureuse de vous rencontrer enfin, William. Bienvenue au manoir Clogwyn. Vous allez vous plaire ici.

Il s'approcha, réprimant mal son enthousiasme. Ils entrèrent ensemble dans la demeure. La porte se referma derrière William ; sa retraite artistique commençait.

* * *

William et son hôtesse s'entendirent vite, et avec une aisance rare. Ils adoptèrent naturellement un schéma de journée type. Au petit matin, madame Clogwyn préparait un bon petit-déjeuner, de quoi tenir de longues heures. William partait alors travailler avec un pique-nique frais dans son sac de cuir.

Dès le premier jour, il comprit que sa correspondance avec madame Clogwyn avait été une chance insolente. Elle lui avait permis de résider dans ce lieu unique.

Le manoir méritait un album à lui seul, mais le plus précieux était bien sûr la côte. La demeure se dressait sur un cap ; de part et d'autre de cette flèche de terre, des falaises monumentales se déployaient en croissants. Leurs parois de granit rose, tantôt déchiquetées par de récents éboulements, tantôt polies comme les dalles d'un palais, affrontaient les flots obstinés.

Comme l'avait dit Robert, la mer changeait toutes les heures – et les falaises avec elle. William passait des heures à contempler les mille facettes de ces énormes joyaux. Il prenait plus de photographies que ses pellicules ne pouvaient en contenir. Si bien qu'il dut se rendre à l'évidence : en milieu de séjour, il allait devoir se ravitailler au magasin général du village voisin. Cela ne freina pas son ardeur. Il n'en fut que plus généreux avec ses prises de vues.

Le soir quand il rentrait, le dîner était prêt. William s'étonnait sans cesse de la facilité apparente avec laquelle madame Clogwyn exécutait des plats complexes. Jamais elle ne montrait que ces services rendus pesaient – parce que ce n'était probablement pas le cas. Aider paraissait être un plaisir pour cette femme.

Après le repas, le duo avait pour habitude de se retrouver dans la chambre de William. C'était une vaste chambre d'amis, décorée dans un style particulier. Des statuettes figuraient des divinités aux bras multiples, munies d'arcs et de fleurs. Les tables de chevet étaient portées par des éléphants d'ébène, qui eux-mêmes se tenaient sur des tortues. De somptueuses tapisseries dépeignaient les scènes d'une mythologie méconnue.

Un paravent marquait la séparation avec un petit salon. De là, s'étendait sans doute la plus belle vue de la région.

Car la pièce se trouvait en haut de la tour.

Le duo s'installait dans des fauteuils, un service à thé posé sur la table basse. Madame Clogwyn brodait ; William prévoyait son expédition du lendemain. Elle lui demandait comment vivait l'Amérique ; lui se renseignait sur les mœurs du vieux continent. Et ainsi passaient leurs journées.

Ce fut durant une de ces soirées paisibles qu'ils virent une tempête.

Il était très rare de voir une tempête dans son ensemble. Mais ce fut le cas lorsque le bruit du tonnerre leur fit lever la tête. Derrière les majestueuses baies vitrées, s'étendaient les croissants de granit ; et très loin de là, sur le ciel clair, tournoyait une bête noire hérissée de nuages menaçants.

— Elle va partir à droite, commenta simplement la maîtresse des lieux.

— À quoi le voyez-vous ? interrogea William, curieux.

Madame baissa à nouveau les yeux vers son ouvrage.

— Les tempêtes s'approchent des côtes avant d'être rejetées au large. C'est la falaise. Elle inspire, puis expire.

William lui jeta un œil perplexe.

— Elle inspire et expire ? répéta-t-il.

— Comme tout ce qui existe.

Sentant que son pensionnaire n'était pas convaincu, elle esquissa un sourire.

— Connaissez-vous la théorie sur l'univers ? dit-elle.

— Laquelle ?

— L'une d'elles. Notre univers est en expansion en ce moment. Et donc, tous les corps qui s'y trouvent s'éloignent les uns des autres.

William fronça les sourcils. Il ne comprit pas mieux quand madame Clogwyn lui montra un des muffins qu'elle avait faits pour accompagner leur thé du soir.

— Regardez ce gâteau. Quand j'ai versé la pâte dans le moule, j'ai mis les myrtilles pour qu'elles soient à peu près bien réparties. Et puis j'ai enfourné le tout. La pâte a gonflé, est sortie du moule. Donc mécaniquement, les myrtilles se sont éloignées les unes des autres. Elles sont toujours bien

réparties, mais sur un espace plus grand. Le gâteau, c'est notre univers. Les myrtilles, c'est tout le reste. Les étoiles, les trous noirs, les planètes...

— Je vois, dit enfin William. Mais quel rapport avec la falaise ?

La châtelaine reprit son travail d'aiguille.

— La théorie dit que l'univers est en expansion depuis sa naissance, le Big Bang. Mais la théorie dit aussi que l'univers ne pourra pas gonfler indéfiniment. Un jour, l'univers entamera le processus inverse. Il se rétractera jusqu'à produire un nouveau Big Bang, et ainsi de suite... c'est une respiration. Une respiration qui s'étale sur des milliards d'années. Notre univers est en train d'inspirer. Et la falaise aussi.

— Donc... pour vous, l'univers est vivant. (Il prit une gorgée de son thé, dubitatif.) La falaise est vivante.

Madame Clogwyn releva les yeux vers lui. Elle les avait si clairs qu'ils ressemblaient à deux miroirs – ils reflétaient un monde laiteux et embrumé.

— Mon mari regardait la falaise tous les matins.

William reposa lentement sa tasse. Madame parlait très peu de feu son mari. Il se tut respectueusement, la laissant continuer.

— C'était un si bel homme, mon Howard. Je viens d'une famille ducale. Ma mère me disait sans cesse : « Pourquoi épouserais-tu un baron » ? Mais parce qu'à mes yeux, c'était un roi.

Une nouvelle lueur éclaira le doux regard de madame Clogwyn. William la vit amoureuse.

— Il avait beaucoup voyagé. Il avait bravé les montagnes du Pôle Nord – il en avait même découvertes quelques-unes. Il avait gravi en premier les marches de pyramides millénaires, dans des jungles qui avaient depuis longtemps oublié l'Homme. Je l'ai rencontré en Égypte. Moi et des jeunes gens de son âge, nous faisons une croisière sur le Nil. Lui, il explorait des tombeaux souterrains. Un homme nerveux, toujours en mouvement, un peu égaré. Il était vêtu comme un homme civilisé, mais il avait l'âme d'un sauvage. Voyez cette chambre ? Nous l'avions décorée avec les souvenirs de notre voyage de noces. C'était en Inde. Les plus belles semaines de ma vie. Même s'il est tombé malade là-bas.

— Malade ?

— Il faisait des crises musculaires, murmura-t-elle avec une profonde tristesse. Il parlait tout seul, une langue inconnue. Ses... crises ont continué après notre retour. Le carillon à l'entrée, c'est lui qui l'a accroché là. Je n'ai jamais compris pourquoi. Il me répétait que c'était pour me protéger.

Elle caressait du pouce son ouvrage en points de croix, la mine absente. Sans nul doute, elle revoyait cette scène. William s'imaginait mal la détresse qu'avait dû éprouver cette femme droite, quand elle avait vu un homme aussi brillant – son homme – sombrer dans la déraison.

— Un gourou de Rishikesh pensait qu'il était possédé par quelque chose d'ancien, qui dépassait l'humain. Moi, je pense juste qu'il a découvert quelque chose là-bas, et qu'il a... (elle secoua la tête, ne terminant pas sa phrase.) J'ai préféré ne pas y prêter attention. On s'est mariés très vite. Peut-être l'aurais-je regretté... mais je n'en ai pas eu le temps. Un matin, un ouragan a fondu sur le manoir, et il était dehors. J'étais assise ici même. Je l'ai vu tomber. J'ai crié à m'en rompre la voix. Le vent faisait tellement de bruit que je ne me suis pas entendue.

Derrière les baies, la tempête se déportait effectivement sur sa droite, sa trajectoire aussi tristement prévisible que celle du récit de la châtelaine.

— La falaise l'a emporté, fit Armelle Clogwyn d'une voix grave. La falaise a emporté mon Howard.

— Vous voulez dire la mer ? souffla William.

Une tristesse profonde affaissa le visage carré de la veuve, mais il y avait quelque chose derrière cette tristesse. Un sentiment que le jeune photographe ne sut définir, mais qui étonnamment, l'effraya.

— Oh non, William. Je veux bien dire la falaise. Voyez, mon Howard n'a *jamais touché l'eau*.

* * *

Une nuit, un son confus flatta les oreilles de William. Il ne se réveilla pas tout à fait, et finit par retrouver le sommeil. Mais au plus profond de son être, dans les contrées du rêve, résonna longuement l'écho d'une symphonie primaire : celle d'un carillon dans le vent.

* * *

Le lendemain pour le dîner, madame Clogwyn se surpassa. Elle servit à son pensionnaire un plat gargantuesque. Le bœuf parfumé fondait en bouche. William accueillit les premières bouchées comme une révélation. Son hôtesse le vit.

Assise face à lui à la grande table, elle s'était servi une part bien plus modeste. La serviette blanche qu'elle avait soigneusement mise à son col tranchait avec sa robe de veuve.

— Cela vous plaît, remarqua-t-elle. J'en suis ravie. J'ai sorti les légumes du garde-manger, je les avais ramassés dans le potager d'en bas.

— Madame, c'est délicieux. Mais il ne fallait pas vous donner tout ce mal.

— Vous aimez. C'est l'important. Alors, votre journée ?

— Fructueuse, répondit-il en s'efforçant de ne pas avoir la bouche trop pleine. J'ai fait quelques prises depuis le plateau du Klea'ch. Je n'en suis pas peu fier.

— Vous êtes allés si loin ? C'est impressionnant.

— Vous savez, un bon rythme de marche et une musique agréable dans la tête, ça peut emmener très loin. Et puis vos sandwiches m'ont bien requinqué à midi.

— Heureuse de l'apprendre. Alors, vous chantez en marchant ?

— Oh non... je me remémore une mélodie, c'est tout. À ce propos... j'en ai entendu une cette nuit. Le carillon à l'entrée.

La main pâle de madame Clogwyn s'arrêta à mi-chemin de la corbeille à pain.

— Le carillon à l'entrée ne sonne plus depuis longtemps, fit-elle. Il est trop rouillé.

Son regard vert se fit si pénétrant que William sentit le sang lui monter aux tempes. Il eut la vague impression d'avoir dit une bêtise – mais il ignorait encore laquelle.

— Vous avez sans doute raison, reprit-il en s'éclaircissant la gorge. J'ai dû me l'imaginer...

— C'est probablement le vent, dit doucement madame Clogwyn. Parfois, en jouant dans les créneaux, il produit des sons... de vraies harmonies, on s'y tromperait.

Le moment de gêne était passé. William saisit de bonne grâce la perche tendue par sa logeuse.

— Ça doit être ça, fit-il, soulagé. Le vent est spécial ici.

La châtelaine esquissa un sourire compréhensif.

— Le vent est comme tout ce qui est. Il vit, il respire. Il s'est toujours senti plus libre sur ce domaine. Une histoire familiale, sans doute.

Elle se tamponna délicatement les lèvres du coin de sa serviette, puis la retira avant d'aller faire le thé. Tout en finissant son assiette, William essayait de digérer l'explication que madame venait de lui donner. Il la jugea bien vite insuffisante.

Le son d'un carillon était reconnaissable entre mille. William se souvenait de son chant aux mille nuances, fluide comme une pluie de cristal.

Et il n'était pas fou.

* * *

La falaise avait un œil.

William le remarqua le lendemain de son étrange conversation avec sa logeuse. Il avait pris son petit-déjeuner plus tôt pour pouvoir assister au lever du soleil ; cela manquait à sa galerie. Il trouvait l'idée un peu convenue, mais sur ces falaises, le plus banal devenait exceptionnel. Aussi, ce fut avec un certain enthousiasme qu'il partit à l'aube, le repas du midi dans son sac. Madame Clogwyn faisait les meilleurs sandwiches qu'il eût jamais goûtés.

Il quitta le domaine et longea la côte, voulant se rapprocher du cap voisin. C'était un endroit sauvage où régnait la lande, et qui terminait joliment un premier croissant de granit rose. Derrière lui, une nouvelle ellipse minérale débutait. Quand il se représentait ce paysage en pensée, William imaginait la côte comme la trace d'une morsure géante. Chaque falaise marquait l'empreinte bombée d'une dent.

Après vingt minutes de marche rapide, il trouva un point de vue idéal. Assez loin du cap pour le cadrer, assez près pour en saisir des détails. Il plaça son trépied avec soin, l'ajusta à la bonne hauteur et y fixa un de ses appareils. Il termina ses préparatifs juste à temps. Un trait d'un rose phénoménal stria

l'horizon ; et l'astre du jour, semblable à un fruit divin, bondit hors de l'océan. Mais William ne le vit pas tout de suite, il ne put que le deviner : le cap le cachait. Il fallut que le soleil se lève assez haut pour atteindre un trou dans la roche, que le photographe n'avait pas remarqué auparavant. Il irradiia à travers cette ouverture tel un iris flamboyant. Le cap devint une gueule reptilienne au nez déchiqueté. Et cette gueule monstrueuse fixait William de son œil d'or.

Le jeune homme ne céda pas à la stupeur. Il pressa le déclencheur, plusieurs fois pour être sûr de ne rien rater. Il était certain que jamais nul cliché ne rendrait justice à pareil spectacle, mais s'il pouvait en capturer une infime partie, un atome...

À la lumière triomphale du soleil, le granit rose des falaises ressemblait à de la chair.

* * *

La chambre de William bénéficiait d'une penderie privative. Il l'avait aménagée en laboratoire de développement. Il s'y précipita juste après le dîner du retour, hanté par le phénomène dont il avait été témoin au matin. Il voulait en donner un aperçu à madame Clogwyn.

— Vous avez peur que je doute de votre parole ? lui demanda-t-elle, lors de leur thé du soir.

— Oh non. Mais j'aimerais que vous voyiez vraiment ce dont je parle.

— J'en ai une idée. Promettez-moi juste de m'envoyer le cliché avec lequel vous aurez gagné ce concours.

Elle lui sourit. Un sourire naquit sur les lèvres du photographe, et il se sentit un peu idiot : évidemment qu'elle en avait une idée. Elle avait l'occasion de contempler l'œil du cap tous les jours depuis sa naissance.

Une fois le thé pris, madame redescendit avec le plateau. Il était déjà tard ; William résolut de vérifier où en étaient ses photographies. Mais comme il s'y attendait, les images furent décevantes. Si décevantes qu'il renonça finalement à les montrer à la châtelaine. Il ne pourrait rien en faire pour le concours non plus. De dépit, il les laissa sur leur fil et après une toilette rapide, résolut de lire un peu avant de dormir.

Il parcourut la bibliothèque d'un doigt hésitant. Madame Clogwyn lui avait permis de prendre ce qu'il voulait. Il y avait là des classiques, de Shelley à Dumas, mais il s'agissait pour la plupart de versions françaises – langue qu'il lisait fort mal. En anglais, il ne trouva qu'un atlas et un recueil d'anciennes cartes marines. Il allait s'en contenter, mais lorsqu'il voulut prendre l'opus, la tranche se cogna contre le fond de l'étagère. Celui-ci sonnait creux.

William fronça les sourcils. D'un geste lent, il testa le panneau de bois et finit par trouver une rainure. Il y enfonça les ongles et tira. Le faux fond coulissa et dévoila une niche de la taille de l'étagère. Il y avait là de tout autres livres.

C'était une succession de petits journaux reliés à la main. La curiosité fut trop forte : William en prit un. Il caressa d'une main la couverture de cuir, puis dénoua la cordelette qui fermait le livre. S'ouvrirent devant lui des pages noircies de texte manuscrit.

La calligraphie, d'une richesse byzantine, se lisait malgré tout facilement. Le photographe ne put s'empêcher de la parcourir. Il entendit à peine le léger grincement du sommier quand il se rassit sur son lit.

Rishikesh, État de l'Uttarakhand, Inde, 14 juin 1937

Les inondations ont été catastrophiques dans la région, cette année. Je voulais échapper à la misère spirituelle du vieux continent, j'ai trouvé la misère physique ici. J'avais peur qu'Armelle soit ébranlée ; ce n'est pas un endroit pour une lune de miel. Mais elle s'est bien intégrée. Cette femme me surprend chaque jour. Demain, je rencontre enfin celui pour lequel je suis venu. Je vais savoir si mes recherches sont allées dans le bon sens.

William s'installa plus confortablement, se cala contre ses oreillers. Il régla sa petite lampe de chevet. Une lumière mordorée tomba sur le journal.

Rishikesh, État de l'Uttarakhand, Inde, 16 juin 1937

J'ai enfin rencontré le vieux Sai. J'ai eu du retard. L'homme vit dans un hameau sans nom, à quelques miles de la ville, mais ces quelques miles sont devenus des années-lumière après la mousson. La carriole qui

m'a emmené s'est embourbée deux fois. Mais peu importe ! Le résultat a dépassé toutes mes espérances.

J'AI LA PIERRE.

Elle est magnifique, elle ressemble à une bille en or. Saï m'a assuré qu'elle venait du plateau de Leng. Je veux bien le croire : il se dégage de cet objet une force irrésistible. On dirait un œil. Je vais commencer à l'étudier dès ce soir. Armelle semble aussi heureuse que moi. Aurais-je réellement trouvé la meilleure des femmes ?

Mon père me disait que je m'ennuierai avec une Clogwyn : ces ducs passent leur vie dans leur manoir, génération après génération. Ils sont aussi stables que les pierres de leur domaine. Jamais je n'ai été si heureux d'avoir suivi mon instinct. Elle est mon roc.

William fronça les sourcils en entamant la page suivante. L'auteur semblait avoir changé d'encre. La date l'interpella : le journal avait marqué une pause de six ans.

Manoir Clogwyn, 20 décembre 1943

Le monde est dans un train qui déraile, et ils disent que c'est moi le fou. Au Diable la guerre. Je suis sur le point d'aboutir. Ça m'aura pris des années – j'ai tout répertorié à côté (se réf. au journal numéro 4). Ils peuvent tout brûler, raser toute vie de la carte. La vraie vie n'est pas là : elle nous contemple depuis un monde qui nous dépasse.

Les crampes sont un effet secondaire regrettable. À moins que ça ne vienne d'ailleurs... je me sens de plus en plus raide. Et Armelle tourne autour de moi comme une mouette autour d'une falaise. Elle ne me soutient plus comme avant. J'ai même peur qu'elle ne veuille m'arrêter.

Manoir Clogwyn, 6 janvier 1946

Armelle m'inquiète. Les raideurs augmentent, les difficultés respiratoires aussi. J'ai encore fait un malaise ce matin. Et que fait-elle ? Elle me fait boire. Du café, du chocolat, du thé. Je ne fais que boire avec elle. Oh, elle cuisine toujours aussi bien ! Mais je ne prends plus qu'une bouchée. Je prétexte des remontées d'humeurs. Tant pis si je maigris : au moins, je saurai. Si ça vient de la Pierre... ou d'elle.

Je me promène tous les jours sur la côte. À défaut du soutien d'Armelle, l'air marin me fait du bien. Les levers de soleil sont magnifiques ici.

Un coup de tonnerre fit sursauter William. Cette fois, la tempête s'était rapprochée. Elle ne devait être qu'à quelques kilomètres ; elle serait là demain.

Manoir Clogwyn, 12 octobre 1946

Raideurs, toujours, et [illisible] maintenant, sûr : c'est elle. Je ne bois plus. Tant pis, je n'en ai pas besoin. La Pierre compense.

Armelle va finir par m'avoir. Quand je me promène, je la vois : elle me regarde depuis la tour. Les Anciens m'aident, je l'aime toujours ! J'ai mis le carillon sur le porche. Saï me l'a conseillé : « Quand la Pierre prendra trop, mettez un carillon. »

Manoir Clogwyn, 27 décembre 1946

Ai caché les journaux. Armelle ne trouvera rien. J'avance (se réf. au journal numéro 4).

Je terminerai. Qu'elle me tue ; mais elle, elle sera en sécurité. Et je TERMINERAI.

Tout s'arrêtait là. William feuilleta l'ouvrage ; les pages suivantes étaient vierges. Il retourna à la bibliothèque, songeant à prendre le journal n° 4. Puis il se ravisa : il avait déjà assez à méditer avec ce qu'il venait de lire. Mais il ne remplaça pas le panneau de bois, il se contenta de réassortir les livres qui masquaient le faux fond.

* * *

Dans la nuit, un mugissement animal tira William de son sommeil. Il était près de deux heures du matin. Une traînée d'averses frappait les fenêtres de sa chambre et William se rendit compte qu'il les avait laissées ouvertes. Il quitta précipitamment ses draps pour réparer son oubli. La pluie avait déjà formé une flaque sur le parquet.

Alors qu'il allait fermer les battants, un détail capta son attention. En bas, quelqu'un marchait le long de la côte.

Il crut d'abord que c'était une femme vêtue de blanc ; plus il comprit que ce n'était pas une étoffe. La femme était nue. La

lune, apparaissant par intermittence, jouait de ses reflets sur sa peau pâle. Elle marchait lentement sur la lande. Et elle tenait quelque chose à la main – quelque chose qu'il ne sut distinguer.

À sa grande honte, William ne parvint pas à détacher son regard d'elle. Il crut voir des dessins sur son dos, ses cuisses. Ses cheveux étaient d'un roux brûlant. Ils voletaient sur sa tête avec grâce, glissaient tels des tentacules sur ses épaules carrées. Le spectacle était aussi effroyable que fascinant.

William se souvint des taches de rousseur de son hôtesse. Il ne sut pas combien de temps il resta ainsi, à contempler cette silhouette spectrale. Les songes finirent par l'emporter. Des rêves où l'image de la femme nue était dévorée par la gueule de la falaise.

* * *

Le lendemain, le photographe était fatigué. Il n'eut pas beaucoup d'appétit à l'heure du petit-déjeuner. Madame Clogwyn le remarqua.

— Vous avez un souci, William ?

Il nia d'un mouvement de tête, forçant un sourire.

— Ce sont les clichés du lever de soleil, mentit-il. Vous savez, l'œil du cap. Ils ne sont pas à la hauteur.

La châtelaine, toujours vêtue de sa robe et de sa coiffe noires, retournait des pancakes sur une poêle. Leur odeur sucrée embaumait la cuisine.

— Ne vous tracassez pas, dit-elle d'une voix rassurante. Vous gagnerez. J'ai pu voir beaucoup de vos images. Vous êtes doué. Et avec votre physique, vous aurez un tas d'admiratrices.

William sentit son cœur s'alléger quelque peu. Mais la confusion dans laquelle se trouvait son esprit depuis le matin ne s'atténa pas pour autant.

Il se décida à en parler. Après tout, au pire, il allait passer pour un doux illuminé. Et au vu de ce que madame Clogwyn lui avait raconté de feu son mari, les doux illuminés, elle connaissait.

— Excusez-moi, madame, mais j'ai vécu une nuit étrange. Je pense avoir rêvé.

— Racontez-moi.

Il lui raconta alors sa vision nocturne. Madame Clogwyn l'écouta avec attention. Quand il eut fini, elle posa son assiette devant lui. Le caramel liquide coulait en ruisseaux le long de la pile de pancakes.

— C'est un beau rêve, finit par dire la châtelaine. J'imagine quelque chose de très graphique.

— Ça l'était. Puis-je vous poser une question ?

— Je vous écoute ?

William prit sa fourchette et joua timidement avec. Il chercha longuement ses mots, mais rien ne lui sembla opportun. Il dut bien se lancer.

— Vos cheveux sont-ils roux ?

Un silence gêné suivit. Puis madame Clogwyn lâcha un rire clair. William trouva délicieux le son de ce rire.

— Est-ce que je me balade de nuit le long de la mer, nue, sous la pluie ?

Le photographe ne put réprimer un rire à son tour. Oh Seigneur, elle avait raison ; ce qu'il pouvait être ridicule.

— Je suis navré, bredouilla-t-il. Profondément navré, madame. Je ne voulais pas vous blesser. Vous faites tellement pour moi...

— Cessez de bavasser, mon garçon. Mangez, ça va refroidir.

Il s'exécuta. L'appétit ne lui était pas revenu, mais il allait en avoir besoin – il avait du travail ce matin-là. Il devait aller au village voisin car il avait utilisé toutes ses pellicules.

Pour la première fois depuis son arrivée ici, il se demanda – l'espace d'un instant – s'il allait revenir au manoir ensuite. Il s'efforça de chasser cette pensée comme on disperse une nuée d'insectes noirs.

* * *

Le soir avant de se coucher, William voulut parcourir un autre des journaux d'Howard Clogwyn. Plus particulièrement, il pensait que le fameux carnet « numéro 4 » l'aiderait à éclaircir les mystères de cet endroit. Mais en se penchant sur la bibliothèque, il se rendit compte que le faux fond avait été remis en place, et le recueil de cartes marines reposé sur l'étagère.

L'avait-il fait lui-même ? C'était possible, mais il fut incapable de s'en souvenir avec certitude. Et il eut trop peur pour tenter de rouvrir la cache. Il fit les cent pas durant dix bonnes minutes, fébrile, puis se décida à aller au lit.

Les plaintes incessantes de la bise nocturne ne l'apaisèrent pas. Vers deux heures, il entendit des pas approcher de sa porte ; il ferma alors étroitement les yeux, et s'obligea à adopter la respiration tranquille du dormeur.

La porte s'ouvrit en douceur – il ne fermait jamais à clé.

Les pas évitaient avec virtuosité les lattes de parquet grinçantes. Ils venaient désormais vers le lit. Calmer son souffle devint de plus en plus difficile pour William.

Que faisait-elle ici, à cette heure ?

La pression d'une main se fit sentir sur les draps, à quelques centimètres de son épaule. Il ne dut son calme qu'à la tétanie dans laquelle la peur l'avait plongé. Cette peur était telle que même s'il avait voulu avoir un aperçu de ce qui se passait, son corps ne l'aurait pas laissé lever les paupières.

La main remonta telle une araignée lente, semblant chercher quelque chose. Elle le trouva enfin : c'était le cou du jeune homme.

William sentit deux doigts froids presser le creux de sa gorge. Il entendit son propre cœur lui battre aux oreilles. Une goutte de sueur glaciale roula sur sa tempe ; et il pria toutes les puissances pour qu'elle ne s'en rende pas compte.

Le contact disparut aussi vite qu'il s'était créé. Le poids étranger quitta le lit. On resserra quelque peu les couvertures autour de lui. William comprit alors, dans l'étourdissement le plus total, que madame Clogwyn était en train de le border comme un enfant.

Elle s'éloigna et referma discrètement derrière elle, laissant la chambre à ses ténèbres vides.

William ouvrit grands les yeux. Il ne les referma pas de la nuit.

* * *

Ils prirent le petit-déjeuner sur le perron. On avait prévenu William que le climat était changeant dans cette région ; il ne

pouvait que s'en rendre compte. Le soleil striait les nuages de rais nets. Une petite brise obligeait à se couvrir, mais caressait agréablement les joues. Sur la petite table, entre le fauteuil et le canapé suspendu, les confitures avaient été disposées dans des coupelles en porcelaine. Le pain frais n'attendait que d'être tartiné.

Pourtant, le photographe ne put rien avaler. Quelque chose coinçait. Comme si deux doigts appuyaient encore sur sa gorge.

— William, je vais finir par croire que vous êtes malade. Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

— Non, non, marmonna-t-il.

Madame Clogwyn resta un instant silencieuse. Elle reprit d'une voix complètement blanche.

— C'est notre discussion de la dernière fois ?

William lutta pour ne pas porter la main à son cou. Il avait la sensation que son col était trop serré. Il finit par se dire que mentir ne l'aiderait pas. La nuit qu'il venait de vivre était probablement un avertissement.

— J'ai lu les journaux de votre mari, lâcha-t-il. Enfin, un journal.

— Je sais.

Madame Clogwyn prit un peu de confiture ; sa cuillère tinta au fond de la coupelle. Elle ne regardait pas son pensionnaire. Ce dernier en déduisit qu'il devait continuer.

— ... et je n'aurais pas dû. Ma curiosité... j'en ai honte.

— Il n'y a pas de quoi avoir honte, mon garçon.

La châtelaine prit le temps de terminer sa tartine. Elle ne parlait jamais en mangeant. William l'attendit avec un respect teinté de crainte.

— La curiosité est une chose saine. Elle prouve que la vie nous intéresse encore un tant soit peu.

— Mais c'est vous qui avez refermé le...

— Je n'aime pas beaucoup le désordre, c'est tout. Et je me suis dit que vous ne l'aimeriez pas non plus. Donc j'ai rangé. N'y voyez pas de colère... mon Howard écrivait très bien. (Elle baissa le regard.) Mais vous avez sans doute pu voir qu'il n'était plus lui-même sur la fin. Il m'inquiétait beaucoup. Et figurez-vous que je m'inquiète pour vous aussi. Vous me semblez

souffrant. Votre pouls est trop rapide. Faites attention à vous, William. *Vraiment.*

Elle avait lancé ça sur le ton de la conversation, comme si elle parlait du ciel clément et des mouettes qui ricanait au-dessus de leur tête. Puis elle commença aussitôt à débarrasser la table.

— Comment connaissez-vous mon pouls ? souffla William.
Il ne reçut pas de réponse ; madame était déjà partie.

* * *

La retraite artistique touchait à sa fin. Le photographe n'en était pas mécontent. À deux jours de son départ pour le Massachusetts, la sortie quotidienne de William dura plus longtemps que prévu. Il avait photographié le lever de soleil, il voulait avoir son coucher. Il avança fort loin sur la lande, longeant au moins trois croissants de falaises ; il admira la chute du jour jusqu'à sa fin avant de songer à rentrer.

Le vent le heurta de face. Des trombes d'eau suivirent. Avec la nuit, difficile de distinguer des nuages plus sombres que d'autres. Le jeune homme se rendit compte, horrifié et impuissant, qu'il s'était laissé surprendre : cette nuit, la tempête s'était rapprochée pour de bon. Elle tombait sur lui.

Le manoir Clogwyn n'était qu'à quelques centaines de mètres, mais jamais une distance ne lui parut si longue à parcourir. Il se plia en deux pour avancer, tel un frêle esquif défiant la houle de sa proue têtue. Mais le vent ne se rendait pas. Il le poussait en arrière, puis le tractait comme s'il voulait le jeter droit dans l'océan démonté. William ne parvint pas à s'éloigner de la côte ; il en resta dangereusement proche tout au long de son chemin.

Il crut être sauvé en touchant enfin de la main les pierres blanchies du manoir. L'eau de pluie faisait reluire les créneaux. De grosses gouttes piquetaient les dentelles de pierre, comme si des millions d'aiguilles y faisaient des accrocs. Un son couvert alors le mugissement du vent : le roulement du tambour du ciel. Le tonnerre grondait.

William contourna tant bien que mal le rez-de-chaussée et atteignit le perron. Les rafales menaçaient d'arracher les

lampions. Ils brillaient malgré tout ; le jeune homme eut l'impression de voir leur lumière depuis un écran ruisselant, tant la pluie était drue.

Il frappa plusieurs fois au heurtoir. Personne ne lui ouvrit. Il ne trouva pas cela étonnant : peut-être que madame Clogwyn ne l'avait pas entendu. Ou, plus probable, que lui ne l'entendait pas approcher.

Il serait resté longtemps à attendre, si l'ouragan ne s'en était pas encore mêlé. Un sifflement strident lui vrilla les tympan, et avec une force qui faillit le mettre à terre, le vent emporta son sac de cuir.

Le vacarme des éléments couvrit le cri désespéré de William. Il se releva, trébucha deux fois, se rétablit comme il put et se précipita à la suite de son trésor. Il en lâcha son trépied, qui n'était pas si important que ça – Robert avait raison quelque part : il pourrait trouver une table. Mais il n'était rien sans ses appareils.

Sa course-poursuite effrénée le mena droit vers le cap voisin ; à l'endroit où il avait vu un si beau lever de soleil, où il avait expérimenté une sérénité totale. Ce jour-là lui paraissait appartenir au monde des rêves. À moins que le rêve ne fût ce qu'il était en train de vivre – un sombre cauchemar. Quelque part, il n'y avait pas d'autre explication à un changement si brusque. Comment ces lieux féeriques avaient-ils pu soudain se muer en un purgatoire sauvage ?

L'eau charriée par le vent l'aveuglait. L'odeur d'iode lui saturait les narines. Il avait perdu de vue son précieux sac. S'en rendre compte l'acheva. Il glissa dans la boue et chuta misérablement.

Un grondement ébranla la lande. Il fit trembler William jusqu'aux os. Il s'appuya sur ses coudes, l'estomac noué par l'angoisse. Que pouvait-il y avoir de pire...

« Ça », se dit-il en redressant la tête.

La tempête avait enfanté une vague. C'était une vague si immense qu'il était impossible d'en voir les extrémités. On aurait dit un véritable mur d'eau qui ne cessait de monter.

Tétanisé, William renonça à fuir. Où pouvait-il se cacher, de toute manière ? Il essaya de se relever, pour au moins finir debout ; mais ses genoux s'étaient embourbés. Tant pis. Ce n'était pas la plus banale des morts. Son cœur poétique trouva même un certain romantisme dans une telle fin.

La vague amorçait son atterrissage sur les côtes, irrésistiblement attirée par la bouche de granit rose.

« *C'est la falaise. Elle inspire, puis expire.* »

Un cri étrange – presque un hululement – balaya la cacophonie de la tempête.

— *Yorr'e !*

C'était un borborygme, un son dont le sens lui échappait totalement. En tout cas, cela ne ressemblait pas à un mot. Il se tourna et vit une silhouette courir vers lui ; jamais de sa vie il n'avait vu de créature aussi irréelle.

La femme était nue comme à la naissance ; les taches de son parsemaient toute sa peau, comme des étoiles rousses sur une plaine lactée. Mais surtout, son corps portait des dizaines de dessins. Au creux de son omoplate, un monstre marin au nez tordu ouvrait son œil unique – un éclair tomba, et William put voir que l'œil était doré. Et qu'autour du visage carré de madame Clogwyn, telle l'auréole d'une folle de Dieu, se déployait une formidable chevelure rousse.

C'était de cela qu'elle avait l'air – d'une folle, et assurément elle l'était. Elle courait dans la boue avec une agilité démoniaque. William comprit qu'il avait eu raison de douter. Il réalisa que ce n'était pas le pauvre Howard qui avait perdu la tête, mais bien son épouse ; et qu'il avait payé cher sa tolérance. Maintenant qu'il savait, c'était lui qu'elle allait faire disparaître.

Mais tout cela, il le pensa avant que madame n'arrivât à sa hauteur. Elle était dans un autre monde. Elle ne le voyait même pas. Une lumière dérangée teintait son regard vert ; elle ne fixait que la vague.

Campant ses talons dans la bruyère imbibée d'eau, elle brandit soudain ce qu'elle portait.

William reconnut le carillon. Le fameux carillon qui se balançait à l'entrée du manoir – le carillon de protection.

— *Yorr'e ! HAI FHTAGN !*

Ainsi parla Armelle Clogwyn, seule face à une vague de la taille d'un immeuble. William ne faisait plus la différence entre le cap cyclope et cette falaise d'eau. La fièvre saisit son pauvre cœur. Il sombra dans l'inconscience.

Et le dernier bruit qu'il entendit fut celui des grelots du carillon. Rouillés pourtant, ils sonnaient comme mille cloches d'église.

* * *

Un matin paisible se levait sur le manoir Clogwyn.

La maîtresse des lieux sortit sur le perron, une tasse de café dans les mains. Elle suivit du regard le taxi qui remontait l'allée. Robert émergea de la vieille Ford, une enveloppe dans les mains. Il l'agita en s'approchant de l'entrée.

— Regardez de qui je vous amène des nouvelles ! s'exclama-t-il.

Madame Clogwyn esquissa un sourire. Le conducteur de taxi était le seul à lui amener encore son courrier, et ce depuis des années. Le facteur n'osait plus venir, comme tous les autres du village voisin. Cela, William l'ignorait quand il était venu séjourner chez elle.

Cela faisait trois mois qu'il était rentré au Massachusetts. Il lui manquait un peu.

Elle s'assit dans le canapé suspendu et ouvrit soigneusement l'enveloppe. Il y avait un cliché unique ; celui d'une femme minuscule qui déambulait sur la côte, nue. Elle reconnut le point de vue : William l'avait prise depuis les fenêtres de la tour.

Une note accompagnait l'image. « *Premier prix, grâce à vous. J'ai obtenu un financement. Merci et à bientôt.* »

— Alors ? s'enquit Robert.

— Il a gagné.

— Génial ! Et sans trépied, j'en suis sûr.

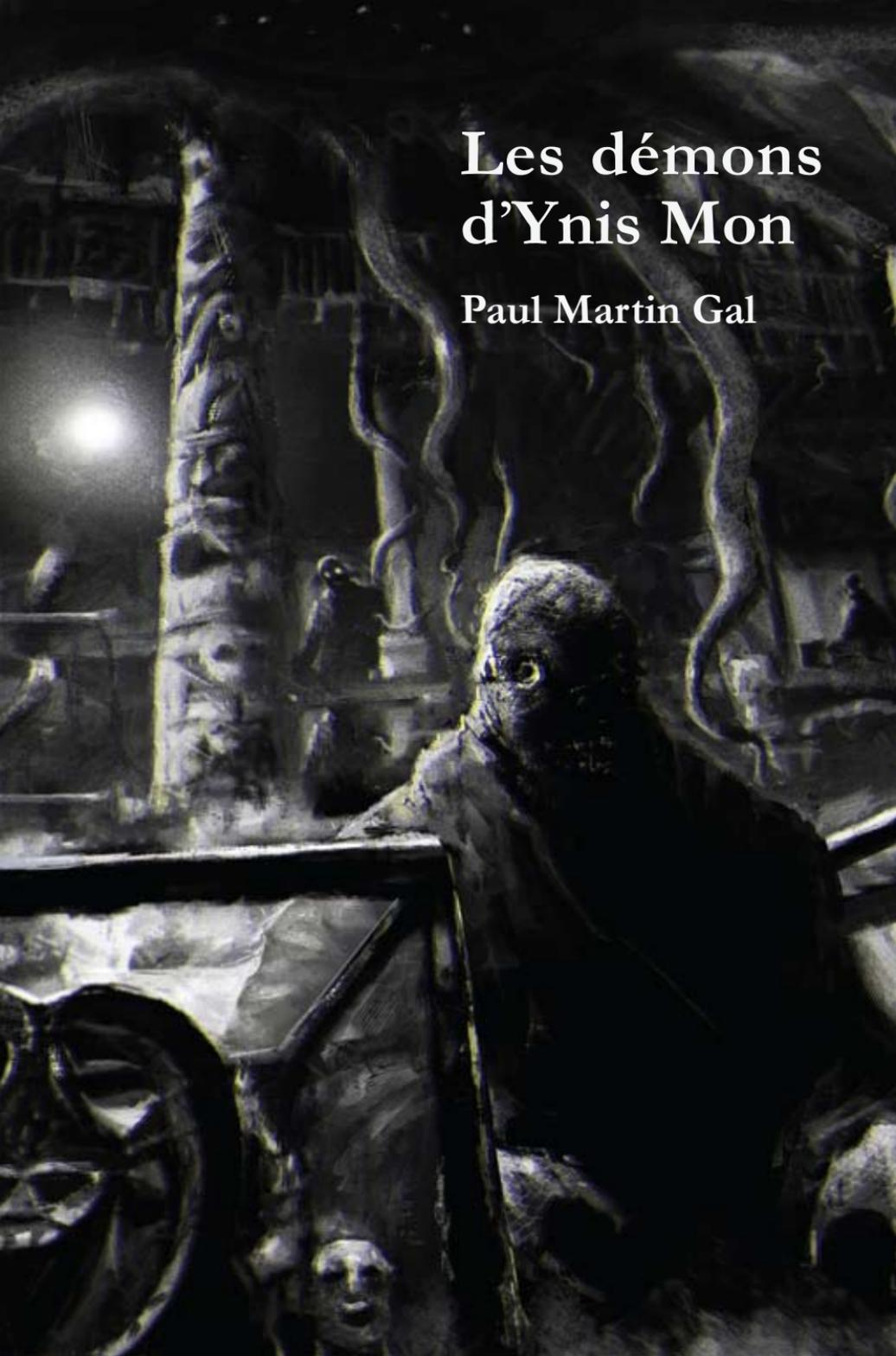
— Entrez-vous boire un café pour fêter ça, Robert ?

— ... c'est que je suis pressé. Il est encore tôt et...

Madame retint un rire. Elle laissa le conducteur s'embrouiller dans ses explications et regagner sa voiture.

Le vrombissement du moteur s'éloigna. Le soleil se levait ; non loin de là, l'œil unique du cap s'ouvrit, fixant le manoir de son regard vigilant. Armelle Clogwyn tourna la tête dans sa direction.

— Mon Howard, murmura-t-elle. Tu es toujours si jaloux.



Les démons d'Ynis Mon

Paul Martin Gal

Paul Martin GAL est avant tout un grand lecteur. Il lit autant les épopées antiques (l'Iliade...) que les ouvrages d'aventures fantastiques (Stevenson, Rosny Aîné, Howard...). Ce sont ces épopées fantastiques qui ont nourri ses écrits, lesquels placent le héros face à son destin.

Il est l'auteur de La Cité des Lamentations (Nestiveqnen Éditions), un recueil regroupant neuf nouvelles d'Irvin Murray et qui sont un puissant hommage à la série El Borak de Robert E. Howard ainsi qu'au film de John Huston, L'homme qui voulut être roi.

La Cité des Lamentations a reçu le Grand Prix de l'Imaginaire 2017 pour l'ensemble de ses nouvelles.

Les démons d'Ynis Mon

de Paul Martin Gal

1

« Je suis un meurtrier ! »

« Gabinius, disait-on, avait découvert une caverne creusée au flanc de la falaise, où se réunissaient dans l'obscurité d'étranges personnages venus y faire le Signe Ancien.

Ces créatures, dont les Bretons eux-mêmes avaient peur, étaient les derniers survivants d'une contrée de l'Ouest disparue sous les eaux, et dont il ne subsistait que des îles couvertes de cercles de pierres et de menhirs. »

H. P. Lovecraft, *Le descendant* (1927).

La puissante Austin Ranelagh 6 cylindres traversait les rues désertes d'Oxford à vive allure. À cette heure de la nuit, la cité universitaire dormait. Même les étudiants avaient regagné leurs *Colleges* gothiques, et les pubs avaient fermé leurs portes, crachant leurs flots d'ivrognes dans *Cornmarket Street* et les ruelles du centre. Il devait être trois heures du matin, et la pluie battante avait découragé les plus courageux des noctambules. Octobre 1926, sur les îles britanniques, avait paru un rideau de pluie permanent.

La Ranelagh s'engagea de manière erratique dans *South Parks Road*. Après un dernier écart, le véhicule bifurqua dans une impasse, et le conducteur jeta plus qu'il ne gara la voiture devant un portail de pierre couvert de lierre. Il sortit en trébuchant de

la Ranelagh à la carrosserie cabossée, regarda alentour d'un air inquiet, puis sonna au portillon adjacent au portail. Il insista, malgré l'horaire tardif, indifférent aux torrents glacés qui dégouлинаient sur ses épaules. Enfin, le grincement d'une porte, derrière le haut mur dominant la ruelle, lui apprit que le professeur Balfour était réveillé. L'intrus tambourina au portillon. Il savait qu'un escalier de quatre marches, puis une petite cour séparaient la maison de l'entrée extérieure : il fallait quelques secondes au professeur pour venir jusqu'à lui, mais son impatience était telle qu'il cria, de manière à ce que son hôte l'identifie.

— Professeur Balfour, c'est moi, Irvin Murray ! Par tous les dieux, venez vite !

La porte métallique s'entrebâilla, une lampe torche éclaira le visage de l'intrus : celui d'un jeune homme aux traits d'habitude résolu, mais qui à cet instant jetait un regard suspicieux sur l'impasse. L'homme âgé qui tenait la torche, à la barbe et aux cheveux blancs, mais mince et alerte, le fixa, éberlué. Le parapluie aux motifs écossais que brandissait le professeur Balfour, en robe de chambre et mèches en désordre, l'éclaboussait plus qu'il ne le protégeait.

— Que vous arrive-t-il, Irvin ? Je vous croyais à Anglesey, avec Basil Rathcliff !

— J'y étais. J'en arrive. (Le jeune homme à la carrure athlétique repoussa gentiment son professeur et referma le portillon donnant sur l'impasse : cela fait, il parut soulagé). J'ai quitté l'île il y a cinq heures, et depuis je roule en enfer !

« Professeur, *j'ai tué Basil* ! Et depuis, *ils* sont à mes trousses ! Vous seul pouvez m'aider !

La barbe noire du professeur eut un sursaut d'horreur.

— Un meurtre ? La police ?

Murray lui prit le bras, traversa la cour intérieure en trois enjambées, monta la volée de quatre marches et pénétra dans la demeure, petite mais cossue, de son professeur. Il ferma la porte et assujettit les verrous. La partie supérieure de l'entrée était vitrée, mais des barreaux de fer la protégeaient.

— Ce n'est pas la police qui me poursuit. Ceux qui me traquent veulent ma mort, et bien plus que cela ! Il s'en est fallu de peu qu'ils ne réussissent...

Un étourdissement prit le jeune homme. Aussitôt le professeur retrouva ses réflexes de gentleman et de pédagogue. Il posa lampe et parapluie sur un guéridon, saisit Murray sous le bras, lui ôta son *duffle-coat* (à l'évidence, la poche droite abritait un objet lourd), alluma l'électricité, fit asseoir Murray dans un fauteuil de cuir du salon et, après lui avoir donné une serviette de bain, lui versa un verre de whisky Àrdbeg.

— À cette heure, le thé ne s'impose pas, fit-il en s'asseyant face à son étudiant, un verre à la main. (En Oxonien soucieux des apparences, il avait pris le temps de revêtir une chemise, un pantalon et des chaussures.) Je vous connais, Irvin : vous ne mentez pas, et vous n'êtes pas fou. Aussi expliquez-vous, car je ne peux imaginer *pourquoi* vous auriez tué ce pauvre Basil, ni l'identité de ceux qui voudraient venger sa mort.

Le liquide iodé réchauffa le jeune homme. Il retrouva un peu de sérénité et opina.

— Excusez-moi : les heures de route depuis le Pays de Galles m'ont mis la tête à l'envers. La mort de Basil aussi. Et toute cette pluie m'est... insupportable. Je doutais parvenir jusqu'ici. Mais vous, professeur, pourrez m'aider. Et m'expliquer.

— Moi ? Mais comment diable...

Murray se leva et tira un objet de la poche gauche de son manteau – et autre chose de la poche intérieure du *duffle-coat*, qu'il glissa discrètement sous son gilet, dans sa ceinture.

L'objet tenait dans sa paume. Un galet noir, plat, portant une gravure presque effacée sur une de ses faces.

— Avez-vous déjà vu cela ? Ou une gravure de même nature ? Vous êtes le *Curator* du *Pitt Rivers Museum*, vous avez voyagé dans le monde entier... Si vous ne pouvez m'aider, personne ne le pourra !

Le conservateur du musée, par ailleurs titulaire de la chaire d'Anthropologie à l'université d'Oxford depuis plus de quarante ans, se pencha en avant et saisit le galet. Il tourna et retourna l'objet dans sa paume, l'observant en lumière rasante à quelques centimètres de ses yeux bleus, le soupesant, enfin prenant une feuille et un crayon pour réaliser un calque de la gravure. Puis il se leva, prit pipe et tabac et se rassit sans un mot. Les yeux dans le vide. Perdu dans ses pensées et dans un nuage parfumé.

— Professeur..., fit Murray après une longue minute de silence. Vous avez déjà vu un tel objet ?

— Vu ? Non. Pas en réalité. La roche ressemble à du schiste, mais... ces veines luisantes dans la surface noire... J'en ai vu reproduites dans des publications relatives à des ruines de Micronésie, sur l'île de Ponape, dans le Pacifique sud. Certains motifs, trouvés sur des monolithes par l'expédition allemande de Paul Hambuch à Nan Madol, rappellent ces méandres. Mais les esses et les triskèles celtiques aussi, et les pierres runiques scandinaves... Si ce galet provient d'Anglesey, cette filiation celtique ou nordique est plus probable.

« Mais en quoi cette pierre est-elle liée à la mort de Basil Rathcliff ? Et... (Il hésita et baissa la voix.) Pourquoi vous accusez-vous de son meurtre, Irvin ? Dans quelles circonstances... »

— Je vais vous raconter, professeur. J'espère (il regarda vers la porte) que ceux qui me poursuivent ont perdu ma trace. Sinon ils viendront ici pour me tuer. Et vous aussi.

Henry Balfour tira sur sa pipe. Ses yeux bleus eurent un pétillement de défi.

— N'oubliez pas que j'ai visité bien des pays dans ce monde, et vu bien des choses étranges. Je sais me défendre contre les menaces matérielles... et les autres.

Murray opina. Il ignorait ce que pourrait faire le professeur, mais son instinct ne l'avait pas trompé : si quelqu'un, au Royaume-Uni, était en mesure de l'aider... c'était ce petit homme maigre, au front intelligent et au menton énergique prolongé par un bouc de barbe blanc comme neige. Le jeune Irlandais se décida.

— Lorsque vous m'avez confié la mission d'accompagner Basil au Pays de Galles vendredi dernier, pour compléter le relevé des vestiges préhistoriques d'Anglesey pendant que Basil mènerait une enquête anthropologique, orale, sur le folklore local, j'ai pensé que vous vouliez que je garde un œil sur lui.

— Vous avez pensé cela ? fit Balfour d'un ton innocent en attisant le foyer de sa pipe. En quoi mon attitude vous a-t-elle amené à cette conclusion ?

— Au Pitt Rivers Museum, Basil avait tendance à regarder partout, à fouiner, à lire tout ce qu'il pouvait – y compris vos notes personnelles : oh oui, je l'ai surpris plus d'une fois ! Et

vous le saviez, car vous vous arrangiez, depuis plusieurs semaines, pour qu'il ne soit jamais seul dans les salles, les réserves ou le bureau. Il n'y a guère qu'à la bibliothèque que vous lui laissiez un peu de liberté.

« Pourquoi nous associer dans cette mission galloise, réclamée avec insistance par Basil ? Nous n'étions guère amis, lui et moi, tout juste camarades car tous deux attachés au musée... et cela aussi, vous le saviez.

— Vous en avez déduit que je voulais garder un œil sur Basil, par votre biais ? Eh bien, mon garçon... c'est exact. (Le professeur Balfour soupira.) Mais je ne m'attendais guère à cet épilogue. Un meurtre...

— Laissez-moi vous raconter. À présent que l'émotion et la peur de la poursuite s'estompent... j'ai l'impression de m'extirper d'une influence étrangère, et mes souvenirs reviennent.

« Lorsque nous avons franchi *Menai Bridge* vendredi soir – il y a trois jours à peine, mais cela me paraît une éternité ! – le temps était humide mais beau. Le voyage depuis Oxford s'était passé en silence, mais cela ne me gênait pas. Basil conduisait – après tout, c'était sa voiture – et je lisais ou dormais...

2

Au-delà du Menai Strait

« L'île de Mona, déjà forte par sa population, était encore le repaire des transfuges : Suétonius Paulinus se dispose à l'attaquer, et construit des navires dont la carène fut assez plate pour aborder sur une plage basse et sans rives certaines.

Ils servirent à passer les fantassins ; la cavalerie suivit à gué ou à la nage, selon la profondeur des eaux. »

Tacite, *Annales* V, 14, 29.

La Ranelagh traversait les vallons de l'Oxfordshire en direction du nord-ouest, vers les villes industrielles de Birmingham et Liverpool. Au fur et à mesure de notre avancée vers la mer d'Irlande, des nuages montèrent sur l'horizon. Nous quittâmes le Cheshire sans distinguer la Levée d'Offa : ce fossé séparant l'ancienne Mercie du Pays de Galles, érigé au VIII^e siècle pour

protéger les territoires celtes des envahisseurs saxons, n'était visible que plus à l'intérieur des terres. Mais lorsque nous arrivâmes en vue de l'étroit bras de mer séparant le Pays de Galles d'Anglesey, le soleil était toujours visible à l'ouest, illuminant les arches de pierre du Menai Bridge, le pont érigé en 1826 pour relier les deux rives du détroit, le *Strait*. La vue depuis la route, suspendue à 90 pieds de hauteur, était saisissante : les flots dorés de l'océan, la marée montante noyant le bras de mer en suivant les méandres entre sables mouvants et trous d'eau écumeux... Je ne pouvais imaginer que, deux nuits plus tard, je risquerais plus que mon âme en m'engageant sur ce même pont, en fuite vers la terre ferme, loin des maléfices d'Anglesey. Les mille quatre cents pieds les plus longs de ma vie !

— Connaissez-vous les thèses de James Frazer, Irvin ? fit soudain Basil de sa voix traînante : le fait d'arriver à destination le rendait plus loquace.

J'observai son profil, et l'impression qui m'envahissait chaque fois que j'étais en présence de mon camarade d'études, plus âgé que moi cependant, se manifesta.

Au premier regard, Basil Rathcliff était un beau jeune homme brun, aux yeux noirs, à la peau pâle, d'allure sportive. Ses vêtements bien coupés et son accent trahissaient son origine sociale aisée – nord de Londres, je crois. Mais un regard plus attentif révélait quelques défauts dans son visage : les plis cyniques de la bouche, des joues un peu flasques, une peau terne avec de larges pores, des cheveux fins et gras, et l'allure sportive avait tendance à disparaître au bénéfice d'un léger embonpoint. Cependant Basil était un étudiant brillant, et je répondis à sa question avec bonne humeur : cette expédition à Anglesey était une aventure, et le climat me rappelait celui de mes îles d'Aran natales.

— À propos du *Rameau d'Or* et des religions primitives ? demandai-je en retour.

Ces questions étaient au carrefour de mes études *classics*, d'archéologie et de littérature celtiques, et de celles en anthropologie de Basil : il achevait un *PhD*. Cela nous fournissait un sujet de débat.

— Exactement, fit-il en s'engageant à droite au débouché de Menai Bridge, sur la route côtière en direction de Beaumaris,

notre première étape. L'idée selon laquelle les paysans européens ont gardé, intacte, la religion des premiers habitants de l'Europe, alors que les citadins, éduqués et ayant accès aux livres, bibliothèques, musées et autres nouveautés, perdaient ce lien et s'adonnaient aux nouveaux cultes, le christianisme en dernier lieu. Qu'en pensez-vous, vous qui êtes spécialiste de littérature gréco-romaine et passionné par les légendes irlandaises ?

— Il subsiste dans le folklore gaélique de nombreuses survivances de l'épopée celtique protohistorique, des thèmes présents dans la *Táin Bò Cùailnge*, par exemple. Mais ce sont des échos tellement déformés qu'il est impossible de reconstituer à coup sûr la ligne reliant tel mythe originel à telle tradition paysanne. La fonction du texte n'est pas la même : là, un poème chanté par les bardes au *Ardrig*¹ d'Irlande et exaltant l'héroïsme et la mémoire de ses ancêtres ; ici une fête du solstice où un esprit de la lumière défait les ténèbres et la maladie... Je crois que le folklore a beaucoup évolué, car c'est par ce biais que le christianisme s'est imposé dans les campagnes. Derrière les saints et les démons, il y a certes les dieux des anciens temps, mais leur souvenir a été effacé avec constance par les prêtres. Prétendre en retrouver trace dans l'inconscient collectif, comme le propose Jung... est invérifiable.

Basil réfléchit. La route s'orienta vers le nord-ouest, et nous aperçûmes le petit port de Beaumaris, au creux d'une petite crique. Fondé par les Scandinaves, il se nommait en gallois *Porth y Wjgyr*, le « port des Vikings ». Un puissant fort dominait les vagues : à cette heure du crépuscule, la mer d'Irlande était un lac de métal en fusion.

— Le présent est un reflet déformé du passé : vous avez raison, Irvin. Mais il est peut-être possible de remonter le temps. De déchirer le voile et d'apercevoir ceux qui se dissimulent derrière saints et diables. Comme un archéologue qui, tandis qu'il creuse la terre, descend dans le temps. Imaginez des lunettes permettant de voir à nouveau l'histoire, comme dans la nouvelle de Montague Rhodes James, « *A view from a hill* », parue l'an dernier... Remonter jusqu'aux origines de toutes choses !

« Beaumaris, devant nous : le fort date du XIV^e siècle, mais ses fondations remontent aux Danois, et je suis sûr qu'avant

1. *Ardrig* : « grand Roi » en gaélique.

eux les Romains avaient choisi ce point de la côte pour protéger le détroit. Les Celtes aussi. Quel spectacle si nous pouvions remonter le temps ! Qui sait ce que, lors de la prise de Mona par les légions de Paulinus en 60 de notre ère, les Romains ont découvert sur cette île.

— Des mégalithes, des tumulus, des cabanes préhistoriques, des menhirs, et le fameux sanctuaire des druides ! répondis-je, les lignes de Tacite me revenant en mémoire. Mona, l'île sacrée, a été défendue avec acharnement par guerriers et prêtres. Même les prêtresses se sont battues !

— Qui sait ce que les légions ont trouvé dans ces parages, que Tacite ne raconte pas et qui a motivé l'extermination de tous les habitants de l'île, fit mon camarade d'un ton mystérieux.

J'allais l'interroger, mais nous arrivâmes devant notre auberge, le *Ye Olde Bulls Head Inn*, solide bâtisse de pierre et de chêne du XV^e siècle à la façade couverte de lierre, et nous fûmes occupés durant l'heure qui suivit à nous installer dans nos chambres respectives, pourvues de vénérables cheminées et de poutres séculaires. Avant le repas, nous marchâmes jusqu'au *Castle* et longeâmes la côte, continuant notre conversation. Anglesey était restée sauvage, avec ses falaises et ses anses de sable blanc et, à l'intérieur des terres, plus au nord, ses collines de bruyère. À un moment, la tête ronde d'un mammifère marin émergea des vagues, à peu de distance de la plage, et lança un appel rauque dans notre direction, mi-humain, mi-aboiement.

— Un phoque, dis-je, mais d'une espèce qui ne fréquente pas les côtes d'Aran : je ne reconnais pas ce type de grognement.

— Rentrons, fit Basil d'un ton brusque. Le froid monte de la mer.

Le repas fut excellent, du *Tatws Pum Munud*, ragoût de pomme de terre, bacon et oignons, accompagné de *laverbread*, pain gallois typique aux algues, et arrosé de bière brune. La nuit qui suivit fut délicieuse. Le seul élément notable de la soirée fut l'appel téléphonique que mon compagnon reçut au moment du dessert. Il revint du bar songeur, et s'excusa. Il monta aussitôt dans sa chambre. Lorsque je montais à mon tour, après avoir siroté un whisky, Basil devait dormir, car sa chambre était silencieuse et plongée dans l'obscurité. Je gagnai mon lit de plumes avec plaisir.

3

La Colline du vieux Peuple

« À ce qu'il semble, les autres indigènes avaient eu vent de ce qui se passait, et ils avaient pris les choses en main. Il faut croire qu'ils devaient avoir ces signes magiques des Anciens, que les créatures avaient dit que c'était la seule chose qu'elles craignaient... »

H. P. Lovecraft, *Le cauchemar d'Innsmouth* (1931).

Le lendemain soir, 30 octobre, je regagnai le *Ye Olde Bulls Head Inn* éreinté, mais heureux de la moisson de la journée. Basil m'avait demandé de l'accompagner jusqu'au petit port de Amlwch, sur la côte orientale d'Anglesey, où il voulait rencontrer des marins et des vieillards de l'île afin de recueillir leurs versions de légendes galloises relatives aux créatures marines. Je l'avais laissé dans la rue principale du village, pourvu de la sacoche de chercheur qui ne le quittait jamais (calepin, stylo, appareil photographique, lampe torche et piles, couteau multi-usages, sachets pour échantillon... J'avais la même !), avec rendez-vous en fin d'après-midi devant le pub local. Dans l'intervalle, je pouvais explorer une partie des vestiges protohistoriques du sud de l'île. Des pierres levées, des tumulus et cromlechs, des restes de tours de garde, et en particulier le *Bryn-yr-Hen-Bobl*, un monument funéraire impressionnant, de l'époque pré-bretonne.

C'est lors de la visite de ce tumulus que survint le premier incident de cette expédition. *Bryn-yr-Hen-Bobl*, « la Colline du vieux Peuple », était un nom typiquement gallois, donné dans tous les territoires celtiques à ces structures déjà vieilles lors de l'arrivée des envahisseurs indo-européens des îles britanniques, au deuxième millénaire avant notre ère. En Irlande, ces tumulus étaient le domaine des *Tuatha dé Danann*, les dieux des Gaëls païens ; au Pays de Galles, selon les *Mabinogi*¹, ils abritaient soit des monstres, soit de belles dames.

La colline artificielle, amoncelée sur la chambre funéraire constituée de gigantesques dalles de granit, dressait sa tête ronde

1. *Mabinogi* : recueils de contes et légendes gallois datant du Moyen-Âge.

une dizaine de mètres au-dessus de la lande, non loin du Menai Bridge. Une ouverture rectangulaire, ménagée sous un linteau massif, perçait son flanc, côté est. Lorsque j'y pénétrai, le faisceau de ma lampe révéla un étroit corridor, au très haut plafond, constitué de blocs de dimensions colossales. La Porte des Lions à Mycènes était moins prodigieuse. Des dalles identiques formaient le sol, d'une horizontalité quasi-parfaite. Je savais, par les comptes rendus de fouilles, qu'une fois la dalle de fermeture poussée de côté, les archéologues du XIX^e siècle avaient trouvé de nombreux ossements dans ce corridor.

Une trentaine de pas plus avant, s'ouvrait la chambre funéraire. À l'intérieur, des centaines de corps avaient été entassés, déposés autour du prince de la tribu préhistorique pour qui le tombeau avait été élevé, accompagnés de multiples offrandes : vases, colliers, haches polies, perles, coquillages, ambres, et de rares objets de bronze... Le corridor menait à la salle principale du sépulcre. Je passai sous son arche d'entrée, et une odeur de terre et d'humidité me prit à la gorge.

La lumière du jour, les bruits du monde extérieur ne parvenaient jamais au cœur de cette citadelle de mort et de silence. Je fis quelques pas. Saisissant. Le vestige d'un monde éteint. Ceux qui avaient construit ce complexe n'étaient plus que poussières, mais leur espoir de vie éternelle subsistait toujours. D'un diamètre approximatif de quarante pieds, la salle centrale possédait une voûte de monolithes en surplomb : ces tonnes de granit étaient retenues par une massive clé de voûte. La manière dont les hommes préhistoriques avaient réussi ce tour de force était incroyable – mais nul mystère là-dedans : une rampe de terre, des troncs roulés sous les blocs, et un nombre suffisant de main-d'œuvre pour tirer et pousser le tout !

Les débuts de la civilisation : construire des tombeaux ! La seule manière d'échapper à la mort.

Je m'immobilisai. L'odeur de tourbe qui m'avait frappé en entrant dans le caveau, s'expliquait. Une des dalles du toit s'était affaissée sous le poids de la terre du tumulus. Il faudrait que je le signale...

Un détail attira mon regard. Dans la terre brune, déposée plusieurs millénaires plus tôt, un objet accrochait le faisceau de la lampe. Du métal ? Si rare à cette époque reculée... Non.

Muni de mon appareil photographique, je fixai un flash et pris des clichés de l'objet *in situ* et de la salle alentour, puis me penchai et mis la main sur un galet, noir, à la surface plus brillante que l'obsidienne, mais sans en être. Sur ce support, un artiste inconnu avait tracé un *signe*. Une sorte d'esse préceltique... plusieurs esses, se rejoignant en leur centre, avec des branches de longueur irrégulière.

Un objet protohistorique. Mais que faisait-il *sur* la chambre funéraire du cromlech ? Il a à l'évidence glissé dans la salle depuis l'extérieur de la voûte : il avait dû être déposé dans une fosse, creusée au-dessus du tertre. Quand y a-t-il été abandonné ? Une offrande ?

Je sondais la terre fraîchement éboulée, mais sans mettre au jour d'autres vestiges. L'heure avançant, je dus abandonner mes fouilles et sortir de la « Colline du vieux Peuple ». Dans les *Mabinogi*, celui qui se risque sous un tumulus n'en ressort que des années plus tard, alors qu'il lui a semblé n'y rester qu'une heure. Même légende pour les *sídh*¹ des Tuatha dé Danann. Je songeais soudain que, le lendemain 31 octobre, c'était la fête de *Samain*. Cette nuit-là, les tumulus s'ouvraient, laissant sortir sur la lande leurs habitants fantastiques. La nuit d'Halloween des Américains. Mais en terres celtiques, on se souvenait des mythes et on déposait, sur le seuil des demeures et des étables, lait, miel, gâteaux et fleurs afin d'éviter les rencontres... désagréables.

Le poids de la pierre gravée, dans la poche de mon duffle-coat, entraînait mes pensées vers ces légendes. Je songeai au domaine du dieu Manànnan Mac Lir, l'île de Man connue pour ses chats sans queue et ses boucs à trois cornes² ; à la « tombe de Merlin », sur l'île de Bardsley, en fait un autre de ses cromlechs préhistoriques ; et au fort de Dun Aengus, bâti sur un promontoire d'Inis Mor, l'une des îles d'Aran : ceux qui avaient érigé ces forteresses de roc craignaient un ennemi redoutable. Les conquérants celtes les avaient éradiqués, ne laissant d'eux que des pierres nues.

Comment un archéologue pouvait-il retrouver le passé ? Je pensais à la discussion avec Basil, lors de notre arrivée à Anglesey.

1. *Sídh* : nom des tumulus protohistoriques d'Irlande, que les Gaëls identifient au refuge des Tuatha dé Danann, dieux des temps païens.

2. Authentique.

Nulle lunette magique, mais un travail acharné, et de la chance pour découvrir des vestiges inconnus !

Je regagnai le port de Amlwch en fin d'après-midi et me garai devant le pub où devait m'attendre Basil. Je l'aperçus depuis la Ranelagh, attablé avec... Par tous les dieux ! Jamais un visage ne me fit plus mauvaise impression. J'eus un frisson et mes mains se crispèrent sur le volant. Le marin (les vêtements trahissaient son métier) avait des yeux ronds et fixes, des traits immobiles même lorsqu'il s'adressait à Basil, et une boucle d'oreilles en or, lourde et, vue de la voiture, sculptée d'un motif barbare. Un poisson ou un monstre aquatique. L'homme tourna ses yeux bleus, mornes, vers moi, et aussitôt il se leva et quitta le pub, me tournant délibérément le dos. Un tatouage, tel que les indigènes du Pacifique en réalisent, ornait son avant-bras.

— Je n'ai pas vu le temps passer, fit Basil en s'asseyant à mes côtés. Ce marin m'a raconté des légendes de haute mer... étonnantes. (Il frissonna.) Saviez-vous que la terre a tremblé en juillet de cette année, du côté de Jersey ? Il paraît que, depuis, les fonds océaniques sont bouleversés et regorgent de poissons. Le sud de la mer d'Irlande aurait par endroits remonté de centaines de pieds, jusqu'à presque affleurer la surface, à quelques dizaines de mètres à peine de profondeur. Lui-même est arrivé sur zone il y a deux semaines, avec son équipage. Il m'a confié avoir ramené dans ses filets des ossements de mammoths et de rhinocéros laineux, ce qu'il advient fréquemment aux pêcheurs de la Manche — la plaine entre Calais et Douvres a été submergée il y a dix mille ans à peine, je ne vous apprends rien —, mais aussi des silex taillés et d'étranges créatures des profondeurs.

— De quelle origine est-il ? Je n'ai jamais croisé quelqu'un qui lui ressemble.

— Vraiment ? fit Basil d'un ton distrait. Il est pourtant américain. Côte est, non loin de Portland. Son navire de pêche est à quai, il espère remonter une découverte exceptionnelle sous peu. Mais avant cette campagne de pêche, il a beaucoup navigué, jusque dans le Pacifique sud. Il connaît des récits de nombreuses cultures, certains très suggestifs. Comme si les navigateurs de divers peuples, qui ne se sont jamais rencontrés, partageaient un même fond de croyances... Étonnant.

« Et vous, Irvin ? Votre journée d'inspection des vieilles pierres ? »

Je résumai en quelques phrases mes visites du jour, mais lorsqu'il s'agit d'évoquer ma visite à la « Colline du vieux Peuple » ma langue resta collée à mon palais. Impossible de parler. Cela n'avait de toute façon pas grande importance, car mon compagnon écoutait d'une oreille distraite, abîmé dans ses propres pensées. Le reste du voyage puis le repas du soir à l'auberge, aussi savoureux que la veille, fut morose. Nous convînmes que la fatigue nous accablait tous deux, mais j'étais secoué par la découverte du galet et, de manière surprenante, par l'aspect du marin américain, et Basil paraissait préoccupé. En temps normal, je l'aurais interrogé, mais il abrégé la soirée et regagna sa chambre. Je fis de même, étudiant sur mon lit le signe sur le galet noir jusqu'à ce que mes yeux se ferment d'eux-mêmes.

* * *

— Le rêve qui occupa ma nuit fut plus qu'un songe, professeur. Encore à présent, je *sais* que ce rêve fut plus réel qu'aucun autre. Mon sentiment est que mon esprit a, d'une manière ou d'une autre, remonté le temps et m'a permis de vivre un moment de la vie d'une de mes incarnations passées. Je sais que Carl Jung, le psychiatre, défend cette thèse, et jusqu'à ce jour je n'y croyais pas, mais... Si ce n'est pas de la réincarnation, qu'est-ce ? De l'auto-stimulation, liée à la présence du galet ? Un délire ?

Le professeur Balfour tira sur sa pipe. Dehors, la pluie redoublait, tambourinant de ses doigts impatients sur la vitre de la porte d'entrée. Il opina, et les braises de sa pipe éclairèrent ses traits de rouge.

— J'ai vu bien des choses de par le monde. Au Tibet, des moines en transe parlent des langues inconnues. En Mongolie, des chamans séparent leur esprit de leur corps et discutent avec leurs ancêtres, ou bien voient des événements se dérouler à des dizaines de miles de leur campement et annoncent la nouvelle avant que le plus rapide des coursiers ne puisse l'apporter. En Roumanie, des femmes réputées sorcières m'ont

indiqué où dénicher, dans les Carpates, des mégalithes dissimulés depuis des siècles par la forêt... Alors oui, je suis un scientifique, mais je sais que la science contemporaine ne peut tout expliquer, et je ne nie pas forcément les phénomènes inexplicables. Qu'avez-vous rêvé, Irvin ?

— C'était aussi réel que ma journée sur la lande. Mon rêve en était le prolongement. Comme si deux sphères du temps s'étaient croisées, avec le galet comme point d'intersection.

4

L'homme noir

« Là où on voyait sa peau, elle paraissait plus blanche que la farine la plus blanche.

Ses cheveux et ses sourcils étaient plus noirs que le jais ; les pommettes de ses joues étaient plus rouges que la chose la plus rouge ».

Histoire de Peredur fils d'Evranc.

La côte de *Ynis Mon*¹ était une masse indistincte. Comme une bête morte. Pourtant les entrailles de Mona, comme la nommaient les Romains, grouillaient de vermine. Une vraie charogne. L'île attendait l'assaut de Paul Hen², et les bois proches de la côte pullulaient de guerriers. Le légat avait disposé ses légions sur l'autre rive, tout le long du détroit, avec en fer de lance sa cohorte de cavaliers bataves menés par leur chef, Chrauttius. Et du fait de ma connaissance relative de l'île (j'y avais abordé une fois, du temps de ma jeunesse), il m'avait envoyé, moi, en *explorator*³.

Je manœuvrai le léger *curragh* avec les mains, plus silencieux que la marée montante qui commençait à s'engouffrer dans le chenal. La très légère embarcation de bois et de cuir noir était indiscernable dans la nuit sans lune, ce qui m'aidait à passer inaperçu aux yeux des guetteurs qui fourmillaient sur l'île. Derrière moi, sur la terre de *Britannia*, les feux des légions

1. *Ynis Mon* : un des noms gallois d'Anglesey.

2. Paul Hen : « Paulinus » en gallois.

3. *Explorator* : « éclaireur » en latin.

scintillaient dans les collines, en myriades. L'assaut aurait lieu à l'aube : les Romains comme les Ordovices, leurs adversaires, le savaient. Ma mission : franchir l'*Aber Menai*, trouver le Temple noir, puis envoyer un message au légat pour qu'il sache vers quelle portion de l'île déployer les Bataves.

À cette fin, je portais une corneille sur l'épaule. J'avais dressé cet oiseau moi-même : silencieux et immobile jusqu'à ce que j'ôte sa capuche de tête ; vif et plus rapide qu'une flèche ensuite. Je n'étais ni un Romain, ni un Batave, pas même un Britton : un éclaireur gaël, un Ivernien, ennemi depuis toujours des Ordovices et de leurs dieux avides. Et cette nuit, j'allais éteindre ma haine séculaire dans le sang de leurs prêtres !

Oh oui, leurs dieux monstrueux réclamaient des vies humaines, des captifs, des femmes, des enfants... Leurs prêtres n'étaient pas des druides : leurs maléfices étaient bien plus terribles, plus anciens, et l'influence des démons d'Ynis Mon couvrait de son ombre bien des royaumes de *Britannia* et d'*Eireann*. Pour refuser ce joug, les Iverniens mouraient sur les autels et dans les bois sacrés du *Nemet Ddu*, le Temple noir.

Mon frère Niall y était mort. Rome serait ma vengeance.

Le fond du curragh racla la plage. Soulagé (de nombreuses embarcations avaient coulé dans ces eaux, et pas forcément en raison des forts courants), j'abordai dans une crique au sud d'Ynis Mon. Au-delà, la falaise était abrupte mais basse, et je trouvai les prises pour atteindre la lande, vingt pieds au-dessus du détroit. Il y avait des guetteurs. Peu attentifs : l'armée ordovice attendait le choc au nord-est, là où la grève était plus abordable ; Paul Hen avait des barges à fond plat, il passerait là-bas... Avec mon visage enduit de charbon et ma cotte de mailles noire, j'étais invisible dans la nuit. Mon glaive trouva une gorge, ce fut rapide et discret, et je me glissai derrière la ligne des gardes. Je m'éloignai de cinq cents pas vers l'intérieur des terres, puis pris la course, évitant avec soin les tourbières. S'ils m'attrapaient, *ceux* qui y résidaient se repaîtraient de moi avec délectation !

Une heure de progression plus tard (je distinguais sur ma droite les mouvements des guerriers assemblés dans les bois, au débouché de l'*Aber Menai*), j'arrivais en vue du *sidh* des Tuathan dé Dannan. Lorsque j'avais annoncé vouloir quitter *Eireann* pour aider Paul Hen contre les maléfices de Mona, le

druide du *Ardrìg* des Iverniens, Cu Roì, m'avait promis que j'y trouverais conseil et secours. Le tertre était là où il m'avait indiqué : à quelque distance de la côte, dans un épais bois de sapins. Nous étions la veille de *Samain*, et je doutais trouver une quelconque aide dans ce cercle de pierres gravées de *nathair*¹, délimitant un espace nu autour du tertre. Le tumulus des Thuatha dé Dannan dressait son dos ovale vers les étoiles ; à son sommet, pointait un *coirthé*². Je restai un instant aux aguets, craignant que des guerriers ordovices ne surveillent le lieu... Aucun mouvement sous les arbres, rien dans l'ouverture à flanc du tumulus. Je me levai, et la corneille étira ses ailes comme je passai entre les piliers du cercle extérieur, marchant vers la colline du Bosquet noir, territoire des dieux gaëls.

— Quel étrange équipage, fit une voix moqueuse. Un homme noir, dans le noir, avec un oiseau noir sur l'épaule. Que cherches-tu dans ces parages, *Duine ddu*³ ?

Je plissai les yeux, essayant de voir mon interlocutrice – c'était une voix féminine –, mais la nuit était si épaisse à l'intérieur du tertre... Puis une lueur s'alluma dans le couloir du *sidh*. Elle était là, les yeux gris, cheveux noirs sur les épaules blanches, vêtue d'une tunique moirée. Elle rit, une cascade d'argent, et tendit la main vers moi.

— Je t'attendais, Connall. Le druide du Chien de la Plaine⁴ nous a transmis la nouvelle de ta venue depuis la terre d'Eireann. Du moins si tu échappais aux horreurs qui hantent cette île et ses eaux : je constate avec joie que c'est le cas. Sois le bienvenu. As-tu quelques minutes à consacrer à une fille qui n'a plus connu d'hommes depuis des années ?

Son sourire était étincelant, ses lèvres rouges, brillantes et pleines... Hélas, les *bansidhes*⁵ font perdre la tête aux mortels, et si j'avais cédé à l'appel de ses seins blancs, je n'aurais plus jamais quitté le domaine enchanté du *sidh*. Or, j'avais une vengeance à accomplir.

1. *Nathair* : « serpents » en gaélique.

2. *Coirthé* : « pilier mégalithique » en gaélique.

3. *Duine ddu* : « homme noir » en gallois.

4. « Chien de la Plaine » : traduction du nom gaélique du roi des Iverniens, Cu Roì.

5. *Bansidhe* : « Femme du *sidh* », déesse, membre des Tuathan dé Dannan, à l'origine du moderne irlandais *banshee*.

— Belle dame, je ne peux m'attarder. Et qui sait quels yeux peuvent voir cette lueur depuis la lande, sur cette île hantée par tous les démons ?

Elle plissa le nez et haussa les épaules.

— Tu es tel que ton apparence le révèle, Connall : un guerrier sombre, plongé au cœur des ténèbres. N'aie crainte cependant : cette lumière est magique, nul hors du cercle de coirthe ne peut la distinguer. Pas même *eux*. (Un frisson glissa sur ses épaules, comme un serpent sur de l'ivoire.) Le cœur de l'épouvante est à proximité. Le bois sacré du Nemet Ddu, d'où les prêtres de R'lyeh dirigent leurs fidèles, les *Corannyeit*⁶, est situé en vue de l'Aber Menai, juste au nord d'ici. Ils savent que les Hommes de Fer vont traverser au plus étroit : les navires à fond plat du Romain sont entreposés là, et les berges sont sableuses de part et d'autre, et débouchent sur les landes d'Ynis Mon. Franchi ce détroit, les armées de Paul Hen pourraient se déployer. Mais la puissance des sortilèges qui vont s'abattre sur eux va être terrifiante ! À marée haute, moment choisi pour la traversée, le détroit va grouiller de créatures des profondeurs, et l'Appel au Dormeur, lancé par les prêtres, va glacer d'effroi les ennemis des Anciens. Si rien n'est fait, les Hommes de Fer mourront sans se battre, entraînés sous les flots, et l'Abomination perdurera sur cette île, menaçant le monde des hommes et attendant le retour de Celui qui Rêve. Déjà, la nuit règne sur cette île au solstice d'hiver, un long mois durant ! Si le sortilège qu'ils préparent réussit, cette nuit gagnera en durée et en intensité et s'étendra peu à peu sur le monde⁷.

« Il ne faut pas que tu échoues, Duine ddu.

— Quels sont tes conseils ?

— Te glisser dans le bois sacré de Nemet et voler leur *Dreigit olc*⁸, la Pierre Noire venue du Ciel. C'est d'elle qu'ils tirent

6. *Corannyeit* : selon les *Mabinogi* gallois, tribu d'êtres maléfiques, l'un des trois fléaux de l'île de Bretagne.

7. César, *Guerre des Gaules*, V, 13 : « À mi-chemin (entre l'île de Bretagne et l'Hibernie) est l'île qu'on appelle Mona ; il y a aussi, dit-on, plusieurs autres îles plus petites, voisines de la Bretagne, à propos desquelles certains auteurs affirment que la nuit y règne pendant trente jours de suite, au moment du solstice d'hiver. »

8. *Dreigit olc* : « Dragon du mal » en gallois.

leur pouvoir. Sans elle, les Corannyeit regagneront leurs cités parmi les algues, et les prêtres ne seront plus que des hybrides dégénérés et cruels. Quand le Dreigit olc aura quitté le Temple noir, envoie la corneille au Romain. Le reste sera une affaire de guerre, où les Hommes de Fer excellent.

— Comment entrer dans le Nemet ? Il doit être gardé...

— Et par plus que des hommes, fit la bansidhe. Aussi voici mon présent, Duine ddu.

Dans sa main, parut un galet noir, orné d'un entrelac à demi effacé.

— Une pierre des Grands Anciens. C'est avec une de ses pierres que Lug, de sa fronde, perça l'œil de Balor, le roi des Fomoires, et chassa le peuple noir d'Eireann, il y a des siècles. Le seul pouvoir que redoutent les Corannyeit et leurs sbires. Il reste peu de telles pierres dans le monde. Avec ceci, tu déjoueras les pièges et repousseras les Corannyeit. Quand tout sera achevé, veille à la restituer aux Thuatha. D'autres en auront besoin dans le futur.

« Va à présent : l'aube approche.

Je me tournai vers le ciel. Elle disait vrai, à ma grande surprise car il n'y avait que quelques minutes que je m'étais glissé parmi les coirthe. Mais le temps des sidhs, comme celui des rêves, n'est pas celui des mortels. Je pris le galet, et mes doigts effleurèrent les siens. Un frisson traversa mon corps, une impulsion irrépressible : je m'avançai, passai mon bras autour de sa taille et embrassai doucement ses lèvres. Elle ne recula pas, ses yeux brillèrent de plaisir et elle me rendit le baiser. Puis elle me repoussa avec douceur et rit :

— Allons, l'homme noir est un homme, malgré tout ! Hâte-toi, Connall, les sortilèges vont débiter et les armées se mettre en mouvement. Toi seul peux briser le pouvoir des Corannyeit sur *Ynis Dynyll*¹, et... merci pour le baiser !

Elle recula dans le corridor, la lueur faiblissant avec elle. Je vis sa silhouette s'enfoncer dans un paysage éthéré, là, à quelques mètres, puis il n'y eut plus que la pierre du cromlech, le silence de la terre et les ténèbres de la nuit.

Avec son parfum sur les lèvres, je courus vers ma sinistre destination.

1. *Ynis Dynyll* : « l'île Sombre », autre nom gallois d'Anglesey.

* * *

— Intéressant, fit le professeur Henry Balfour. Votre connaissance des mythes irlandais a donné lieu à ce très suggestif rêve, en lien avec cette pierre trouvée dans le tumulus. Il s'agissait du même cromlech ?

— Je ne crois pas, professeur. *Bryn Celli Ddu*, la « Colline du Bosquet noir », est voisin du *Bryn-yr-Hen-Bobl*, la « Colline du vieux Peuple », il s'en trouve à quelques centaines de pas, mais ce n'est pas le même tumulus. Toutefois, ceci n'est que le premier de mes rêves. Le second porte sur la conquête de Mona par les légions du légat de Rome Caius Suétonius Paulinus, en 60 après J.-C. Vous vous souvenez du récit que Tacite a donné de cet épisode ?

Le professeur se leva et prit un petit ouvrage dans sa bibliothèque. Les *Annales* de l'historien romain, qu'il ouvrit au livre V. Il lut, pour se remémorer ces quelques lignes, seul témoignage de l'épisode :

« L'ennemi bordait le rivage : à travers ses bataillons épais et hérissés de fer, couraient, semblables aux Furies, des femmes échevelées, en vêtements lugubres, agitant des torches ardentes ; et des druides, rangés alentour, levaient les mains vers le ciel avec d'horribles prières. Une vue si nouvelle étonna les courages, au point que les légionnaires, comme si leurs membres eussent été glacés, s'offraient immobiles aux coups de l'ennemi. Rassurés enfin par les exhortations du général, et s'excitant eux-mêmes à ne pas trembler devant un troupeau fanatique de femmes et d'insensés, ils marchent en avant, terrassent ce qu'ils rencontrent, et enveloppent les barbares de leurs propres flammes. On laissa garnison chez les vaincus, et l'on coupa les bois consacrés à leurs atroces superstitions ; car ils prenaient pour un culte pieux d'arroser les autels du sang des prisonniers, et de consulter les dieux dans des entrailles humaines ».

— Mon esprit a vu ces événements depuis l'île de Mona, professeur ! J'étais toujours ce Gaël venu au Pays de Galles pour venger son frère...

— Connall l'Ivernien.

— Il dut atteindre le bois sacré des prêtres de Mona que décrit Tacite, mais mes souvenirs sont brouillés. J'avoue que j'en suis heureux, car cette partie de l'activité onirique fut plutôt...

cauchemardesque. Des chênes énormes, difformes, moussus, maladifs, où étaient suspendues des dépouilles humaines... En son centre, des blocs cyclopéens, bien plus grands que les mégalithes que l'on connaît aujourd'hui sur Anglesey. Noirs, sculptés de silhouettes grotesques...

5

Le Nemet Ddu

« Le deuxième fléau de l'île de Bretagne, c'était un cri qui était poussé la nuit des Calendes de mai, chaque année. Ce cri transperçait le cœur de chacun, et il les terrorisait au point que les hommes perdaient leurs couleurs et leurs forces. »

Le conte de Llud et Lleuehys.

Les ténèbres précédant l'aube pesaient sur le monde lorsque je me faufilais parmi les piliers taillés dans la roche pélagique, au seuil du Nemet Ddu. Les ombres de la Grande Salle au-delà étaient presque tangibles. J'avais laissé derrière moi les troncs arrosés de sang du bosquet sacré, échappant à ses gardiens furtifs grâce à la pierre des Grands Anciens. À présent, j'entrai dans ce lieu prodigieux, synonyme pour moi de terreur et de destruction. Les colonnes du Temple noir étaient si élevées que le sommet en était invisible. Je ne distinguais qu'une petite partie des profondeurs du bâtiment : même sans connaître les cités du sud, je savais que cette architecture n'obéissait pas aux règles de construction humaines. Tout était démesuré, ouvrant sur des perspectives sidérantes. Des gouffres aux relents glacés et putrides bâillaient çà et là, sans ordre, ouvrant soudain leurs puits dans le pavement noir ; des couloirs paraissaient naître dans les parois latérales : lorsqu'on les dépassait, on en distinguait toujours le même point de vue, comme si les arches qui y menaient débouchaient sur un *autre* espace. Des volets d'escalier naissaient au hasard, conduisant à des portes de fer barricadées d'où émanait une terrible *menace*... Je dépassais tous ces pièges sur la pointe des pieds, plus discret qu'un voleur dans l'ancre d'un dragon.

Le silence était total. Nul flambeau, nulle présence humaine. Une chance pour moi. Les desservants du Nemet Ddu préparaient

leurs sortilèges pour repousser les légions, là-bas, près de la côte. Portées par la brise marine, leurs voix molles trouvaient des échos dans les ténèbres du temple : « *Iä! Iä! ... ubllbu shtagn... Ph'ngbui...* » Les cors de guerre des Ordovices, le hurlement des guerriers, les trompes des légions qui s'ébranlaient, le fracas des balistes et des catapultes... Il faisait encore nuit, et déjà la bataille débutait.

Quelque chose bougea dans la Salle. Je perçus un courant d'air froid venu du plafond. L'oiseau sur mon épaule s'agita, inquiet, et je grelottai soudain. Une *porte* s'était déclenchée. Le gardien du Temple était sur moi !

De ce qui suivit, ne demeurent que des impressions confuses. Une présence formidable, tapie au plafond. De grandes ailes noires. Un chatolement de lueurs, de globes blancs, de sphères. Un sifflement, comme de grands vents issus d'au-delà du monde et qui s'engouffreraient par une fissure dans notre univers. Des angles qui s'ouvrent dans les ténèbres, et une silhouette qui s'en extirpe *en crépitant*. Des appendices vibrionnant, tâtonnant, qui raclent la roche et descendent...

... Le galet noir de la bansidhe repoussa le Gardien. Comment, je l'ignore, mais je ne mourus pas dans le Nemet Ddu, et je ne devins pas fou. Tant la puissance de la bansidhe et de la pierre des Grands Anciens était forte !

J'atteignis le centre du sanctuaire. L'autel, sur lequel mon frère Niall était mort en bavant d'épouvante... était là. Quelques marches, un bloc de basalte vert, tavelé de sang, accolé à un pilier central, plus massif encore que les autres et sculpté de formes... Je me forçai à ne regarder que la Pierre noire venue du Ciel, le Dreigit olc, l'idole devant laquelle les victimes humaines étaient suppliciées et les corps dépecés, jetés dans les puits ou suspendus dans le bois sacré. Elle était là, la statuette mi-grenouille, mi-poisson, au ventre rond et aux pieds palmés, hideuse, placée de toute éternité dans une niche à la base du pilier ! Je la saisis, malgré mon dégoût, la plaçai dans un sac accroché à ma ceinture et me hâtai vers la lumière du dehors, la *tuagh*¹ dans la main droite. Toucher cette pierre tombée du ciel me révoltait : le contact de la roche extraterrestre, plus froide que la glace, avait fait naître un frisson dans tout mon être.

1. *Tuagh* : « hache » en gaélique.

Deux novices se dressèrent entre moi et la sortie, hurlant au blasphème, armés de couteaux de sacrificateurs. Certains de leurs semblables avaient voué mon frère aux démons des abysses ! Ils se jetèrent sur moi en criant le nom de leur dieu, et je les abattis avec plaisir, heureux de nettoyer le fer de ma hache dans du sang humain – quoique : leurs visages mous, leur teint jaunâtre et leurs mains palmées disaient assez quel était leur atavisme.

J'atteignis enfin le seuil du Temple. Le jour colorait le ciel à l'est – mais quel jour ! Le tumulte de la bataille m'environnait. Les Ordovices résistaient aux légions. Ce qu'a écrit Tacite est la vérité ! Les Romains étaient frappés de stupeur devant le spectacle des prêtres de R'yeh debout sur le rivage, psalmodiant leurs incantations... par la silhouette des prêtresses, porteuses de torches façonnées dans des crânes humains et qui hurlaient, nues, sur le rivage, défiant les Romains d'approcher... par d'étranges créatures qui couraient à quatre pattes sur le rivage, aboyant comme de grands chiens mais qui n'en étaient pas... et surtout par l'aspect du ciel à l'aurore : ce que je vis en sortant du Nemet Ddu me terrifia, comme tout être humain sain d'esprit ! Les forces cosmiques étaient à l'œuvre au-dessus d'Ynis Dywyll, des tourbillons noirs, des aperçus de ciel nocturne déchiquetant les couleurs de l'aube et laissant deviner des astres inconnus, un bouillonnement d'énergie, des soleils éteints dans un chaos sans forme ni fin, mais pourvu d'une malveillance immémoriale et qui se frayait un chemin jusqu'au ciel de Mona, pour écraser l'armée de Rome.

Sur le seuil, j'ôtai le capuchon de la tête de la corneille. L'oiseau déplia ses ailes et quitta mon épaule comme un trait, disparaissant vers l'est et la tente de Paul Hen. Le message à sa patte était... un papyrus vierge : tel était le code ! Un espion aurait marqué quelque chose, un mot, une ligne pour tendre un piège. Si je réussissais, Paul Hen devait recevoir un papyrus nu et lancer aussitôt la cohorte de Bataves dans la direction d'où venait la corneille.

Le véritable assaut allait débiter, visant le cœur de la puissance impie des Ordovices et de leurs alliés Corannyeit ! J'avais réussi. La corneille emportait ma vengeance sur ses ailes. Que Bobd et Morrigan la protègent !

Un rai de flammes me barra le passage ! Je reculai d'un bond, pris par surprise, pour affronter... l'horreur.

Une prêtresse du Nemet Ddu me faisait face, torche au poing. Si le visage de la bansidhe était celui de la beauté, celui de la prêtresse...

Elle avait forme humaine. Son visage était celui d'une vieille femme, mais altéré : comme si les traits avaient fondu et avaient été modelés par un démiurge fou, à l'image d'un autre univers. Son crâne corrompu portait une tiare triangulaire en or. Elle était nue, ce qui ajoutait encore à sa laideur. Des mamelles pendaient sur sa poitrine squameuse. Le bas du corps était à la fois batracien et humain, et la chose sautillait plus qu'elle ne marchait. La puanteur qui émanait de son corps était telle que je pouvais à peine respirer. Un mélange de poisson pourri et de charogne, d'algues putréfiées et de marécage... Elle me menaçait d'une torche, et ses mains étaient *deux pinces de crabe démesurées*. Ce n'était pas factice : je voyais clairement la peau se transformer en carapace *sous le coude* ! De ses lèvres tordues, sortit un chuintement. Elle se précipita sur moi, en un saut maladroit qui approcha les pointes de crabe de ma gorge, et la torchère visa mon crâne.

J'évitai la torche en me baissant, puis me redressai et frappai de haut en bas. Ma hache défonça la tiare et le front flasque en dessous. La créature s'effondra dans une mare de liquide vert visqueux ; ses yeux clignèrent une dernière fois avant de se voiler, tels ceux d'un poisson.

J'enjambai son corps et quittai enfin les ombres moisies du Temple noir. Je courus sous les frondaisons des chênes où pendaient peut-être les restes de mon frère, accroché parmi les autres cadavres humains aux branches envahies de lichen, et gagnai avec soulagement la lande au-delà.

La bataille gagnait en intensité. Les légions avaient à l'évidence abordé sur la rive de Mona, car des guerriers Ordovices reculaient en bandes désorganisées. Le maléfice de l'éther s'était dissipé. Sans le Dreigit olc, les prêtres n'étaient plus que des mortels dégénérés, avait prédit la bansidhe. C'était vrai ! Ils ne commandaient plus aux éléments ni aux démons des abysses extérieurs, leurs conjurations ne s'élevaient plus au-dessus du tumulte de la guerre, le ciel était redevenu sain. Et dans un combat d'homme à homme, les légions l'emportaient.

L'idole noire à la ceinture, je m'éloignai du Nemet Ddu, évitant avec soin les berges molles des *moors* : même si la pierre des Grands Anciens me protégerait des Corannyeit qui s'y dissimulaient, comme elle avait écarté de moi le démon chuinant du Temple noir, je n'avais nulle envie d'affronter de nouveaux maléfices.

Un groupe de guerriers Ordovices reflua vers le Nemet. Eux, avaient encore un semblant de discipline, et je vis qu'un prêtre, porteur d'une tiare semblable à celle que j'avais fracassée sur le crâne de la femme-crabe, était parmi eux. Ils le portaient plus qu'il ne marchait, tant ses membres inférieurs étaient atrophiés.

Ils me virent. Le prêtre dut comprendre ce qu'il était advenu, car il coassa un ordre guttural, et aussitôt les guerriers se ruèrent sur moi, épées au poing. C'était là un jeu que je savais mener ! J'en abattis deux, en deux mouvements de *tuagh*, puis je reculai avant d'être encerclé, les défiant du regard, lèvres retroussées. D'autres Ordovices arrivèrent, et puis une créature-chien traversa leur rang : massive comme un homme, elle n'en était pas un cependant, ni un molosse. C'était un mélange de phoque et d'être humain, avec des crocs de requin et une peau luisante. La bête marchait à quatre pattes, grande comme un poney. Elle bondit, mais malgré mon horreur, je l'attendis bien planté sur mes pieds et frappai à deux mains, beuglant mon cri de guerre ! Le fer de ma hache s'enfonça dans le front bas de la brute, et la chose tomba au sol, raide morte. Sous le choc, le manche de ma *tuagh* éclata, aussi je dégainais mon *gladius* romain et défiais mes ennemis.

— Vengeance ! dis-je à destination du prêtre-poisson. La mort est sur vous !

Une cavalcade soudaine les dispersa. Avec un éclat doré dû à la tiare, la tête du prêtre vola dans les airs, fauchée par l'épée de...

— Chrauttius ! Par Lug, tu as mis du temps, camarade ! fis-je en saisissant la bride de la monture du grand Batave. Derrière lui, la cohorte d'auxiliaires germaniques balayait les derniers Ordovices de l'escorte du prêtre.

— Je te sauve la vie, et c'est ainsi que tu m'accueilles ! Par Othinus, ajouta-t-il avec un éclat de rire, tu as réussi à trouver leur nid ! Qui l'aurait cru ?

— Ce ne fut pas sans mal. Et vous ? Tu as pris un bain avant de venir ? dis-je en avisant sa cuirasse et ses vêtements trempés.

Le large visage du barbare nordique se renfrogna. Sous ses cheveux blonds, les yeux bleus eurent un éclair de colère.

— Les navires à fond plat des légions n'avançaient pas dans le détroit. Quelque chose les arrêtait. Des troncs sans doute. Alors, dès que j'ai aperçu ta corneille dans ce ciel de folie, j'ai amené ma cohorte cinq cents pas plus au sud, là où l'oiseau avait traversé l'Aber Menai, et nous avons franchi les eaux à dos de cheval.

— Sans difficulté ?

Il me jeta un regard appuyé. Ses traits balafrés grimacèrent.

— Plusieurs camarades ont été happés vers le fond, d'un coup. Les courants, ou autre chose, les ont saisis.

— Tu as vu autre chose ? insistai-je.

Il maugréa.

— Il y avait des bêtes sous l'eau, reconnut-il à contrecœur. Rien qu'une bonne épée ne puisse tuer, puisque nous voici, juste à temps pour sauver ta vie ! ajouta-t-il en riant.

Il fit jouer son épée dans la lumière. Et comme les premiers rangs des légions apparaissaient à la lisière des bois jouxtant la rive de Mona, massacrant les Ordovices en panique, je vis, sur la garde de l'épée de mon camarade Batave, ancienne et ornée de pierres précieuses, un fragment de galet noir orné d'un entrelac gravé.

* * *

— C'est la dernière image dont je me souviens.

Je finis le verre de whisky. Le professeur Balfour était immobile dans son fauteuil. Il n'avait pas bougé durant la deuxième partie de mon récit onirique.

— Professeur, tout va bien ?

— Cette idole, la pierre noire tombée du ciel... Comment vous est-elle apparue dans le rêve ?

— Une statuette façonnée dans une roche vert foncé, d'une vingtaine de centimètres de hauteur, avec... mais attendez !

Le professeur sursauta comme je me levais et plongeais la main dans la poche gauche de mon duffle-coat. J'en revins, porteur de

la statuette du rêve ! Henry Balfour eut une quinte de toux et dut se cramponner aux bras de son fauteuil pour ne pas tomber.

— La statuette de Dagon !

— Vous connaissez cette idole, professeur ?

À mon tour d'être abasourdi.

— Cela explique pourquoi Basil voulait à toute force mener cette expédition anthropologique à Anglesey avant l'hiver, murmura-t-il en se levant et en saisissant le hideux objet. Irvin, cet objet provient d'ici même, du Pitt Rivers Museum ! Basil l'a volé !

— Je connais bien les collections, professeur, protestai-je. Je n'avais jamais vu la statuette avant... les événements de cette nuit.

J'eus un frisson rétrospectif.

— Vous n'avez jamais eu accès au Cabinet secret, fit le professeur dans un souffle. (Il examinait la statuette sous tous les angles.) Allons, non, ce n'est pas la même... Attendez... cette entaille, faite par un choc à l'arrière... Par Jupiter, c'est bien celle du Musée !

— Expliquez-moi, professeur, je n'y comprends rien. J'ai vu cet objet dans mon rêve, la nuit dernière ; et cette nuit, je la découvre aux mains de Basil, parmi... (les mots se bloquèrent dans ma gorge). Et vous dites qu'elle provient du Pitt Rivers Museum ?

— Elle a été mise au jour en Italie, au XVII^e siècle, dans un dépotoir sacré d'époque romaine, que les antiquaires d'alors ont attribué à un temple de la déesse Bellona. L'objet avait été déposé dans la fosse à la fin du règne de Néron, comme les autres vestiges trouvés là ont permis de l'établir. Il y avait en outre quelques objets celtiques, torques, bracelets incrustés d'ambre, coiffes en or, et on en a conclu qu'il s'agissait d'une partie du butin offert à la déesse de la guerre romaine par Paulinus en personne, après ses campagnes victorieuses en Grande-Bretagne. Mais personne n'a jamais pu expliquer la présence d'une statuette de type micronésien dans la Rome du I^{er} siècle après J.-C. ! Du coup, on a rattaché l'idole à l'art des Philistins et avancé qu'elle avait été déposée là par un dévot romain, ou par un soldat revenant de Palestine et ayant offert à Bellona une partie de son butin, tiré d'un temple oriental plus ancien

encore. Un collectionneur d'Oxford l'a offerte au musée. Voilà pourquoi l'idole est confinée dans le Cabinet secret : son origine est sujette à caution, et aussi... elle est hideuse.

« Mais racontez-moi le dernier jour de Basil, et pourquoi vous vous accusez de son meurtre.

La pluie ne faiblissait pas. Je regardais ma montre. Quatre heures vingt du matin. Sept heures plus tôt, j'avais été confronté à l'indicible.

6

La chapelle de saint Gybi

« La légende disait que Gabinius avait fait construire au-dessus de cette grotte interdite une forteresse inexpugnable dont les Pictes et les Saxons, les Danois et les Normands n'avaient jamais réussi à s'emparer. »

H. P. Lovecraft, *Le descendant* (1927).

Nous avons quitté Beaumaris au matin et, revenant vers Menai Bridge, pris au nord la route rectiligne menant à Holyhead, la presqu'île la plus occidentale d'Anglesey. Basil était morose, et j'étais fatigué par mes aventures imaginaires. *Holyhead*, la « Tête sacrée » : cette péninsule devait son nom au grand nombre de sites mégalithiques qui s'y trouvaient. Les chrétiens avaient recouvert cette strate d'un manteau d'églises et de lieux saints. Le nom gallois renvoyait d'ailleurs à un saint homme : *Ynis Gybi*, « l'île de saint Gybi ». Une vieille église, construite avec les pierres d'un fort romain, était sur ma liste des curiosités à visiter.

Je déposais Basil à Holyhead, important port de pêche et de ferries vers l'Irlande. Il y laissa ses bagages dans une pension de famille. Il avait demandé à y dormir cette nuit-là, car il avait été invité à participer à la réunion d'un club très fermé, dont il ne voulait rien me dire, mais dont il espérait beaucoup.

— Ne vous formalisez pas, Irvin : ce sont des gens discrets, j'ai mis du temps à établir un lien de confiance avec eux. Ils n'acceptent de me rencontrer qu'en raison de certaines informations que je peux leur apporter et qu'ils ignorent. Sinon, ils

évitent le contact avec ceux qu'ils appellent, les « étrangers ». Leurs réunions, dans le passé, ont suscité de l'incompréhension, voire de l'hostilité.

— C'est avec eux que vous avez discuté au téléphone, le soir de notre arrivée ?

— Vous êtes observateur, dit-il, pincé. En effet.

— Est-ce une sorte de cercle druidique ?

Je connaissais l'existence de ces sociétés un peu farfelues : je m'étonnais que Basil perde son temps avec de tels charlatans.

Il eut un sourire satisfait :

— Cette société-là est bien plus ancienne que ces inventions romantiques. (Il regarda sa montre et me serra la main.) À demain, Irvin. Prenez soin de la voiture !

Il s'éloigna vers le port en contrebas, sa sacoche de chercheur à la main. Plusieurs navires de pêche étaient à quai, confirmant les dires de Basil à propos de l'abondance de poissons dans les eaux de la mer d'Irlande occidentale depuis le tremblement de terre du 30 juillet dernier à Jersey. Chalutiers irlandais, thoniers français, un américain... Je me demandai si mon camarade allait revoir le marin tatoué, et j'eus un instant l'impulsion de le mettre en garde. Avec quels arguments ? Il se moquerait de moi, avec raison. Je démarrai et me dirigeai vers les montagnes de Holyhead. Je logerai plus au sud, non loin de Rhoscolyn, lieu de ma dernière visite archéologique de la journée.

J'y parvins en fin d'après-midi, après un long parcours dans les montagnes du nord. Rhoscolyn, au sud-ouest de la presqu'île de Holyhead : ce lieu m'intéressait pour plusieurs motifs. Son nom d'abord : le « marais de la Colonne », *Rhos Colyn* en gallois, commémorait le monument triomphal que les Romains avaient érigé après leur conquête de l'île. Pourquoi ici, plutôt que plus au sud, à proximité de l'Aber Menai, lieu du passage et de la victoire de Paulinus ?

C'est aussi là que les conquérants latins avaient construit un fort. Orienté au sud-ouest, plutôt que vers le nord-ouest, direction de l'Irlande d'où surgissaient les raids de pirates gaéliques : quelle étrangeté ! Certes, des forts protégeaient toute la côte de la Britannia romaine, à intervalles réguliers, mais c'était aussi dans ce lieu désolé, près de la colonne victorieuse, que saint

Gybi avait installé son ermitage, *dans* les ruines du fort. Et un saint ne surveille pas les mers, mais les âmes. Était-ce l'isolement du lieu qui l'avait amené à choisir ces landes exposées au vent du large et aux embruns ? Ou bien cet espace avait-il eu pour les Gallois médiévaux une valeur particulière ? Un ancien centre druidique ? Ou encore (et, au souvenir de mon rêve, un spasme me secoua) était-ce un sanctuaire important pour ceux qui avaient précédé les Celtes sur Ynis Dywyll, l'île Sombre des Corannyeit combattus par la bansidhe ?

Je me ressaisis. J'étais un archéologue, pas un amateur de fantastique. Je m'étais laissé impressionner par mes terreurs nocturnes. Certes, le galet noir, que j'avais toujours en poche, était intrigant, mais seul le hasard m'avait conduit à le découvrir dans la « Colline du vieux Peuple ». Quant à l'autre tumulus, la « Colline du Bosquet noir », que j'étais censé avoir visité en tant que Connall l'Ivernien, j'avais lu qu'il avait été détruit durant l'Antiquité, sans doute lorsque les invasions avaient déferlé sur toute la province de Bretagne, à partir du V^e siècle après Jésus-Christ. On avait trouvé des traces d'outils sur les mégalithes renversés. Des pointes acérées avaient griffé la pierre et descélé les dalles, comme si on avait voulu effacer le tertre de la surface du monde. Ce n'étaient pas les Romains : aucun autre vestige préhistorique n'avait eu à subir de destruction de leur part. Il est vrai, comme l'a écrit Tacite, que le temple druidique et le bois sacré de Mona avaient été rasés par Paulinus, si bien qu'aucune fondation n'en avait jamais été retrouvée. Mais l'abondance de ruines mégalithiques sur Anglesey prouvait que les destructions romaines avaient été exceptionnelles. L'acharnement à l'encontre de la « Colline du Bosquet noir » n'avait, lui, aucune explication rationnelle.

Mais peut-être sa destruction datait-elle de la révolte de Boudicca ? Les Romains avaient dû abandonner Mona dès 60 après J.-C., juste après la conquête de l'île par Paulinus, pour mener la guerre soudain allumée à l'est par certaines tribus brittonnes, alliées des Ordovices. Les légions n'étaient revenues sur l'île et ne l'avaient définitivement conquise, grâce à l'action énergique d'Agricola, qu'en 78 après J.-C. : le beau-père de Tacite avait alors tué tous les habitants qu'il avait trouvés sur l'île. Que s'était-il passé dans l'intervalle de ces dix-huit années ? Les Corannyeit étaient-ils revenus, malgré la perte de

la Pierre Noire et la destruction du Temple, et s'étaient-ils vengés de la bansidhe ? Mais alors, qui avait enterré la Pierre des Anciens au sommet de *Bryn Celli Ddu*, la « Colline du Bosquet noir » ? Connall l'Ivernien ? En avait-il eu l'occasion ?

Je chassai ces idées saugrenues et garai la Ranelagh devant la petite église de Saint-Gybi. Les quelques maisons du village avaient un décor remarquable : des sculptures de bois, peintes en rouge, flanquaient chaque seuil, à l'effigie de démons et de saints. Je remarquai en passant un Satan à la mâchoire effilée, occupé à ronger une tête humaine, d'un effet particulièrement réussi.

Le temps menaçait, des nuages s'amassaient au large comme je descendais de voiture. Jusqu'alors, il y avait eu crachins et averses, mais rien de sérieux ; le grain qui s'annonçait serait plus conséquent. L'océan était à un mile à l'ouest, séparé par une lande de bruyères et de moors qui s'achevait sur une falaise de 100 pieds de hauteur. L'église de Saint-Gybi était à l'intérieur des solides murs romains : ils l'entouraient entièrement, et un portail fermait l'entrée principale. Un petit cimetière gazonné ceignait le sanctuaire.

La pluie commença à tomber lorsque j'entrais dans la chapelle. Comme convenu, j'y retrouvais le père John, homme âgé, aux cheveux blancs, assis dans le presbytère. Les rhumatismes le gênaient pour marcher, comme l'indiquait la canne posée à côté de son siège. Il m'accueillit avec plaisir, et nous discutâmes histoire et légendes de Holyhead et Rhoscolyn. Le père John était sur l'île depuis un demi-siècle, il avait entendu bien des récits chuchotés par des mourants, et certains auraient intéressé Basil, je n'en doutais pas. Pour ma part, il me confirma que la chapelle avait été bâtie dans et avec les pierres du fort romain. Sur certains blocs, un regard expérimenté pouvait deviner des gravures anciennes, celtiques ou runiques.

Tout en devisant, nous partageâmes un thé copieux, accompagné de *barabirb* et de *teisen gri*¹, puis je le quittai car je voulais voir, avant la nuit, le puits de sainte Gwenfaen, autre vestige médiéval qui se situait à huit cents mètres de la chapelle, sur la lande, au bout d'un chemin de terre, non loin des falaises. Ma dernière incursion avant de regagner l'auberge de *l'Eagle Inn* sur la route de Holyhead, à 5 miles de là.

1. *Barabirb* ; cake aux fruits ; *teisen gri* : gâteaux aux raisins et saindoux.

Le père John insista pour que j'emprunte un solide bâton de randonnée, au manche clouté et à pointe de fer.

— Au crépuscule sur la lande, mieux vaut un appui solide, fit-il avec un clin d'œil. De plus, nombre de mes ouailles sont persuadées que le diable émerge des moors certaines nuits, sous forme d'un grand chien noir, pour emporter les pêcheurs et les imprudents dans les sables mouvants. Peut-être avez-vous lu *The Vale of Glamorgan*, de Charles Redwood², un livre rare, qui rapporte le récit de paysans gallois ayant croisé ces chiens fantômes : il les désigne par le terme *Gnyllgi*, mais ils sont aussi appelés *Cwn Anmwn* dans les vieux textes : « Chiens de l'Enfer ». Et dans le Yorkshire d'où je suis natif, on les connaît sous le nom de *Bar-ghest*... Alors n'oubliez pas que nous sommes la Toussaint cette nuit : le Samain des anciens païens ! L'Enfer va s'ouvrir... et l'orage qui vient ne va rien arranger, ajouta-t-il avec un sourire.

Dans les dernières lueurs du jour, j'engageai la voiture sur la piste boueuse, mais après 500 mètres de dérapages, je trouvai plus prudent de garer le véhicule, calandre tournée vers le retour, car il me semblait hasardeux de tenter un demi-tour dans l'obscurité.

Cette prudence devait me sauver la vie.

Je mis mon duffle-coat, pris le bâton de marche et ma lampe torche, et partis sous les nuées d'orage.

7

Le puits de sainte Gwenfaen

« À la fin, voilà qu'il lui donne une espèce de chose en plomb, qui, censément, devait faire monter les poissons-grenouilles de n'importe quel endroit de la mer où il y en avait un nid.

Il suffisait de le laisser tomber dans l'eau en récitant la prière qu'il fallait. »

H. P. Lovecraft, *Le cauchemar d'Innsmouth* (1931).

2. Charles Redwood, *The Vale of Glamorgan. Scenes and Tales among the Wales*, Londres 1839, p. 41 : « D'abord [le fermier Anthony] vit deux grands yeux, monstrueux, brillants comme des lunes, qui approchaient. La créature avançait, et elle ressemblait à un être humain pour la tête et la partie supérieure du corps, mais le corps et les membres étaient ceux d'un énorme chien lumineux ».

Le reste du chemin fut une promenade paisible. Le puits de sainte Gwenfaen était une source qui sourdait du substrat de la lande. Il consistait en un bassin taillé dans le roc, profond de trois mètres, auquel on accédait au sud par trois marches, en fait trois monolithes de granit posés l'un sur l'autre, en saillie, qui permettaient d'atteindre le réservoir, 1 m 50 en contrebas. Les parois de la piscine étaient renforcées de dalles, comme une sorte de baptistère néolithique. À l'extrémité nord-ouest, en direction de l'océan, un mur de pierres fermait le bassin, mais une arcade permettait au trop-plein d'être évacué, via un petit canal, vers une combe herbeuse hérissée de joncs et de fougères, profonde de trois mètres et large de deux : cette dernière serpentait jusqu'aux falaises proches, à 100 mètres du puits. La lande, le puits, la combe, un lac non loin, les nuages noirs dans le ciel crépusculaire... Le tableau était d'une beauté stupéfiante.

Je longuai la ravine creusée par la source jusqu'à la falaise côtière, songeant que l'architecture de ce puits n'était pas médiévale. Saint Gybi ne l'avait pas construit pour commémorer la fille d'un chef local qui soignait les simples d'esprit, comme le prétendaient les légendes, bien plutôt les mêmes mains préhistoriques responsables des cairns et cromlechs.

Le soleil se glissa sous les nuées comme j'arrivais au faite de la falaise. Les ombres des nuages couraient sur la lande. Au débouché de la combe, la source cascadaient vers les galets et l'océan en contrebas. La mer d'Irlande était teintée de sang et d'or, et j'aperçus un rocher affleurer à cent mètres du rivage – et je vis deux autres éléments qui me firent me jeter au sol, en priant que rien ni personne n'ait aperçu ma silhouette se découper au sommet des falaises !

Un bateau de pêche mouillait non loin de la côte, en dépit de la houle menaçante. Pavillon américain. Une chaloupe était à la mer, non loin du récif, et un équipage de six hommes ramait vers la grève au pied de la falaise. Il y avait deux passagers. L'un était le marin tatoué, l'autre Basil, et ce dernier avait les bras liés derrière le dos ! Son attitude trahissait le désespoir et la soumission.

Le second détail qui m'alarma, durant cette seconde fugace où la scène m'apparut, juste avant que le soleil ne sombre à l'ouest... c'étaient les têtes rondes des créatures qui nageaient

autour de la chaloupe, et d'autres formes contrefaites qui grouillaient sur le petit récif. *Ce n'étaient pas des animaux marins !*

Un étourdissement me prit lorsque le rapprochement s'imposa à mon esprit. Les êtres qui sortaient de l'eau au large de Rhoscolyn, en cette nuit du 31 octobre, étaient à l'image des desservants du Nemet Ddu vus dans mon rêve ! Le prêtre et la prêtresse à l'anatomie si hideuse prenaient vie. Le cauchemar devenait réalité !

Mais Basil était en danger. Je serrai les dents. Hors le bâton de marche (grâce soit rendue au père John !), je n'avais pas d'armes, mais... Le galet noir était dans ma poche. « D'autres en auront besoin dans le futur », avait annoncé la bansidhe : dans cette nuit de folie, où la raison cédait devant le monde des rêves, l'idée insensée que ce galet pourrait me protéger me donna du courage ! Suffisamment pour que je me dissimule à une vingtaine de mètres du puits, derrière une butte, et attende la suite des événements.

Cinq des marins, dont l'homme tatoué, approchèrent du puits de sainte Gwenfaen, encadrant et poussant Basil toujours entravé. Je soupirai de soulagement : aucune créature aquatique ne rampait ou sautillait à leurs côtés. Deux des marins paraissaient américains, comme le chef ; les deux autres étaient à l'évidence des Canaques ou des Mélanésiens.

Je serrai le bâton ferré. Je ne doutais pas que les marins fussent armés, mais avec l'effet de surprise, je me sentais de taille à les affronter. À vrai dire, l'envie d'en découdre et de libérer Basil montait en moi, en même temps qu'une fureur noire. Je savais jouer des poings : les pubs d'Aran ou d'Oxford n'étaient pas des salons de thé, et j'avais toujours aimé les sports virils, boxe, escrime, tir, et surtout le *burling*, ce jeu de balle irlandais, plutôt violent, qui se pratique avec une crosse, le *burley*. Le bâton de marche en serait un bon substitut ! Je m'approchai en catimini des marins, immobiles devant le puits.

Le tatoué était dans le bassin ; les deux Mélanésiens maintenaient Basil sur la troisième marche, hors de l'eau. Les deux autres marins fixaient l'horizon, à l'extérieur du puits. Je ne sais pas ce qu'ils attendaient... pas la lune : son mince croissant ne se verrait qu'à partir de minuit ; peut-être une étoile, ou une planète : Mars était visible, basse et rouge sang... Peut-être montraient-ils la garde, ou espéraient-ils l'arrivée d'une ou plusieurs

créatures marines. Toujours est-il qu'ils me tournaient le dos, lampes électriques pointées vers la scène qui se jouait en contre-bas, yeux fixés sur la combe par où la source rejoignait la mer d'Irlande. Je me rapprochai encore et observai le tatoué.

Il était dans l'eau jusqu'à la taille. Torse nu. Et la peau sous sa chemise n'avait pas la même texture que celle de son avant-bras : si celle-ci était d'aspect humain, sur sa poitrine, dans son dos et sur ses épaules, la peau était plissée, dure, écailleuse... À la base du cou, des ouvertures verticales palpitaient : des branchies ! Le bas du corps était dissimulé par les pantalons et l'eau du bassin.

Il prit quelque chose dans un coffret tenu par l'un des géôliers de Basil. Mon camarade paraissait absent. Les yeux dans le vague, échevelé, il ne se débattait pas. Je ne suis pas certain qu'il fût conscient des événements. Son corps était présent, mais son esprit avait vacillé. Qu'avait-il découvert, dans cette société secrète, qui l'avait ainsi terrassé ? Comment avait-il fini aux mains de ses kidnappeurs ?

Dans les mains du tatoué, un objet scintilla dans le faisceau des lampes : une tiare en or, triangulaire, ornée de monstres marins et de gargouilles ! Je me mordis les lèvres : plus rien ne m'étonnait dans cette nuit infernale. J'assurai la prise sur le bâton ferré et cherchai le galet noir du sidh. Oh oui, je savais quoi faire : comme Connall deux mille ans plus tôt !

Je n'eus guère le temps de réfléchir. À peine le tatoué eut-il posé la tiare sur son front qu'il se mit à hurler, la même incantation qui avait résonné des siècles durant à Mona dans le Nemet Ddu et sur le rivage de l'île lors de l'invasion de Paulinus ! Les deux géôliers descendirent à leur tour dans la source, et le bruit de leurs pieds nus sur le granit des dalles sonna comme des pattes de batracien. Ils traînèrent Basil avec eux, le forçant à descendre dans le bassin, et l'un des Mélanésiens présenta au tatoué le sac de mon camarade. Ce détail incongru m'arrêta. La curiosité, une influence extérieure ou une sorte de fascination malsaine me figea dans ma cachette.

Coiffé de la tiare, le tatoué sortit du sac de Basil un objet noir : *la statuette*, la même idole que celle qui avait trôné dans le sanctuaire des Ordovices, deux millénaires auparavant ! Grotesque, maléfique... Par quel prodige ?... Elle luit d'un feu glacial dans le faisceau des lampes. Le prêtre la leva haut dans

les mains, en direction de la sanglante Mars, bas sur l'horizon, marmonnant une longue tirade de mots inaudibles, puis il laissa tomber l'abominable artefact dans les eaux du bassin – cette eau qui s'écoulait par le canal et la combe jusqu'à l'océan si proche... Il se tourna alors vers Basil et fit un geste à ses geôliers. Ils le firent s'agenouiller et, dans une sinistre parodie de baptême, lui plongèrent la tête sous l'eau.

Au même instant, un aboiement monta de la falaise, résonnant dans le vent d'orage.

Je me jetai sur les Mélanésiens et atterris dans le bassin à gauche du groupe, dans une éclaboussure glacée. J'abattis mon arme de toute la force de mon bras et de mon poids, combinés à la vitesse du saut. Le bâton clouté s'écrasa sur un crâne, et le premier Mélanésien s'effondra dans une gerbe de sang et de cervelle ! Je pivotai aussitôt, et tout en retenant Basil du bras gauche, balançai le bâton sur ma droite : l'extrémité noueuse renforcée de fer prit le second marin sous le menton et lui défonça le visage.

Un clapotis me fit me retourner : le tatoué se jetai sur moi, écumant de rage, ses yeux bleus globuleux traversés d'éclairs noirs. Je poussai Basil hors du bassin, sur la première marche de granit, et tendis vers le prêtre hybride ma paume gauche : le galet noir des Anciens le stoppa net. Il émit un gargouillis et bascula en arrière. Je voulus le frapper, mais il plongea dans le bassin et, en un clin d'œil, nagea au-delà du mur de captation et disparut dans la combe.

L'aboiement retentit une seconde fois. Cette fois, sur la lande.

J'entendis le déclic d'un revolver et fis face aux deux marins américains, debout à l'extérieur du puits, qui pointaient leurs lampes vers moi. Eux aussi avaient ce masque mou de batracien. L'un serrait un couteau, l'autre pointait un colt. Il tira. Mais déjà je m'étais jeté en avant et la balle siffla à mes oreilles. L'instant d'après, je montais en courant les marches de basalte, emporté par la frénésie guerrière. Ils virent le Signe sur le galet, et ils reculèrent, frappés de stupeur, lâchèrent armes et torches et s'enfuirent sur la lande, en direction du lac.

Je lançai un regard inquiet vers la combe et agis sans perdre de temps. Je posai le bâton, rangeai le galet, ramassai le colt, ôtai la statuette du bassin et la mis dans la poche de mon

duffle-coat, enfin me penchai sur Basil, toujours affalé sur la première marche du puits.

Il n'avait pas eu le temps de se noyer. Je le secouai sans ménagement, car un sentiment d'urgence m'oppressait. Il me semblait percevoir, de la direction où avaient fui les marins et surtout de la combe derrière le puits, une rumeur menaçante. Puis j'entendis vraiment – un pandémonium de croassements gutturaux et humides, et toujours cet aboiement monstrueux, portés par l'haleine de la mer d'Irlande.

À ce son, Basil leva la tête. Son regard était noir, inexpressif. Il cracha d'une voix molle : « Les merveilles de Y'ha-nthlei m'attendent ! » Puis dans un silence animal, il se jeta sur moi et chercha à m'étrangler. Je sentis ses doigts palmés se refermer sur ma gorge, et je jure devant Dieu que la peau de son visage était devenue caoutchouteuse, sa bouche allongée, son cou enfoncé dans ses épaules ! Il émettait des gargouillis, comme si sa gorge s'était soudain modifiée. Je le repoussai, le frappant de mon poing droit, mais il réussit à m'entraîner dans le bassin et me maintint la tête sous l'eau ! Je cherchais à le frapper, mais mon bras droit était sous moi, coincé contre le fond. Ma tête heurta le granit. Basil pesait de tout son poids et, dans la lueur des lampes restées allumées, je vis son visage grimacer de joie cruelle, à un pouce du mien. Sous l'eau, il riait ! Je vis ses branchies s'ouvrir et ses traits achever de se transformer : il avait revêtu le masque des hybrides aquatiques !

Le colt dans la main gauche, à bout de souffle, je fis feu. Deux fois. Jusqu'à ce que ses doigts relâchent leur pression et que le corps inerte se dégage de moi pour flotter au loin, dans un nuage de sang.

J'émergeai en suffoquant... Et oui, la horde approchait, par le lac, et par la combe ! L'aboiement était proche. Je pris machinalement le sac de Basil tombé à terre et le bâton ferré, m'extirpai du puits et, dégoulinant, me mis à courir de toute mon âme vers la voiture. Je trébuchai plusieurs fois, et chaque fois j'eus l'impression que la horde allait me rejoindre et me mettre en pièces. J'avais quitté le puits depuis trente secondes lorsqu'un aboiement furieux résonna dans la nuit : la créature avait atteint le puits. Le silence qui suivit me fit courir plus vite encore. J'eus la chance qu'aucun moor ou lac ne longe le chemin, sinon

j'aurais disparu là, sur la lande, ignoré de tous. J'atteignis la Ranelagh, jetai la sacoche de Basil et le bâton au pied du siège passager, et avant de m'asseoir derrière le volant, regardai la lande sous l'œil rouge de Mars. Je ne vis que des ombres, des masses chaotiques, mais là-bas, sur le chemin, remontant ma piste... la silhouette d'un énorme chien approchait, d'une course lourde et étrange. Il m'avait vu. Ses yeux brillants me fixaient.

Je claquai la portière et démarrai en trombe.

8

Menai Bridge

« Il était également question d'une ville de pierre imaginaire ensevelie sous la surface marécageuse et d'esprits planant au-dessus de l'eau. »

H. P. Lovecraft, *La tourbière hantée* (1921).

Ma fuite de Holyhead, puis d'Anglesey, fut une course cauchemardesque contre le temps et contre la pluie. Franchir le pont de *Four Miles Bridge*, sur l'estuaire de Rhoscolyn, avec son tablier si près de l'eau des marécages, fut une première épreuve. Je fixais la route détremmée, mais aussi les vagues et les masses d'eau qui s'abattaient sur le pare-brise depuis les nuées orageuses. Il leur est plus facile d'évoluer hors de l'océan lorsqu'il pleut... et Dieu sait s'il pleuvait cette nuit du 31 octobre sur Holyhead !

J'empruntai ensuite la route rectiligne qui mène à Menai Bridge, ce vestige de la voie romaine bâtie par Paulinus pour contrôler l'île, et je remerciai les dieux de Rome des qualités de bâtisseur des fils de la louve, qui avaient évité avec soin les tourbières tout en permettant à la voiture de foncer sans se préoccuper de virages ! À cette heure, 21 heures à peine, mais il me semblait émerger d'un mauvais rêve, il n'y avait aucun véhicule : l'orage dissuadait les habitants de se hasarder sur les routes, et tant mieux, car en cette nuit de *Samain*, les démons étaient vraiment sortis de leurs tanières !

En approchant de Menai Bridge, j'eus l'idée saugrenue de me réfugier dans la « Colline du vieux Peuple » et d'attendre le jour. Je repoussai cette suggestion d'un effort de volonté.

Quitter Anglesey au plus tôt était la meilleure solution. Regagner Oxford. Parler au professeur Balfour. Mais pour cela, il fallait franchir le détroit d'Anglesey et traverser le Menai Bridge. Avais-je roulé assez vite pour les gagner de vitesse, eux dont l'océan était le domaine ? J'avais traversé Anglesey en trente minutes. Combien de temps leur fallait-il pour nager de Rhoscolyn aux eaux de l'Aber Menai ?

Arrivé à l'extrémité du pont, je scrutai la bande de route entre les piliers de pierre. Dans le faisceau des phares, une vingtaine de mètres était visible, puis la nuit et les trombes de pluie prenaient le dessus. Une brume épaisse montait du détroit, à l'assaut du pont. L'haleine de l'océan. Si je voulais échapper au piège, c'était maintenant !

J'appuyais sur l'accélérateur. La Ranelagh bondit en avant, et la traversée des 1400 pieds du pont débuta. Au début, tout se passa bien... puis la brume océanique déborda les parapets et se déversa en nappes sur le Menai Bridge.

900 pieds. La brume devint un mur vaporeux dix mètres en avant. Je modérai mon allure pour éviter les pièges et mis le colt en position dans ma main droite, tout en tenant le volant à deux mains.

Une masse se matérialisa sur la route ! Un homme, avec une lampe-tempête, me lançait des gestes impératifs pour stopper. Dans des circonstances usuelles, j'aurais fait halte, prêt à secourir un malheureux – mais les vêtements de l'homme étaient trempés, plus que la pluie ne l'aurait dû ; il portait un pantalon de marin, et son menton était voilé par le col de sa vareuse. J'accélérai. Il dut se jeter de côté pour éviter la masse de l'Austin, et ses malédictions retentirent derrière moi. Il lui fut répondu d'une étrange manière, car aussitôt des ombres montèrent à l'assaut du pont, par-dessus le parapet.

J'appuyai sur l'accélérateur, toujours aux aguets, et bien m'en prit car quelques dizaines de mètres plus loin, des silhouettes grotesques empilaient des galets au milieu de la route. J'obliquai, les roues patinèrent, je craignis un instant le dérapage plongeant la voiture dans les eaux du détroit, mais les roues mordirent sur le revêtement détrem pé et je passai à toute vitesse entre les blocs et le parapet. Une ombre voulut s'accrocher à ma portière... La crosse du colt la renvoya dans les limbes.

L'extrémité du Menai Bridge n'était plus qu'à 200 ou 300 pieds lorsque l'assaut final fut donné. Des formes grotesques, déformées par la brume, occupaient la voie. Ignobles, gluantes de la boue des marais, couvertes d'algues des abysses... Je fixai la route, refusant de contempler leur horreur dans la lumière des phares. Je serrai les mâchoires et enfonçai l'accélérateur au maximum.

Des chocs écœurants se succédèrent. La voiture tressauta, roulant sur des corps broyés, mais la puissante Ranelagh affronta le cauchemar, et ses pneus comme son moteur tinrent bon, malgré les coups, les galets qui volaient, les armes inconnues qui me visaient. Je fis feu une fois, me débarrassant d'une créature plus habile qui s'était accrochée à ma portière, suffoqué par les miasmes de corruption marine qui frappaient mes sens. À un moment, une forme canine, énorme et aux yeux translucides, sauta sur la portière : je l'abattis de mes dernières balles, avec une satisfaction sauvage !

J'entendis une conque, les parapets grouillaient toujours de formes molles, aux yeux froids... mais je passais ! Je franchissais le piège ! L'extrémité du Menai Bridge était là, et je passai entre les deux piles donnant sur la terre ferme dans un rugissement du moteur. Le colt fumant, les yeux luisant d'excitation, je lançai la Ranelagh à l'assaut des collines du Pays de Galles, laissant l'océan et ses abominations derrière moi.

Si aucune horreur ne fondait sur moi depuis les étoiles, la route d'Oxford était libre. Je lançai la voiture dans son raid de 220 miles.

9

Le Cabinet secret du Pitt Rivers Museum

« Je crois aujourd'hui que le professeur Angell a été tué parce qu'il savait ou était sur le point de savoir trop de choses. Il se peut que la même fin me soit réservée, en raison de ce que j'ai appris récemment. »

H. P. Lovecraft, *L'appel de Cthulhu* (août-septembre 1926).

— Vous savez tout, professeur.

Henry Balfour soupira. Sa pipe s'était éteinte durant le récit

d'Irvin Murray, il était cinq heures du matin, et il paraissait fatigué.

— Comme votre singulière histoire le laisse croire — et je ne remets pas en doute votre parole : elle confirme d'autres faits, à Brooklyn en 1925, à Ponape en 1917... mais ici, sur le territoire du Royaume-Uni ! Bref... Cette idole fait l'objet d'un culte très ancien, et ses sectateurs se trouvent dans tous les pays et toutes les couches sociales. Comment Basil a eu connaissance de son existence ici, au Pitt Rivers Museum, je l'ignore, mais sa manie de fouiner a dû lui permettre d'en trouver trace, puis de voler la clé du Cabinet secret et de s'en emparer. Voilà pourquoi il voulait aller à Anglesey pour la Toussaint : il savait rencontrer là-bas des sectateurs du culte.

— À moins qu'ils ne l'aient contacté eux-mêmes, sachant que leur idole était conservée au Pitt Rivers. Le marin américain, le tatoué : son navire venait de la côte est des États-Unis, non loin de Portland. C'était lui, le grand prêtre. Basil avait l'air à la fois impatient de le rencontrer, et perturbé. Ils avaient rendez-vous à Amlwch. Peut-être l'ont-ils menacé ? Ou lui ont-ils promis des bénéfices ?

— Comme la vie éternelle ? fit Balfour en serrant le tuyau de pipe entre ses dents. Les mythes à ce propos sont légion de par le monde : l'alliance avec les créatures marines peut apporter bienfaits et éternité, mais exige un sacrifice en retour. Qu'il ait ou non véritablement su, dès l'origine, ce qui l'attendait, il est certain que Basil était en contact avec la secte et qu'il a dérobé l'idole dans ce but. Il a apporté l'objet central du culte sur Anglesey... Le fou !

— Et les créatures, professeur ? Personne ne peut croire en l'existence d'entités mythiques ou folkloriques, or *je les ai vues* ! Comment est-ce possible ?

La voix de Murray était plus aiguë que de coutume. Le professeur comprit que, la tension se relâchant, avec la mort de Basil sur la conscience, la raison du jeune homme risquait de vaciller.

— Réfléchissez, Irvin. Oubliez le rêve qui vous a fait cette si forte impression de réalité, mais qui n'est qu'un rêve. Qu'avez-vous réellement vu ? Un marin au visage et au corps déformés par, soit une maladie, soit un métissage malheureux... D'autres

hommes de son équipage, porteurs des mêmes tares... Des animaux marins autour d'un canot, au crépuscule, dérangés par le bateau et nageant sur et autour du récif... et puis des silhouettes lointaines sur la lande, par une nuit privée de lune, ou sur le Menai Bridge, dans un épais brouillard... Qui vous dit qu'il ne s'agissait pas d'autres marins, accompagnés par un molosse d'une race indigène, venu lui aussi de ces îles lointaines ? Le tatoué a fui, ses deux camarades aussi, ils sont revenus vers le puits pour vous tuer et achever Basil, mais vous leur avez échappé. Puis, par l'océan, ils ont réussi à atteindre Menai Bridge juste avant vous. C'est un marin qui brandissait la lampe-tempête : c'est le seul que vous ayez vu distinctement, sur la route !

— Mais... Basil ? Il était métamorphosé, professeur ! Il respirait sous l'eau !

— La suggestion de l'esprit est forte, Irvin. Le cerveau voit plus que les yeux. Basil s'est jeté sur vous. Était-il drogué ? Croyait-il se battre contre ses ravisseurs ? Vous n'aviez pas le choix : si vous ne l'aviez pas abattu, vous seriez mort à l'heure qu'il est. Mais cet événement est si épouvantable que votre cerveau, marqué par les rêves et les légendes, a transposé vos cauchemars dans la réalité. Votre esprit a reconstruit les circonstances de sa mort. Son visage, déformé par la drogue et l'eau, a été confondu par votre cerveau avec l'une des hideuses créatures de votre rêve.

« Vous n'êtes pas coupable, Irvin. L'enchaînement des faits plaide en votre faveur, et par la faute de Basil vous êtes tombé sur une secte... dangereuse. Je crois d'ailleurs qu'il est temps de prévenir les autorités.

Henry Balfour fit mine de se lever, mais le colt, brusquement tiré de la ceinture d'Irvin Murray, l'arrêta. L'Irlandais s'était levé d'un bond, et il fit signe au professeur de se taire.

— Que diable..., commença Balfour, suffoqué d'étonnement.

— Ils arrivent, professeur, siffla Murray. Ils ont retrouvé la voiture. Ils veulent leur idole, et ils veulent ma peau. La vôtre aussi. Je suis désolé. Je les ai attirés ici.

Un coup brutal à la porte fit sursauter Balfour. Il se leva et vit, à travers la vitre renforcée de barreaux, un visage difforme

le fixer. Il n'en distinguait que le front plat et les yeux globuleux, mais il reconnut les traits décrits par Murray à propos des marins américains.

Le verre vola en éclats comme l'intrus brisait la vitre de son coude, et une voix rauque croassa en direction des deux hommes, stupéfiés dans le salon :

— Rendez la Pierre noire ! Elle a été volée, elle nous appartient ! Rendez-la. *Iä ! Iä ! Maintenant !* Ouvrez la porte !

Murray leva le colt, mais le percuteur claqua sur une chambre vide : le revolver était déchargé. Le professeur ferma la porte du salon à toute volée, prit son étudiant par le bras et l'entraîna dans le couloir menant à la cuisine et à l'étage de la petite maison. Mais au lieu de monter, il prit l'escalier de la cave, en bloqua la porte derrière eux, puis s'avança dans la salle poussiéreuse et avisa une sortie métallique entre deux rangées de caisses.

— Un souterrain ? fit Murray.

Le professeur secoua la tête et cligna de l'œil.

— Nous ne sommes pas dans un mauvais roman policier, Irvin. Juste un passage qui donne sur l'arrière du Pitt Rivers Museum, dans une courette où on entrepose les encombrants. Mais cela permet au Curator du musée d'aller et venir à son bureau en toute discrétion... par exemple de travailler au Musée en pleine nuit si bon lui semble, sans avoir à contourner le bâtiment par la rue.

Ils traversèrent la cour – un puits de ténèbres entre les murs du Musée et de la demeure du professeur – et entrèrent par une autre porte dérobée dans les soubassements du vaste bâtiment. Le professeur ferma à clé après leur passage : il avait attrapé au passage un trousseau dans la cave, accroché à un clou près de la porte, et une fois à l'intérieur, il monta en courant une volée de marches et ouvrit une double porte.

Devant eux régnait la pénombre de la salle principale du Pitt Rivers Museum.

Irvin Murray ne se lassait jamais du spectacle : un immense hall d'exposition, encombré de vitrines serrées, et deux étages de galeries superposées, flanquées de colonnettes métalliques. Dans l'obscurité, accompagné par le bruit de la pluie sur le toit, on devinait la silhouette des pirogues et embarcations

polynésiennes suspendues aux poutres de métal du plafond, et surtout les meubles vitrés emplis de mille trésors anthropologiques, car pourvus de tiroirs conservant des centaines d'objets issus de toutes les cultures du monde. Têtes coupées de Mélanésie, Australie, Philippines et Amérique du sud, poteries aztèques et hopis, tissus indiens, plumes mayas, armes du monde entier, massacres d'animaux, objets archéologiques, masques du Congo ou du Niger, maquettes d'édifices et de navires, statuettes et idoles de toutes les cultures humaines, démons et dieux du Tibet, du Kafiristan, de l'Australie ou du Yucatan, boucliers touaregs et soudanais, kriss malais, trompes de guerre et conques du Pacifique, poupées vaudous et kachinas... Sur tout cela, veillait le grand *totem pole* Haida du Canada, haut de 13 mètres et représentant, sculptés dans le cèdre rouge, les ancêtres de cette tribu indienne installée sur l'île Graham, dans le Pacifique nord. Augustus Henry Lane Fox, devenu Pitt Rivers par le biais d'une adoption, avait été officier dans l'armée britannique, archéologue en Irlande, Stonehenge et Thèbes, et surtout collectionneur d'armes puis d'artefacts préhistoriques. Il avait appliqué les principes de Charles Darwin à l'étude ethnographique avant de léguer sa collection à l'université d'Oxford en 1884.

Qui n'a jamais visité le Pitt Rivers Museum ne sait pas ce qu'est un musée !

Mais l'heure était à l'urgence, et Murray suivit le professeur dans la galerie du second étage. Là, s'étaient les collections d'armes de l'ancien militaire, depuis la hache polie du Paléolithique jusqu'au revolver dernier cri, en passant par les boomerangs de guerre des Aborigènes australiens et les casse-têtes Nur et Dinga du bassin du Soudan. Balfour ouvrit son bureau, et le jeune Irlandais pénétra dans la pièce qu'il connaissait bien, avec ses bibliothèques chargées de livres et de dossiers, son bureau encombré de feuilles noircies par l'écriture fine du professeur et les fauteuils élimés dans lesquels le Curator recevait étudiants et collègues depuis 1885. Le professeur ouvrit un tiroir de son secrétaire et en sortit un Smith & Wesson M1917 à la crosse de bois ; il vérifia que les six chambres étaient pleines et prit une poignée de cartouches dans une boîte ; il donna le reste à Murray.

— Les défenses du Musée ne les arrêteront pas longtemps, fit-il d'un ton décidé. Et bien entendu, le téléphone a été coupé.

Il avisa alors une clé dans son trousseau et fit basculer une peinture à l'huile accrochée au mur, à la droite du bureau. Derrière, une serrure permettait d'ouvrir la cloison, et une petite pièce secrète apparut dans l'épaisseur de la maçonnerie.

— Le Cabinet secret de Lord Rivers, expliqua Henry Balfour. Le fondateur y entreposait les objets en métal précieux, pour éviter le vol. Depuis, la sécurité a été renforcée et je place ici les objets qui suscitent les convoitises étranges, malsaines ou perverses de certains visiteurs. Ainsi que quelques livres rares.

Sur les étagères, des bocaux et des boîtes vitrées contenaient des vestiges humains ou animaux aberrants. Il y avait aussi des figurines démoniaques, des vases funéraires égyptiens contenant des cendres humaines, des fioles de poison, des objets utilisés en Angleterre pour des rituels de sorcellerie et qui pouvaient en effet attirer des personnes dérangées — quoique, avec ce que venait de vivre Irvin Murray, il se demandait ce qui était de l'ordre du rationnel et de l'impossible.

— La statuette de Dagon devrait se trouver dans ce tiroir. (Il ouvrit un meuble : l'emplacement était vide.) Basil... il a payé ce vol de sa vie ! Comme il n'a pu me dérober la clé, il a dû découvrir la serrure derrière le tableau et en réaliser une empreinte de cire. (Balfour replaça l'idole dans son étui, referma avec soin le tiroir, puis prit quelques feuillets écrits de sa main sur la petite table de travail placée au centre du Cabinet.) Si j'ai quelques lumières sur la secte qui nous assiège cette nuit et sur le culte qu'elle pratique, c'est grâce à un collègue américain, le professeur Angell, de la Brown University, à Providence. Il m'a contacté il y a plusieurs mois pour me faire part de ses recherches sur un culte très ancien, mais toujours actif dans le monde, y compris en Amérique du Nord, et coupable de... sacrifices humains. Il est mort, de manière naturelle semble-t-il, il y a peu. Dans un port. (Henry Balfour fixa son étudiant avec insistance.) Newport. Au sud de Boston, comme Portland est au nord.

— Vous croyez que...

Le professeur haussa les épaules.

— On ne saura jamais. Georges Angell avait mis un nom sur cette secte mystérieuse mais dangereuse : le culte de Cthulhu. Des meurtres ont eu lieu en 1907 à la Nouvelle-Orléans : la police est intervenue et a saisi une statuette immonde. Il m'en a envoyé un cliché, espérant que le Curator du Pitt Rivers Museum pourrait rattacher cette œuvre à une culture historique ou pré-historique. Quelle ne fut pas ma stupeur de reconnaître une copie quasi-parfaite de ce que je connaissais comme l'« idole de Dagon » ! Le matériau verdâtre, sombre, avec des stries moins foncées, représentant un monstre mi-pieuvre, mi-phoque, avec des ailes et des griffes... l'exacte réplique de l'objet découvert au XVII^e siècle dans les fosses du temple de Bellona, à Rome ! Coïncidence ?

« J'en viens à me demander si ce n'est pas à cette époque que Basil s'est douté de quelque chose. Je l'ai surpris dans mon bureau, alors qu'il devait m'attendre dans la galerie, et... oui, sur mon bureau se trouvaient alors un des courriers du professeur Angell et un brouillon de ma réponse !

« Voici comment je comprends les motivations des sectateurs. Il y a eu un tremblement de terre à Jersey, en juillet de cette année. Or, d'après le professeur Angell, en mars 1925, peu après un important séisme dans le Pacifique nord, des individus qui ne se connaissaient pas ont eu des rêves identiques, annonçant le retour d'une entité monstrueuse surgie du fond des océans. Et plus troublant encore : en avril de l'an dernier, une statuette du même démon a été trouvée dans le Pacifique, à bord d'une goélette en perdition. Le Norvégien, seul survivant d'une attaque de pirates, est mort depuis, mais il semble que l'activité des forbans qui étaient en possession de la statuette ait été en relation avec un tremblement de terre et l'émergence, brutale et temporaire, du plateau océanique abyssal dans cette région du Pacifique, non loin de l'archipel des Carolines.

« Même cause, mêmes effets : à l'occasion d'un tremblement de terre sous-marin, les membres de la secte se rassemblent, espérant réactiver le vieux culte de leur dieu. Cette année, c'était Anglesey. Mais pour réussir, ils ont besoin d'une statuette...

— Et Basil la leur a apportée.

Balfour opina.

— J'ai beaucoup travaillé avec le professeur Angell pour identifier la culture à l'origine de ces statuettes. Les Phéniciens ? Les Philistins ? Mais dans ce cas, comment expliquer la présence d'une statuette de ce culte dans le Pacifique ? En revanche, l'art des îles Carolines, plus exactement de Ponape, îlot proche du tremblement de terre de 1925, m'a paru ressembler à la statuette du Pitt Rivers.

« La mythologie des îles Carolines est étrange. L'archipel est depuis 1914 sous tutelle japonaise, ce qui ne facilite guère l'étude des vestiges existants, mais les monolithes de l'île de Tinian n'ont rien à envier à ceux de Stonehenge, sachez-le ! Et sur Ponape, la cité de Nan Madol, érigée sur le lagon à l'aide d'énormes blocs de corail, ne cesse d'étonner les spécialistes. Quant aux légendes indigènes, elles éclairent ces réalisations d'un jour... troublant.

« D'abord, rappelez-vous que cet archipel domine la fosse des Mariannes. En 1899, un navire américain a mesuré une profondeur de 31 000 pieds, sans atteindre le fond. Qui sait quelles créatures recèlent la nuit pélagique ?

« Les indigènes de ces parages accordent une place prépondérante aux créatures issues de l'océan, comme il est normal pour un peuple de marins. Elles peuplent leur mythologie : anguilles, murènes, tortues... Mais voici ce qu'ils racontent sur les premiers habitants de Nan Madol, constructeurs de la cité de corail aujourd'hui ensevelie par la mangrove.

« Ils n'étaient pas humains. Ils sont sortis des flots et ont érigé la citadelle avec l'aide d'un dieu volant. Durant cinq siècles, ces rois-sorciers, les Saudeleur, ont régné sur l'archipel, recevant la visite de leurs dieux et leur offrant en retour des sacrifices. Ilaka, Nahnisohn Sapw, Nahn Samwohl le Messager, et surtout Nahn Sapwe, le dieu Tonnerre, telles étaient leurs redoutables divinités. Pour assurer la protection des rois-sorciers, Nahn Sapwe leur avait envoyé les *Ounmataakai*, les « Guetteurs de la Terre », des créatures à forme de chiens monstrueux (ce détail provoqua chez Murray un violent frisson de dégoût). Ces monstres terrorisaient les tribus voisines de Nan Madol et garantissaient le pouvoir des Saudeleur.

« Cependant, un jour vint où un guerrier surhumain, Isokelel, naquit sur une autre île de l'archipel. Il réussit à renverser la dynastie et à conquérir l'île, aidé d'un mystérieux talisman. Son nom signifie « le merveilleux Roi ». Pour échapper au jeune conquérant, on dit que le dernier roi Saudeleur se transforma en poisson et disparut dans l'océan.

— Quel rapport avec Anglesey ? C'est à l'autre bout du monde, fit Murray.

Le jeune Irlandais écoutait les bruits montés de la grande salle du musée, essayant de discerner l'approche d'intrus derrière le fracas de la pluie sur les toits.

— Les sectateurs de Cthulhu font un lien entre les légendes relatives à Nan Madol et les mégalithes de l'antique Mona. À l'évidence, ce lien passe par les statuette. Ils attendent le retour du dieu-poisson, lequel doit se manifester par un bouleversement sismique sous-marin.

Un éclat de verre brisé, très assourdi, interrompit le monologue du professeur Balfour. Murray se glissa aussitôt dans le bureau puis dans la galerie au-delà. Il jeta avec prudence un regard vers les ténèbres de la Grande Salle... et il se crut plongé deux mille ans plus tôt, dans la pénombre hantée du Nemet Ddu aperçue par Connall l'Ivernien – sauf que ce n'était pas une hache qu'il serrait, mais la crosse métallique d'un colt.

Des ombres bougeaient en bas. Plusieurs. Certaines montraient déjà dans les galeries, depuis la cage d'escalier située dans l'aile opposée.

Murray battit en retraite.

— Ils savent où est votre bureau, professeur. Ils y viennent droit. Ils veulent la statuette.

— Ils seront bien reçus, fut la réponse tranquille.

Henry Balfour replaça le barillet du Smith & Wesson : il avait à nouveau vérifié qu'il était bien chargé. La porte du Cabinet secret avait été refermée et le trousseau avait disparu : Murray ne demanda pas où il était dissimulé.

— Nous serons pris au piège ici. Mieux vaut les affronter dans la galerie.

Balfour acquiesça. Murray franchit la porte du bureau, courbé en deux – bien lui en prit, car une détonation éclata et une balle vit voler une vitrine en mille fragments !

Le Smith & Wesson aboya en réponse. Irvin Murray en profita pour se placer dans un angle de la galerie : il en surveillait ainsi deux enfilades.

Une voix monta depuis le rez-de-chaussée. Murray ne la connaissait que trop, et elle fit naître sur tout son corps une intense sueur froide tandis que, un instant, son regard se brouillait. Le marin tatoué était là ! Il l'avait suivi jusqu'à Oxford. Il y était arrivé avec plus d'une heure de retard – le temps, sans doute, de trouver des acolytes et un moyen de transport mécanisé –, mais il n'avait pas perdu sa trace !

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre ce que criait l'Américain.

— Vous l'avez volé, la mort est sur vous ! Ceux qui ne sont pas Ses fidèles et qui la voient ou la touchent, meurent ! Il envoie la mort aux blasphémateurs, et pour ceux qui en savent trop, *Ceux des ailes noires les emportent hors du monde !*

Suivit un concert de sons incompréhensibles, et Murray en déduisit que le grand-prêtre du culte démoniaque était en train de psalmodier une incantation. Il se redressa, cherchant à interrompre d'une balle bien placée, mais plusieurs adeptes le prirent aussitôt pour cible : certains le visèrent depuis la galerie inférieure ou les ombres du rez-de-chaussée, mais plusieurs s'étaient glissés jusqu'au deuxième étage, et eux faillirent bien le cribler de plomb ! Deux balles perforèrent les vitres des grandes armoires présentant des armes africaines derrière lui, une troisième s'enfonça dans le parquet, à un pouce de son pied. Avant que l'Irlandais ne puisse réagir, une ombre dissimulée derrière une vitrine se jeta sur lui en hurlant !

Murray se rua à sa rencontre, bloqua le couteau de son bras gauche et balança son poing, alourdi par le colt, dans le visage de l'homme. Ce n'était pas un marin : l'individu avait des vêtements de citadin, mais ses traits révélaient la brute épaisse. L'instant d'après, l'individu gisait au sol, inerte, le nez éclaté, et l'Irlandais l'enjamba pour courir sur le court côté de la galerie, cherchant un angle de tir pour faire taire le marin tatoué.

Il le vit, coiffé de sa tiare triangulaire en or, et une bouffée de haine monta en lui. Il leva le colt et ajusta son tir – mais il dut se retourner pour affronter deux autres adeptes, armés de revolvers et de couteaux. Des projectiles sifflèrent, le colt

gronda en retour, et les deux ombres s'effondrèrent, mais un troisième ruffian surgit de nulle part et fit voler le colt de la main de Murray : l'arme passa par-dessus la balustrade ! Avec un rugissement de colère, l'Irlandais empoigna son agresseur et ils roulèrent au sol, brisant une nouvelle vitrine. L'homme était petit et nerveux, il cherchait à le poignarder à l'aide d'un couteau à cran d'arrêt, mais Murray lui envoya deux directs au menton qui le laissèrent inerte. Il se mit à genoux, tâtonnant à la recherche d'une arme – et poussa un gémissement.

Là, sous le toit du Pitt Rivers Museum, à hauteur de la seconde galerie, *la nuit prenait forme*. En réponse à l'incantation du grand-prêtre, les ténèbres s'agitaient. L'éther tourbillonnait, à l'intérieur même du musée ! Les barques polynésiennes suspendues aux solives métalliques paraissaient aux prises avec un maelström infernal, et cependant elles restaient *immobiles*. Car le phénomène, bien réel, se surimposait à la réalité, il en dissolvait peu à peu les contours pour imposer une ouverture vers... *ailleurs*. Et dans ce néant sidéral, des forces étaient à l'œuvre, cherchant à pénétrer l'univers. À la fois terrifié et fou de rage, Irvin Murray reconnut l'entité qui était apparu à Connall dans les ténèbres du Nemet Ddu ! Grouillante, informe, emplie de mille destructions et de mille souillures, l'Abomination portée par des ailes noires, qui n'a ni durée ni mesure ni hauteur ni longueur mais s'étend par-delà les mondes et, immobile, tourbillonne sans fin ni commencement... l'horreur s'infiltrait dans le Pitt Rivers Museum comme un monstrueux ver cosmique !

— *Ral tep-t'n Yog atikh ! Iept'n Yog nankh tep nebat ! Za-t Sothot n'ui ten er mesd'neb er zer !* ululait sans répit le prêtre tatoué, et au rythme de cette mélodie infernale l'entité nébuleuse grandissait et s'obscurcissait, tel un nuage d'orage. L'atmosphère crépita soudain, une cascade d'éclairs blafards dégouлина du néant, et une perspective suprahumaine s'ouvrit dans le toit du Pitt Rivers, déchirant les sphères pour permettre à l'Immonde de s'infiltrer dans le monde.

Murray aperçut le professeur Balfour aux prises avec des tueurs, dans l'autre aile de la galerie. Le Smith & Wesson avait abattu plusieurs agresseurs et tenait les autres en respect, les empêchant d'approcher du bureau, mais les détonations attiraient

l'attention de l'entité aussi sûrement qu'un paratonnerre capte l'énergie de l'ionosphère. Une sorte d'excroissance noire, tentacule vapoureux, ondula sous le toit et rampa en direction du vieux savant. L'Irlandais cria pour l'avertir, mais sa voix était couverte par le fracas de la pluie, les coups de feu et le crépitement du prodigieux phénomène. Il se mordit la lèvre, cherchant une arme autour de lui... des épées européennes, des bâtons de guerre australiens, des tomahawks, des *tulwars* afghans... puis il eut une exclamation, brisa une vitre et en tira un long lacet de cuir. Il y plaça le galet noir trouvé dans la « Colline du Vieux Peuple » et, invoquant Lug comme ses ancêtres gaéliques l'avaient fait à la bataille de Mag Tured, indifférents aux balles qui rasaient sa tête depuis les étages inférieurs, il propulsa la Pierre des Anciens au cœur du tourbillonnement halluciné !

C'était un geste désespéré, mais la matière se déchira avec un craquement, comme si un éclair en crevait l'enveloppe et transperçait la volonté malveillante qui l'animait. Il y eut une déflagration, une lumière aveuglante accompagnée d'un grondement de tonnerre – la voix furieuse d'un titan rejeté au Tartare ! Murray tomba à genoux, mains sur les oreilles, et des larmes coulèrent sur ses joues. Avec un bourdonnement répugnant, la faille se résorba et l'entité se volatilisa. La dernière chose que vit le jeune homme de cette perspective non euclidienne, fut un amas de globes et de sphères qui s'agitaient dans un ciel d'une noirceur hadale, un tourbillon vibratile d'atomes et de chairs boursoufflées pris au piège de leur propre essence et repoussés loin de la Terre.

Lorsque Murray retrouva l'usage de l'ouïe, il se rendit compte que le marin aux yeux bleus et ses sbires avaient disparu. L'attaque avait cessé. Les adorateurs de Cthulhu avaient laissé sept morts dans le Pitt Rivers Museum. En silence, Henry Balfour et Irvin Murray se rejoignirent dans la pénombre de la galerie et se serrèrent longuement la main.

10 L'étoffe des rêves

« Pourtant, ces monstres, je les vis de mes yeux, en un flot ininterrompu, sautillant, coassant, aboyant, grotesque et pernicieuse sarabande qui se déroulait sous le clair de lune spectral. Et certains étaient coiffés de hautes tiaras de ce métal inconnu semblable à de l'or... »

H. P. Lovecraft, *Le cauchemar d'Innsmouth* (1931).

Début décembre, Henry Balfour et Irvin Murray se retrouvèrent, en fin de soirée, dans le bureau du professeur, au deuxième étage du Museum. Les vitrines du Pitt Rivers avaient été réparées, la surveillance renforcée, et les collections avaient retrouvé leur vocation anthropologique. Verre de whisky à la main, pour la première fois depuis cette fameuse nuit, ils avaient échangé sur les événements du 31 octobre, et à présent ils réfléchissaient. Flegmatique, le professeur était environné d'un nuage de tabac odorant.

Sur son bureau, une loupe en ivoire posée à proximité, se trouvait un ensemble de photographies. Les yeux sur ces dernières, Murray se remémorait les faits.

La police n'avait jamais retrouvé le corps de Basil Rathcliff. En fin d'après-midi du 31 octobre, on avait vu l'étudiant monter, dans le port de Holyhead, à bord d'un navire de pêche américain : ce dernier avait aussitôt levé l'ancre. Personne n'avait officiellement revu Basil depuis. L'Amirauté britannique avait alerté ses homologues américains pour que le bateau soit inspecté à son arrivée à Innsmouth, son port d'immatriculation, mais il semblait que le navire n'avait jamais traversé l'Atlantique. Disparu corps et biens, et avec lui le marin tatoué dont le signalement avait été donné par Irvin Murray à Scotland Yard.

Le père John, contacté discrètement par Henry Balfour, avait inspecté la lande autour du puits de sainte Gwenfaen. Malgré ses difficultés à marcher, il avait trouvé une douille de colt, enfoncée par l'orage dans la tourbe, mais rien d'autre. Ni

corps, ni trace de sang. Au téléphone, le résumé des aventures du jeune Murray lui avait arraché cette remarque :

— Cela confirme les légendes que m'ont contées plusieurs de mes ouailles : ne pas se déplacer seul de nuit sur la lande, et sans arme. Je suis heureux que mon bâton ferré ait aidé le jeune homme à repousser ces créatures. Il a fait preuve d'un grand courage. Félicitez-le de ma part. Qu'il revienne me voir, s'il veut : nous parlerons.

Le galet orné d'entrelacs, la Pierre des Grands Anciens, n'avait pas été récupérée dans les débris de la Grande Salle du Pitt Rivers Museum. Si l'objet avait bien renvoyé la monstruosité dans les limbes, il l'y avait accompagné... Irvin Murray en était contrarié, car la pierre rendait tangible bien des aspects de son aventure, mais Balfour lui avait offert le calque du galet, réalisé dans son salon lors de cette fameuse nuit, et l'avait rasséréiné :

— La pierre a fait son office. Je ne crois pas qu'elle aurait pu faire davantage. L'avoir découvert dans le tumulus le 30 octobre était vraiment... un coup de chance.

Murray lui avait jeté un regard pénétrant. Les yeux bleus du professeur pétillaient. Balfour ne dirait jamais ce qu'il pensait vraiment à propos du rêve de son étudiant, mais l'Irlandais s'était fait son opinion. Il ne croyait plus au hasard.

Scotland Yard avait récupéré le contenu du sac de chercheur de Basil Rathcliff autour de la Ranelagh, devant la maison du professeur, éparpillé et piétiné. Murray avait dû expliquer que Basil avait oublié la sacoche dans le véhicule lorsqu'il avait déposé son camarade au port de Holyhead... Balfour lui avait conseillé de ne pas mentionner le corps à corps dans le puits, pour éviter à Murray l'accusation d'assassinat. Surpris par l'attaque nocturne menée contre le Musée, l'inspecteur Ross n'avait pas été trop curieux – d'autant que le professeur avait eu une discussion à huis clos avec lui au début de l'enquête. Ce qu'ils s'étaient dit, Murray n'en avait aucune idée, mais en quittant le bureau, l'inspecteur l'avait salué d'un hochement de tête et ne l'avait plus inquiété. Pour tous, Murray était revenu d'Anglesey, alarmé par la disparition de son camarade, et s'était trouvé en compagnie du professeur lors de l'attaque des malfrats.

Les deux agresseurs mis knock-out par Murray, ramassés par la police après la bataille dans le Musée, appartenaient à la pègre locale. Scotland Yard les interrogea sur leurs motivations, mais ils restèrent muets. Ils semblaient à la limite de la débilité. Tous deux furent retrouvés morts dans leur cellule le lendemain de leur arrestation, sans cause apparente. Leur décès coupa court à l'enquête.

Le calepin de chercheur de Basil Ratchcliff demeura introuvable. La police avait découvert que l'étudiant avait des dettes de jeu et un attrait pour les sciences occultes, mais rien d'autre. De manière certaine, son appartement à Oxford avait été « visité » par des inconnus peu avant la perquisition de Scotland Yard. Beaucoup de ses notes personnelles avaient disparu, comme les chemises vides jetées à terre le prouvaient.

Un seul document avait échappé à la vigilance des cambrioleurs : la première page d'un carnet, jeté près du téléphone. Basil y avait griffonné des notes puis avait arraché le folio inscrit, laissant en dessous le feuillet vierge, mais la surface de ce dernier avait conservé, par pression, l'empreinte des mots tracés de sa main. L'inspecteur Ross avait réussi à restituer le message, et le professeur comme Murray avaient contribué à le décrypter.

X 29 BMS 11PM Sargent
30 AMLWCH AM Sum Q II 11PM
31 HH AM ST & STa

La première série de lettres et chiffres, *X 29 BMS 11PM Sargent*, renvoyait aux dates de l'expédition à Beaumaris (*BMS*), avec leur arrivée sur l'île le vendredi soir 29 octobre. Toutefois un élément de la première série intrigua Irvin Murray : il semblait que Basil ait eu cette nuit-là une activité prévue à 23 h (*11 Post Meridiam*), moment où il était censé dormir dans sa chambre du *Ye Olde Bulls Head Inn*. Après réflexion, Murray dut convenir que, ce soir-là, son camarade l'avait laissé tôt au bar de l'auberge, et il ne l'avait plus vu jusqu'au lendemain matin. Il était fort possible que Basil ait quitté l'établissement par l'escalier de secours, accessible depuis l'étage, pour honorer ce mystérieux rendez-vous.

La mention de *Sargent* ne fut pas éclaircie : cela pouvait être un lieu de rencontre ou un nom de famille – ou tout autre élément, car aucune famille du nom de Sargent ne vivait à Beaumaris, ni même à Anglesey.

La seconde série était transparente : « rendez-vous le 30 novembre à Amlwch, le matin » (*AM* pour *Ante Meridiem*). *Sum Q II* avait paru mystérieux jusqu'à ce que l'inspecteur Ross découvre, dans les registres de la Capitainerie d'Amlwch et de Holyhead, le nom du navire de pêche venu d'Innsmouth : le *Sumatra Quenn II*.

Ce soir-là encore, Basil avait été attendu quelque part à 23 h (11 PM).

La troisième série fixait à Basil son ultime point de réunion à Holyhead (*HH*), en matinée. La série de deux et trois lettres, *ST* & *STa*, avait donné lieu à bien des supputations. Parmi celles-ci, deux avaient emporté l'adhésion du policier, du professeur et de son étudiant : *ST* pour *SancTuary*, ou bien pour *Secret Temple*. Quant au groupe de lettres *STa*, dans ce contexte et compte tenu des événements vécus par Murray, il devait désigner la *STatue*, l'idole de Dagon amenée par Basil au puits de sainte Gwenfaen. Si Murray n'avait pas troublé la cérémonie... que serait-il advenu à Rhoscolyn ?

Les perspectives déduites de ces quelques chiffres et lettres étaient... sinistres. Elles avaient malheureusement été confirmées par une autre série de documents, par miracle sauvés de la destruction.

La plupart des indices potentiels laissés par Basil avaient été détruits avec efficacité, mais sous la Ranelagh, Balfour et Murray avaient mis la main sur son appareil photo. Il avait échappé à Scotland Yard. La caméra était brisée et la pellicule tirée hors de son cache. Mais du film enclenché, ils avaient pu sauver six clichés. Et en cette soirée de début décembre 1926, dans le laboratoire du Musée, ils en avaient développé les tirages.

Les photographies étaient surexposées du fait que la pellicule avait été sciemment sortie de la chambre noire et exposée à la pluie. Mais ils avaient pu récupérer le film un peu avant l'aurore, en ce matin du 1^{er} novembre, ce qui avait évité sa destruction totale. Pris par diverses urgences et une vraie réticence, Balfour et Murray avaient laissé de côté les clichés jusqu'à ce

matin de décembre où, de manière officielle, l'inspecteur Ross les avait informés que Basil était déclaré « perdu en mer » avec le navire d'Innsmouth. Ils avaient alors pris la décision de développer la pellicule, tout en redoutant ce que les photographies pourraient révéler des derniers instants de Basil.

Ils les avaient vues, et à présent ils étaient plongés dans le silence.

Sur le premier des six clichés, Murray reconnut le marin tatoué. Autour d'une table, dans un pub, sans doute celui de Beaumaris. La photographie avait été prise à la dérobée, de bas en haut : Basil avait dû aménager une ouverture dans son sac de chercheur, et il devait sans doute appuyer discrètement sur le déclencheur, à l'aveugle, à travers sa sacoche, pour capter ces images volées.

Deux des épreuves étaient très sombres, mais liées. Sur la première, on distinguait un quai et la cheminée d'un navire. Beaumaris encore, et sans doute le bateau américain, le *Sumatra Queen II*. La seconde image avait été prise à bord de l'embarcation, par-dessus le plat-bord. Basil avait dirigé l'objectif sur les vagues en contrebas, et plusieurs objets ronds paraissaient flotter dans les vagues.

Deux photographies avaient pour cadre une caverne. La première était sous-exposée, mais on distinguait clairement le départ d'une voûte rocheuse. La grotte semblait étendue, car des lampes électriques apparaissaient en une longue file pâle, se perdant dans le lointain ; le premier luminaire était à une dizaine de mètres du photographe. Basil s'était tenu au seuil d'un couloir qui descendait en pente raide vers les profondeurs de la terre. Un reflet flou, aquatique, sur le haut de la photo révélait qu'il s'agissait d'une grotte marine. Où se trouvait l'entrée de cet abysse... ? les deux observateurs n'en avaient aucune idée. Aucun guide ou étude géologique décrivant les alentours d'Anglesey ne parlait d'un tel puits, et Murray se souvint avec malaise des gouffres qui béaient autrefois sous les dalles du Nemet Ddu, aperçus avec les yeux de Connall l'Ivernien.

Sans équivoque possible, ils avaient là une photographie de l'entrée du *ST*, le *Secret Temple*. Il existait donc toujours, quelque part, sur ou à proximité de l'île d'Anglesey.

Le second cliché de la série était plus inquiétant encore, par son apparente « normalité ». Plusieurs silhouettes étaient rassemblées autour d'une table, dans la grotte (la voûte se laissait deviner en arrière-plan). Des verres étaient posés sur le plateau. On distinguait un objet triangulaire sur la tête de la personne faisant face à Basil : Murray identifia la forme générale de la tiare et le front du marin tatoué, mais ses traits étaient mangés par la pénombre. À droite et à gauche du prêtre, se trouvaient des hommes aux vêtements bien coupés, chacun porteur d'une coiffe à large bord qui plongeait leurs traits dans l'ombre et empêchait de les identifier. Eux n'étaient ni des marins, ni des métis, ni des malfrats. Leurs mains étaient fines et blanches, manucurées, et leur col de chemise renvoyait plutôt à des médecins, des clercs, des professeurs ou à des avocats.

Juste à droite de l'objectif, se tenait le dernier interlocuteur de Basil (ils étaient cinq à table). On ne voyait de lui que sa main gauche, et les deux scientifiques en remercièrent les dieux.

Le bras était humain, mais son extrémité ne l'était pas. C'était une griffe, ou plus exactement la déformation, adaptée sur un avant-bras humain, d'un segment animal. Batracien. Les doigts étaient collés : pouce et index ne formaient plus qu'un, et les trois autres doigts s'étaient réunis en une sorte de pince.

Le plus terrible était que, au-dessus du coude, se devinait la dentelle d'une jolie robe.

Le dernier cliché n'avait pas été pris par Basil. Du moins, pas volontairement. C'était, hélas, le seul correctement éclairé, par une source vive située derrière l'appareil.

En gros plan, le visage de Basil fixait l'objectif sans le voir. Et pour cause ! Ses yeux étaient révoltés, ses traits déformés par l'horreur. Il était à terre, le sol irrégulier de la grotte se devinait sous ses cheveux maculés de boue ; il regardait *au-delà* de l'appareil photo, très haut *au-dessus*, et on devinait sa main droite tendue vers l'avant, dans une supplique et un dérisoire effort pour écarter ce qui le menaçait. L'appareil avait dû se déclencher lorsque le sac lui avait échappé.

Au-dessus de lui, dans le tiers supérieur de l'image, éclaboussé par la très forte lueur blanche et en arrière-plan du

cliché, se voyait la bouche moqueuse d'une femme. Sa main difforme était posée sur l'épaule de Basil, le maintenant à terre. Sa dentition était visible. Elle n'était pas humaine. Et elle riait.

Ces clichés avaient rendu Murray et Balfour malades de tristesse et de colère. La pellicule en révélait beaucoup sur le tragique destin de Basil Rathcliff, mais elle était trop altérée pour permettre d'identifier l'une des personnes présentes dans la grotte. Ces clichés ne seraient d'aucune utilité pour Scotland Yard.

De toute façon, le *Sumatra Queen II* d'Innsmouth avait coulé, et avec lui la piste des enquêteurs s'était enfoncée dans les profondeurs de l'Atlantique. En apparence, tout était terminé. La surface du lac était redevenue paisible.

— Ne craignez-vous pas de subir le même sort que le professeur Angell ? s'était enquis Irvin Murray auprès de Henry Balfour.

Ce dernier avait eu un sourire.

— Georges Angell était plus un érudit, familier des bibliothèques, qu'un anthropologue adepte du terrain. Je sais me défendre. Et puis, l'inspecteur Ross gardera un œil sur le Musée et son Curator. À chacune de mes sorties, nous avons convenu que je le préviendrai. Une discrète escorte sera, le cas échéant, mise en place. Par ailleurs les autorités américaines ont promis de s'intéresser à la ville d'Innsmouth. On verra ce qu'il sortira de tout cela.

« Pour vous, je pense que la secte ne vous a pas identifié. Après tout, le marin ne vous a aperçu que deux fois : à Amlwch, dans la voiture ; et dans les ténèbres du Pitt Rivers, cette fameuse nuit.

— Je suis moi aussi de taille à me défendre.

Balfour acquiesça. Et le silence s'installa.

Murray se secoua. Il saisit sur la table une autre série de photographies. Ses clichés, pris au fur et à mesure de ses pérégrinations sur les sites archéologiques d'Anglesey. Ceux réalisés sous la « Colline du vieux Peuple », le *Bryn-yr-Hen-Bobl* où il avait trouvé la Pierre des Anciens, trônaient sur le dessus de la pile.

L'Irlandais se remémora ces instants. Avant de fouiller la terre meuble, il avait pris plusieurs photographies de la dalle, de l'amas de terre, de l'objet noir et lumineux qui s'avéra être le galet, et aussi de la grande salle du tumulus. Avec ses nouveaux flashes à magnésium, créés par l'Allemand Paul Vierkötter l'année précédente, il avait balayé les lieux sur 360 degrés, fixant sur la pellicule l'état général du site. Cette nouvelle technique, révolutionnaire, donnait une lumière claire et aucune fumée. Les clichés noir et blanc étaient réussis, contrastés mais avec un grain remarquable.

Sauf qu'une *ombre* s'était surimposée sur chaque photographie de la grande salle. Blanche, évanescence, mais bien présente. Sa forme variait selon l'orientation de l'appareil, mais sur la meilleure des images, on distinguait une *main*, diaphane, tendue vers le galet noir. Le désignant.

Irvin Murray tourna le cliché vers Henry Balfour.

— C'est elle, professeur. La bansidhe. Elle était là, invisible, lorsque j'ai trouvé la Pierre des Anciens. Pouvez-vous le nier ?

— Une tache blanche sur une photographie...

— Ce n'est pas une tache, professeur, le coupa Murray. On voit distinctement une main, et ici son visage, sa silhouette.

— Ces nouveaux flashes à magnésium ont un effet curieux, objecta Balfour. J'en ai vu rendre iridescents les yeux clairs de certains modèles, comme ceux d'un chat la nuit. Et pourtant, la personne photographiée n'était pas de nature féline ! Peut-être le magnésium a-t-il créé un « écho » déformé de votre propre silhouette, projeté sur les parois du tumulus et saisi en retour par l'objectif ? Mais je conviens que c'est un phénomène à élucider. Troublant.

— Sur ces quatre clichés, on distingue une présence. Or, rien ne me permettait de l'apercevoir dans la pénombre du tumulus ; rien n'était visible, même lors du flash à magnésium : pourtant, cette silhouette est conforme à la bansidhe de mon rêve. Suggestion ? Peut-être. Mais vous ne pouvez nier la forme anthropomorphique, et féminine, de ce... fantôme. Je ne sais pas ce que c'est, mais je ne peux nier ce que je vois. Un scientifique ne peut le nier.

— Je ne nie pas ce que je vois, mais l'interprétation que vous en faites.

— Je comprends. Mais, ajouta Murray après un silence songeur, si on doit admettre l'existence d'entités hostiles, alors je préfère penser qu'il en existe d'autres, protectrices, qui viennent en aide aux hommes dans les situations... extrêmes.

Henry Balfour opina. Il aspira la fumée, ôta la pipe de sa bouche, expira longuement et dit, malicieux :

— *We are such stuff as dreams are made on, and our little life is rounded with a sleep*¹.

Irvin Murray éclata de rire.

— Ainsi parlait Prospero ! Mais si nous jouons au jeu des citations et si vous le voulez bien, professeur, alors laissons le dernier mot à Tacite : *quod ego ut incertum in medio relinquam*² !

— Accordé ! fit Balfour en levant son verre. À présent, puisque les mystères de Mona sont hors de notre portée, parlez-moi de votre projet de mener des fouilles en Afghanistan. Cela nous changera des horreurs maritimes du Pays de Galles³ !

« Tous, tant qu'on était, on allait devenir des fidèles de l'Ordre de Dagon, et les enfants ne mouraient jamais : ils iraient rejoindre notre mère Hydra et notre père Dagon, d'où on était tous venus dans le temps jadis... *Iä ! Iä ! Cthulhu sbtagn !* »

H. P. Lovecraft, *Le cauchemar d'Innsmouth* (1931).

1. « Nous sommes de l'étoffe dont les rêves sont faits, et notre petite vie est cernée de sommeil » : Shakespeare, *La Tempête*, IV, 1 (1611).

2. « Tout ce qu'on ajoute encore tient de la fable, par exemple, que les Helluses et les Osiones ont la tête et le visage de l'homme, le corps et les membres de la bête. *Ces faits étant mal éclaircis, laissons-les dans l'incertitude* » : Tacite, *La Germanie*, XLVI.

3. Le *Pitt Rivers Museum* est un des rares musées d'anthropologie et d'ethnographie du XIX^e siècle qui n'a pas été adapté aux nouvelles modes de la muséographie. À défaut d'aller à Oxford, on peut en faire une visite virtuelle remarquable sur le site Internet : <https://www.prm.ox.ac.uk/virtualtour> [consulté le 31 octobre 2016].

L'île hallucinée

Barnett Chevin



Né à Reims en 1972, Barnett CHEVIN est tombé dans la littérature de l'imaginaire tout petit, dès lors que son père l'initia aux grandes œuvres littéraires et cinématographiques de la science-fiction.

Lecteur avide, il commença à écrire dès l'âge de quinze ans sur une vieille machine à écrire Contin. Depuis il n'a cessé de coucher sur le papier les nombreuses idées qui le terrifient : la mort, la place de l'Homme dans l'univers, l'existence de Dieu, la guerre, la science, la folie...

Il apprécie les histoires sous forme de conte se déroulant entre un XVII^e siècle tardif et la Seconde Guerre mondiale. Nouvelliste dans l'âme, il écrit actuellement un roman.

L'île hallucinée

de Barnett Chevin

Seize octobre 1872, quelque part sur la route menant à l'East River

Vous m'avez toujours reproché de ne point vous raconter mes voyages et de ne jamais partager avec vous mes doutes, mes joies et mes espoirs. Je vous avoue qu'il est vrai que mes parents m'ont toujours dit que j'ai toujours été un enfant secret et que ce trait de caractère me jouerait des tours, un jour.

J'ai longuement réfléchi à leurs remarques ainsi qu'aux vôtres et dès lors que vous m'avez proposé d'écrire dans ce journal, j'ai décidé de narrer ce que sont mes jours loin de vous. J'espère ainsi que vous comprendrez de quoi est fait mon quotidien, et peut-être ces mots vous conduiront-ils à mieux m'aimer. Je ne doute pas que, lorsque nous nous retrouverons, nous aurons bien des choses à nous dire et que ces pages m'aideront à vous exprimer combien je tiens à vous.

Il me semble indispensable, avant de commencer à vous définir ce que sont mes journées, de préciser que ce cahier n'est point destiné à être lu par une autre personne que vous et que si je venais à le perdre, et donc que quelqu'un le trouve, je remercie cette personne de bien vouloir me le rapporter ou, à défaut, de le confier à ma jeune épouse, Emma Jane, résidant au 145 *Newell Street* à New York.

Je me nomme Edward William Head et aussi loin que porte ma mémoire, les hommes de ma famille ont toujours été attirés

par l'océan. Mon père était déjà un marin, tout comme mon grand-père et son père avant lui. Je ne sais point ce qui nous attire vers le grand large – sans doute nous sentons-nous plus libres que sur la terre ferme et que nos esprits sont constitués comme ceux des grands explorateurs –, mais je ne me sens bien que lorsque je suis au milieu des flots et que les embruns fouettent mon visage. Ce n'est donc pas un hasard si je suis devenu steward, comme le fut mon aïeul au commencement de sa carrière professionnelle, précisément au moment où il décida d'embarquer sur un navire. Vous comprendrez donc, ma chère Emma, que ce qui m'a fait partir n'est pas une envie irrépressible de m'éloigner de vous ou de fuir mes responsabilités matrimoniales, mais l'appel de la mer était trop fort. Je ressentais dans chacun de mes organes ce besoin qui se devait d'être satisfait. Ne vous en voulez donc pas, car c'est ce qui explique cette ineffable mélancolie dans laquelle vous me trouviez souvent. Cette tristesse aurait fini par avoir raison de moi et ce n'est pas nos nombreuses promenades sur la plage qui auraient pu me rendre plus joyeux bien qu'en plus de votre présence, elles apaisèrent un peu mon cœur.

À l'heure où j'écris ces lignes, je suis, ma très tendre épouse, sur le chemin qui me conduit à l'estacade 50 sur l'*East River* de New York. J'ai été informé par un ami que le capitaine d'un brigantin recherchait un steward doublé d'un cuisinier pour une traversée vers Gênes, en Italie. Vous savez comme j'ai toujours rêvé de découvrir la vieille Europe. Tous nos ancêtres viennent de ces terres lointaines et pour moi, ce voyage signifie que je reviens dans la maison de mes parents. Ceux qui y sont déjà allés m'ont dit que les rues fourmillent de vieux monuments et que l'on sent dans chaque grain de ces domaines tout le poids de notre Histoire. Je suis déjà impatient de découvrir ces merveilles et j'ai encore du mal à réaliser que ce sera chose faite dans seulement quelques semaines. Car, je ne vous l'avais pas dit de peur de vous perdre, j'ai accepté ce poste, il y a déjà plusieurs jours. N'en voulez pas à Père, il n'était pas au courant de mes choix et je compte sur votre gentillesse et votre patience pour lui expliquer mon choix. Je gage qu'avec vous il m'en tiendra moins longtemps rigueur. Vous savez que nous avons plus que besoin d'un revenu

confortable et que cette expédition est une aubaine pour notre famille. Avec cette seule traversée, je pourrai payer nos dettes et il nous restera de surcroît encore assez d'argent pour appréhender l'avenir plus sereinement. Il va sans dire qu'à vingt-trois ans nous avons toute la vie devant nous et que mon départ n'est l'affaire que de quelques mois. Lorsque je reviendrai, je sais que vous m'accueillerez les bras ouverts et que cette décision de vous abandonner sera pardonnée. Je suis certain que si je vous avais informée au préalable de ma décision, vous ne m'auriez pas laissé partir. J'aurais même hésité à le faire, prisonnier de vos bras et de vos baisers.

Soyez assuré que je vous aime, Emma, et que personne en ce monde ne pourra rien changer à cet état de fait, même pas Dieu.

* * *

Dix-huit octobre 1872, sur un quai de l'East River.

Dans une heure nous lèverons les amarres. Je n'ai pas pris le temps d'écrire dans ce journal afin d'y témoigner de ces deux jours de labeur qui furent les nôtres.

Lorsque la calèche est arrivée au port, je craignais bien plus que toute autre chose au monde, hormis de vous perdre Emma, de découvrir un rafiot rafistolé et si vieux que j'aurais pu craindre pour les prochaines semaines qui s'annonçaient. Au contraire, quel ne fut pas mon émerveillement lorsque je découvrais un brigantin dans un état de conservation qu'il est très rare de constater. J'ai peine à croire que cela fait déjà douze ans que ce navire sillonne les mers et qu'il a déjà vécu bien des aventures. Je dois dire, bien que je ne les porte pas particulièrement dans mon cœur, que ces Canadiens maîtrisent bien mieux que nous la construction navale et que les nôtres devraient plus souvent s'inspirer de leurs travaux. Me voilà donc rassuré, car rien de ce qui nous attend sur les flots ne pourra mettre à mal notre embarcation, conçue pour résister aux plus grandes tempêtes – tempêtes qui, je le sais, font rage parfois sous les latitudes que nous nous apprêtons à emprunter. Le capitaine de ce vaisseau, un certain Benjamin

Briggs, m'a assuré que notre navire a été entièrement rénové avant son départ et que sa capacité de chargement est passée de cent quatre-vingt-dix-huit à deux cent quatre-vingt-deux tonnes, ce qui explique pourquoi le poste que je vais occuper est bien mieux payé que tous ceux que j'aurais pu briguer sur un autre rafirot.

Monsieur Briggs m'a semblé être un homme abordable et courtois. Il est issu de ces vieilles familles du Massachusetts qui ne perdent jamais l'occasion de prier Dieu. Il ressemble d'ailleurs trait pour trait à ces puritains qui officièrent lors du procès des sorcières de Salem. Vous savez, Emma, comme j'aime ces histoires d'épouvante qui content le sort des sorcières ou de leur amant, le diable. Et bien, rien qu'à poser les yeux sur monsieur Briggs, j'eus l'impression de détailler le héros de quelques récits de sorcellerie. Cela me fit parcourir un frisson dans l'échine bien malgré moi. Lorsque j'arrivais sur le pont, il m'accueillit cependant avec bienveillance.

— Monsieur Head, je présume ? me dit-il en me tendant une main aussi froide qu'un roc que je serrais. Nous ne pouvons pas partir sans notre cuisinier, la mer va être longue et les estomacs devront être satisfaits.

— Lui-même ! répondis-je. Je suis impatient de prendre le large et de satisfaire vos papilles.

— Je loue votre fébrilité, monsieur Head, mais ne partons pas sans notre cargaison. Elle devrait arriver cet après-midi. Nous aurons bien le temps de goûter à vos mets.

Il se retourna. Une jeune femme s'avança vers moi. Elle tenait dans les bras une petite fille qui ne devait pas avoir plus de trois ans.

— Laissez-moi vous présenter mon épouse Sarah, ainsi que ma fille Mathilda. Elles feront le voyage en notre compagnie.

Madame Briggs a les cheveux d'un brun profond qui étaient sagement attachés en chignon. Leur couleur tranche avec l'extrême pâleur de sa peau. Ses yeux azur sont d'une expressivité extraordinaire. Sous ses airs austères se cache une femme d'une grande beauté.

— Bonjour, madame, dis-je quelque peu décontenancé.

— Sarah va vous faire visiter notre navire et elle vous montrera votre cabine. Vous devrez la partager avec un membre

de notre équipage, mais je gage que vous y trouverez vite vos marques. Nous avons fait le choix de privilégier l'espace pour nos marchandises au détriment du vôtre, mais je suis sûr que vous ne m'en tiendrez pas rigueur vu que cela arrondira assurément vos primes.

— Bien, monsieur !

Il regardait déjà à l'horizon. Benjamin Briggs, bien qu'affable, est un homme étrange. Il dégage une aura peu commune et sans l'avoir vu à l'œuvre, je sais qu'il sait naviguer. J'hésite cependant à lui confier ma vie. Il me semble respectable, mais écrasé par le poids de ses croyances. Cet homme serait capable de tout au nom de son dieu. Vous me connaissez Emma, je ne loue que rarement notre Seigneur parce que je crois plus en l'Homme qu'aux choses de l'au-delà. Sans doute est-ce l'apanage de nos temps et de la révolution industrielle.

* * *

Vingt octobre 1872, East River, à bord du navire prêt à affronter l'océan.

Bon sang que ces deux jours furent étranges. Je bouillais d'impatience de prendre la mer, mes vœux vont enfin être réalisés. Nous sommes partis peu après midi du quai de l'East River et désormais nous avançons sur le fleuve. Je profite d'un peu de repos pour écrire. Il fait beau. Des villages s'étirent sur les berges et les fumées des cheminées s'élèvent doucement dans le ciel. Tout est calme hormis les matelots qui s'échinent sur les voiles et les cordages.

Mes impressions furent bonnes, monsieur Briggs est tout autant craint que respecté par ses hommes. Il connaît assurément la navigation et rien ne se passe ici sans qu'il n'ait donné ses directives.

Je partage ce bateau avec des gens qui connaissent la mer. Le second, un homme dénommé Albert Richardson connaît bien notre capitaine, car il fait partie de sa famille. Ils ont déjà maintes fois navigué ensemble. Je perçois dans ses yeux toute l'admiration qu'il porte à notre capitaine. Son adjoint, monsieur Andrew Gilling, un américain d'origine danoise, n'est guère plus âgé que moi. À 25 ans, il connaît déjà parfaitement

les manœuvres indispensables à une bonne navigation. Je dois avouer qu'il n'est guère prolix, mais il est toutefois d'une efficacité redoutable. Je pense qu'avec ces deux seuls hommes nous pourrions atteindre notre destination sans encombre. Monsieur Briggs a cependant trouvé bon d'embaucher quatre marins originaires des îles de la Frise, un petit archipel du nord de l'Europe coincé entre le Danemark et le nord des Pays-Bas. Ces Allemands sont disciplinés et rigoureux. Ils exécutent chaque ordre sans mot dire, même lorsque ceux-ci peuvent paraître dangereux au profane que je suis. Les frères jumeaux Lorenzen – Volkert et Boz – sont les plus enjoués de l'équipage. Il ne se passe pas une heure sans que nous les entendions chanter des airs de leur pays. Ils ont toujours le sourire et ils m'accueillirent avec le plus grand engouement. Avec eux, notre traversée sera assurément moins monotone. Arian Martens est lui plus réservé. D'une timidité peu commune, il ne fait pas moins preuve d'une endurance exemplaire. Gottlieb Goodschaad est au contraire nerveux et austère. Je sens en lui que l'existence ne lui a jamais fait de cadeaux. Il est pour moi tel un roc au milieu d'une mer démontée, un homme sur lequel on peut compter lorsqu'un problème grave survient. Heureusement, il n'en est point question puisque notre navire répond sans le moindre accroc à toutes leurs sollicitations ce qui a fait dire à notre capitaine :

— Notre voyage s'annonce sous les meilleurs auspices. Foi de marin, les chantiers navals de *Spencer's Island* ont fort bien œuvré.

Je partage ses impressions. Nous dépassons allégrement les autres embarcations qui se sont aventurées sur l'East River et notre bateau a plus de majesté que toutes ces coquilles de noix.

Tout va donc pour le mieux, mais je vous mentirais si j'affirmais qu'il n'y a pas un seul nuage dans notre horizon, car mon cœur s'est retrouvé tout à la fois terrifié et surpris que la marchandise que nous avons à convoier n'ait pas seulement à voyager dans nos soutes, mais aussi dans l'une de nos cabines.

Hier soir, alors que le soleil était depuis longtemps couché et que nous aspirions tous au sommeil, nous avons vu arriver sur les quais plusieurs chariots dont les chevaux avaient les yeux qui roulaient dans leurs orbites. Les hennissements terrifiés

nous sortirent immédiatement de notre torpeur. Le capitaine Briggs avait la mine grave. Je l'entendis dire à son épouse :

— Ne sortez pas de la cabine, Sarah. La nuit qui s'annonce va être longue. Il est utile que vous preniez du repos.

C'est ce qu'elle fit tandis que nous nous occupâmes de la cargaison. Je ne connais pas bien monsieur Briggs et je ne doute pas qu'il a aussi ses mauvais moments. Son visage était tout à fait différent de celui que je lui avais connu la veille. On eût dit qu'il jouait un moment crucial de son existence et que rater ce rendez-vous l'entraînerait à avoir un destin tragique. Aussitôt qu'il arriva sur les quais, un homme encapuchonné sortit d'une grande calèche. Je puis dire que je n'ai jamais vu pareille voiture. Elle comportait d'étranges motifs que je dirais d'inspiration marine. Notre capitaine s'avança avec toute la précaution et l'admiration d'un pénitent qui s'engage dans un lieu saint. Assurément, il estimait celui qui venait le voir et il marqua une révérence que je n'aurais jamais cru possible à un homme de sa trempe.

— J'espère que monseigneur a fait un bon voyage, dit-il.

— Il fut long, se contenta de répondre l'homme avec une voix que je crus impossible à une gorge humaine de proférer. Il faut que nous soyons partis avant l'aube, ajouta-t-il. Que vos matelots ne perdent pas de temps et surtout qu'il fasse attention à la marchandise où je gage, dans le cas contraire, que notre commanditaire sera fort mécontent et qu'il vous tienne pour unique responsable de notre échec.

— Vous avez entendu vous autres, brailla Briggs. Hâtez-vous, bande de flemmards. Je ne vous paye pas pour bayer aux corneilles. Une prime à celui qui en aura rangé le plus.

Je n'aimai pas le ton qu'employa alors notre capitaine. Celui-ci n'était guère plus amène que s'il avait dû parler à des chiens. Plus encore, je sus en détaillant ses expressions qu'il avait peur, une crainte antique que devaient assurément ressentir nos aïeux lorsqu'ils étaient confrontés à la nature et qu'ils devaient lui survivre.

La marchandise protégée plus que de raison – aussi bien des agressions extérieures que de la curiosité – consistait en deux mille tonneaux d'alcool dénaturé. Les cochers ne nous aidèrent pas, mais l'un d'entre eux me murmura :

— Dépêche-toi, mon garçon, je n'ai pas envie de moisir ici.

— D'où venez-vous ? osais-je.

— De la gare de marchandises de *Long Island*, et ces barriques ont fait un très long voyage depuis la côte Est. Tu m'as l'air sympathique, me dit-il. Si j'étais toi, je ne prendrais pas part à ce voyage que tu t'apprêtes à accomplir. Je parie que ces choses, souffla-t-il en désignant les tonneaux, contiennent des substances pas très catholiques.

— Du genre ? demandais-je.

— Du genre opium ou armes. Ne trouves-tu pas étrange que nous voyagions de nuit et que nous touchions une si grosse prime ?

Je trouvais cela mystérieux, effectivement. Vous ne connaissez sûrement pas ces choses, Emma, mais les chargements s'effectuent toujours en pleine journée, ceci afin d'éviter tout accident malencontreux. Le faire alors que les ténèbres avaient investi chaque recoin du quai était sans doute ordonné par notre capitaine pour cacher quelques actes contre nature.

Je ne parlais plus à cet homme qui insinua le doute dans mon esprit. Je crois que je n'aurais été guère surpris si la maréchassée s'était présentée à nous. Je me contentais d'accomplir le labeur pour lequel j'étais payé et c'est bien parce que la rétribution est bonne que je décide de rester. Nous positionnâmes et harnachâmes donc les barriques avec le plus grand mal. Ces dernières me parurent extrêmement pondéreuses pour contenir de l'alcool.

Notre hôte, ne dévia pas un seul instant ses yeux de nous, du moins tant que nous manipulions ses biens. Je remarquais qu'il portait autour du cou un gros collier dont le motif m'était abscons, mais surtout qu'avec sa cape qui le dissimulait entièrement, nous avions l'impression qu'il lévissait. J'avais du mal à soutenir ce regard qui, je suis sûr s'il ne l'avait pas certaines fois détourné, m'aurait rendu fou. Ces yeux, Emma, ces yeux me parurent pouvoir voir au-delà de nos apparences et ainsi savoir ce que nous sommes vraiment.

Lorsque nous eûmes fini, satisfaits du travail accompli, le vieux cocher m'adressa un signe de la main et me dit :

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, mon gars. Rien ne vaut, même pas l'argent, que l'on corrompe son âme.

Cette dernière réflexion eut plus le don de m'accabler que de me rassurer. Je le vis disparaître à grand regret dans les ténèbres. J'eus presque envie de lui demander de partir avec lui, mais mes responsabilités envers le capitaine, mais aussi vous, Emma, me retinrent sur ce navire. Je dois dire que lorsque notre hôte s'enferma dans sa cabine, j'en fus fort soulagé. Une ombre s'est cependant posée sur notre bateau et je ne serai tranquille que lorsque nous aurons atteint notre destination afin que cet homme et sa marchandise quittent notre bord.

Quant à celui qui remporta la prime, ce fut sans conteste Arian, son endurance et sa carrure furent assurément des avantages dans le labeur qui nous avait été imposé. Briggs nous donna quartier libre le reste de la nuit. Nous bûmes à satiété pour célébrer notre appareillage, mais mon cœur bien que largement abreuvé n'est cependant pas à la fête.

* * *

Douze novembre 1872, quelque part sur l'Atlantique

Je n'ai guère eu le temps d'écrire depuis que nous sommes partis. J'aurais pourtant eu maintes choses à raconter de notre voyage.

Comment vous décrire la mer, Emma, avec les mots de ce vocabulaire qui me semble bien terne pour vous en exposer toute la beauté. Je ne me lasse pas de plonger les yeux dans ces flots azurés parfois tirant sur le glauque ou le vert clair. Je crois n'avoir jamais rien vu de tel, même lorsque nous arpentions la campagne new-yorkaise et que nous nous émerveillâmes de fabuleux couchers de soleil et même des champs de blé blond. Rien n'est comparable à terre. Il me suffirait pour achever de vous convaincre de vous narrer que nous assistâmes à des ballets de baleines, que nous vîmes des poissons volants ou qu'à perte de vue nous sommes entourés par des eaux écumeuses. On dit souvent que les odeurs prégnantes d'iode devraient nous assaillir les narines, mais la mer sent bien moins que sur la côte. J'affirme même qu'il n'y a point de parfums qui nous accablent hormis ceux qui nous proviennent de ces maudites cales. Ces soutes me causent en effet bien des tourments. Nous

avons désormais la certitude que ce que nous transportons n'a rien à voir avec de l'alcool dénaturé.

Dès le premier jour, des remugles naissaient de cet endroit et envahissaient le pont jusque dans mes cuisines. Nous prévinmes Briggs, mais le capitaine ne s'en émut point. Quant à mes compagnons, ils s'en inquiétèrent comme moi, mais la plupart ne préféraient pas s'en occuper, de peur de se mettre à dos notre capitaine. Il n'y avait guère que Gottlieb qui partageait mes émotions.

Nous ne voyons jamais l'homme que nous avons embarqué. J'ai demandé à plusieurs reprises à mes compagnons s'ils savaient qui il était, mais personne n'est capable de me répondre. Les marins sont souvent taiseux, ceux-là le sont plus qu'à l'accoutumée. Cependant, à force d'insistance, Richardson me dévoila un peu de son histoire, mais me supplia de ne rien en dire. Il m'affirma que celui-ci s'appelait Wilbur Whateley et qu'il avait fait fortune sur la côte Ouest des États-Unis. Il possédait là-bas une grande société d'armement où ses navires sillonnaient le Pacifique pour approvisionner les grandes cités fondées en Californie. Le bateau sur lequel nous naviguions appartenait d'ailleurs à son entreprise bien que Briggs en possédât une bonne partie des actions. Le second ne sait pas pourquoi Whateley accompagne cette marchandise jusqu'à Gênes alors que d'innombrables personnes auraient pu se charger de ce labeur à sa place, mais il pense que cette cargaison est d'une importance cruciale – ce dont je ne doutais pas au vu du comportement de Whateley – et qu'elle mérite son attention de tous les instants.

Je m'en entretenais avec Gottlieb et celui-ci ne m'en parut guère surpris, il me répondit même :

— Mais à quoi t'attendais-tu, Edward ? Cet homme emmène son trésor en Italie pour le soustraire aux autorités américaines. Il ne serait pas surprenant qu'il aille l'investir en Europe et pourquoi pas en Suisse où, dit-on, l'on fait des conditions avantageuses de placement aux plus fortunés.

— Que racontes-tu ? dis-je. Tu sais bien que l'argent n'a pas d'odeur et que les parfums qui se dégagent des cales sont loin de laisser tranquilles nos narines.

— Quelle blague ! s'exclama-t-il. Es-tu bien naïf Edward pour penser qu'un homme tel que lui puisse être ici pour d'autres

raisons. Il a dû laisser pourrir quelques poissons sur son or pour que nous ne nous doutions de rien et pour que nous n'intentions rien envers son trésor.

— Ne fais pas de bêtises, prévins-je.

— Qui t'a dit que je comptais faire quoi que ce soit ? Je peux comprendre que tu aies peur, mais tu n'empêcheras jamais un homme d'accomplir sa destinée en devenant riche. Ce Whateley peut bien partager son trésor, je suis sûr que si je lui vole quelques pièces, aucune ne lui manquera.

Sur ces derniers mots, il se retourna dans sa couchette pour s'endormir. Cette nuit-là, je ne parvenais point à trouver le sommeil, me demandant ce que pouvaient bien dissimuler ces barriques.

Le lendemain, je chassais ces idées saugrenues. Peu importe que Gottlieb se risque à jeter un coup d'œil à notre cargaison, voire qu'il dérobe quelques biens à monsieur Whateley. Je décidais de ne pas l'accompagner dans ses basses œuvres.

Vous savez, Emma, comme j'aime cuisiner. Je dois dire que le capitaine n'a pas lésiné sur la quantité et la qualité de la nourriture. Il sait comment contenter les cœurs solitaires trop loin de ceux qu'ils aiment. Je me dépense donc à corps perdu derrière les fourneaux, contentant les papilles les plus délicates sauf celles de notre mystérieux passager qui ne daigne jamais prendre ses collations avec nous. Nous ne le voyons d'ailleurs jamais sortir de sa cabine en pleine journée, quant à la nuit il ne fait que de fugaces apparitions pour se rendre dans les cales. Briggs fait toujours en sorte que nous ne puissions pas l'approcher. Qu'il se rassure, cet homme qui a tous les atours d'un spectre n'attire aucun de nous. J'ai l'impression qu'il dégage les mêmes relents que les fûts dans les soutes et cela a le don de tous nous faire fuir comme s'il était porteur de la peste. Je n'ose imaginer les parfums qui doivent régner dans sa cabine

Je passe mes journées à travailler, cela m'évite de trop penser à vous. Parfois, lorsque j'ai du temps libre, je joue avec la petite Mathilda. Je ne croyais pas avoir la patience de m'occuper des enfants, mais cette fillette est vraiment extraordinaire. Enjouée, elle me pose sans cesse des questions à propos de

notre navire, des voiles, de la navigation et de l'océan. Je pense n'avoir jamais vu une enfant plus intelligente. Le capitaine semble apprécier que je m'occupe d'elle. Lui n'en a guère le loisir, car entre ses responsabilités envers nous et ses tracasseries sur la bonne marche de notre entreprise, il n'a pas une minute à lui. Il ne me le dira jamais, mais je lis dans ses yeux une certaine reconnaissance. Quant à madame Briggs, je puis dire que c'est sans doute la femme la plus douce que je n'aie jamais rencontrée, après vous, ma très chère Emma. Je sais que je ne devrais pas écrire cela, mais cette expérience m'a donné follement envie d'avoir un enfant et dès lors que je serai rentré en Nouvelle-Angleterre, je m'ingénierai à nous donner, à vous Emma et à moi, une très belle et prolifique descendance.

* * *

Treize novembre 1872

Mon Dieu – même si je ne crois pas en toi et bien que je te prenne si fébrilement à témoin – quelle folie a conduit Gottlieb à forcer les linteaux de la cale pour aller voir ce qu'il y avait dans ces maudits tonneaux ?

Cette nuit, après avoir passé notre soirée à danser et à rire avec les jumeaux Lorenzen, nous nous apprêtions à nous coucher lorsque Gottlieb Goodschaad a prétexté un besoin que lui seul pouvait contenter. Ce n'est que quelques minutes après que nous avons entendu notre compagnon hurler. Ce cri, je ne peux le décrire que par des mots, mais croyez-moi, ceux que je vais employer sont trop faibles pour décrire toute l'horreur qu'il nous inspira.

Terrifiés, nous nous rendîmes immédiatement sur le pont pour savoir de quoi il retournait, mais nous eûmes beau regarder sur le pont, les mats ou la dunette, nous ne trouvâmes pas le malheureux Gottlieb. Personne n'osait descendre dans la soute dont la porte était ouverte. Je m'y rendis à la seule lueur d'une lune gibbeuse, car nous craignîmes avec une flamme de provoquer une explosion à cause des vapeurs d'alcool – bien que je doute très franchement qu'ils en contiennent. Je me couvris le nez avec ma manche pour ne point respirer les

remugles. Arian me suivait de près. Nous ne vîmes que les fûts proprement alignés baignant dans un brouillard verdâtre qui me fit le plus mauvais effet. J'entendis un gargouillis écœurant provenir de l'endroit le plus sombre de cette soute. Je regardais dans cette direction. Il me sembla aussitôt apercevoir, dans l'éclat timide d'un rayon argenté, une barrique ouverte accompagnée d'un mouvement furtif. J'allais m'y précipiter lorsqu'une voix tonna derrière moi.

— Qu'est-ce que vous foutez là-dedans, monsieur Head ?

Je sursautai et, me retournant, j'aperçus les contours de notre capitaine se dessiner sur l'astre nocturne, lui donnant ainsi des airs de créature nuisible.

— C'est que nous avons entendu un cri. Quand nous sommes arrivés, la porte de la cale était grande ouverte, nous en avons déduit...

— Vous n'avez rien à faire dans la pièce réservée à la cargaison, me coupa-t-il. Sortez tout de suite.

J'osai un regard circulaire dans la salle. Gottlieb pouvait assurément se trouver allongé dans la soute sans que nous ne puissions l'apercevoir à cause de ces nuées glauques. Nous ne pouvions raisonnablement le laisser ici, dans cette odeur de poissons putréfiés.

— Sortez-vous, dis-je, insista Briggs avec un ton mêlant agacement et colère.

La mort dans l'âme, j'obtempérai pour rejoindre Arian qui était déjà dehors. Lorsque j'empruntai les escaliers en bois, les marches gémirent sous mon poids et les frères Lorenzen me saisirent sous les aisselles pour m'aider à sortir.

— Vous deux, refermez-moi cette fichue porte, ordonna Briggs à Volkert et Boz. Que je ne reprenne personne à descendre dans les cales sans mon autorisation, sinon je considérerais cet agissement comme un vol, pire comme le début d'une mutinerie. Vous savez ce qu'encourent les marins pour ces actes de trahisons.

— Où est Goodschaad ? demanda Gilling.

— Je crois que c'est lui qui a poussé ce hurlement, dis-je.

— Alors que tout le monde se mette à sa recherche et que pas un endroit hormis ces soutes et les appartements du capitaine ou de notre hôte ne restent vérifiés, commanda Richardson.

Nous aperçûmes Whateley et sa longue toge noire qui protégeait autant son corps que son visage, murmurer à l'oreille de Briggs. Je fus le seul à entendre le capitaine répondre dans un souffle terrifié.

— Je vous assure, monseigneur, que plus personne ne s'osera à côté de vos biens.

— Il en va de votre vie, capitaine, car le maître m'écoute et il pourrait être fort contrarié par vos services, susurra Whateley avec une voix de serpent.

De quel maître voulait-il parler ? Je ne saurais le dire, mais cette réflexion eut don de provoquer en moi un vif malaise. Je crois qu'il le ressentit, car il tourna le regard vers moi, du moins vis-je deux pupilles enflammées d'un brasier cyan parmi les ténèbres de son visage. Ces yeux étaient si sinistres que je crus en être maudit. À ce moment cependant, seul m'importait le sort de Gottlieb et nous ne ménageâmes pas nos efforts pour le retrouver. Bien que nous passâmes une bonne partie de la nuit à retourner chaque coin de ce navire, nous restâmes bredouilles. Nous ne vîmes même pas un seul indice qui aurait pu trahir sa présence ou celle d'une lutte avec un quelconque membre de l'équipage. Nous redoutâmes ce qui allait être décidé par le capitaine, mais après presque trois heures, il déclama la sentence.

— Messieurs, Gottlieb Goodschaad est certainement tombé à la mer. Nous ne pouvons plus que prier pour le salut de son âme. Que notre Seigneur dans sa grande miséricorde l'accepte auprès de lui.

Chacun retourna alors dans sa cabine, la mine déconfite. Chacun sauf moi qui ne pouvais concevoir que tous les moyens furent mis en œuvre pour le retrouver.

— Capitaine, dis-je. Nous avons tout fouillé sauf ces cales.

— Que racontez-vous, monsieur Head ? Lorsque je suis monté sur le pont, je vous y ai trouvé.

— C'est que je n'ai pas eu le temps de...

— Il suffit. S'il avait été en bas vous l'auriez vu et de toute façon mieux vaut qu'il n'y soit pas, car, sinon, vous connaissez le sort qui est réservé aux voleurs.

Je ne le connais que trop bien, en effet. Ayant accusé cette fin de non-recevoir, je décidais à mon tour de regagner la

chambrée, mais, à l'heure où j'écris ces lignes, sur le pont de la dunette, je ne parviens pas à détacher le regard de cette grosse porte qui mène aux soutes et j'imagine Gottlieb en train d'y mourir à petit feu. Faites que je me trompe et que cette mer lui serve désormais de suaire.

* * *

Quatorze novembre 1872

Mes compagnons et moi avons peur. Ce qui se passe sur ce navire n'est pas normal. La disparition de Gottlieb a obscurci nos raisons bien que beaucoup affirment qu'il a dû glisser dans l'océan tant il était saoul. Je ne le crois pas. Goodschaad avait bien moins bu que nous et il semblait s'être justement ménagé pour regarder dans ces barriques. Je gage que ce qu'il a trouvé ne ressemblait pas, même de loin, à de l'or. Mon sommeil est hanté par ce gargouillement que j'ai entendu dans les cales. Quelle créature est capable d'émettre un tel son ? Je ne le sais pas, mais je redoute désormais de partager notre promiscuité avec elle.

Comme pour nous éreinter un peu plus, j'ai entendu cette nuit, en provenance de la cabine de notre hôte, un chant déclamé dans une langue inconnue. Ses intonations n'avaient rien d'humain. Mon Dieu, faites que nous atteignions rapidement notre destination.

* * *

Quinze novembre 1872

Toujours ces chants. J'ai remarqué que chaque nuit notre hôte se rend aux cales. Il y est accompagné par notre capitaine. Je pensais qu'il faisait en sorte que notre voyage se déroule le mieux possible, mais force est de constater qu'il est de mèche avec ce Wilbur Whateley.

Le second était de quart. Il sait sûrement ce qu'il se passe ici et il me paraît être un homme abordable pour que je lui pose ouvertement la question. C'est ce que je ferai dès que

j'en aurai l'occasion. D'ailleurs, il paraît tout autant affecté que moi des derniers événements.

Arian Martens a vu que je n'allais pas bien. Il m'a donné une bible pour m'aider. Elle comporte une dédicace sur sa couverture : « Que ce livre te guide dans les ténèbres. » Celle-ci est signée d'une superbe écriture : Mildred Martens. Il s'agit sans doute de la mère de mon compagnon. Je n'aurais jamais cru que cela m'aiderait, mais je dois admettre que je suis moins terrifié à savoir qu'en louant notre Seigneur, je suis un peu moins seul pour lutter contre les maléfices qui opèrent à notre bord.

* * *

Dix-sept novembre 1872

Jésus-Christ, notre Sauveur aide-moi contre la folie de notre capitaine et de son hôte.

Comme je l'avais prévu, j'ai profité de ce que notre capitaine était fort occupé pour aller trouver Albert et lui parler de toute cette histoire. Il refusa tout d'abord d'évoquer autre chose que notre navigation et les problèmes quotidiens du bord, je décidais cependant d'insister.

— Te révéler certaines choses pourrait me coûter la vie, me murmura-t-il avec terreur.

— Oui, mais ne serions-nous pas plus forts si nous savions exactement à quoi nous attendre ? répondis-je.

— Tu as peut-être raison ! s'exclama-t-il finalement.

Je crois qu'il avait besoin d'alléger son âme.

— N'en parle pas aux autres, car je suis sûr qu'aucun d'entre eux ne nous croirait, pire encore ils pourraient dire à Briggs que je complotais ou que je prépare une mutinerie, insista-t-il. Il est plutôt méfiant en ce moment.

Je le lui promettais, ce qui eut l'air quelque peu de le soulager.

— Tu es de sa famille ! dis-je.

— Raison de plus pour qu'il pense que je veuille prendre le commandement de ce navire.

— Quelles relations a-t-il avec Whateley ?

— Un genre de pacte les lie tous les deux. Le fils de Benjamin, qui est à terre à l'heure où nous parlons, était encore fort

malade il y a seulement quelques mois de cela. Briggs a rencontré Whateley lorsqu'il cherchait un moyen de le guérir. Les médecins affirmaient qu'il était atteint par un syndrome incurable. Chacun d'entre nous s'attendait à sa mort imminente. Pourtant, dès lors qu'il rencontra cet homme tout changea. Whateley lui administra un étrange remède et le garçon se trouva presque aussitôt remis sur pied. Nous louâmes Dieu, mais Benjamin, lui, s'était éloigné du chemin de notre église et ne parlait plus que de son mystérieux bienfaiteur. C'est à cette époque qu'il évoqua pour la première fois un voyage qu'il devait accomplir à Gênes pour le compte de cet homme. Il se retrouva soudainement possesseur d'une partie de ce navire, alors que je ne lui connaissais aucune fortune personnelle. C'est à cette époque qu'il me demanda de composer un équipage pour partir affronter l'Atlantique. C'est ce que je fis et c'est ce qui explique ta présence parmi nous.

— Et pour Whateley ?

— Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois avant notre embarquement. C'était dans un petit village californien loin de toutes les grandes cités de la côte ouest, un bourg qui s'appelle Samoa entre les villes de Mac Kinleyville et de Cutten. Il est très au nord de l'état, y accéder n'a pas été chose facile. C'est une localité le long du Pacifique qui a été désertée par la modernité. Là-bas il y a un grand palais qui domine la mer sur un éperon rocheux et qui revêt sur ses façades lépreuses des motifs océaniques – coquillages, crustacés et poissons.

— Les mêmes que sur la calèche ?

— Tout à fait ! À ses pieds s'étend un bourg misérable qui ne vit que de ce que lui fournit l'océan. Il possède néanmoins un grand port avec quelques navires notables. Ceux-ci ramènent maints trésors de ses expéditions, dit-on, en Asie, mais aussi vers des îles de Nouvelle-Zélande, notamment celle inhabitée de *White Island*. Je ne sais pas avec qui ils commercent là-bas, mais ce marché semble extrêmement profitable à la société de Whateley. Quant à Whateley lui-même, il ne se déplace jamais sans sa toge. De mémoire d'homme, personne n'a jamais aperçu son visage. Il y a même certaines personnes qui affirment qu'il vit depuis plusieurs siècles et qu'il a des relations privilégiées avec les forces de l'au-delà. Je n'en croyais rien jusqu'à passer une nuit dans son domaine. J'ai failli en

devenir fou. Il y a sur les murs de sa demeure des tableaux terrifiants contant la supériorité de divinités cosmiques, des palais cyclopéens immergés où dorment des créatures dont la forme dépasse l'entendement humain. Que dire de celui qui représente Wilbur Whateley lui-même et dont tu ne pourrais soutenir le regard. Plus encore, le ressac des vagues se fait entendre dans les fondations du château, mais surtout des chants qu'un gosier humain ne pourrait prononcer.

— Des chants ? Les mêmes que ceux que nous entendons la nuit sur le navire ?

— Ceux-là mêmes ! répondit Richardson. Je ne sais pas quelle est la teneur du pacte qui les lie ensemble, mais il est assurément contre nature. Maintenant, laisse-moi, je dois encore tenir cette barre pendant de nombreuses heures avant de prendre du repos. Je dois avoir les idées claires si je veux y parvenir. Quant à l'histoire que je viens de te raconter, oublie-la.

Je savais que je n'obtiendrais plus de réponses de sa part. J'aurais tant souhaité qu'il me parle de ce qu'il y avait dans ces barriques, notamment, mais le savait-il lui-même ? Je me détournais de lui lorsqu'il m'arrêta.

— Encore une chose, Edward. Ne retourne jamais dans les soutes si tu veux revoir un jour ta fiancée.

Vous ne pouvez imaginer comme ces derniers mots me hantent encore. L'idée même de vous perdre, Emma, m'étant tout à fait insupportable. Pauvre Richardson, sans doute n'aurait-il pas dû me parler, car à l'heure où j'écris ces lignes, il ne fait certainement plus partie de notre monde. Au petit matin, alors que nous aurions dû le trouver à la barre sur le gaillard arrière, il s'était volatilisé tout comme avait disparu Gottlieb avant lui. Ce fait émut plus que de raison l'équipage hormis, Wilbur Whateley et Benjamin Briggs. Désormais, je crains chaque instant d'être le prochain sur la liste des disparus.

* * *

Vingt-cinq novembre 1872

J'ai passé trois jours dans une tranquillité toute relative, car nous n'avons pas entendu le moindre chant et nous n'avons

pas vu Whateley errer sur le pont. À croire que l'auteur de cette malédiction était Arthur Richardson et non notre capitaine. J'ai honte de penser que je suis presque soulagé que le second ait disparu. Après réflexion, je suis finalement convaincu qu'il était la source de tous nos problèmes. Je me suis lancé à corps perdu dans mon travail et ma cuisine a rasséréné les cœurs. Nous chantons à nouveau dans les coursives et ce n'est pas pour déplaire à madame Briggs et à la petite Mathilda.

* * *

Vingt-six novembre 1872

Sans doute Briggs et son maître se sont entendus pour apaiser les tensions présentes sur le navire et empêcher que nous ne nous intéressions de plus près à la marchandise. Nous sommes encore cinq membres d'équipage si je ne compte pas madame Briggs et sa fille. Ils ne sont finalement que deux contre nous. Nous pourrions aisément les passer par-dessus bord si nous le souhaitions et je pense qu'ils ne veulent pas prendre le risque d'une mutinerie.

Après mon service, j'ai passé mon temps libre avec la petite Mathilda et je me suis encore émerveillé de son intelligence.

— Et si nous jouions à cache-cache ? proposai-je

— Oh oui ! me répondit-elle avec l'engouement caractéristique des enfants.

— Je compte le premier, dis-je.

Et aussitôt, elle partit pour trouver un endroit où je ne pourrais pas la trouver. Alors que je commençais mon décompte, Boz passa à ma hauteur.

— Elle t'a à la bonne, la fille du capitaine, m'indiqua-t-il. Si tu continues comme ça, tu vas bientôt faire partie de la famille.

Je haussai les épaules en riant. Dès que j'atteignis zéro, je commençai à chercher. Je descendis les escaliers du gaillard arrière pour me retrouver à côté du grand mat. Le vent soufflait doucement dans les voiles. À peine eus-je dépassé le premier quart du navire que je vis la fillette penchée au-dessus de la soute.

— Je m'appelle Mathilda et toi comment tu t'appelles ?

Je me demandais à qui elle pouvait bien parler. Sans doute un membre de l'équipage s'était osé dans la cale. Je m'approchais.

— Pourquoi tu vis ici ?

Je constatais que la lourde porte était bien fermée par la grosse chaîne et son cadenas rouillé.

— À qui parles-tu ? demandais-je

— À l'enfant qui vit dans le noir, me répondit-elle sans émotion.

Je regardais par un interstice du plancher. Je n'y vis qu'une ombre opaque à peine crevée par le soleil de plomb. La puanteur était cependant plus accablante que d'habitude.

— Il n'y a rien là-dedans ! affirmai-je en me couvrant le nez de dégoût.

— Mais si, tu n'as pas bien regardé. Il ressemble à un monstre.

Je regardais plus précisément lorsque je vis deux yeux érubescents me dévisager avec une cruauté que je crus impossible à un être vivant. Ils ressemblaient en tout point à ceux d'une pieuvre. J'en tombais à la renverse. J'ai aussitôt attrapé Mathilda sous les aisselles puis je l'ai confié à madame qui s'inquiéta outre mesure de me voir si blême. Sans lui dire mot, je courus jusque dans ma cuisine pour m'emparer d'un couteau et m'y enfermer. Mon Dieu, protège-moi de toute cette folie.

* * *

Vingt-sept novembre 1872

Il a fallu toute la patience de mes compagnons pour me faire sortir de mon antre. Lorsque le capitaine arriva pour s'enquérir de ma santé, je lui racontais avec hésitation toute mon expérience.

— L'effet conjugué de l'alcool et du soleil. Il n'est pas rare que certains marins, surtout les plus jeunes, soient l'objet d'hallucinations.

— Mais je n'ai pas bu depuis plusieurs jours, m'sieur Briggs, protestais-je.

— Alors c'est la fatigue. Une bonne nuit de repos et il n'en paraîtra plus rien.

Je préférerais ne plus contester, car tous mes compagnons me regardaient comme si j'étais devenu fou, seul Arian avait de la compassion qui se reflétait dans ses yeux. J'allais me coucher. Le capitaine me donna une infusion qui, dit-on, avait le pouvoir de calmer les nerfs. Je l'ai bu sans rechigner et alors que j'allais m'assoupir, Martens s'assit sur mon lit.

— J'irais voir si tu veux, me dit-il.

— Voir quoi ? demandais-je.

— Eh bien s'il y a un monstre dans la cale. Je suis de quart cette nuit, rien de plus simple pour moi.

— Non, n'y va pas, suppliai-je.

— Qu'est-ce que je risque ? Au mieux, y'aura rien, — c'est ce que je pense —, au pire le Seigneur défend toujours ses brebis.

Il me montra le crucifix qui pendait à son cou.

— Crois-moi ! Je connais sur le bout des doigts toutes les prières pour éloigner Satan. Dors tranquille maintenant et ne t'inquiète pas.

Arian avait sans doute raison. Dieu protège toujours les justes. Tout ceci ne devait être qu'un tour de mon esprit.

Le produit de monsieur Briggs agit vite et je tombai dans les bras de Morphée presque aussitôt. Mon sommeil fut cependant teinté par d'horribles cauchemars. Je m'imaginai choir par-dessus le bastingage, poussé par un membre de l'équipage et m'enfoncer dans les eaux froides de l'Atlantique. Je sais nager, mais des mains — du moins c'est ce que je pense être — se refermaient sur mes chevilles et m'entraînaient vers le fond. Dans mon cauchemar, je parvenais à refaire surface quelques secondes, le temps d'apercevoir Whateley sur le pont qui riait à gorge déployée. Son visage, mon Dieu, son visage n'était qu'un magma informe percé par deux yeux cyan. Je replongeais vers le néant, l'eau entraînait par paquets dans ma gorge. Et toujours dans mon rêve, je vis dans les abysses une cité d'où provenaient des lueurs spectrales, puis j'entendis un chant, le même chant que celui que j'avais entendu sur le navire quelques jours plus tôt.

Je me réveillai trempé de sueur et tremblant de tous mes membres. Comme je me levais, la tête me tourna et tout me parut étrangement calme. Je me promettais de ne plus jamais boire l'infusion de Briggs.

Dès lors que j'arrivais sur le pont, je vis les frères Lorenzen occupés à tendre les voiles. Gilling était à la barre. Je me dirigeais vers Boz.

— Alors Edward, as-tu passé une bonne nuit ? s'écria-t-il.

— J'en ai connu de meilleurs, dis-je.

— T'entends, Volkert ? Monsieur échappe aux corvées et il fait encore la fine bouche.

Son frère se mit à rire bruyamment.

— Désolé ! m'exclamai-je dans un sourire. Avez-vous vu Arian ce matin ?

— Arian ? Bon Dieu, qui c'est ça Arian ?

— Arian Martens ! précisais-je.

— T'as dû prendre un sacré coup sur la tête, mon vieux, me répondit-il. Il n'y a jamais eu d'Arian machin-chose dans l'équipage.

— Allons, c'est une plaisanterie !

— Écoute, mon p'tit père, que tu filoutes pour ne pas faire les corvées, passe encore, mais faut pas que tu viennes nous emmerder avec tes histoires à dormir debout. Depuis qu'on est parti, t'arrêtes pas d'essayer de nous faire peur, mais on a les reins solides et tu n'y arriveras pas.

Mon monde s'écroulait. J'avais cependant le moyen de prouver que tout cela n'était qu'un grand mensonge destiné à me piéger. Je courus vers ma cabine pour retrouver la bible d'Arian. Pauvre de moi, à sa place je trouvais une édition originale de *Moby Dick* du célèbre écrivain Herman Melville. Est-il possible que je devienne fou et que j'aie inventé toute cette histoire ? Si Arian n'a rien pu contre eux, lui qui se disait protégé par Dieu, alors personne ne pourra rien faire.

Je pense à vous, Emma, je souhaiterais être en ce moment même dans vos bras réconfortants.

* * *

Vingt-sept novembre 1872

Le temps des chansons et des danses est révolu.

Je suis retourné dans la cuisine, mais je n'ai plus le cœur à composer les menus pour l'équipage. Je sens que l'on m'épie

à toute heure de la journée. Sont-ce seulement des impressions ou ourdissent-ils contre moi un complot ? Je ne saurais le dire, mais un voile opaque s'est posé sur ce bateau tel ce brouillard qui est soudainement tombé depuis que le capitaine nous a affirmé que nous approchions soi-disant des côtes. Tu sais, Emma, qu'il y a parfois une brume opaque qui tombe sur Manhattan et la baie de New York et bien ici le phénomène n'a rien à voir avec celui que nous connaissons parfaitement. Ici, il semble posséder une vie propre. Ces nuées nous donnent l'impression d'évoluer parmi les âmes des défunts. Ces volutes qui nous entourent jouent avec nous, s'enroulent autour de nos corps puis repartent dans de plus hautes sphères. La mer même, qui était jusqu'alors très agitée, est devenue soudainement plus calme comme si nous naviguions désormais sur un lac plutôt qu'un océan. Je n'ai pas une grande expérience de la navigation, mais je suis sûr que ces conditions météorologiques sont anormales. Moi qui aimais le grand large, je peux te dire que je n'ai plus qu'une envie maintenant : rejoindre la terre ferme.

J'ai donc passé la journée à l'intérieur sans que jamais je ne sois seul hormis à un moment où le capitaine, ayant besoin de bras et n'ayant que peu de ressources, commanda aux frères Lorenzen de venir l'aider à affaler certaines voiles — je ne sais d'ailleurs pour quelle raison puisque le vent ne souffle pas. Dès qu'ils furent sortis, madame Briggs vint me trouver.

— J'ai besoin de vous parler, me dit-elle. Vos compagnons jouent contre vous et je puis vous assurer, bien qu'ils vous affirment le contraire, qu'Arian Martens monta bien à bord lorsque nous fûmes au port d'East River.

— Pourquoi ? m'écriais-je.

— Chut ! Ici les murs ont des oreilles. Il nous faut être prudents. Je ne sais pas quel pacte mon mari a signé avec ce Whateley, mais je puis vous dire que celui-ci est assurément diabolique. Je sais aussi que nous ne nous rendons pas à Gènes en Italie, mais vers une destination dont il n'a pas voulu me révéler le nom. J'ai décidé de vous parler depuis que j'ai vu la carte sur le bureau de Benjamin. Il y a dessiné une croix sur une île sans nom. J'ai regardé dans un Atlas et ce morceau de terre n'est retranscrit dans aucun des documents que j'ai pu jusqu'alors

compulser. Je n'ai qu'une chose à vous demander, monsieur Head. Peu importe que je disparaisse dans cette expédition ou même que Benjamin soit emporté par ses démons, mais je ne veux pas que Mathilda périsse avec nous. Vous êtes un homme courageux, bien plus que ces Lorenzen que mon mari a achetés à fort prix pour qu'ils se taisent. Je suis sûre que vous trouverez un moyen de nous sortir de ce piège.

Sans mot dire, je pris les mains de Sarah dans les miennes, elles étaient froides, mais douces. Cela me réconforta quelque peu, mais rassurez-vous Emma, car vous savez que mon cœur vous est totalement acquis. Tout comme Briggs avait signé de son sang un contrat avec Whateley, je scellais le mien avec Sarah Briggs.

Il faut que j'éclaircisse toute cette histoire sous peine de tomber dans la démence. J'ai décidé, cette nuit, de me rendre dans la cabine de Wilbur Whateley et d'y trouver les causes de tous nos malheurs, mais surtout un moyen de prouver que je ne suis pas fou.

— Je vous promets que je sauverai Mathilda, promis-je à madame Briggs.

* * *

Vingt-huit novembre 1872

J'ai désormais la certitude que Briggs et son compère nous emmènent tout droit vers de fabuleux périls.

Cette nuit, j'ai réussi encore une fois à échapper à la vigilance des Lorenzen. Cela n'a pas été difficile puisque, comme à leur habitude, ils se sont abrutis d'alcool tandis qu'Andrew Gilling était de quart à la barre.

Alors qu'ils ronflaient bruyamment, je me suis dissimulé dans les ténèbres du couloir attendant que le sieur Whateley daigne procéder à sa promenade nocturne. Je puis affirmer que ce dernier est plus que prévisible et sans doute trop confiant, car dès qu'approcha minuit, il sortit comme à chaque fois de sa cabine tout en laissant sa porte ouverte. Il ne me fallut guère de temps pour me précipiter à l'intérieur de sa chambre tandis qu'il furetait sous la clarté lunaire.

Comment décrire ce que j'y ai vu ? Sur des étagères s'étaient des piles de livres tous plus étranges les uns que les autres. Je suis sûr que ce genre de grimoire ne peut être trouvé dans aucune bibliothèque de ce monde. Plus encore, je vis dans une boîte des bijoux qui ressemblaient plus à de la verroterie qu'à autre chose, mais qui représentaient des créatures boursoufflées, des monstres marins que l'imagination humaine ne pourrait concevoir. Il y avait partout des objets couramment utilisés pour les cérémonies : candélabres, bougies, coupes. Je ne sais pas à quel culte Whateley rend hommage, mais cet équipement n'augure rien de bon. La chose la plus terrifiante que j'aie pu voir reste sans aucun doute ce grand tableau placé au-dessus de son lit et qui le représente. Je ne sais pas quel peintre a pu réaliser une telle œuvre, mais je sens derrière chaque touche de pinceau plus de mal qu'il m'en a été l'occasion d'en voir en une seule vie. Dans un cartouche sur le cadre était inscrit « Innsmouth, 1554 » ce qui me laisse présager que Wilbur Whateley est assurément un vieux monsieur, un vieux monsieur de plus de trois cents ans. Impossible, me direz-vous, je n'ose moi-même imaginer que cela soit vrai, même si le témoignage de mes yeux m'assure ne point avoir rêvé.

Avant de partir, je vis sur son bureau, un gros livre parcheminé intitulé *Nécronomicon*, écrit en des temps anciens par un certain Abdul al-Hazred. Je ne puis comprendre que l'on vénère ainsi un simple recueil. Le grimoire était entouré par des cierges noirs et de l'encens que je dirais composé de varechs. En osant feuilleter ses pages, je n'y ai recensé qu'un fatras d'inepties à propos des choses de l'au-delà, de divinités cosmiques appelées les « Grands Anciens » qui régissent notre monde ou qui dorment loin de notre civilisation en attendant le moment opportun pour nous asservir. J'y ai vu surtout une gravure représentant l'île sans nom vers laquelle nous sommes censés nous diriger. Je sais désormais que si nous atteignons ses rives, il en sera fini de nous. C'est une lande rocailleuse entourée de hautes falaises qui rend son accès très difficile, mais pire encore, qui, si vous arrivez à entrer dans ses terres, vous empêche d'en ressortir. Là-bas, il y a le temple d'une entité dont la description m'accable. Cette chose vivait déjà lorsque l'Homme venait de sortir du moule de la création

et qu'il était encore imparfait. Ce palais est, dit-on, une sorte de « catalyseur ». Je ne sais pas ce que ce dernier mot signifie, mais il n'augure rien de bon à mon oreille.

Je suis ressorti de la chambre de Whateley et j'ai attendu qu'il y revienne pour connaître ce que nous transportons dans nos cales. Il ne me fut pas difficile de passer inaperçu avec le brouillard épais qui régnait à l'extérieur. Je n'aurais jamais cru que l'école de la rue, les compétences que j'ai acquises pendant mon enfance à New York m'auraient été si utiles. Crocheter le cadenas n'a pas été un véritable écueil et dès que la chaîne fut enlevée, je me suis engagé dans les soutes.

L'odeur qui régnait était encore plus terrible que dans mon souvenir, comme si on avait laissé pourrir un cadavre sous un tas de varechs décomposés et, vous ne le croirez pas, Emma, c'est exactement ce que je découvris dans ce lieu qui hante désormais ma raison. Au milieu des fûts, plusieurs dépouilles étaient allongées. Je n'aurais pas pu reconnaître ces hommes, car leur visage n'était plus qu'un magma informe de chairs laminées et leurs corps avaient fait l'objet des morsures les plus cruelles. Tout au plus vis-je que ces vêtements appartenaient jadis à Arian et Gottlieb.

J'allais partir, atteint par une profonde nausée lorsque j'aperçus sortir d'une barrique une créature que nul ne pourrait imaginer. Elle faisait moins d'un mètre de haut pour pouvoir être contenue dans ce tonneau. Sa peau, si l'on peut qualifier cette matière comme étant un derme, ressemblait à un cuir épais et verdâtre qui tranchait avec la nuance crayeuse de son abdomen. Quelques protubérances écailleuses, luisantes et visqueuses apparaissaient par endroits, et ce, sans une réelle logique. La colonne vertébrale était parfois transpercée par des squames acérées. La forme d'ensemble, vaguement anthropomorphe était terminée par ce que je qualifierais d'une énorme tête de poisson, car aucun autre mot ne me vient de suite à l'esprit. À la base de son cou palpitaient deux ouïes verruqueuses qui s'emballaient parce qu'elles voulaient aspirer de façon écœurante et grotesque une eau qui n'existait pas.

Croyez-moi, ce n'était cependant pas le plus atroce, car ses yeux globuleux étaient dénués de toute paupière et son crâne d'appendice nasal. La mâchoire avait tous les atours d'une

cathédrale de crocs disparates. Les lèvres ressemblaient à une énorme ventouse. Elle se déplaçait par petits bonds, des nageoires atrophiées ne lui permettant guère de se mouvoir convenablement à l'air libre. Cette chose n'était assurément pas humaine, mais elle me donna la sensation qu'elle dut l'être en un temps très ancien, Emma. Elle n'était pas non plus encore le monstre qu'il devrait être dans sa plus terrifiante et éclatante vérité. Vous savez que je me passionne pour l'anatomie, ce que vous m'avez dit être souvent un étrange passe-temps. Mes connaissances dans ce domaine me certifient que j'ai raison. Forme imparfaite, elle ressemblait plutôt à une chrysalide qui finirait par éclore d'une horreur sans nom. Elle se dirigea avec maladresse vers un cadavre et commença à en engloutir des morceaux. Les bruits atroces de succion me plongèrent dans une épouvante indicible. Je sortais haletant de la cale tout en refermant la porte avec précipitation. Le verrou me sembla être une bien piètre barrière contre ce qui dormait en bas.

C'est décidé, nulle rédemption à attendre de mes compagnons, la nuit prochaine je partirai de ce bateau en compagnie de madame Briggs et de Mathilda. En mettant quelques provisions dans une chaloupe, nous devrions atteindre les contre-forts du Portugal ou de l'Espagne rapidement. Du moins, je l'espère. Et si nous devons mourir sur cet océan, peu importe, car nous partirions loin de cette bête qui ne nous considère que comme des animaux de boucherie.

* * *

Vingt-neuf novembre 1872

Pauvre de nous ! Nous ne pourrions pas fuir comme je l'espérais. À peine nous étions-nous levés que nous entendîmes quelqu'un hurler depuis l'extérieur : Terre. Nous sortîmes avec précipitation. Voir le ciel fut pour moi un premier choc, car, bien que le brouillard eût totalement disparu, les nuées qui s'amoncellent désormais au-dessus de nous sont si opaques que le soleil n'arrive qu'à peine à les transpercer. L'ombre

est ici partout présente, si bien que nous vîmes même ce damné Whateley arriver sur le pont et affronter ce qui aurait dû être le jour.

L'île est plus horrible encore que je ne l'avais imaginé. Les hautes falaises paraissent inexpugnables et comme si ce fait n'était pas suffisant en lui-même pour nous épouvanter, une étrange civilisation avait sculpté, avec je ne sais quel moyen qui dépasse l'entendement humain, des masques rocaillieux témoignant qu'il y eut ici, il y a fort longtemps, une civilisation qui vénérât des divinités inconnues et terrifiantes. Sans doute, dans cette partie du monde, l'évolution humaine avait pris une direction différente que partout ailleurs sur notre planète. Il y avait des visages de créatures marines, d'autres portant tentacules et multiples yeux que je ne pourrais qualifier, certaines ayant tous les atours de chairs. Même le plus éminent des biologistes n'aurait pas pu ranger ces monstres dans les classifications connues.

— Messieurs Lorenzen, appela Briggs. Préparez les chaloupes, nous partons explorer ce morceau de terre.

Je retournais dans mes cuisines.

— Ne partez pas, monsieur Head, vous allez nous accompagner, ajouta-t-il.

— C'est que je n'y tiens pas particulièrement, osai-je.

— Ce n'est pas une demande, c'est un ordre.

J'étais acculé. Il ne fallut guère de temps pour que les jumeaux préparent le vaisseau qui nous conduirait vers la côte. Nous laissâmes derrière nous madame Briggs et sa fille. Whateley était avec nous. Debout, à la proue, il embrassait d'un regard cette maudite lande.

L'eau était aussi noire que ne pouvait l'être la suie, si bien que même lorsque nous atteignîmes la plage, nous n'en apercevions même pas le fond. Nous hésitâmes à y plonger les pieds, sûrs qu'il s'agissait là d'un poison. Nous marchâmes sur la grève puis dans une passe naturelle qui nous conduisit jusqu'à des marches taillées à même la roche. Ces escaliers issus des esprits les plus torturés s'enfonçaient dans ce qui avait tous les atours de la mâchoire d'un crâne humain dont le cri d'épouvante resterait éternellement muet. Les orbites vides nous dévisageaient dans une expression terrifiée.

Les gravures étaient ici plus précises : une multitude de têtes humaines, des êtres anthropoïdes enchaînés qui vénéraient les mêmes divinités que nous avons vues précédemment, des œufs oblongs qui paraissaient flotter dans un ciel sans étoiles. J'y reconnus les profondeurs du cosmos. Se pouvait-il que les choses qui avaient autrefois foulé cette terre provinssent du fin fond de l'espace ? J'en aurais douté si je n'avais pas vu dans la cale de notre navire, ces « batraciens » dévoyés. Nulle de ces choses ne pouvait avoir été enfantée par notre terre.

Nous arpentâmes ces escaliers interminables jusqu'à finalement atteindre le sommet des falaises. En haut, dans une petite cuvette s'étendait une ville composée essentiellement de blocs de pierres fuligineuses et en son centre s'élevait ce qui me sembla être un lieu de culte, un temple dont le péristyle en partie fracassé était encore supporté par de grandes colonnes doriques.

— L'église est encore debout, persifla Whateley. Ne nous attardons pas.

Je n'avais nulle envie de m'y rendre, au contraire. N'oubliez pas que la cité construite ici ressemblait à ce que vous avez l'habitude de voir dans notre monde, Emma. Elle n'a même pas un rapport, même lointain, avec ce que pourraient être les rues de New York. Point de gratte-ciels ou de larges avenues tracées au cordeau. Ici tout semble avoir été construit en dépit du bon sens selon une géométrie que je qualifierais de non euclidienne. Les matériaux qui composent les demeures ont une couleur verdâtre qui laisse envisager qu'elles furent pendant longtemps immergées. Les maisons ne disposent d'aucun confort et ne sont pas fonctionnelles. Les venelles sont étroites ce qui me laisse envisager qu'on se cachait ici et avec opiniâtreté des faibles rayons solaires. Les ténèbres règnent plus que partout ailleurs et elles sont si épaisses qu'elles en sont presque palpables.

Je regardais de chaque côté avec l'appréhension qu'une bête cauchemardesque fonde sur nous. Je craignais à l'aplomb de chaque mur et à chaque croisement de rues que nous tombions nez à nez avec un habitant de ces domaines putréfiés. Même les Lorenzen, bien qu'équipés chacun d'un fusil, étaient

pétris d'effroi. Je savais, alors que je ne l'avais pas vu, que nous étions épiés depuis certaines frondaisons.

Nous traversâmes des artères que nous savions avoir été abandonnées à la hâte. N'importe quel être sensé aurait fui tout comme les anciens habitants, mais nous, au contraire, nous avançons, en dépit de la raison, au-devant de fabuleux dangers. Lorsque nous arrivâmes au pied des escaliers du temple, nous embrassâmes du regard une grande fresque. J'en suis sûr désormais, ici résidait autrefois une horreur cosmique, une entité qui n'est répertoriée dans aucun livre hormis dans ce *Nécronomicon* que Whateley couve comme un trésor. L'époque où cette ville devait fourmiller est maintenant lointaine, mais je ne doutais pas que quelques maléfices y subsistaient et s'ils devaient être identiques à ceux représentés sur ce mural, alors nous avons toutes les raisons de nous inquiéter.

Nous pénétrâmes dans l'étrange palais, ses dimensions cyclopéennes nous impressionnèrent. Je gage que les Lorenzen n'y entrèrent que parce qu'ils espéraient y trouver de grandes richesses. Tout ici sentait la puanteur marine, les parfums de rance et de décomposition. De grandes statues difformes nous accueillirent, j'avais grand mal à supporter leurs regards marmoréens.

Wilbur Whateley semblait quant à lui tout à fait à son aise. Il avançait comme s'il connaissait chaque recoin de cet endroit, se dirigeant plus à l'instinct qu'à la vue, car même nos lampes-tempête ne parvenaient que difficilement à irradier les ténèbres.

Bientôt nous fûmes dans ce qui avait tous les atours d'une salle de cérémonie. Elle avait été construite sur un immense gouffre, si vaste que nous ne pouvions en apercevoir le fond, bien que les jumeaux s'y évertuaient. Il naissait de ces abîmes des vents mystérieux, porteurs, en plus des traditionnelles odeurs de marée, des remugles de l'infection. Des ponts avaient été construits aux autres points cardinaux. Ils enjambaient les abysses pour atteindre un grand îlot central où s'élevait le cœur du temple. Des colosses monumentaux regardaient un autel en marbre blanc par lequel on accédait par une volée de marches. Ces statues représentaient à n'en point douter les dieux du panthéon de cette civilisation. Sur toutes les

faces des falaises qui tombaient à pic dans l'ombre avaient été sculptés les mêmes visages et motifs que ce que nous avions vu en touchant la grève.

Il y avait aussi de nombreuses créatures surplombant des cartouches que Whateley déchiffrait. Il affirma qu'il s'agissait là de leurs noms et de leurs grades. Il murmura : « Yog-Sothoth, le tout en un et le un en tout. » Cette chose ressemblait à un bloc discontinu de globes iridescents et fluctuants s'interpénétrant et se brisant. « Shub-Niggurath, la chèvre noire des bois aux mille chevreaux » avait été sculpté comme une énorme masse nuageuse en ébullition d'où émergeaient des pattes de boucs, des gueules béantes et des tentacules visqueux. « Nyarlathotep, le chaos rampant » était noir, doté d'ailes et muni de trois yeux qui avaient été peints en rouge. Le dernier que je vis fut celui qui m'épouvanta le plus, et ce mot est bien faible pour exprimer toute la terreur qui investissait dorénavant chacune de mes cellules. Il se nommait « Cthulhu ». Rien qu'à effleurer du regard son corps, je crus en devenir fou. Vaguement anthropoïde, bien que ce mot me semble bien mal choisi pour le qualifier, le monstre possédait une tête qui s'apparentait aux pieuvres et de grandes ailes filandreuses. Sa peau était écailleuse et ses membres terminés par de longues serres que l'on retrouvait traditionnellement chez les rapaces.

— La salle est telle qu'elle fut autrefois. Traversons ! ordonna Whateley dont la voix trahissait l'excitation.

Nous obtempérâmes. La mince maçonnerie dont était faite le pont nous inquiéta outre mesure. L'écho de nos pas se réverbérait jusque dans les profondeurs. Choir ici était synonyme de mort, mais nous atteignîmes enfin l'autre rive. Des colosses de pierre représentant des hommes dévoyés par une nature perverse nous dévisageaient de leurs regards marmorens. J'en ressentis un vif malaise. Ils nous paraissaient si réels que nous avions l'impression qu'ils s'apprêtaient à bouger. Ils se tenaient dans des postures soumises, comme vénérant ce qui se trouvait au centre de cet îlot : l'autel dont la surface polie trahissait encore les traces d'un sang ancien. Des chaînes rouillées témoignaient qu'on y contraignait puis qu'on y sacrifiait autrefois des êtres vivants aux entités cruelles gravés sur toutes les surfaces qui nous entouraient.

Mon effarement fut si grand que je m'apprêtais à m'enfuir, mais, pauvre de moi, je n'avais pas vu que Briggs était derrière moi, et devinant sans doute que j'allais partir me mit un violent coup de crosse de son pistolet à l'arrière du crâne. Je tombais alors, assommé.

Je ne me réveillais que bien plus tard enfermé dans ce qui me semble être une cellule où devaient être contraints autrefois ceux qui furent offerts à ce culte. Je ne sais pas ce que l'on compte faire de moi, mais je crains être l'objet de cruelles attentions. Mon Dieu, que vais-je devenir ?

* * *

Trente novembre 1872, dans le temple de l'île sans nom.

Heureux que j'eusse encore entre les mains ce journal, car il témoignera assurément de ce que nous fûmes et qu'il y a, sur l'océan Atlantique, une île qu'il faudra désormais à l'être humain éviter. Pourvu que ces lignes aident les nôtres à prévoir la destruction de celle-ci et que les Hommes mettent tout en œuvre pour éradiquer la vie profanée qui y a désormais cours.

Je suis provisoirement à l'abri, mais pour combien de temps, je ne saurais le dire, car ces eaux qui nous entourent grouillent assurément de ces créatures dévoyées. Laissez-moi, Emma, vous parlez de cette folle journée que je viens de vivre et qui a bien failli avoir raison de moi.

Alors que j'étais enfermé dans cette prison dénuée d'ouvertures, si bien que je me demandais comment j'avais bien pu être cloîtré ainsi si ce n'est grâce à un puissant maléfice, je cherchais un moyen de m'évader. Il fallait cependant me rendre à l'évidence : seulement équipé de mon journal et d'un crayon de papier, je ne voyais pas comment percer ces murs composés de moellons cyclopéens. Grâce à la lueur blafarde que dispensaient d'étranges moisissures, je percevais encore à leurs surfaces les griffures, les vestiges d'ongles et de sang qui les marquaient. Cela attisa, vous vous en doutez, mon horreur. Accablé, ayant perdu tout espoir, je ne pouvais qu'attendre que Whateley daigne me faire sortir. C'est ce qui finit inéluctablement par arriver alors que j'avais perdu toute notion de

temps et d'espace. Un pan entier du mur disparut devant moi et j'y vis dans l'ombre clair-obscur la forme détestée de Whateley et derrière lui celle de Benjamin Briggs.

— Sortez-le de là et harnachez-le à l'autel, commanda le capitaine.

Boz et Volkert mirent leurs fusils en bandoulière, ils suaient abondamment ce qui trahissait assurément qu'il n'était pas à l'aise et que la situation leur échappait. J'y vis une possibilité qui ne se représenterait pas. Alors que Whateley marchait devant nous avec Briggs, parlant à voix basse des événements à venir, je tentais de convaincre mes anciens compagnons de me libérer.

— Ne voyez-vous pas, dis-je, qu'ils se débarrasseront de vous dès lors qu'ils en auront fini avec moi ?

— Ta gueule et avance, répondit Boz.

— Volkert ! insistais-je. Tu as vu ce qu'ils ont fait à Arian, Gottlieb et sans doute à Richardson ?

— Non ! s'exclama-t-il.

— Eh bien ! Tu n'as qu'à aller jeter un œil dans les cales, parce que tu y trouveras leurs cadavres.

— C'est déjà fait ! s'écria-t-il en colère et me poussant plus féroce dans le dos. Il n'y a rien que des fûts, là-dedans.

Était-il possible que les bêtes les aient entièrement dévorés, j'en doutais. Lorsque j'arrivai dans la salle circulaire, je vis tout autour de l'autel, sous le regard des statues, une partie des tonneaux, j'en dénombrais presque trois cents. Nul doute qu'il s'agissait d'une partie jusqu'alors entreposée dans le navire.

— Êtes-vous devenus fous ? éructais-je. Vous ne savez pas ce qu'il y a là-dedans ? Si vous le saviez, vous vous seriez déjà enfuis.

Rien ne saurait les raisonner. Briggs vint vers moi et sortit un énorme couteau de son ceinturon.

— Capitaine ! suppliais-je. Vous qui sembliez si pieux, pourquoi marchez-vous dans l'Évangile de Satan ?

— J'ai une dette envers lui, me répondit-il en désignant du menton Whateley.

— Aucune créance ne mérite que l'on prenne la vie d'un homme.

— Il a sauvé mon fils.

Mes paroles n'auraient pas plus d'impact sur ses décisions. Pouvais-je raisonnablement demander à un père de sacrifier son enfant au profit d'un étranger, ce que j'étais pour lui sans nul doute ? Il déchira mes vêtements si bien que je me retrouvais entièrement nu devant l'assistance. La honte que me procura la situation était bien moins accablante que l'idée de prochainement mourir. Les frères Lorenzen m'enchaînèrent à la table sacrificielle. Le contact froid du marbre me dispensa un long frisson qui remonta tout au long de mon échine. Je me débattais, mais il m'aurait fallu la force d'un taureau pour réussir à me détacher. Whateley s'approcha alors de moi. Sous sa capuche, ses yeux rayonnaient, tels ceux des serpents. Il récitait d'une voix d'outre-tombe, un vieux poème en prose :

*Au-dessus, l'albatros est suspendu, immobile sur l'air
Et profondément sous les vagues ondulantes
Dans les labyrinthes des grottes de corail
L'écho d'une marée lointaine
Parvient, telle une boule à travers le sable
Et tout est vert et sous-marin
Et personne ne nous a montrés à la terre
Et personne ne sait où ni pourquoi
Mais quelque chose remue et quelque chose essaie
Et commence à monter vers la lumière.¹*

Il s'empara de l'un de ses grigris de pacotille, l'un de ceux que j'avais vus dans sa cabine et continua à prononcer des mots qu'une gorge humaine ne pourrait articuler, mots très certainement issus d'un savoir antique.

— Traversez, mes enfants, vous êtes tous les bienvenus, vous êtes tous les bienvenus dans les ténèbres. Il y a la mort et l'éternité dans les ténèbres, geignit-il.

Les couvercles des tonneaux sautèrent et de chacun émergea une créature dont j'avais entraperçu les contours à la lueur timide d'une lune claire quelques nuits plus tôt. Cette vision d'horreur eut tôt fait d'acculer les frères Lorenzen. Ils pointèrent leurs

1. *Note du transcripteur* : Étrangement, ces paroles seront reprises presque mot pour mot, cent ans plus tard, dans la chanson *Echoes* du groupe Pink Floyd.

fusils vers les créatures. Briggs leva un bras pour leur signifier qu'aucun mal ne leur serait fait.

Les batraciens se mirent alors à chanter à leur tour les mêmes paroles que leur maître : « *Iä, Iä, Cthulhu fhtagn.* » Ces adorateurs, cultistes, monstres – peu importe comment les appeler – tentaient très certainement de faire ressurgir une bête immonde d'un antique passé, car du fond du gouffre qui nous entourait nous parvint la rumeur d'un souffle démoniaque.

C'est à cet instant que Whateley me surplomba et sortit d'un pli de sa robe un grand kriss. Sa main me fit horreur : elle avait tout l'aspect d'un tentacule rosâtre. Ce que dissimulait ce vêtement n'avait assurément rien d'humain. Il s'apprêta à me planter la lame dans le cœur.

— Mon père, regardez, voici que vos enfants vous offrent les chairs innocentes de cette brebis, s'écria-t-il.

Plus aucun espoir ne m'était permis. J'allais servir d'expédient à cette créature quand, par je ne sais quel miracle hormis celui d'avoir si patiemment prié notre Seigneur, il fut atteint en pleine poitrine par la balle d'un fusil qui le projeta en bas des escaliers, à côté du capitaine, presque à l'aplomb du précipice. Je vis dans l'éclair de la déflagration ce qu'était exactement le visage de Whateley : des traits squameux recouverts d'écailles percés par deux yeux qui reflétaient une cruauté infinie. Sa toge à moitié ouverte révéla qu'en guise d'abdomen, il ne possédait qu'un nid de serpents, plutôt de lamproies, qui se lovaient entre elles d'une façon lubrique. Ses intestins immondes qui pendaient de façon grotesque semblaient avoir leurs existences propres comme la tête couverte d'aspics de ce que pourrait être la célèbre Méduse.

La bouche de Briggs se figea sur un cri silencieux lorsqu'il s'aperçut que c'était sa propre femme, Sarah Briggs, qui avait tiré sur son maître.

— Qu'as-tu fait ? Es-tu folle ? lui cria-t-il alors qu'il baissa le canon de son propre pistolet.

— Détachez-le, ordonna-t-elle.

Un batracien dévoyé s'avança en bondissant, elle tira. La tête de la chose éclata sous l'impact si bien que je me trouvais maculé par un liquide épais et verdâtre. Wilbur Whateley se releva tandis que madame Briggs rechargeait déjà.

— Il faut finir la cérémonie, hurla-t-il, sinon le maître ne nous pardonnera pas.

Mais Wilbur savait qu'il ne pourrait plus rien obtenir du capitaine, l'idée même de tirer sur sa femme étant au-dessus de ses forces. Les frères Lorenzen conscients que leurs vies ne tenaient qu'à un fil obtempèrent et me détachèrent. Je me rhabillais en toute hâte et c'est à ce moment-là que le temple se mit à trembler sur ses bases. Une main immense, griffue, comparable à celle que revêtait la statue de ce Cthulhu entraperçu sur les bas-reliefs se posa, énorme, sur le bord de la cavité.

Vous pouvez me croire Emma, elle était aussi grosse que ne le serait une calèche attelée à une dizaine de chevaux. Les fondations de l'édifice tremblaient sur ses bases. Nous courûmes, poursuivis par les enfants de la cruelle divinité. Nous traversâmes un pont qui vacilla dangereusement. J'eus juste le temps de me retourner et de voir Whateley saisi par l'immense bras de cette horreur cosmique qu'il avait réveillée. Il hurlait et je dois dire que cela me contenta outre mesure. Il fut finalement emporté dans les ténèbres de la fosse où nous entendîmes un gargouillis informe. Ce qu'il resta de Whateley, je peux vous le dire, car il ne reviendra plus jamais hanter notre monde. Projeté à travers la pièce, ce qui lui faisait office de jambes, deux poteaux difformes couverts de coquillages et autres algues, s'écrasa contre une paroi et chuta juste devant nous. Nous l'évitâmes de justesse.

Ce qui naissait du précipice putride dépassait l'imagination. Le capitaine Briggs, lui, ne bougeait plus. Il avait entraperçu la créature dans son abîme, son visage ne reflétait plus que de l'épouvante. Il me fit un geste en levant le bras comme s'il disait au revoir à un vieil ami tandis que le temple s'effondrait sur lui.

De la tristesse, voici ce que je ressentis. Étrange sensation, mais je ne crois pas que cet homme fut un jour mauvais. Il fut seulement broyé entre sa responsabilité de père et le poids de ses croyances. Je crois que personne ne peut survivre à un tel cataclysme, personne hormis cette entité. Nous n'avions cependant pas le temps de nous appesantir. Ces choses, les batraciens sortis des tonneaux que seules les profondeurs sont capables d'enfanter, nous poursuivaient. Alors que nous descendions les marches du temple, Volkert fut rattrapé par l'une d'elles. Il tira

plusieurs fois, mais fut emporté par la vague déferlante. Je ne doute pas qu'il finit dévoré comme le furent avant lui les malheureux Gottlieb et Arian. Nous franchîmes les contreforts de la cité, mais Sarah commençait à céder du terrain.

— Ne vous arrêtez pas, hurlai-je.

— Je n'en peux plus, prévint-elle.

— Je vous aiderai alors.

Nous jetâmes le fusil, trop lourd pour elle, puis je la soutenaï sous l'épaule. Je vis du coin de l'œil que de chaque maison de cette impensable cité naissaient d'autres bêtes, non pas comme celles que nous avions vues jusqu'alors, mais d'une forme, stature et atrocité différentes. Nous ne pouvions pas douter qu'elles étaient malveillantes, surtout lorsqu'elles fondirent sur Boz. J'entendis plusieurs fois le malheureux nous supplier, mais nous ne pouvions prendre le risque de nous détourner de notre chemin. Boz avait longtemps eu le choix de ne point emprunter le sentier de la perdition, mais il le fit en toute connaissance de cause. Désormais, il payait pour toutes les mauvaises actions qu'il avait accomplies. Il tira plusieurs fois. J'entraaperçus des bêtes tomber — ce qui me rassura, car cela signifiait qu'elles pouvaient être détruites — puis nous perçûmes un cri, un seul, bref, mais porteur de tant d'horreur qu'il me hante encore. L'enjoué Boz, celui qui cherchait toujours une excuse pour danser ou chanter, n'était plus.

Nous comprîmes peu de temps après, sans pourtant le voir, que les anciens habitants de cette ville se confrontèrent à ceux que nous avions ramenés ici. Les vagissements inhumains qui nous provinrent auraient pu rendre fou n'importe lequel d'entre nous. Je crois d'ailleurs que nous garderons jusqu'à la fin des temps une trace indélébile dans nos mémoires et que jamais nous ne paraîtrons plus normaux à ceux qui nous ont jadis connus.

Nous atteignîmes les falaises où nous ne prîmes aucun repos avant de descendre l'escalier. Nous faillîmes nous rompre le cou maintes fois et par un prodigieux miracle nous arrivâmes finalement à la chaloupe.

— Qu'allons-nous faire pour Gilling ? demandais-je.

— Andrew est mort, me répondit Sarah les traits accablés par le désespoir. Je lui ai tiré dessus parce qu'il ne voulait pas

me laisser partir. Je suis venue vous chercher parce que vous seul aviez la volonté et le pouvoir de nous faire fuir cette île.

Alors que nous fûmes presque à la hauteur du navire, luttant contre les vagues qui tentaient sans cesse de nous ramener sur la grève, nous vîmes sur la lande maudite la divinité, Cthulhu, plus grande encore que ne le sont nos gratte-ciels. Elle hurlait la tête presque dans les nuées. Cette vision m'arracha plus d'énergie encore si bien que nous fûmes rapidement sur le pont du bateau. Mathilda nous attendait prostrée en position fœtale, le dos contre le grand mat.

— Partons avec la chaloupe ! commandais-je.

— Nous avons plus de chance avec ce navire, indiqua Sarah.

— Nous ne pourrions pas le manœuvrer à deux, affirmais-je. Et qui aurait envie de voyager avec ces œufs qui sont dans l'attente d'éclore, ajoutais-je en désignant du doigt la cale où patientaient encore des centaines de fûts.

Il ne me fallut guère plus d'arguments pour la convaincre. Nous prîmes autant de nourriture que nous le pûmes ainsi que les cartes et tous les instruments de navigation.

Vous pouvez me croire, Emma, je ne ramais jamais aussi vite que cette fois-là. Les courants nous furent favorables. Nous faillîmes maintes fois briser notre esquif contre des récifs, mais nous atteignîmes assez rapidement la pleine mer. Le brouillard nous enveloppa de nouveau. Nous entendions encore, pourtant loin de l'île sans nom, les cris rageurs de Cthulhu et de sa progéniture.

Combien de jours nous faudra-t-il pour rejoindre la plus proche côte ? Aurons-nous assez de vivres pour tenir jusque-là ? Aurons-nous la chance de croiser un bateau ? Tant de questions que nous nous posons silencieusement et qui restent sans réponse. D'autres cependant sont tout aussi importantes. Que voulait faire Whateley sur cette île ? Pourquoi Briggs m'avait-il choisi ? Je n'ose imaginer les solutions à ces énigmes.

Il n'y a pas un seul instant où je ne pense pas à toi, Emma. J'aimerais voir ton visage, sentir ta main dans la mienne, te serrez contre moi, même si je sais que c'est sans espoir. Je t'ai quitté et je ne peux pas te faire revenir. J'ai l'impression d'être un damné traînant sa malédiction et je sens que ce n'est qu'une

question de temps. Dès que je dors, je rêve que le monstre me parle. Il me commande de rejoindre les ondes qui s'étendent à perte de vue tout autour de nous. Je me demande pourquoi j'écris tout cela, je ne vois pas ce que cela peut changer. Je sais de toute façon que je ne peux pas te faire revenir.

Edward William Head

* * *

Épilogue – 4 décembre 1872 – Journal de bord du Dei Gratia

Alors que nous naviguions à mi-chemin entre les Açores et la côte portugaise, mon timonier a aperçu un navire qui s'approchait de nous de façon erratique. Il m'a immédiatement appelé et bien qu'au commencement il ne me sembla rien voir d'inhabituel, en y regardant de plus près grâce à ma lunette, je vis que les voiles dudit bâtiment étaient positionnées de manière étrange. J'ordonnais de nous approcher et, bien que nous insistâmes grandement, personne ne répondit à nos signaux. Je commandais pour que nous nous approchions au maximum de ce que je jugeai être un brigantin battant pavillon américain, prenant des risques insensés pour se faire. Lorsque nous fûmes assez prêts, nous constatâmes pour notre plus grande surprise qu'aucune âme ne nous sembla résider à son bord.

Deveau et Wright furent désignés pour monter sur le pont. Leurs premières constatations nous surprirent autant qu'elles nous interrogèrent. Leur conclusion est sans appel : ce navire a été abandonné. Les voiles sont en très mauvais état, certaines ont totalement disparu. Le gréement est très endommagé avec des cordages qui pendent de chaque côté du vaisseau. L'écouille principale a été verrouillée plus que de raison tandis que les deux autres sont restées ouvertes. Les hommes visitèrent les cabines qu'ils trouvèrent dans un bon ordre relatif. Rien ne leur sembla manquer hormis les instruments de navigation ainsi que la plupart des documents de bord. Il y a encore profusion de nourriture dans les cuisines. Ils ont déterminé que seule la chaloupe manquait et que l'équipage avait dû fuir grâce à cet unique moyen. Le journal du capitaine était encore

présent, la dernière entrée date du 25 novembre, le bateau se trouvait alors à environ 700 kilomètres au sud-ouest de l'île de Santa Maria. Rien d'inhabituel n'y a été indiqué.

Je suis allé constater moi-même ces dires. Bien qu'il y ait beaucoup d'eau dans les chambrées, rien n'explique que ce bâtiment ait été laissé ainsi par son équipage. J'ai fait forcer l'écouille principale redoutant y trouver des choses encore une fois inhabituelles, mais là rien encore, hormis beaucoup d'eau de mer – environ 1 mètre 10 – et une bonne partie de la cargaison qui s'avèrent être, après un rapide recensement, 1701 fûts d'alcool dénaturé. Je pense que nous aurons du mal à expliquer ce qu'il s'est réellement passé ici. Les seules hypothèses de mes hommes sont que le capitaine a dû craindre que ces tonneaux ne s'enflamment et qu'ils explosent. Certains disent qu'ils ont peut-être été victimes du grand Kraken ! Quelles inepties, même si les quelques objets et livres que nous avons débusqués dans la chambre de l'un des membres disparus forcent notre raison !

J'ai pris la décision de ramener ce navire jusqu'à Gibraltar. Nous y recevrons assurément une récompense substantielle des assurances pour avoir rapporté ce bateau, cette *Mary Céleste*, et sa coûteuse cargaison à bon port.

Capitaine David Morehouse.



Par-delà la mer
sans sommeil

Yann Quero

Romancier, essayiste et poète, Yann QUERO est l'auteur d'une trentaine de nouvelles et essais sur le fantastique et la science-fiction parus dans : Libération, Solaris, Galaxies, Etherval, Lunatique... et chez divers éditeurs : Arkuiris, Dreampress, Rivière Blanche...

Il a publié cinq romans : L'ère de Caïn ; Le Procès de l'Homme Blanc ; L'Avenir ne sera plus ce qu'il était ; La Tempête de Mozart, et Planète 7. On lui doit aussi la direction de quatre anthologies : Les Maladies du Futur ; Le Réchauffement climatique et après... ; Le Nucléaire et après... ; Les OGM et après...

Son intérêt pour Lovecraft remonte à l'adolescence et s'est prolongé à travers la participation à des jeux de rôles de L'Appel de Cthulhu.

Par-delà la mer sans sommeil

de Yann Quero

Pour moi, il est déjà trop tard et je survis à peine à ce que j'ai vécu, reclus dans l'angoisse et la crainte. J'écris néanmoins ces pages avec le dérisoire espoir que si un funeste destin vous amène à trouver ce récit, les informations que vous y découvrirez vous permettront d'échapper à des créatures dont le souvenir me soulève le cœur et à un culte démoniaque, dont seul un cercle très restreint d'initiés a connaissance. Sans doute est-ce la misérable portion d'humanité subsistant encore en moi qui m'incite à ne pas le taire.

Je suis – j'ai des scrupules à dire *j'étais* – un être rationnel. Même lorsque mon esprit s'est trouvé enfermé à l'intérieur d'un monstrueux corps chitineux, enchaîné au fond d'une mer sans sommeil, par-delà l'horreur indicible que m'inspirait mon abominable condition, je me suis désespérément accroché à l'éducation cartésienne dont j'avais bénéficié.

De fait, mon enfance avait été placée sous le signe de l'excellence scolaire. Mes études secondaires s'étaient déroulées dans le meilleur établissement de Providence – Rhode Island –, où mes résultats m'avaient toujours placé en tête de classe, notamment en histoire, en latin et en grec. Cela m'avait légitimement permis d'envisager une carrière dans la voie qui me passionnait : l'archéologie.

Mes parents furent un peu déçus. Mon père aurait préféré que je reprenne l'usine familiale de composants électroniques pour en faire une des plus grandes firmes américaines du

XXI^e siècle. Grâce à l'essor des mémoires biologiques et des circuits neuronaux, les États-Unis avaient en effet réussi à se remettre en selle dans le commerce de la haute technologie face à leurs féroces concurrents asiatiques. De son côté, ma mère s'inquiétait que son fils unique ne risque de partir vers les contrées mal famées d'Europe, sans même parler du Moyen-Orient. Son éducation dans la haute bourgeoisie du Massachusetts l'avait rendue quasi phobique à tout ce qui était sécurité et surtout hygiène. Elle se montrait méfiante vis-à-vis de tout ce qui ne venait pas de notre beau pays, au point que je me demandais parfois comment elle avait pu épouser mon père, James Flaherty Sr, dont la mère était Mexicaine... Ces éléments ne les amenaient guère à apprécier ma passion, mais que n'auraient-ils accepté pour faire plaisir à leur enfant chéri. Pour ma part, même si mon éducation bien-pensante et chrétienne m'empêchait de me l'avouer clairement, je n'étais pas mécontent à la perspective de prendre de la distance par rapport à ces tendres pressions étouffantes.

L'Antiquité grecque m'attirait tout particulièrement. La nuit, je rêvais de fouler des salles secrètes sous le Parthénon ou d'excaver un nouveau temple oraculaire à Delphes. Lorsque je m'inscrivis en Licence à l'Université Miskatonic d'Arkham, je privilégiâi d'ailleurs les cours sur la civilisation hellénistique et les langues anciennes de la région, pensant maximiser ainsi mes chances d'obtenir une bourse pour étudier les ruines de cet archipel méditerranéen. J'aurais d'ailleurs probablement entrepris une thèse sur ses vestiges antiques si, voilà cinq ans, ma route n'avait croisé celle du professeur Gladstone.

Suite à une erreur administrative, il m'avait manqué un enseignement d'aire culturelle non occidentale pour valider mon Master. Les cours réellement intéressants étaient complets, et je n'étais guère tenté par les mondes chinois ou polynésien. Je me rabattis donc par défaut sur un enseignement portant sur l'Arabie au temps du califat omeyyade. L'horaire du vendredi de 16 heures à 18 heures n'était pas formidable, tandis que l'époque tardive comme la zone géographique étudiée m'intéressaient peu. J'imaginai toutefois qu'il me suffirait de travailler *a minima* pour obtenir la moyenne aux examens.

Ma première surprise fut de me retrouver non pas dans une salle de cours classique, mais dans une pièce sous les combles de la plus ancienne tour de la Miskatonic. L'endroit sentait le renfermé et se révéla tellement encombré qu'il en paraissait minuscule entre ses boiseries vermoulues, ses étagères débordant de livres, ses vitrines emplies de statuettes ou d'amulettes étranges. Un professeur malingre au teint blafard et aux habits négligés m'y attendait, manifestement mécontent de me voir pénétrer dans ce qui s'avéra être son bureau personnel. Je compris alors que j'allais être son seul et unique étudiant. Si je m'étais renseigné plus tôt, j'aurais appris que personne ne s'inscrivait jamais avec lui. En effet, grâce à une irascibilité légendaire et à une réputation d'exigence malade, cela faisait une éternité qu'il parvenait à échapper à la corvée d'enseigner, sans donner cependant de motif à l'université pour le congédier. Mes espoirs de suivre ses cours en dilettante s'effondrèrent.

La première séance vira à la torture morale. Le professeur me fit signe de m'asseoir sur un tabouret en bois avant de se lancer dans des marmonnements à peine intelligibles, entrecoupés de citations en arabe, en français et en multiples langues mortes :

— ... *Non in illo monte Sion, quem in Syria Palaestina à muris... En 705 de l'ère chrétienne, le calife omeyyade Walid 1^{er} met fin à cette cohabitation et décide de doter l'Islam du plus impressionnant édifice jamais construit... ehemal Sitz des Ummayyaden-Kalifats, gehörte bereits in der « Alten Welt » zu den bekannten Städten... Los sirios no le ceden a ningún pueblo del mundo en antigüedad. Son los primeros que han habitado la tierra despues del diluvio...*

J'ignorais l'arabe et mon français me permettait juste une lecture passive, mais refusant par amour-propre de me laisser impressionner, je lui fis comprendre que je maîtrisais l'allemand, l'espagnol, le grec, le latin et l'hébreu. À la fin de la séance, il me regarda d'un œil curieux avant de m'interroger :

— Alors comme cela, vous parlez espagnol ?

Sa question me surprit. Je m'étais attendu à ce qu'il me congédie sans autre forme de procédure, en prétextant que je ne paraissais pas au niveau de son cours, ou alors, s'il avait daigné m'interroger, que cela ait été à propos de mes compétences

en archéologie ou en histoire. Je lui déclarai, en m'abstenant de parler des réticences de ma mère, que ma grand-mère paternelle était d'origine mexicaine et que jusqu'à mon adolescence, j'avais régulièrement passé les mois d'été dans les faubourgs de Mexico. De ce que je pus constater, bien que correctes, ses compétences en espagnol étaient très sensiblement inférieures aux miennes. Il hocha alors plusieurs fois la tête avant de déclarer :

— Bien, jeune homme... Comment vous appelez-vous déjà ?

Il n'avait pas pris la peine de me le demander au début de la séance, mais je m'abstins de le lui faire remarquer, préférant simplement décliner mon identité :

— Flaherty. James Flaherty Jr, professeur.

— Hé bien, monsieur Flaherty junior, vous avez visiblement beaucoup de lacunes. Si vous voulez continuer à suivre mes enseignements, vous allez devoir travailler.

Sur ces mots, il s'assit devant une table où s'entassaient pêle-mêle papiers, carnets de notes et volumes au cuir prêt à se désagréger. S'emparant d'un stylo à plume de facture ancienne, il griffonna d'une écriture quasi illisible une vingtaine de références bibliographiques à lire pour la prochaine séance. À cet instant, je fus persuadé qu'il cherchait à me décourager. Il y serait d'ailleurs parvenu si mes recours devant l'administration de l'université n'avaient pris un tour surprenant.

La semaine suivante, je ne sais ce qui généra le plus de surprise dans le regard du professeur, que je sois revenu, ou bien que j'aie lu la plupart des références qu'il m'avait indiquées. Cela ne m'avait pas passionné, mais ma fierté d'étudiant avait été piquée au vif. Il reprit alors son monologue chargé de références tatillonnes, insistant sur des points de détails à propos de traductions de stèles à moitié effacées ou de manuscrits abscons, dont ne subsistaient que d'infimes fragments.

— ... *Un bon exemple peut être trouvé dans la rencontre de Khalwa et d'al-Ramâdî, qui révèle l'existence d'un passé enfoui sous les stèles des Omeyyades et d'un secret dissimulé à l'abri de la muraille... Some of them are incised in a kind of archaic Kufic without decoration, rather common in the Umayyad period, which we can also find on the steles from Aswan. In some inscriptions the shafts of alif and lām are ornamented with a sort of...*

Je peinais à trouver de l'intérêt à ces élucubrations obscures évoquant des secrets de la culture omeyyade auxquels aucun de ses collègues ne voulait prêter attention. Et je les comprenais... Son discours s'apparentait à un tissu d'idées confuses relevant d'une archéologie *new-age*, aussi conspirationniste que farfelue, qui glosait sur les mystères des pyramides ou les connaissances cachées des sociétés de l'Antiquité. Comme je dissimulais mal mon ennui teinté d'exaspération, le professeur Gladstone s'arrêta au milieu d'une phrase et déclara d'un ton excédé :

— Ce que je professe ne vous intéresse pas ?

La question me déstabilisa d'autant plus que je mesurais mal les conséquences d'une éventuelle franchise. Ce vieux chnoque était complètement marginalisé à la Miskatonic, mais un zéro dans une matière était toujours difficile à justifier dans un diplôme. Devant mon silence, il reprit :

— Vous me prenez pour un vieux fou, n'est-ce pas ? Hé bien je vais vous montrer quelque chose que pratiquement personne n'a jamais vu...

Plus intrigué qu'inquiet, je le suivis des yeux. Le professeur se rendit à la porte pour la verrouiller, avant de s'approcher d'un coffre en bois patiné par l'âge. Un sentiment de malaise m'envahit. Pouvait-il se révéler pervers ou agressif ? Je ne pouvais écarter l'idée, cependant, même s'il en sortait une arme, j'étais de taille à me défendre. Le professeur déverrouilla le cadenas à l'aide d'une petite clé qu'il portait à une chaîne autour de son cou, et en retira un paquet enroulé dans une matière noirâtre, dont je supposais qu'il devait s'agir de toile goudronnée, un matériau employé dans l'Antiquité pour protéger les objets fragiles. Lorsqu'il l'eut ôtée, elle révéla un coffret tapissé de cuir repoussé figurant une étoile à cinq branches. Il le déposa sur son bureau, avant de préciser :

— J'ai ici la preuve de mes théories, mais je ne peux malheureusement pas la montrer, car les conséquences pourraient en être terribles. Sous la première enveloppe, il y en a quatre autres. Vous êtes prêt ?

Je me contentai de hocher la tête, sans trop savoir à quoi m'attendre en découvrant que le coffret recouvert de cuir contenait une boîte légèrement plus petite d'un métal ressemblant à du plomb ou à de l'étain et également martelée d'un pentagramme.

J'allais sourire de cet ensemble gigogne ayant des airs d'accessoires de magie de bazar lorsque mon esprit se brouilla.

Soudain, je me retrouvai dans un parc au sommet d'une colline basse, face à une immense cité toute en colonnades et en coupoles brillantes. La ville semblait s'étendre à perte de vue au cœur d'un relief parsemé de gigantesques blocs de rochers surplombés d'une végétation luxuriante. Au loin, une voix d'une pureté cristalline égrena une chanson triste dans une langue qui n'était pas l'anglais, mais dont je comprenais les mots, même si le sens de l'ensemble m'échappait :

*Au soir, à Kadath la noire,
l'âme pâle se damne ou s'empale
car les râles chassent l'espoir
au bal des avatars du mal...*

Comme envoûté, je m'élançai dans la direction d'où venait ce chant, parcourant un labyrinthe où alternaient larges avenues désertes, étroites venelles et vastes places ornées de statues aux représentations étranges. Enfin, guidé par le son, je parvins à une cour pentagonale ombragée aux murs marbrés d'onyx au milieu de laquelle une fontaine laissait couler un flot continu d'un liquide pareil à l'or. Une jeune femme était assise sur un banc de pierre, me tournant le dos, sa chevelure d'un blond vénitien ondulante en boucles jusqu'à ses reins. Au bruit de mes pas sur le dallage, elle se retourna, offrant à mes yeux les traits de la plus sublime beauté. À cet instant un tintement métallique résonna à ma gauche. Mon regard ne dévia pas plus d'une fraction de seconde, mais lorsqu'il se reporta de nouveau sur la jeune fille, je vis à sa place une créature effrayante qui bondit sur moi et me mordit jusqu'au sang. Je m'affalai en hurlant pour me retrouver sur le tapis du bureau du professeur Gladstone.

— N'ayez pas peur, fit le professeur Gladstone en refermant précautionneusement le coffret tapissé de cuir, avant de l'entourer de nouveau de son tissu goudronné.

Mon bras m'élançait et pourtant aucune marque n'y était visible. Par-delà la douleur qui se dissipait progressivement, le charme du visage entraperçu faisait battre mon cœur bien plus

qu'aucune de mes conquêtes adolescentes. Comment était-il possible qu'une vision aussi fugitive dans un moment de rêvasserie puisse me faire un tel effet ? Les fesses sur son tapis, aussi abasourdi que ridicule, je ne pus que bafouiller :

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'était ?

— Cela dépend. On ne voit pas forcément la même chose à chaque fois. Il est cependant probable que vous ayez aperçu Kadath, la cité mythique des Grands Anciens.

— Il y avait une jeune fille au regard triste, puis une créature hideuse, qui a pris sa place... ou dans laquelle elle s'est transformée, je ne sais pas.

— Quelle était la forme de l'endroit où vous l'avez vue ?

— Une cour pentagonale, je crois.

— C'est cohérent. Cinq est un chiffre magique pour les Grands Anciens. Et à quoi ressemblait votre créature ?

— J'ai à peine eu le temps de la voir. Elle était belle, puis grise et griffue, peut-être avec des ailes de chauve-souris... ou une épaisse crinière ? Qui est-elle ?

Le professeur Gladstone parut ennuyé par la question. En silence, il alla remettre la toile goudronnée dans le coffre avant de refermer le cadenas, puis il déclara d'une voix un peu hésitante :

— Kadath est tantôt déserte, tantôt peuplée d'êtres étranges que je ne suis pas parvenu à tous identifier.

À son ton fuyant, je devinais qu'il me dissimulait quelque chose, mais je décidai de ne pas insister sur cette question, préférant dévier vers un sujet qui pourrait quand même m'en apprendre un peu plus sur cette mystérieuse Kadath :

— Vous y êtes allé souvent ?

— Bien évidemment, en esprit, comme vous. À une époque, je m'y rendais même plusieurs fois par semaine, avant de comprendre que cela devenait addictif et que je risquais de m'y perdre. Le temps s'écoule différemment ici et là-bas. Lors de ma dernière visite, je suis resté trois jours dans le coma au milieu de mon bureau, alors que j'avais eu l'impression d'y vivre des semaines.

— Cette ville est-elle « réelle » ?

Une expression indéchiffrable passa sur son visage, sans doute un mélange de fascination et de crainte. Puis il se ressaisit et me dit :

— Réelle ? Probablement, même si vous apprendrez que le concept de réalité n'a pas forcément grand sens à cet égard. Reste que les rares personnes ayant vécu cette expérience ont décrit des choses similaires. Elles ont même pu tracer le plan de plusieurs quartiers sans se consulter, ou bien reproduire par le dessin ou l'argile l'image des rues, des statues ou des bas-reliefs de Kadath.

En disant cela, il désigna une vitrine où s'entassait une pile de petites figurines en terre ou en plâtre, avant d'ajouter :

— Regardez ces objets, est-ce qu'ils vous évoquent quelque chose ?

La plupart représentaient des êtres grotesques, divinités hideuses et maladroitement modelées, mais il y avait aussi un minuscule bas-relief montrant une place semblable à celle où s'était finie ma vision.

— Cela ressemble en effet à ce que j'ai vu en rêve.

— Ce sont plus que des rêves ou des hallucinations. Jetez aussi un coup d'œil à ces dessins.

Sur ces mots, il sortit un dossier lié par un ruban jauni contenant des esquisses au crayon ou au fusain. Là encore, certaines avaient visiblement été exécutées par des personnes dénuées de tout talent artistique, mais d'autres montraient avec une certaine exactitude des rues qui me rappelèrent celles que j'avais parcourues.

— Les personnes qui ont dessiné cela ont vécu la même expérience que moi ? finis-je par demander, de plus en plus troublé.

— Effectivement. C'est comme si nous étions happés vers un autre espace-temps.

— Qu'est-ce qui provoque ce phénomène ?

— C'est une relique, une idole archaïque, dont je n'ai pu évaluer l'âge, mais qui pourrait être plus ancienne que l'humanité. Je la conserve sous une quintuple protection : la toile goudronnée et le coffret en cuir que vous avez vu, suivie de couches de plomb, de fer et enfin de cuivre. Pour une première fois, je ne vous ai exposé qu'au deuxième niveau car sa puissance augmente à mesure qu'on ouvre les enveloppes successives.

— Que représente-t-elle ?

La même expression indéchiffrable anima les traits du professeur qui hésita un instant avant de répondre :

— Écoutez, jeune homme, après ce que vous avez subi, il vaut mieux que nous arrêtions le cours pour aujourd'hui. Allez vous reposer. J'espère vous avoir convaincu du sérieux de mes recherches. Si vous le souhaitez, revenez me voir la semaine prochaine. Mais si vous le faites, je ne veux plus vous voir rêvasser ou soupirer...

Je ne dormis pas du week-end et passai mon temps à revivre éveillé ces instants fugitifs qui m'avaient paru durer une éternité. Qu'est-ce qui me fascinait le plus de cette cité, de la jeune fille ou de la créature malfaisante ? J'étais incapable de le déterminer, de même que je ne parvenais pas à comprendre ce qui avait pu créer ces visions si réelles. Peut-être le professeur Gladstone m'avait-il exposé à une drogue ou à quelque chose de ce type ? Au cours de mon adolescence, j'avais tâté à l'occasion du LSD et de la cocaïne. Je savais donc que certaines substances pouvaient modifier la conscience. Mais ce que j'avais perçu n'y ressemblait pas. C'était à la fois beaucoup plus onirique et en même temps tellement palpable, tellement réel...

Par curiosité en même temps que par habitude de travail documentaire, je tapai « Kadath » sur Google, sans vraiment espérer y trouver quelque chose. À ma grande stupéfaction, le moteur de recherche me proposa des dizaines de milliers de liens vers des pages Internet ! J'en consultai une demi-douzaine, le souffle coupé. Je me serais attendu à tout sauf à ça... Toutes les sources affirmaient sans ambiguïté que Kadath était une ville imaginaire inventée au début du XX^e siècle par un écrivain de fantastique, dont je me souvenais d'avoir vaguement entendu le nom au lycée en cours de littérature américaine moderne : Howard Phillips Lovecraft. Il n'avait apparemment pas écrit grand-chose à son propos sauf quelques passages du genre : *Kadath, dissimulée dans les nuages et couronnée d'étoiles inimaginables, garde le nocturne et secret château d'onyx des Grands Anciens* ; ou bien : *cette ville merveilleuse aux murs de marbre, avec ses fontaines en argent et ses terrasses sous le soleil couchant...*

En revanche, il s'attardait beaucoup plus sur l'évocation de hordes de démons ou de créatures maléfiques au milieu d'un vocabulaire cherchant à générer l'inquiétude et le malaise. Ce genre d'auteur de science-fiction ou de fantastique ne m'avait

jamais intéressé. J'appréciais bien sûr le style riche d'Edgar Allan Poe, mais je préférerais de loin la littérature réaliste, ou alors à la rigueur la poésie. Les extraits que montrait Internet regorgeaient quant à eux de formules surchargées évoquant un esprit sans doute perturbé par des obsessions contre l'obscurité et tout ce qui venait de la mer.

Comment était-ce possible ? Le professeur Gladstone avait-il pu se laisser duper au point de se mettre à croire à des histoires inventées de toutes pièces par un écrivain dont les biographes s'accordaient apparemment à dire qu'il était manifestement un peu dérangé et maniaque ? Cela me déroutait vraiment. Certes, j'étais prêt à envisager qu'un érudit pointilleux ait pu entrer dans un imaginaire délirant en finissant par y croire. De nombreux professeurs avaient leurs marottes ou leurs idées fixes, qui dans certains cas pouvaient dériver jusqu'à l'obsession. Les plus frustrés en devenaient parfois paranoïaques, au point de croire que leurs collègues étaient jaloux et cherchaient à occulter ou à voler leurs travaux. Cela aurait assez bien correspondu au caractère du professeur Gladstone, et je me serais arrêté à cette conclusion si je n'avais eu cette vision de Kadath. Que pouvaient signifier les visions précises que j'avais eues à l'ouverture du coffret en cuir ? Que penser de ces chants d'un autre monde, et de cette jeune fille à la voix si douce, si réelle ? Il y avait aussi ce bas-relief et ces dessins que le professeur m'avait montrés et qui représentaient fidèlement des éléments d'architecture des bâtiments antiques entre lesquels j'étais passé. Le paranormal avait toujours suscité en moi des dénégations moqueuses et condescendantes envers les gens assez naïfs pour croire à l'astrologie, aux Ovnis ou aux capacités extrasensorielles, mais il me fallait bien admettre qu'un profond doute m'avait envahi.

Mon esprit était totalement subjugué. La jeune fille était peut-être morte depuis des siècles, mais si les ruines de cette cité existaient, je voulais être celui qui les découvrirait ! En tout cas, ma curiosité était trop ébranlée pour que je renonce avant d'avoir compris ce qui s'était passé.

Le vendredi suivant, comme je le pressais de questions, le professeur me fixa d'un air étrange, avant de déclarer d'une voix grave :

— Ce que vous avez lu est exact. Howard Phillips Lovecraft a bien écrit sur Kadath, et sur bien d'autres phénomènes étranges. Le monde qu'il a décrit a aussi été repris ou prolongé par d'autres écrivains comme August Derleth. Leurs écrits forment un ensemble très hétérogène et de valeur littéraire très inégale, surtout chez ses suiveurs. J'ai fait le même constat que vous il y a bien des années, mais à ma grande surprise, j'ai été obligé de parvenir à la conclusion que Lovecraft avait utilisé des sources authentiques !

J'ouvris la bouche, pour me rendre compte que j'étais incapable de formuler une question claire. Ainsi, il ne niait pas que tout cela relevait de la littérature. Cependant, il continuait :

— Ses biographes et commentateurs ont pensé qu'il avait beaucoup d'imagination, mais il a en fait livré des fragments de connaissances qui risqueraient de faire sombrer nos sociétés dans le chaos si les gens en venaient à apprendre que ce qu'il a dit a vraiment existé, voire existe peut-être encore...

Pendant qu'il parlait, mon regard avait dérivé vers la vitrine où se trouvaient les figurines et le bas-relief qu'il m'avait montré la semaine précédente. Aurais-je simplement pu apercevoir ces objets de manière inconsciente, avant de les intégrer dans mon rêve éveillé sous l'emprise d'une substance hallucinogène ou d'un phénomène hypnotique ? Cette déduction aurait été la plus rationnelle, et pourtant, je ne parvenais pas à m'y résoudre. Je ne pus m'empêcher de demander :

— Vous pensez vraiment que ce Lovecraft a pu être en contact avec des divinités archaïques, ou avec des documents inédits révélant des secrets à leur propos ?

— En contact direct, probablement pas, sinon il serait certainement devenu bien plus dérangé qu'il ne l'était, mais il ne fait aucun doute pour moi qu'il a disposé d'informations de première main, peut-être une traduction du *Necronomicon*.

— De quoi s'agit-il ?

Je me souvenais d'avoir vaguement lu ce nom lors de mes recherches Internet, mais sans y prêter grande attention.

— C'est un texte extrêmement rare. Lovecraft n'a pas dû consulter les manuscrits connus, car à ma connaissance il ne lisait pas l'arabe, mais il a pu avoir accès à des fragments de traductions, qu'il a utilisés comme s'il s'agissait d'un matériel imaginaire.

Comme je lui demandai, encore un peu dubitatif, de renouveler l'expérience, le professeur Gladstone m'indiqua qu'il me révélerait en temps utile le contenu exact du coffre, mais qu'il aimait autant que je n'y sois pas trop exposé avant d'être prêt à affronter ce qui se trouvait à l'intérieur. Pour cela, je devais me montrer assidu à ses enseignements, sinon, il était prêt à me donner la moyenne de manière fictive afin de ne pas nuire à mes études, mais il ne voulait plus jamais me revoir et perdre du temps à cause de moi. Sa déclaration me plongea dans une grande détresse en aiguisant en même temps ma frustration. En effet, sans que je comprenne pourquoi, l'idée de ne jamais revoir Kadath m'était devenue insupportable. Je n'avais donc guère d'alternative.

Les cours restèrent très brouillons et confus, même si j'appris que la période omeyyade correspondait à une dynastie islamique ayant régné à Damas de 661 à 750, étendant son influence du sud de l'Espagne jusqu'à la Perse et à l'Asie centrale. L'historiographie s'accordait à dire que les Omeyyades avaient fini par tomber sous le coup de révoltes chiïtes, qui avaient mis en place une nouvelle dynastie pour cinq siècles, celle des Abbassides, tandis que la capitale se déplaçait de Damas vers Bagdad. Le professeur Gladstone avait cependant une théorie bien différente.

Face à mes progrès en arabe et à ma bonne volonté, lors de la septième séance, il commença à me révéler le contenu de ses recherches. Selon lui, la chute des Omeyyades n'avait pas été provoquée par des querelles de doctrines islamiques, mais par la tentative de son dernier calife, Marwān ibn Muhammad, d'instaurer un nouveau culte païen venu d'Asie. Bien évidemment, cette théorie, qu'il était le seul à défendre au sein des milieux universitaires, avait rendu le professeur Gladstone *persona non grata* pour toutes les publications ou conférences de renom sur le monde arabe. Prenant confiance en ma discrétion, le professeur finit par me raconter que selon lui, le calife Marwān ibn Muhammad avait construit un temple près de Damas pour honorer des divinités venues de l'espace voilà des millions d'années, qu'il appelait les Grands Anciens, ceux dont l'écrivain Lovecraft avait eu l'intuition. En d'autres circonstances, j'aurais cru aux divagations d'un fou. Mais à cet instant, cela me troubla

au plus haut point, car j'avais encore en tête le souvenir de cette expérience hallucinée dans l'immense ville antique de Kadath. En outre, et après avoir étudié auprès de lui depuis plusieurs semaines, j'avais pu constater son érudition, sa rigueur méthodologique et la méticulosité de ses traductions.

Son point de départ avait été l'analyse d'un manuscrit ésotérique d'une extrême rareté intitulé le *Necronomicon*. Il s'agissait d'une traduction en grec datant de la fin du premier millénaire d'un document encore plus ancien, connu sous le nom de *Kitab al-Azif*, ou *Livre des sonorités du désert*. Ce livre était supposé avoir été rédigé à Damas par le poète dément Abdul al-Hazred, lors du règne du calife Hichâm ibn Abd al-Malik, en l'an 108 du calendrier musulman, c'est-à-dire en 730 de l'ère chrétienne. Officiellement, l'original avait été perdu et les spécialistes en étaient réduits à comparer les traductions plus ou moins fragmentaires et lacunaires de cinq manuscrits en grec, en complétant pour certains passages par une version latine imprimée au milieu du XVI^e siècle et par une traduction en espagnol datée de 1923.

La bibliothèque universitaire de la Miskatonic possédait un des ensembles les plus complets des fragments en grec sur papyrus du *Necronomicon*. Ils avaient été rassemblés en un volume relié en cuir qu'étant donné sa valeur, très peu de chercheurs se voyaient accorder le droit de consulter. Certains curieux pensaient qu'il s'agissait seulement d'un long poème issu de la cervelle dérangée d'un soufi ayant trop fumé d'opium, voire de l'œuvre d'un affabulateur, puisque l'original avait disparu. Pour le professeur Gladstone en revanche, avec d'autres textes non moins rares et précieux comme les *Manuscripts Pnakotiques* ou le *Liber Ivonis*, le *Necronomicon* était le vestige d'une collection de mythes, de récits et de prières dédiés à des divinités archaïques dont les noms, malgré de multiples variantes, correspondaient pour sa trinité principale à Cthulhu, Azathoth (dont il ne fallait jamais prononcer le nom à voix haute) et Yog-Sothoth. Le panthéon comprenait également d'autres dieux plus obscurs ou aux attributs plus incertains, comme Dagon, Hydra ou Nyarlathotep, dont il était difficile de savoir s'ils étaient mineurs ou avaient vécu sur d'autres planètes que les précédents.

Un petit cercle de spécialistes en ésotérisme s'était formé autour de l'étude de ces documents. Le professeur m'avait promis de me les présenter un jour, même s'il ne les appréciait pas tous car certains dérivait trop, selon lui, vers le sectaire, voire vers le démoniaque. Mais le professeur disposait également d'un trésor personnel non moins précieux. Au cours de ses recherches, le professeur Gladstone avait effectué un séjour en Syrie et il avait pu mettre la main sur plusieurs rouleaux manuscrits pouvant avoir été rédigés par le poète Abdul al-Hazred lui-même. Le professeur effectuait alors des fouilles dans les ruines d'un temple entre Damas et Alep, peu avant que le pays ne sombre dans le chaos. Il avait juste eu le temps de fuir, pestant de devoir interrompre ses recherches, mais certain d'avoir effectué une découverte majeure. Ce texte en arabe classique, dont il n'avait divulgué l'existence qu'à un cercle très restreint d'érudits, était tracé d'une écriture tourmentée sur des bandelettes de soie. Il ne s'agissait pas du *Necronomicon*, mais d'un autre poème, sans doute antérieur et jusqu'alors inconnu, intitulé *Mma wara' albabr alladbi liayinnam*, qui pouvait se traduire en : *Par-delà la mer sans sommeil*.

Ma connaissance de l'arabe était encore trop embryonnaire pour que je puisse en saisir la beauté hallucinée, mais la ferveur avec laquelle le professeur Gladstone me déclama ses strophes originales, avant de les traduire, fit frissonner tout mon corps, d'autant plus qu'elles évoquaient étrangement la chanson triste que j'avais entendue lors de ma vision de la cité de Kadath.

L'ensemble du manuscrit avait dû s'étendre sur douze à treize rouleaux, mais le professeur n'était parvenu à en retrouver que neuf. C'était néanmoins suffisant pour reconstituer l'histoire racontée via ce récit épique versifié.

Abdul al-Hazred y narrait qu'en l'an 683, il s'était rendu en Chine pour accompagner son père, un commerçant au long cours originaire de Damas. À l'époque, l'islam s'était propagé depuis quatre générations du Moyen vers l'Extrême-Orient. Des boutres cabotaient régulièrement entre la mer Rouge et les lointaines terres de l'Empire du Milieu, échangeant vin, myrrhe et encens contre soieries, porcelaines et métaux précieux. Alors âgé de seize ans, Abdul fut émerveillé en découvrant la capitale

Xi'an, qui rassemblait alors deux millions d'habitants, soit dix fois plus que Damas. En ces temps reculés, la superbe et cruelle Wu Zetian venait d'accéder à la régence, après avoir fait démembrer les épouses rivales, puis empoisonné l'Empereur lui-même. La capitale bruissait de rumeurs assurant que Wu Zetian était la pire sorcière que la Chine ait connue et qu'elle n'hésiterait devant rien pour monter sur le trône, y compris changer de sexe, car seuls les hommes étaient autorisés à diriger l'Empire. D'après le manuscrit d'Abdul al-Hazred, la Régente avait décidé de lancer une expédition vers les îles de l'Est, séjour, selon les légendes, d'Êtres Immortels aussi appelés Grands Anciens. Ces derniers auraient été les seuls capables de lui permettre de devenir un homme et d'imposer son commandement sur l'Empire du Milieu. En échange, Wu Zetian était disposée à offrir à ceux qu'elle appelait les *W'èidà de jùnrì zǐpèi zǐhè* – c'est-à-dire les Grands Anciens – tous les présents qu'ils désiraient, à instaurer leur culte en Chine et à leur offrir son âme.

La somme qu'elle proposa aux bateaux pour participer à cette expédition était astronomique, plus de huit cent mille *kaiyuan tongbao*, soit plus d'un million de dirham. Pourtant, même à ce prix, personne ne paraissait prêt à affronter les mers déchaînées de l'Est. Wu Zetian invita alors tous les capitaines chinois et étrangers pour un festin d'une magnificence étourdissante. Le jeune Abdul n'avait jamais vu autant de nations réunies, car en ce temps-là le commerce de la Chine s'étendait des terres des hommes Noirs de Zind, jusqu'à celles des samourais de Cipango. Wu Zetian les régala des mets les plus délicats et leur fit verser les breuvages les plus capiteux. Le père d'Abdul lui avait dit de se méfier. N'ayant qu'une confiance très limitée en la Régente, il craignait un mauvais coup. Il savait notamment que les Chinois avaient l'habitude de castrer les grands serviteurs de l'Empire, à commencer par les intendants des palais et les capitaines de leurs flottes. Le fragment de poème qui évoquait cet épisode s'est gravé dans ma mémoire :

*Wu Zetian au regard d'ambre,
sourire aux lèvres acérées.
La beauté offre sa part d'ombre,
à l'autel de la cruauté.*

*Reine de la nuit et des festins,
dans les palais d'or et de stuc,
régale les humbles marins,
comme les capitaines eunuques.*

Bien que bon musulman, le père d'Abdul avait bu une coupe pour ne pas offenser leur hôtesse. Son fils en revanche n'avait fait qu'y tremper les lèvres. À la fin du banquet, Wu Zetian leur révéla qu'elle avait mis un poison à effet lent et assura que seuls les membres de l'expédition qui se rendraient aux îles des Immortels, et qui lui ramèneraient le moyen de devenir Empereur, pourraient bénéficier de l'antidote.

Le père d'Abdul supplia son fils de retourner à Damas, mais le futur poète refusa de l'abandonner. C'est ainsi qu'ils s'embarquèrent sur leur boutre au milieu d'une flotte de plus de soixante-dix jonques, galères et grandes pirogues à balanciers. Le poème évoquait ensuite le voyage parsemé de périls :

*Océan sournois comme la dague,
de notre faiblesse abuse.
Craignons les scélérates vagues
plus venimeuses que les méduses.*

*Cherchant en vain les alizés,
que nulle nuée ne séduit ;
par les cauchemars alités
à fuir l'écume des nuits.*

*Coques drossées sur les récifs
ou englouties par les maelströms.
L'oiseau Roc, du bec, mort ou vif,
se repaît goulûment des hommes.*

Beaucoup d'épisodes semblaient exagérés, voire totalement fantaisistes, comme celui de l'oiseau Roc, que les contes des *Mille et une nuits* évoquaient également, mais le professeur me fit remarquer que le très sérieux voyageur arabe Ibn Battûta parlait aussi de cet animal monstrueux dans le récit authentique d'un voyage en Asie au milieu du XIV^e siècle. Par-delà d'éventuelles édulcorations poétiques, leur aventure avait dû

être impressionnante, car les navires s'étaient lancés à l'assaut du mal nommé océan Pacifique, à bord d'embarcations disposant de technologies pour le moins rudimentaires.

Plusieurs rouleaux de soie manquaient malheureusement, qui auraient peut-être permis de déterminer la durée et le parcours du voyage. Le sixième dans l'ordre chronologique de ceux découverts par le professeur Gladstone, permettait cependant de penser qu'ils avaient pu atteindre le rivage des îles aux Immortels. Plus de la moitié de la flotte avait déjà sombré. Les équipages restants souffraient de scorbut, de soif et surtout d'épuisement. En effet, par un étrange phénomène, tous les marins peinaient à dormir, tandis que leurs rêves s'emplissaient de visions cauchemardesques. C'est alors que les îles apparurent :

*Par-delà la mer sans sommeil
affleurent les îlots des Grands Anciens,
fange nauséabonde sans soleil,
plus glauque que la fosse des défunts.*

*Tes coupoles qui furent de vermeil
copulent de sinistres desseins,
aux divinités les plus vieilles
façonnant un hideux écrin.*

*À l'orée des îles dorées,
s'exhalent les plus viles odeurs.
Quel rivage assez abhorré,
Peut répandre une telle puanteur ?*

*Dans la baie des Anges maudits,
les adorateurs apeurés
aux démons pervers sacrifient
les vierges de nacre parées.*

*Cthulhu, immonde vermine
de ta purulente carapace
inonde...*

Le fragment s'arrêtait là. La suite avait été nerveusement barrée, au point d'en être totalement illisible. La santé mentale

du jeune Abdul, futur auteur du *Necronomicon*, avait certainement été déjà ébranlée. Outre le caractère aussi halluciné qu'abscons des vers, les rouleaux suivants étaient fortement détériorés, plusieurs passages ayant été griffonnés ou grattés, apparemment par l'auteur lui-même, car il avait écrit au-dessus de certaines ratures, comme s'il avait regretté son geste. Ou peut-être quelqu'un l'avait-il forcé à réécrire certains vers ?

Le septième rouleau s'avérait pareillement endommagé, même si plusieurs passages demeuraient lisibles. Nombre d'hommes avaient été tués en visitant les îlots des Immortels ou au contact de sauvages, peut-être ceux que le poème présentait comme des adorateurs apeurés sacrifiant les vierges aux divinités. Un pacte avait néanmoins pu être établi. Les Grands Anciens auraient ainsi accepté de laisser partir l'un d'entre eux, afin d'établir une alliance et de permettre à la régente Wu Zetian d'accomplir son souhait.

Sur la flotte de plus de soixante-dix navires, seuls deux purent regagner la Chine. Le boutre du père d'Abdul avait coulé, mais le marchand et son fils étaient parvenus à embarquer à bord d'une des jonques rescapées. Les derniers rouleaux retrouvés restaient obscurs quant à ce qu'ils avaient ramené dans les cales. Ils semblaient néanmoins confirmer la présence d'objets magiques et d'un des Grands Anciens. En dépit de ce succès, la récompense promise ne paraissait pas avoir été accordée :

*Pour nos âmes, aucune paix,
au cœur, point de soulagement
destin odieux pour ses valets,
Xi'an n'achève pas nos tourments*

*Point d'antidote de Wu Zetian,
douleur, souffrance et torture,
dans les noirs cachots de Xi'an,
ordures et vomissures.*

*Quand la femme se fait Empereur,
par Nyarlathotep le féroce,
commence un règne de terreur
précipitant une fin précoce.*

Ces lignes m'avaient laissé dubitatif, mais le professeur Gladstone m'apprit qu'au cours de cette période, après avoir renversé la dynastie Tang, l'Empereur Wu Zetian avait effectivement créé sa propre et éphémère lignée des Zhou, dont il – ou plus exactement, elle – était l'unique représentante. En effet, les chroniques chinoises l'assuraient sans aucune ambiguïté, Wu Zetian avait été une femme avant de s'asseoir sur le trône impérial pendant une quinzaine d'années, puis d'être renversée par des partisans de l'ancien Empereur qui avaient restauré la dynastie Tang. Ainsi s'était finie la tragique histoire de la seule femme ayant jamais régné sur la Chine.

Comme j'interrogeais le professeur sur les pouvoirs de cette étrange divinité répondant au nom de Nyarlathotep, il me répondit que d'après le *Necronomicon*, Nyarlathotep, aussi surnommé le *Chaos rampant*, était décrit comme le messager des Dieux. Cela pouvait expliquer pourquoi c'était lui que les Grands Anciens avaient envoyé en Chine, dans le but de sceller un pacte avec l'Impératrice Wu Zetian.

— Mais alors, que serait devenue cette créature quand Wu Zetian a été renversée ? demandais-je.

— Nul ne le sait, mais le nouvel Empereur est resté respectueux envers l'Impératrice. Après l'avoir fait exécuter, il plaça son corps dans un immense mausolée. Le fait est peu connu. La plupart des gens connaissent seulement l'armée des soldats de terre cuite de l'Empereur Qin Shi Huangdi, mais la région de l'ancienne capitale Xi'an est aussi caractérisée par la présence de nombreuses pyramides. Selon de vieilles chroniques de la brève dynastie des Liang, la plus grande de ces pyramides correspondrait justement au tombeau de l'Impératrice.

— A-t-elle été fouillée ?

— Malheureusement non. Contrairement à l'Égypte qui met en valeur ses pyramides, les autorités chinoises bloquent l'accès à ce patrimoine pourtant exceptionnel. Elles interdisent toutes les missions archéologiques locales comme étrangères. Plusieurs collègues, bien plus renommés et fortunés que moi, s'y sont essayés, y compris en employant la corruption. En vain...

— Pourquoi une telle attitude ? La Chine ne cherche-t-elle pas à promouvoir le tourisme ?

— Effectivement, mais pas partout... Mon hypothèse est que certains dignitaires du régime actuel savent que le mausolée de Wu Zetian contient quelque chose qu'il vaut mieux ne pas libérer.

— Alors, comment savoir si c'est bien Nyarlathotep ?

— J'ai remarqué un détail étonnant. Trois photos que j'ai pu me procurer de l'extérieur de la pyramide montrent de nombreuses statues à forme humaine, mais dépourvues de tête. Or c'est justement ainsi que Nyarlathotep est décrit dans le *Necronomicon* : une monstruosité griffue et sans visage... Regardez...

En disant cela, le professeur ouvrit un tiroir et me montra des clichés de statues à côté de gravures tirées de l'édition latine du livre du poète dément. Un frisson glacial parcourut mon dos devant ces représentations d'un humanoïde dont la tête manquait ou avait été remplacée par un gros tentacule ondulant.

— Et que sont devenus Abdul et son père ? repris-je pour chasser ces visions hideuses de mon esprit.

— À en croire les fragments restants, le marchand est décédé peu après leur retour en Chine. Quant à Abdul al-Hazred, le pauvre jeune homme a croupi dans un cachot pendant plus de vingt ans, s'efforçant de survivre aux côtés de la dépouille momifiée de son père, se nourrissant de rats crevés que quelques geôliers apitoyés voulaient bien lui laisser.

— Pas étonnant qu'il ait perdu la raison, glissais-je en m'efforçant de retrouver contenance.

— Détrompez-vous. À en croire les derniers rouleaux, ce qu'il a vécu dans sa prison n'était pas le pire. Le plus horrible résidait dans les cauchemars qui l'envahissaient dès qu'il s'assoupissait.

— C'est alors qu'il a écrit le *Necronomicon* ?

— Non. Bien plus tard, en 730, après son retour à Damas. La chute de Wu Zetian en l'an 705 a semé la panique dans Xi'an. Abdul al-Hazred en a profité pour s'échapper et pour repartir vers l'Arabie en rejoignant une caravane de la route de la Soie à travers les terres hostiles de l'Asie centrale. Le périple aurait été moins pénible par bateau, mais après ce qu'il avait souffert, Abdul refusa toujours de s'approcher à moins de dix miles de la mer. Cependant, avant de quitter la capitale chinoise, une pulsion incontrôlable l'aurait poussé à s'emparer de quelque chose,

une statuette sans doute, qu'il ramena en Arabie. Voilà la strophe qui permet de le conjecturer :

*Contre mon sein, brûlant mon âme,
se cramponne l'hideuse idole.
Portes de bronze sans sésame,
peut l'humanité rendre folle.*

— Cette idole serait à l'origine du nouveau culte ayant provoqué la chute de la dynastie omeyyade ! m'exclamai-je avant d'ajouter : et c'est ce qu'il y a dans votre coffret en cuir !

Le visage du professeur Gladstone s'illumina comme je ne l'avais jamais vu. Il me donna même une tape sur l'épaule en un signe de familiarité dont je ne l'aurais pas cru capable.

— Hé oui, jeune homme. C'est en tout cas l'hypothèse à laquelle je suis parvenu... Cette idée est absolument incroyable.

— Pourrais-je la voir maintenant. Cela fait si longtemps que vous me l'avez promis ? fis-je sans pouvoir réprimer un nouveau tremblement nerveux.

Une nouvelle fois, je vis apparaître l'étrange expression du professeur. Il parut hésiter puis me dit d'un air gêné :

— Je vous la montrerai quand vous serez suffisamment aguerri. Il n'est pas encore temps. D'ailleurs, même moi qui y suis habitué, je mets toujours une sonnerie pour ne pas la contempler plus d'une minute de notre temps, qui peut se traduire par des jours là-bas... Sans cela, je risquerais de succomber à sa puissance. Ceci dit, il se fait tard justement. Nous verrons cela la semaine prochaine. Et j'aurai à ce titre besoin de vos talents en espagnol !

Un coup d'œil à ma montre m'indiqua qu'il était de fait 19 heures passées. Comme d'habitude, la séance avait duré bien au-delà de l'horaire prévu. Sans plus insister, je me dépêchai de prendre congé car j'avais promis à mes parents d'aller dîner chez eux. Ils se plaignaient de me voir de plus en plus rarement et une bonne heure de route séparait Arkham de Providence.

Le repas fut sinistre. Bien sûr, j'étais arrivé en retard, mais surtout mes parents avaient pris l'initiative d'inviter oncle Samuel, tante Betty et ma cousine Jessica. Je devinai tout de suite un traquenard.

— Tu as mauvaise mine, avait déclaré ma mère en me voyant arriver. Il faudrait que tu refasses de l'activité physique. Tu sais, Jessica s'est inscrite à l'escrime dans le club de l'université de Princeton. Tu adorais ça avant, toi aussi. Et puis, c'est une excellente nageuse, comme tu l'étais...

Cela faisait longtemps que ma mère me répétait que je devrais profiter plus de la vie, que faire des études n'empêchait pas de s'amuser avant de songer à fonder une famille. À sa décharge, ma vie sociale et sportive, qui avait été relativement active jusqu'à ma Licence, avoisinait dorénavant le zéro absolu. Depuis des semaines, l'essentiel de mon temps libre était consacré à l'apprentissage de l'arabe classique pour lire les manuscrits anciens. Mes progrès en la matière avaient d'ailleurs été si spectaculaires que le doyen de la faculté s'en était inquiété. En contradiction avec ce qu'il m'avait refusé en début de semestre, il m'avait même proposé de prendre un cours en remplacement de celui du professeur Gladstone si ce dernier me mettait trop de pression. Le doyen s'était montré surpris autant qu'inquiet de me voir décliner sa proposition. Comment aurait-il pu comprendre mon envie passionnée de revoir cette cité magnifique, ne serait-ce qu'en imagination ? Quant à mes condisciples, les relations s'étaient distendues, au point qu'au-delà des salutations formelles d'usage, rares étaient ceux qui m'adressaient encore la parole dans les couloirs.

Bref, la soirée fut horrible. Mes parents et tante Betty faisaient tout leur possible pour que je m'intéresse à cette pauvre Jessica qui, selon eux, cuisinait merveilleusement, adorait Schubert et étudiait la climatologie à l'université de Princeton. De mon côté, je ne pouvais extraire de mon esprit la phrase du professeur Gladstone à propos de mes talents en espagnol. Qu'avait-il voulu dire par là ? Je songeais bien sûr à l'édition du *Necronomicon* dans cette langue, même si le professeur n'avait cessé de me répéter qu'en dehors de quelques passages sans grande importance, elle ne présentait aucun intérêt par rapport aux manuscrits grecs ou même à la version latine du XVI^e siècle.

— Jimmy ? Tu m'écoutes ?

— Bien sûr, maman, balbutiai-je.

— J'étais en train de te dire que Jessica allait participer dans un mois à une conférence du GIEC... Tu sais, ces savants qui

travaillent sur le changement climatique et qui disent que c'est à cause de la pollution que l'air et la mer se réchauffent...

Au haussement d'épaules bougon de l'oncle Samuel, je devinai que comme beaucoup d'industriels américains, le centre d'intérêt de sa fille suscitait chez lui de fortes réserves. De mon côté, je ne m'étais jamais penché sur la question, même si je voulais bien croire que les activités humaines pouvaient prendre une ampleur suffisante pour se révéler dangereuses. Mais ma mère continuait :

— La conférence aura lieu à Athènes, et nous nous sommes dit avec ton père que cela pourrait être une bonne idée que tu l'accompagnes. Comme cela, tu pourrais lui servir d'interprète.

— Je parle grec ancien, maman, pas le grec moderne. La différence est aussi grande qu'entre le latin et le français...

— Alors, tu pourras au moins lui faire visiter la Tropole. Tu rêvais tellement d'y aller.

— L'*Acropole*, maman. Mais tu sais, mes cours de Master ne sont pas terminés et je vais devoir préparer un mémoire.

— Et sur quoi portera votre mémoire, mon petit James ? demanda tante Betty d'un ton mielleux.

Là, je me sentis coincé. Il ne faisait plus guère de doute dans mon esprit que j'allais travailler avec le professeur Gladstone, mais je ne l'avais pas encore annoncé à mes parents. J'hésitais entre inventer un mensonge et rester dans le vague, lorsque mon paternel, James Flaherty Senior, intervint.

— J'ai eu le doyen de la faculté au téléphone, il y a quelques jours, pour un problème administratif sans grande importance. Il m'a dit que tes progrès en arabe étaient spectaculaires...

Mon cœur se mit à battre la chamade. La situation était pire que ce que j'avais imaginé. Mon père s'était certainement renseigné pour chercher à comprendre mon changement de comportement depuis la rentrée. Dieu seul savait ce que le doyen avait pu lui raconter au sujet du professeur Gladstone. Dissimuler plus longtemps risquait de se retourner contre moi. Mon cerveau fonctionna à toute allure pour façonner une histoire crédible qui pourrait les rassurer.

— Oui, fis-je en prenant un air détaché. J'ai rencontré un professeur très intéressant. Il voudrait monter un musée des

antiquités syriennes aux États-Unis, afin de sauver ce qui peut l'être avant que le prétendu État islamique ne détruise leur patrimoine archéologique. J'envisage de réaliser mon mémoire de Master sur ce sujet.

— Ce serait merveilleux, chéri ! lança ma mère, ravie à l'idée que je reste sur le sol américain pour travailler dans un musée.

Même l'oncle Samuel parut impressionné en déclarant :

— Ça c'est drôlement courageux ! Ils ont sacrément besoin qu'on leur apprenne ce qu'est la culture là-bas...

Un froncement de sourcils de mon père me révéla qu'il n'était pas vraiment convaincu par ma déclaration. Il s'abstint toutefois de commentaire, peut-être pour ne pas inquiéter ma mère. Après le dîner, j'évitai soigneusement de me retrouver seul avec lui et je prétextai une longue traduction à rendre lundi matin pour m'éclipser rapidement. Lorsque je la saluai, Jessica parut aussi soulagée que moi de voir la soirée s'achever. Je m'en voulus de l'avoir traité avec si peu d'égards, mais j'avais d'autres choses en tête.

Le samedi matin, dès l'ouverture de la bibliothèque à 8 h 30, je me précipitai vers le comptoir des demandes de consultation afin d'emprunter l'édition de 1923 du *Necronomicon* en espagnol. La Miskatonic était, à ce que j'avais cru comprendre, la seule institution nord-américaine à en posséder un exemplaire. J'espérai faire une surprise au professeur, mais mon bulletin revint avec la mention : « *Prêt interdit. Consultation en salle spéciale, sous réserve d'autorisation.* » Comme j'insistais auprès de l'intendant, celui-ci me renvoya vers la bibliothécaire en chef, une pimbêche proche de la retraite. Celle-ci déclara alors qu'elle était obligée de téléphoner à la personne référente, avant de m'autoriser à consulter cet ouvrage. Et il s'agissait en l'occurrence du professeur Gladstone... Après avoir autant insisté, il devenait impensable de lui demander de n'en rien faire, même si je craignais la réaction du professeur face à cette initiative. Le téléphone sonna cinq ou six fois dans le vide à mon soulagement, mais quelqu'un finit par décrocher. Impossible d'être sûr de l'identité du correspondant, mais à voir le visage de la bibliothécaire blêmir, je m'attendis

au pire. Après un long moment, elle me passa le combiné en indiquant que le professeur souhaitait me parler directement.

— Vous êtes bien impatient, monsieur Flaherty junior, déclara-t-il d'un ton fâché. Vous avais-je demandé de consulter ce livre ? Et de me déranger un week-end ? Passez dans mon bureau d'ici une heure. Nous discuterons de cela...

Les soixante minutes qui suivirent me soumièrent à la pire torture que j'aie jamais connue. Je passai et repassai dans ma tête toutes les formules d'excuses imaginables. L'idée qu'il puisse m'évincer de son cours m'était insupportable, moi qui rêvais depuis des semaines de revoir Kadath. Il me fallait bien admettre l'incroyable fascination que cette idole exerçait sur moi, même si je la refoulais comme un désir coupable. Alors que j'attendais dans le couloir de la tour, au comble de l'anxiété, le professeur arriva en tenant serré sous son bras un épais porte-documents en cuir vert. Après m'avoir fait entrer, il donna deux tours de clé à la serrure, une précaution qu'il n'avait prise que lorsqu'il avait ouvert le coffre contenant l'idole.

— Je vous avais pourtant dit que vous perdriez votre temps à lire cette édition du *Necronomicon*, fit-il d'un ton bourru. Vous ne me faites pas confiance ?

— Professeur, je...

— Pas la peine de vous excuser. J'ose espérer que vous pensiez bien faire.

— Quand vous m'avez parlé de traduction en espagnol, j'ai...

— Vous avez pensé que cela allait vous avancer ? Hé bien, c'est idiot. Mais, puisque vous voulez travailler et que vous semblez incapable de faire preuve de patience, je vais vous donner l'occasion d'exercer vos compétences.

Sur ces mots, le professeur tira précautionneusement de sa sacoche une dizaine de feuillets sur parchemin, avant de préciser :

— Ceci est un manuscrit dont je vous demande de ne parler à personne. Il contient peut-être la clé que nous avons cherchée dans le poème d'Abdul al-Hazred. Je désespérais de jamais pouvoir confirmer mes hypothèses, surtout après le déclenchement des troubles en Syrie, et vous ne devinerez jamais où je l'ai trouvé !

Comme je haussai les épaules en une mimique gênée, il poursuivit :

— Il était dissimulé dans la couverture de l'édition grecque du *Necronomicon* de notre propre bibliothèque, ici, à la Miskatonic ! Je l'ai découvert par hasard, voilà six mois, en constatant que la couverture du dos était sensiblement plus épaisse que celle du plat frontal. Quelqu'un y avait caché ces pages d'un récit datant du XVI^e siècle.

— L'époque de l'édition en latin ?

— Effectivement, mais à mon avis, il n'y a pas de rapport. En revanche, cela nous ramène au manuscrit du poème *Par-delà la mer sans sommeil* que nous avons étudié.

— Ce sont d'autres fragments d'Abdul al-Hazred ?

— Non, ce récit est nettement postérieur. J'ai commencé à le décrypter, mais l'écriture est très difficilement lisible et mes carences en espagnol me laissent des doutes quant à certaines interprétations. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais toutefois préféré ne pas le montrer à des hispanisants, car je n'en connais aucun en qui je puisse placer ma confiance. Lorsque vous êtes venu dans mon bureau à la rentrée, si j'avais été croyant, j'aurais pensé que c'était le Ciel qui vous envoyait !

D'un geste de la main, le professeur m'invita à m'approcher du manuscrit en ajoutant :

— L'auteur se présente comme le père Alexandro de Carminado, ou peut-être est-ce « Cominado » ou « Carrinodo », c'est malaisé à déchiffrer. Ce prêtre dit avoir accompagné le capitaine Diego Hurtado de Mendoza à la découverte de la Californie. À l'époque beaucoup de légendes couraient sur une terre mythique nommée « California », où des Amazones auraient vécu en se protégeant à l'aide d'armes en or. J'ai vérifié dans les archives, Diego Hurtado était un cousin du conquistador Hernán Cortés. Il est parti d'Acapulco le 30 juin 1532, à la tête d'une escadre de deux caravelles avec quatre-vingts hommes à bord, mais seuls les noms de quelques-uns des officiers et du pilote ont été consignés, pas celui de ce prêtre.

— L'expédition est-elle parvenue jusqu'en Californie ?

— Personne ne le sait, ou du moins ne le savait jusqu'à présent. D'après les chroniques espagnoles, une mutinerie est

survenue, suite à laquelle le capitaine Diego Hurtado aurait été obligé de laisser la moitié des hommes repartir sur une des caravelles. La plupart des mutins se sont fait massacrer par des Indiens en voulant se réapprovisionner en eau au cours de leur trajet de retour vers Acapulco. Deux hommes ont cependant survécu et ont raconté l'histoire à Cortés.

— Et l'autre caravelle ?

— Elle est censée avoir continué sa route vers la Californie, mais nul n'en a plus jamais entendu parler avant que je ne découvre ce manuscrit. Allez-y, je vous en prie.

Je me penchai sur le manuscrit avec un mélange d'inquiétude et d'excitation. Les feuillets en parchemin étaient couverts d'une écriture linéaire, ressemblant souvent à des vagues plus qu'à des lettres. Dans la forme, cela aurait presque pu paraître de l'arabe sauf qu'il s'agissait bien d'un texte en espagnol rédigé avec un alphabet latin. La main apparemment tourmentée qui avait tracé ces mots redoublait ses h, ses l et ses b d'une boucle nerveuse, mais ne marquait quasiment aucune différence entre les m, les n, les r et les u. En outre, les a, les o et même les e se confondaient la plupart du temps. Un autre défi résidait dans le fait que le texte était rédigé dans un espagnol de Castille archaïque, truffé de termes tombés en désuétude. Refusant cependant de me laisser décourager, je m'attelai à la traduction, tandis que le professeur m'exhortait à lire à haute voix, en n'hésitant pas à signaler si j'avais le moindre doute quant au sens d'un mot ou d'une expression. Je compris vite pourquoi il avait eu tant de mal à décrypter ce parchemin, mais une fois habitué à la graphie et avec une bonne maîtrise de l'espagnol, je parvins à deviner le sens des mots qui pouvaient paraître illisibles de prime abord.

Que Dieu protège ceux qui liront ces lignes si l'abomination que j'ai approchée est toujours vivante.

En l'an de Grâce 1532, moi, Alexandro de Carminado, prêtre de la Compagnie de Jésus, ai pris place à bord du San Marcos, la caravelle du capitaine Diego Hurtado, à qui son Excellence Hernán Cortés a confié la mission de découvrir la fabuleuse île de Californie. J'avais hâte de me trouver face à la reine des Amazones afin de lui prouver la grandeur de Notre Seigneur le Christ. Mais le sort s'est ligué contre nous, et

j'en viens à penser que le Diable lui-même, ou une créature encore plus maléfique, a tramé nos malheurs.

Une première déconvenue s'abattit sur nous lorsque nous voulûmes refaire de l'eau dans le port de Lebisca commandé par Nuño de Gurmón...

— C'est le port de « Jalisco » et l'homme s'appelait « de Guzmán », corrigea le professeur Gladstone. J'ai vérifié. À cette époque Nuño de Guzmán était gouverneur de la colonie de Jalisco. Il s'agit d'un port au nord d'Acapulco.

Le professeur se tut après cette précision et m'exhorta à continuer d'un geste de la main.

— ... dans le port de Jalisco commandé par Nuño de Guzmán. Ce dernier refusa de nous laisser nous réapprovisionner en eau. Le capitaine Diego Hurtado nous expliqua que Guzmán jalousait Cortés et voulait certainement faire échouer son projet. Je me dis alors intérieurement que Notre Seigneur avait de bien piètres serviteurs si les fils de la Couronne d'Espagne privilégiaient leur rivalité à la conversion des Indiens païens.

Nous continuâmes vers le Nord, en constatant un étrange phénomène. Même lorsque le vent ne nous poussait pas, une force paraissait attirer nos navires. Elle se manifestait particulièrement sur les objets en fer. Une aiguille posée sur une surface lisse glissait ainsi sans qu'on la touche en direction du Nord. Ce détail pourra sembler anecdotique à celui qui lira, mais je prends la peine de le noter, car il m'a sans doute sauvé la vie.

Le premier feuillet finissait à cet endroit et je marquai une pause, ne sachant trop que penser de ce texte qui ne semblait guère en rapport avec celui du poète Abdul al-Hazred. Comme le professeur ne paraissait pas désireux de m'apporter des explications, je continuai donc :

Après plusieurs semaines de traversée, tandis que nos réserves commençaient à s'épuiser, la chance parut tourner en notre faveur. La vigie signala en effet le continent en vue, avec une petite île à un mille au large. Comme le capitaine Diego Hurtado me demandait de la baptiser, je ne trouvai de meilleur nom que celui d'île Magdalena, celle qui d'après l'Apôtre Jean avait vu la première Notre Seigneur ressuscité, alors qu'elle était en pleurs devant son tombeau. Le capitaine décida de s'arrêter en cette île qui paraissait déserte. Les marins furent soulagés d'échapper à la force mystérieuse qui nous attirait. Les sources d'eau de Magdalena

s'avèrent cependant aussi salées que les larmes de la Sainte. Nous fûmes donc obligés de nous rendre sur le continent.

Là, l'eau était pure, mais nous aperçûmes rapidement des Indiens en haut des collines surplombant la plage. Notre nombre et nos mousquets nous permettaient cependant d'espérer intimider d'éventuels assaillants. Et comme la région s'avéra giboyeuse, le capitaine proposa que nous installions un campement pour prendre du repos.

Notre halte dura vingt jours. Au début, le lieu nous parut paradisiaque, mais plusieurs hommes se mirent à souffrir de fièvres et furent rappelés à Dieu, dont Alonso de Molina, l'intendant. Un tel destin funeste n'était pas rare dans ces contrées infestées de miasmes. Notre plus grand sujet d'inquiétude restait les Indiens. Nous devinions leur présence plus que nous ne les voyions. Pourtant, chaque jour, quelque chose disparaissait. Les larcins concernaient surtout de menus objets en fer : épingles, clous, fourchettes... Jusqu'à une nuit où le plastron et les genouillères d'une armure furent volés.

Diego Hurtado considéra alors qu'il devenait trop dangereux de séjourner plus longtemps en cet endroit, et que nous avions déjà trop tardé à continuer notre mission. Sa proposition de reprendre la route rencontra immédiatement l'opposition butée de la moitié des hommes qui se mutinèrent sous la férule de Juan Ortíz de Cabex, l'Alguacil Mayor...

Je m'interrompis en déclarant que je ne connaissais pas la traduction de la fonction d'*Alguacil Mayor*. Le professeur Gladstone s'empara d'un gros volume posé sur un guéridon à côté de sa table et tourna les pages jaunies en disant :

— Vous êtes doué, monsieur Flaherty Jr. Je n'avais pas réussi à lire ces mots. Selon ce dictionnaire, un *alguacil* est une sorte de shérif. Cela pourrait donc être un « shérif en chef ». Toutefois, je pense que ce terme est utilisé ici dans son acception ancienne qui correspondait plutôt à la fonction de « bailli » ou d'« officier en charge de la loi ». Il s'agissait donc vraisemblablement du représentant légal du roi d'Espagne dans l'expédition...

Je hochai la tête. La clarté avec laquelle le professeur Gladstone expliquait les définitions sans sacrifier à la précision m'impressionnait toujours. Je repris ma lecture qui m'amena du deuxième au troisième feuillet :

Juan Ortíz de Cabex se montrait intraitable et menaçait d'en référer au Roy si le capitaine s'obstinait dans son projet de continuer vers l'île de Califormia. Selon lui, la force qui s'exerçait sur nos navires ne pouvait qu'être maléfique. Il devait s'agir d'un des courants pernecieux de l'Enfer et il ne voulait pas que son âme pure soit emportée en même temps que celles chargées de péchés de certains membres de l'expédition. En disant cela, il accusait implicitement le capitaine Diego Hurtado et son second Miguel Marroquino...

Je m'arrêtai de nouveau pour lui faire part de mon doute :

— Pour les noms communs, je parviens à comprendre ou à deviner, d'autant que je commence à m'habituer à cette écriture, mais c'est plus difficile pour les noms propres. La sonorité la plus juste me paraît être *Marroquino*, mais il s'agit peut-être de Miguel *Mannoquina* ou alors de Miguel *Mamaquirna*.

— Ce n'est pas forcément important. Nous pourrions vérifier plus tard si son nom figure dans l'ouvrage de la bibliothèque qui évoque ce voyage. J'avais l'intention de l'emprunter la semaine prochaine pour que nous puissions l'avoir à notre disposition, mais votre envie de brûler les étapes ne m'en a pas laissé le temps.

Je rentrai la tête dans les épaules en me sentant fautif, mais le professeur reprit sans paraître m'en vouloir :

— Continuez mon jeune ami. Vous verrez, c'est surtout la suite qui est intéressante, même si la lecture des éléments du début est nécessaire pour comprendre le déroulement de l'histoire.

Mes yeux retournèrent donc au parchemin pour continuer à déchiffrer :

Juan Ortíz de Cabex avait essayé de me gagner à sa cause, mais j'avais pu constater la grandeur d'âme du capitaine, et je doutais franchement de la pureté de la sienne. Nous étions trente-huit pour continuer contre trente-six voulant rebrousser chemin. Cela ne constituait pas une majorité franche, d'autant qu'en sa qualité d'Alguacil Mayor, Juan Ortíz de Cabex pouvait arguer que sa seule voix au nom du Roy valait celles de tous les autres.

Refusant de céder, le capitaine Diego Hurtado proposa alors un arbitrage digne du Grand Salomon. Il offrit à Juan Ortíz de repartir à bord

du San Miguel, tandis que nous pourrions poursuivre notre route vers la California sur le San Marcos.

C'est ce qui advint. Il ne fallut cependant pas longtemps avant que nous ne nous mettions à douter du bien-fondé de la décision du capitaine. Quelques jours après avoir repris la mer, la force d'attraction devint si puissante que, même en utilisant les voiles en vent arrière, nous ne parvenions plus à nous y soustraire. J'avais installé un autel sur le pont du San Marcos. Confrontés à ce phénomène qui paraissait relever du sortilège, tous les marins, même les plus mécréants, venaient désormais assister à mes messes et à mes séances de prières.

Le sentiment d'avoir perdu le contrôle de notre destinée suscitait chez tous un profond désarroi. Lorsque deux jours se furent écoulés ainsi, le capitaine prononça un discours affirmant que le courant vers l'Enfer évoqué par Juan Ortíz de Cabex n'existait pas. Selon lui, si tel avait été le cas, le capitaine Magellan qui avait effectué un tour du monde dix ans plus tôt y aurait été englouti. Cette déclaration ne rassura pas tout le monde. Même le pilote Melchor Fernández m'avoua en confession que l'argument ne l'avait pas convaincu dans la mesure où Ferdinand de Magellan avait pris une route bien plus au Sud, avant de traverser le grand océan Pacifique pour rejoindre l'Asie.

Un autre phénomène qui se manifesta de manière sournoise m'inquiéta encore plus. Le capitaine, l'équipage et même moi commençâmes à perdre le sommeil...

Mes mains se mirent à trembler en déchiffrant ces lignes par lesquelles débutait le quatrième feuillet. Ayant deviné le lien avec le manuscrit du poète Abdul al-Hazred, je regardai le professeur d'un air interrogateur. Il se contenta de sourire en silence, avant de m'enjoindre à reprendre ma lecture d'un mouvement de menton.

Le capitaine, l'équipage et même moi commençâmes à perdre le sommeil. Quand nous parvenions enfin à nous endormir, épuisés de fatigue, c'était pour être précipités dans des cauchemars faisant ressurgir nos pires peurs et nos pensées les plus honteuses. Encore aujourd'hui, alors que ces visions maudites ont disparu par la Grâce de Dieu, un sentiment d'avilissement et de flétrissure me ronge le cœur à l'idée de ce que j'ai pu imaginer faire sur le Saint-Autel ou dans les couvents de Religieuses.

Éprouvés par ces tourments, rationnés en eau et en vivres, plusieurs marins tombèrent malades et trois perdirent l'esprit avant de se jeter à la mer. Je ne pus que condamner ces actes impies, mais en même temps, je commençai à me demander si la Miséricorde la plus grande que pourrait nous prodiguer Notre Seigneur ne serait pas de nous rappeler à Lui au plus vite.

Notre désespoir approchait de son comble, lorsque la vigie annonça des terres en vue à l'Est. La nouvelle fut saluée par des cris de joie, car nous ne pouvions imaginer à cet instant que pire puisse advenir. Ces terres occupèrent bientôt tout l'horizon, ne montrant pas de limite. Il devait s'agir soit d'une masse continentale, soit d'une île au moins aussi vaste que la Nouvelle Espagne. Une immense baie s'offrit à nos yeux, bordée d'un chapelet d'îlots. C'est vers l'un d'eux qui brillait particulièrement à l'horizon que le courant semblait nous entraîner. L'éclat se révéla provenir d'immenses coupoles dorées surplombant des temples pareils à ceux de l'Olympe chez Homère.

Le quatrième feuillet s'arrêtait sur ces mots. Troublé, je bredouillai en direction du professeur :

— Ce sont les coupoles de vermeil dont parlait Abdul al-Hazred ?

— Selon toute vraisemblance... En tout cas, si ce que j'ai cru déchiffrer de la suite est exact. Mais, je vous en prie continuez. Je n'avais pas tout saisi jusqu'alors. Votre interprétation éclaire des points qui m'étaient restés obscurs.

Je tournai donc délicatement le quatrième feuillet, avant de continuer ma traduction du suivant :

À mesure que le San Marcos approchait, les coupoles d'or et les monuments qu'elles surplombaient révélaient leur état délabré. Difficile de les dater mais elles semblaient aussi anciennes que les vestiges romains de Cornalvo ou de Séville.

Nous étions à seulement une encablure du rivage, quand la force qui nous avait tractés jusqu'alors s'arrêta sans raison apparente. Face à cet événement inattendu, le capitaine Diego Hurtado m'invita dans sa cabine avec son second Miguel Marroquino. Depuis des jours, le sort ne nous accordait d'autre option que de subir cette attraction. Il nous était enfin donné la possibilité de reprendre l'initiative. Après les pertes subies depuis la séparation des caravelles, nous n'étions plus que vingt-cinq à

bord, dont six alités dans un état préoccupant. Le capitaine proposa de laisser les six malades avec autant de personnes valides, tandis que les treize hommes restants prendraient la chaloupe pour se rendre dans l'île aux temples.

Cela semblait sage, même si ce dernier chiffre me troubla en raison de sa triste signification évangélique. Je préférerais toutefois ne pas leur faire part de ce sentiment, d'autant qu'il n'était pas aisé de trouver un bon équilibre entre le nombre d'hommes nécessaires à la protection du San Marcos et une escouade suffisante pour se défendre à terre si des indigènes attaquaient. À ce titre, je refusai la proposition du capitaine de rester à bord pour apporter le soutien de la Foi aux malades. J'avais la conviction que les soldats qui affronteraient les païens auraient encore plus besoin du soutien de la Foi. En déclarant cela, je brandis le lourd Crucifix en fer qui pendait à mon cou depuis le jour de mon ordination. Je voulais croire que la Croix serait plus puissante que l'épée pour faire entendre raison à ces Amazones. Bravoure ou forfanterie ? Je m'interrogeai rapidement sur l'essence de ma décision.

Dès que la chaloupe fut à l'eau, nous fûmes saisis par un exécrationnel relent de marée fétide, mélange d'émanations de vases et de pourriture...

Je levai les yeux vers le professeur en souvenir d'une strophe du poème d'Abdul al-Hazred évoquant des odeurs pestilentielles, mais en l'absence de réaction de sa part, je repris la lecture.

Alors que nous étions encore à deux brasses du rivage, la chaloupe s'englua dans une vase épaisse. Il nous fallut descendre et continuer en marchant dans cette masse verdâtre et spongieuse tandis que nos pieds roulaient sur de gros galets friables. Lorsque le capitaine Diego Hurtado plongea la main pour en saisir un, il ramena à la surface un crâne humain. Nous nous signâmes, assurés d'être parvenus dans le repaire des pires cannibales que la Terre ait portés. Aucun Indien n'apparut cependant, même après que nous ayons franchi la plage et approché des temples. Ces derniers s'ornaient d'immenses colonnades en pierres rongées par l'alcalinité de la mer. Les édifices qui subsistaient nous surplombaient de quinze ou vingt fois notre taille. Nous tous réunis, nous tenant par la main, aurions été incapables d'entourer le bas de ces pilastres. Les portions effondrées n'étaient pas moins impressionnantes, et nous étions régulièrement contraints d'escalader des blocs cyclopéens pour

continuer notre progression. En même temps, il nous fallait rester sur nos gardes car ces vestiges éboulés constituaient un terrain idéal pour fomenteur une embuscade.

Une malsaine présence désincarnée flottait au cœur de ces ruines. Cette impression était probablement due aux miasmes qu'exhalait le sol, et qui se dispersaient en un brouillard dérivant en lambeaux. Je ne pouvais cependant m'empêcher de penser que ce sentiment provenait également des statues et fragments de bas-reliefs se dressant au milieu de la fange. Même lorsqu'elles avaient en partie forme humaine, les créatures représentées par ces sculptures arboraient des têtes de pieuvre, des membres difformes ou des ailes pareilles à celles des chauves-souris. Leur laideur surpassait de manière incommensurable les visions de l'enfer ou les pires figurations des légions de Satan peintes sur les retables de nos églises.

Soudain, d'immenses portes en bronze appartenant à un édifice largement éboulé se dressèrent devant nous. Ouvertes, elles auraient pu laisser pénétrer un troupeau de ces mythiques éléphants dont parlaient les chroniques d'Hannibal, mais impossible de les bouger. Les battants étaient toutefois suffisamment disjoints pour offrir un passage. Plusieurs soldats supplièrent que l'on rebrousse chemin, persuadés que la cavité obscure derrière ces portes était l'antichambre du Diable. Le capitaine Diego Hurtado refusa de céder à la peur, tandis que Miguel Marroquino, son second, se portait volontaire pour mener une exploration avec qui voudrait. J'avoue avec honte que je préférerais rester en retrait.

C'est ainsi que Miguel Marroquino s'aventura par-delà ces portes tordues, avec six hommes munis de torches en amadou. Nous restâmes sept à les attendre, y compris le capitaine.

Deux heures s'écoulèrent sans aucun signe de leur part. La nuit allait bientôt tomber et Diego Hurtado s'impatientait. Il s'apprêtait à entrer à son tour, quand des bruits retentirent enfin derrière les portes de bronze. Je brandis mon Crucifix tandis que les autres pointaient leur épée vers l'entrée.

Nous fûmes rassurés et même enthousiasmés en voyant Miguel Marroquino et ses cinq compagnons apparaître en criant :

« Il n'y a personne à l'intérieur, mais il y a de l'or ! Une montagne d'or ! Nous avons trouvé l'El Dorado ! Venez avec nous pour le ramener ! »

Soulagés, les hommes rangèrent leurs armes et commencèrent à les suivre. Cependant, Diego Hurtado, qui avait plus d'entendement que les autres, s'inquiéta. Les gestes de son second étaient saccadés et son allocution embrouillée. Le temps passé dans le temple et une telle découverte

pouvait expliquer leur comportement insolite, mais un détail supplémentaire l'intrigua. Les six hommes étaient revenus les mains vides. Le capitaine dit alors à Miguel Marroquino :

« S'il y a autant d'or, pourquoi n'en avez-vous pas ramené pour nous le montrer ? »

Miguel esquissa un sourire crispé prononça plusieurs fois un mot étrange qui ressemblait à « Cbtoulou », avant de planter son épée dans le cœur du capitaine. Son geste donna le signal de la curée. Les soldats qui avaient pénétré dans le temple fondirent sauvagement sur leurs anciens compagnons pour les massacrer. Face à ce spectacle, n'étant pas armé, je préférerais m'enfuir, ce que décida aussi Melchor Fernández, le pilote. Nous courûmes avec l'énergie du désespoir et parvînmes à la plage près de laquelle se trouvait la chaloupe, sans être rattrapés.

Arrivés là, pris de remords, j'objectai que nous avions le devoir moral d'attendre afin de vérifier si le capitaine Diego Hurtado ou certains de nos compagnons n'avaient pas survécu. Le pilote me répondit que c'était peu vraisemblable, surtout pour l'infortuné capitaine, qui avait eu le cœur percé d'une épée. En tout état de cause, n'étant quasiment pas armés, nous aurions selon lui besoin de l'aide des soldats restés sur le bateau pour repousser les hommes devenus fous. Mu sans doute autant par la frayeur que par la raison, je le rejoignis dans l'embarcation.

Melchor souqua aussi ferme qu'il put vers le San Marcos, tout en haranguant les matelots à bord pour qu'ils se préparent au combat. Nous n'étions plus qu'à quelques brasses de la caravelle lorsqu'un énorme tentacule surgit de l'eau et se mit à fouetter l'air et la mer autour de nous. Il devait appartenir à un Léviathan colossal, car son diamètre dépassait la largeur de notre embarcation. Brusquement, un coup abattit le grand mât du San Marcos, le suivant sectionna sa proue, créant une voie d'eau béante à l'avant.

Tandis que la caravelle sombrait corps et biens, le tentacule se mit à frapper l'eau autour de nous, comme s'il cherchait la chaloupe. Chaque coup portait de plus en plus près de nous, même si les remous ainsi créés modifiaient à chaque fois notre position. C'est alors que j'eus l'idée qui nous sauva sans doute la vie.

« Jetons tous nos objets en métal ! » dis-je à Melchor, tout en retirant à contrecœur mon Crucifix en fer et en le lançant le plus loin que je pus. L'instant d'après, le tentacule frappa là où ma croix avait touché l'eau. Voyant cela, le pilote se débarrassa prestement de ses armes et de son ceinturon. Puis nous restâmes allongés au fond de l'embarcation, en évitant tout mouvement, tandis que la nuit nous enveloppait.

Est-ce à cause de l'obscurité ? La créature nous crut-elle morts ou agonisants ? Pensa-t-elle que nous allions bientôt sombrer et qu'elle pourrait nous attraper plus facilement au fond de l'eau, à l'instar de nos infortunés compagnons dont nous entendions les implorations parmi les débris du San Marcos, sans avoir le courage de leur porter secours ? Que Dieu me pardonne cette lâcheté. En tout cas, la créature ne nous attaqua plus et notre chaloupe dériva lentement vers la grande terre à deux milles de l'îlot, que nous atteignîmes à l'aube.

Là, notre sort fut à peine moins terrible. Avant même que nous ayons pu poser le pied sur le rivage, des Indiens s'emparèrent de nous et me frappèrent si fort à la tête que je m'évanouis.

Je repris mes esprits dans une butte pour constater que mes mains étaient attachées. Melchor gisait inerte à côté de moi, mais de petits grognements plaintifs me permirent de savoir qu'il n'était pas mort. Comme mes yeux s'habituèrent à la pénombre, je pus distinguer une dizaine de jeunes Indiennes quasi nues, elles aussi entravées.

Sûr de finir bientôt dans le ventre de cannibales, je murmurai une prière pour recommander mon âme à Dieu. En entendant mes paroles, une des Indiennes s'approcha craintivement. Tout en s'efforçant de dissimuler sa nudité en un geste de pudeur qui m'étonna, elle déclara se nommer Citlalin et me demanda de la bénir.

L'entendre s'exprimer en espagnol me surprit au plus haut point, car nul être civilisé n'était censé être allé jusqu'à ces contrées. Citlalin m'indiqua qu'elle était aztèque par sa mère, mais espagnole par son père, qui avait déserté l'armée de Cortés. Six mois auparavant, elle avait été capturée lors d'un raid mené par les Indiens d'ici, qu'elle appelait les Chumash. Depuis, elle était retenue prisonnière avec d'autres jeunes filles, ce qui lui avait permis d'apprendre la langue de cette région.

Lors de la précédente lune, le grand prêtre qui se nommait Mikiw avait eu une vision lui enjoignant d'offrir dix vierges en sacrifice aux Grands Dieux Anciens de la mer. C'était pour cela qu'elle et ses compagnes étaient quasi nues et seulement parées de pendentifs en nacre. D'après ce que Citlalin avait entendu lorsqu'ils m'avaient amené dans la butte, Mikiw souhaitait aussi me renvoyer vers l'îlot avec Melchor.

Comme je questionnais Citlalin sur la situation locale, bien que terrifiée, elle m'assura n'avoir jamais entendu parler des Amazones, ni de la Californie. Pour elle le lieu où nous nous trouvions s'appelait la baie des Anges Maudits et les démons de l'île étaient pires que les Diables

dont parlait la Bible. Ce qu'elle me raconta me permit d'élaborer une stratégie qui, je l'espérais, pourrait nous faire gagner un peu de temps.

Le lendemain, quand Melchor Fernández et moi fûmes amenés sur la plage, cernés par des centaines d'Indiens, pour être envoyés vers les temples en compagnie des dix vierges, je constatai que notre chaloupe avait été tirée sur le sable. Les indigènes ne comptaient probablement pas l'emprunter, car ils disposaient de bateaux en peau cousue. Cela allait toutefois conforter mon argumentaire. À ce moment, l'air fut rempli par le son de cornes s'apparentant au meuglement assourdissant d'un troupeau de taureaux, tandis qu'apparaissait un homme orné de plumes et de colifichets. Il récitait des incantations lugubres, dans lesquelles revenait souvent le mot de « Chtoulou », qu'avait prononcé Miguel Marroquino avant d'attaquer notre infortuné capitaine.

Je devinai qu'il s'agissait de leur prêtre et ses tatouages ignobles m'en convainquirent. Son corps, ses membres et son visage étaient couverts de dessins hideux. Les créatures qu'ils représentaient paraissaient sorties de l'Enfer, monstres ailés grimaçants, parodies d'êtres humains, insectes et crustacés munis de multiples paires d'yeux. Mais le pire était que ces tatouages s'animaient d'une vie propre et me regardaient. À mesure que ce sorcier approchait, je voyais leurs gueules s'agrandir, comme pour me dévorer. Un haut-le-cœur me saisit, mais la Foi me permit de ne pas céder à la panique. D'une voix tonnante, je lui adressai le discours dont j'avais savamment pesé les termes, en demandant à Citlalin de traduire :

« Oh Mikiv ! Prêtre des Anciens Grands Dieux, quelle grave erreur tu t'apprêtes à commettre ! Moi, Alexandro de Carminado, prêtre de la Compagnie de Jésus, suis venu ici au nom d'un nouveau Dieu, bien plus puissant, représenté par son Fils, Notre Seigneur le Christ ! Les Anciens Dieux se sont bien battus. Ils ont fait preuve de vaillance, mais ils ont dû reconnaître leur défaite. Après avoir fait allégeance au Christ, ils m'ont laissé reprendre notre bateau pour venir vous évangéliser. Et toi, tu voudrais nous sacrifier ! »

Ces phrases, que je prononçai tout en montrant notre chaloupe, provoquèrent un profond émoi dans l'assemblée. Même Mikiv sembla déstabilisé. Melchor quant à lui me regardait de ses yeux fous, sans oser espérer. Profitant de mon avantage, je continuai :

« Défaites nos liens et agenouillez-vous tous pour prier votre nouveau Dieu, le seul et unique vrai Dieu désormais, qui est Miséricorde et Compassion envers ceux qui le reconnaissent. Et que cette baie ne soit plus

appelée celle des Anges Maudits, mais celle des Anges. Sinon, le bâtiment du Christ sera bien pire que ceux que vous réservaient les Anciens Dieux. »

Ce dernier argument les saisit d'effroi. Plusieurs vieux, parmi lesquels je devinai des chefs, s'approchèrent de Mikiv pour lui parler à mi-voix. Après d'interminables palabres, Mikiv m'adressa des paroles de défi, que la jeune Citlalin me traduisit, le regard hanté par la peur :

« Prêtre Alexandro, nous les Chumash, ne sommes pas ignorants. Nous savons, que votre grand guerrier Cortés a renversé les Dieux de l'empereur Moctezuma. Mais Chtoulou et les autres Grands Anciens sont plus puissants que les Dieux des Aztèques. Nous allons surseoir à votre sacrifice pour nous purifier et dans cinq jours, nous emprunterons votre bateau pour vérifier si tes dires sont vrais ou mensongers. »

Cinq jours ! Je n'avais gagné que cinq jours... Et bientôt, je me maudis en réalisant que j'avais offert à ces Grands Anciens cinq nuits pour me tourmenter encore plus à travers des cauchemars ignobles. Je compris d'ailleurs alors qu'il ne s'agissait pas de cauchemars. Les créatures innombrables dissimulées dans les ruines de l'îlot semblaient douées du pouvoir de pénétrer dans les esprits. Elles rageaient que nous ayons pu leur échapper et me promettaient une éternité de souffrances atroces à partir du moment où Mikiv nous livrerait à elles. La Foi et la prière me permirent de résister à ces agressions mentales. Le pauvre Melchor en revanche sombra dans une démence entrecoupée de crises violentes, pendant lesquelles il se cognait le crâne contre le sol. Cela dura une journée, sans que l'on puisse l'en empêcher, jusqu'à ce qu'il en tombe raide mort.

En le délivrant ainsi, Notre seigneur avait-il été plus Miséricordieux avec le pilote qu'avec moi ? Ne pas le croire me demandait des efforts grandissants lorsque, à l'approche de la quatrième nuit, le Miracle se produisit.

Nous étions toujours enfermés dans une butte sous bonne garde, les dix vierges et moi, les mains entravées par des cordes, quand des cris d'animaux fusèrent de toutes parts. Quelques instants après, la terre trembla au point que je crus que nous allions être précipités en Enfer. Une seconde secousse se produisit, encore plus violente, provoquant l'effondrement de la butte. J'y vis un signe du Seigneur et exhortai Citlalin à me suivre pour rejoindre la chaloupe. Sans hésiter, la jeune femme cria à ses compagnes d'infortune qui s'élançèrent à ma suite. C'était toutefois sans compter sur la réaction de Mikiv. La plupart des Chumash avaient cédé à la panique, mais pas lui. Le prêtre m'attendait sur la plage en compagnie d'une

dizaine de guerriers. À ce moment, mes yeux se portèrent sur la mer et je pus constater qu'elle engloutissait l'îlot, en même temps que ses temples et les abominations qu'ils contenaient.

Devant ce spectacle, les guerriers tombèrent à genoux, mais pas Mikin. Le sorcier brandit sa sagaie et la darda vers moi. Sa pointe transperça mon épaule, m'arrachant un hurlement de douleur. Avant de perdre connaissance, je vis les dix vierges se précipiter sur lui, pour le renverser.

Mon coma dura dix jours. Depuis, je peine à reprendre des forces. Dès mon réveil, Citlalin a tenu à ce que je l'entende en confession pour avouer qu'elle avait étranglé Mikin. Il ne me fut pas difficile de l'absoudre pour ce que le Seigneur ne pouvait résolument pas considérer comme un péché. De mon côté, je renonçai à déclarer « paix à son âme », car j'étais persuadé qu'il l'avait cédé au Malin, ou pire à cette entité qu'il appelait Chtoulou.

Je ne suis pas sûr que je survivrai longtemps malgré les soins prodigués par Citlalin. En effet, des veinules violacées se propagent à partir de la blessure vers le reste de mon corps. Peut-être la lame de la sagaie était-elle empoisonnée ? J'espère en tout cas que je ne vais pas me transformer en monstre. Plutôt la mort. J'utilise ce qui me reste d'énergie pour rédiger ce récit, en constatant avec soulagement que, comme moi, les indigènes ne souffrent plus d'insomnies. Puissent ces créatures avoir péri à tout jamais au fond de l'eau. Le soir, j'ai la satisfaction d'admirer la grande croix en bois que les Chumash ont dressé sur la plage, face à la mer débarrassée de ces êtres de cauchemars.

Des larmes s'échappèrent de mes yeux en reposant le neuvième et dernier feuillet. Le professeur m'avait laissé lire la fin de l'histoire sans m'interrompre. Une foule de questions se pressait dans ma tête et je ne savais comment les ordonner. En même temps, par-delà l'émotion, des doutes commençaient à m'envahir.

— Cela correspond-il à ce que vous attendiez ? fis-je en voyant qu'il restait muet.

— Dans les grandes lignes, oui, même si j'avais des doutes à propos de l'origine naturelle du tremblement de terre à la fin. En tout cas, votre traduction confirme mes hypothèses.

— C'est-à-dire ?

— Que l'expédition du père Alexandro est bien parvenue jusqu'à la région de Los Angeles, les « Anges » en espagnols. Cela est conforté par le nom de la tribu des *Chumash* qui vivaient en Californie avant l'arrivée des Espagnols.

— Ont-ils pu sauver le père Alexandro ?

— Je n'ai trouvé aucune autre trace de lui. Les Espagnols ne se sont implantés dans la région que bien plus tard, en 1771. J'ai seulement trouvé une chronique portugaise datant de 1542, soit dix ans après l'expédition de Diego Hurtado, qui évoque avec surprise une petite communauté catholique dans une baie que les indigènes nommaient *Los Angeles*. Le capitaine João Rodrigues Cabrilho, qui a rédigé cette chronique, reste toutefois très succinct dans ses descriptions et ne mentionne aucun prêtre espagnol.

— Vous pensez que l'îlot est le même que celui décrit par Abdul al-Hazred ? Il y a certes des points communs, mais j'ai du mal à croire que des navires chinois aient pu traverser le Pacifique dans les deux sens. Il s'agit peut-être de coïncidences.

— Je suis moins dubitatif que vous. Votre hésitation vient probablement du fait que les deux documents présentent des formes très distinctes. Le poème d'Abdul al-Hazred est très fragmentaire et a été rédigé par un Arabe ayant perdu la raison, tandis que la foi chrétienne du père Alexandro et la brièveté de son exposition aux Grands Anciens lui ont permis de consigner une narration plus factuelle. Mais tous deux évoquent des problèmes d'insomnie et des cauchemars à l'approche d'un îlot vaseux exhalant des odeurs putrides, avec des temples surmontés de coupoles abritant d'anciennes divinités. Par ailleurs, Abdul al-Hazred mentionne la baie des « anges maudits » et des adorateurs apeurés qui sacrifient des vierges parées de nacre. Sans parler bien sûr de la référence commune à Cthulhu.

— Ne pourrait-il pas alors s'agir d'un pastiche ? après tout, ces feuillets étaient dissimulés dans la couverture d'un exemplaire du *Necronomicon*. Quelqu'un a pu chercher à forger un canular.

Ma remarque le déstabilisa plus que je ne m'y serais attendu. Une barre de rides apparut sur son front tandis qu'il secouait la tête d'un air perplexe. Au cours de mes études, j'avais pu

constater que certains chercheurs s'acharnaient à défendre de vieilles théories, même lorsque de nouveaux éléments les remettaient complètement en question, mais la rigueur du professeur l'obligeait à prendre mon hypothèse en considération. Puis son visage s'éclaira d'un sourire.

— Votre objection aurait pu être valable si le texte d'Abdul al-Hazred avait été consigné dans le *Necronomicon*. Mais vous oubliez que c'est moi qui ai découvert ce poème dans les ruines d'un temple en Syrie et qu'il était inconnu jusqu'alors. Personne ne pouvait donc en faire de pastiche...

— Alors pourquoi avoir dissimulé le récit du père Alexandro dans la couverture, au lieu de les mettre en annexe du *Necronomicon* ou d'en faire un cahier séparé ?

— Qui sait ? Peut-être quelqu'un a-t-il voulu garder le secret pour lui ? Ou alors préférerait-il le réserver pour des temps futurs où les hommes seraient capables d'aller sous l'eau ?

— Vous pensez donc que l'île des Grands Anciens a vraiment été engloutie au XVI^e siècle lors d'un tremblement de terre en Californie ?

— C'est ce que nous allons bientôt vérifier, mon cher James !

Je restai bouche bée, autant en raison de ce qu'il venait d'annoncer que parce qu'il m'avait appelé par mon prénom, une familiarité dont il ne m'avait jamais gratifié jusqu'alors. La qualité de ma traduction et les semaines de travail en commun l'avaient-elles convaincu que je méritais une certaine considération ? En même temps, sa phrase avait éveillé ma curiosité :

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Pas moi... Mais je n'ai pas attendu le résultat de votre traduction définitive pour essayer d'en savoir plus sur ces îles. Un de mes amis qui s'intéresse aux mythes des Grands Anciens est extrêmement fortuné. Il a affrété un bateau équipé d'appareils de mesure gravimétrique et a découvert une anomalie de pesanteur stupéfiante à deux milles nautiques au large de Los Angeles, ce qui correspond à la distance évoquée par le récit du père Alexandro.

— Vous pensez qu'il s'agit de Kadath ?

Ma voix était troublée par l'émotion car ce récit avait fait remonter en moi le souvenir de cette cité hors du temps, et de la jeune femme à la voix triste.

— Je l'ignore, répondit le professeur, mais les sonars ont aussi détecté des structures géométriques apparemment d'origine artificielle. En tout état de cause, cela vaut la peine d'aller y voir de plus près. Lord Baldwin, tel est le nom de cet ami fortuné, n'attendait plus que ma confirmation pour lancer une exploration. Une expédition peut être prête d'ici une dizaine de jours. Avez-vous déjà fait de la plongée sous-marine ?

— Oui, balbutiai-je éberlué. Lorsque j'étais adolescent, mais vous...

— Moi aussi bien sûr ! Ce n'est pas parce que j'ai l'air d'un professeur d'histoire vieillissant que je ne suis pas capable de nager... J'ai pratiqué l'archéologie sous-marine avant même que vous soyez né ! Vous pouvez m'accompagner si vous êtes intéressé...

La proposition me laissa pantois. Ces rebondissements étaient tellement inattendus. Je trouvai seulement à répliquer par mimétisme réflexe de ce qu'aurait objecté mon paternel :

— Et mon Master ? Et vos cours ?

— Vous cherchiez un sujet de mémoire et vous êtes mon seul étudiant ! Où est le problème ?

Un large sourire éclaira son visage avant qu'il n'ajoute avec un clin d'œil :

— Et puis à défaut de Grands Anciens, peut-être que nous finirons par rencontrer des Amazones ou des sirènes !

Les jours suivants, je ne reconnus plus le professeur Gladstone. Lui qui d'habitude se montrait si lent et si méticuleux semblait avoir recouvré une deuxième jeunesse qui le rendait volubile. Il insista en outre pour payer les frais de mon voyage, dans la mesure où il me considérait désormais comme son assistant. C'est d'ailleurs ainsi qu'il me présenta à son collègue Gédéon Bloomberg lorsque douze jours plus tard, à l'issue de six heures de vol depuis Boston, nous débarquâmes à l'aéroport de Los Angeles.

Après ces semaines à vivre dans les salles lambrissées d'une des plus vieilles universités américaines, à étudier des manuscrits séculaires pour ne pas dire millénaires, débarquer à Los Angeles provoqua un étrange choc. La douceur du climat californien était à mille lieues de l'automne pluvieux d'Arkham

comme en témoignaient les mini-jupes et les tee-shirts des filles que je croisais. Cela me fit penser à ma cousine Jessica et à ses recherches. Je m'étais comporté en odieux sagouin lors de la soirée chez mes parents. Elle ne méritait pas l'attitude méprisante avec laquelle je l'avais traitée. Il faudrait que je lui écrive pour m'excuser à mon retour de cette expédition.

De la fenêtre de la limousine qui nous emporta, pendant que Bloomberg et le professeur Gladstone échangeaient à mi-voix des paroles exaltées, mon regard se perdit dans l'animation de cette mégalopole toute de gratte-ciels et d'autoroutes urbaines, aux antipodes de l'atmosphère renfermée du campus de l'université de Miskatonic. Je n'en eus cependant qu'un aperçu fugitif, car Bloomberg demanda au chauffeur de nous amener directement au port où nous attendait un yacht d'une quarantaine de mètres dont le nom était écrit en lettres blanches sur une coque sombre : *La Kadath*.

À la vue de ce mot, l'air me manqua, tandis que résonnait dans ma tête avec la même clarté que lorsque le professeur avait ouvert son coffret en cuir, la voix triste qui chantait :

*Au soir, à Kadath la noire,
l'âme pâle se damne ou s'empale
car les râles chassent l'espoir
au bal des avatars du mal...*

De l'extérieur, la *Kadath* représentait la quintessence du luxe contemporain de par son accastillage chromé et ses tourelles aux airs de vaisseaux spatiaux. Avec sa décoration XIX^e, l'intérieur n'aurait en revanche pas déparé à l'université de Miskatonic, la poussière en moins. Ce yacht appartenait à Lord Baldwin, le fortuné passionné d'archéologie dont m'avait parlé le professeur Gladstone. Le plus grand titre de gloire de cet aristocrate écossais bibliophile était de posséder à titre privé plusieurs fragments de la version grecque du *Necronomicon*. D'autres personnalités érudites nous attendaient, parmi eux, un vieux chercheur italien nommé Luigi de Donatello et Nicolae Gheorghiu, un universitaire roumain dont j'avais lu plusieurs articles dans la revue d'ésotérisme *Unaussprechlichen Kulte*n. En tout, l'équipe scientifique était composée de neuf membres, moi compris, mais trois chercheurs, dont Jean de

Bonœil, un paléographe français spécialiste de l'épigraphie sanscrite, étaient partis se reposer. De son côté, l'équipage technique de la *Kadath* comprenait le capitaine prénommé José, qui était originaire du Mexique, deux marins et deux moniteurs de plongée européens à l'allure d'armoires à glace. Comme nous étions désormais au complet, Lord Baldwin put fièrement donner l'ordre de larguer les amarres.

Notre destination était proche, le site repéré se situant à seulement deux milles de la côte, mais tous avaient hâte de commencer dès l'aube, le lendemain. C'est avec un émoi certain que nous portâmes un toast lorsque la *Kadath* stoppa ses moteurs au-dessus de la zone à prospecter. Je n'étais pas le moins impatient, même si me retrouver, seul jeune, au milieu de ces éminents chercheurs me troubla. Il y avait bien deux autres jeunes, les marins philippins qui pour l'occasion avaient revêtu des tenues de steward et faisaient le service pour le buffet de bienvenu où champagne, caviar et toast au homard fumé se disputaient la vedette. Les serveurs arboraient des expressions respectueuses mais aussi un peu craintives. Était-ce la peur de renverser un plateau ? Ou se doutaient-ils que ce que nous projetions concernait des choses remettant profondément en cause leurs croyances catholiques ? Je préférerais ne pas le leur demander, tout en constatant que tous deux arboraient ostensiblement une croix en bois à leur cou. Un éphémère instant, je songeai au *Bal des Vampires*, une vieille comédie vue lors d'une séance de ciné-club au lycée. Le réalisateur Roman Polanski y jouait le rôle de l'assistant d'un professeur loufoque qui en venait à propager le vampirisme à travers le monde, après s'être efforcé de le combattre pendant des années. C'était ridicule mais un réflexe me fit chercher un miroir pour vérifier si mes compagnons s'y reflétaient bien. Sur ce point, je fus rassuré, même si je ne pouvais imaginer à ce moment l'horreur qui nous attendait sous la coque.

Le lendemain dès l'aube, tout le monde se retrouva autour d'un plantureux petit-déjeuner sous la forme d'un buffet dont la diversité avait été visiblement conçue pour satisfaire des goûts alimentaires très variés : sucré, salé, végétarien et d'autres choses que je ne pus identifier, mais sur lesquelles je préférerais

ne pas poser de questions afin de ne pas paraître ignorant. Pour ma part, vu la première plongée qui nous attendait, j'aimais autant ne pas trop lester mon estomac. Ce repas me permit d'apercevoir les trois savants absents lors de notre arrivée la veille, à savoir le français de Bonœil, un chercheur russe prénommé Fedor qui parlait à tout bout de champ de la météorite de Tunguska, et un philologue chinois dont le nom m'échappa. Tous mangeaient sans me prêter attention, exaltés à l'idée de ce qu'ils espéraient découvrir en bas.

Leur conversation aurait été digne de la Tour de Babel, tant ils passaient d'une langue à une autre selon les besoins de leur argumentaire ou de leurs références d'archives. Je m'astreignis de mon côté à une écoute passive tant j'étais intimidé. En outre, le professeur Gladstone m'avait enjoint à ne pas parler du détail de nos lectures et je craignais de divulguer des éléments qu'il ne souhaitait pas révéler à tout le monde, du moins pour l'instant. Lorsque tous eurent écarté leur assiette, notre hôte Lord Baldwin fit un exposé de la situation dans un anglais suranné, en se servant d'une série de graphiques et d'images de fonds sous-marins. Les données gravimétriques dénotaient effectivement une anomalie phénoménale, mais les relevés sonars m'impressionnèrent encore plus. Ils montraient, à une quinzaine de mètres seulement sous la baie, ce qui s'apparentait sans ambiguïté à des ruines antiques, avec des temples à colonnades et des coupoles brisées.

— À quelle superficie estimez-vous l'ensemble ? interrogea Jean de Bonœil dans un anglais prononcé avec un épouvantable accent français. Et est-ce qu'il pourrait s'agir de Kadath ?

La question fit bondir mon cœur plus que je ne l'aurais souhaité.

— Les ruines s'étendent sur environ un hectare, répondit Lord Baldwin sans se départir de son phrasé oxfordien. Cette superficie paraît trop limitée pour correspondre à la grande cité. Il est toutefois possible que le site soit plus étendu car ses abords sont recouverts d'une épaisse couche de sédiments.

— On ne va pas revenir là-dessus ! s'emporta Fedor le chercheur russe. Il me semblait que nous étions parvenus à un consensus lors de nos dernières rencontres pour admettre que les Grands Anciens ne pouvaient être d'origine terrestre.

— Pourraient « difficilement » être d'origine terrestre..., corrigea Lord Baldwin.

— Avez-vous pu comparer les relevés de gravimétrie avec ceux de Tunguska et de l'UFO de la Baltique ? reprit Fedor.

Au moins trois personnes levèrent les yeux au ciel. Je compris que le Russe cherchait obstinément à relier les Grands Anciens aux phénomènes d'OVNI, idée que rejetaient manifestement plusieurs de ses collègues. Lord Baldwin expliqua cependant avec flegme et sans moquerie :

— Je ne disposais pas de ces données. Si vous me les aviez envoyées, j'aurais pu effectuer des comparaisons avec ces sites. En tout cas, les mesures montrent des analogies avec le temple sous-marin de Yonaguni et les mausolées de Xi'an. Un temple près de Palmyre provoque également un phénomène similaire, bien que moins prononcé.

Le professeur Gladstone se pencha vers mon oreille pour glisser :

— C'est celui qui a contenu l'idole ramenée en Syrie par Abdul al-Hazred, mais tous ici ne sont pas au courant de son existence, et j'ai demandé à Lord Baldwin de ne pas s'étendre sur le sujet.

— Je me permets de préciser, intervint le professeur chinois, que j'ai fait une nouvelle demande auprès du service des Antiquités de Xi'an. Cette fois, je l'ai faite sous couvert d'une mission de sauvegarde archéologique en préalable à de la prospection de gaz de schiste en sous-sol. J'ai eu un retour positif de la part du secrétaire général qui appartient à la même section du Parti que moi, et je suis plutôt confiant, même s'il faudra peut-être donner quelques gratifications supplémentaires...

— Espérons-le, professeur Liang Tseu, soupira Lord Baldwin apparemment dubitatif après de nombreux échecs antérieurs. En attendant, si vous le voulez bien, nous avons quelque chose de concret à explorer ici. Étant donné sa localisation, seuls ceux d'entre nous qui disposent d'une solide expérience en plongée sous-marine pourront descendre, à savoir le professeur Bloomberg, le professeur Gladstone, son assistant monsieur Flaherty Jr, et votre serviteur. Les autres pourront suivre les opérations sur les moniteurs vidéo installés dans la cabine de pilotage. Ils vous montreront les images saisies par

les caméras installées sur nos casques. Sur ce, je vous propose de nous retrouver sur le pont arrière d'ici une demi-heure.

Tandis que le groupe se dispersait, des expressions de déception mêlée d'envie avaient gagné les visages de ceux qui n'avaient pas été nommés.

Trente minutes plus tard, nous nous retrouvâmes comme prévu pour enfiler des combinaisons. En contraste avec la proue effilée du yacht qui s'élevait à au moins sept ou huit mètres au-dessus de la ligne de flottaison, la poupe formait une vaste plateforme basse d'où il était aisé de sauter dans l'eau. Deux zodiacs étaient sanglés sur les côtés, tandis que les transats qui d'ordinaire devaient parsemer le plancher en teck avaient été repoussés sur les côtés afin de laisser place à notre matériel de plongée. Il était de première qualité, avec des tenues intégrales de sept millimètres d'épaisseur dont Sven et Carl, des instructeurs d'une trentaine d'années à la musculature impressionnante, nous expliquèrent les particularités :

— Selon les saisons, précisa Sven, la température de l'eau de la baie peut tomber en dessous de cinq degrés. Heureusement, nous sommes une année El Niño qui se traduit par un échauffement exceptionnel de la mer. Sauf si nous rencontrons un courant froid, vous aurez l'impression d'être dans une piscine.

— Et si nous croisons des créatures ? demanda le professeur Bloomberg manifestement moins assuré que la veille.

— Nous allons vous donner un couteau et un harpon. Cela devrait suffire face à une murène ou à un poisson de ce type. Pour d'éventuels gibiers plus gros, Carl et moi disposons de fusils d'assaut à balles explosives et d'autres gadgets encore plus dissuasifs. Nous nous en chargerons.

En disant cela, Sven montra des engins auxquels je n'aurais pas aimé me frotter. Puis, il ajouta :

— Nous serons faciles à identifier car nous aurons des combinaisons rouges alors que les vôtres sont dans les tons gris bleu. Si vous remarquez quoi que ce soit d'anormal ou d'étrange, signalez-le-nous immédiatement. Nous nous en occuperons.

Tout en m'équipant, je pus constater du coin de l'œil que le professeur Gladstone se montrait moins à l'aise qu'il ne l'avait

prétendu. L'aide de Sven lui fut même nécessaire pour ajuster son masque intégral auquel était fixé le détendeur. Je fis cependant comme si je n'avais rien remarqué.

Et puis, ce fut le grand saut ! Nous étions suffisamment loin de Los Angeles pour que l'eau ne soit pas troublée par les pollutions urbaines, mais à quinze mètres de profondeur, le sol restait perdu dans la pénombre. Par précaution, nos deux guides en rouge nous firent marquer des paliers d'une minute à cinq puis dix mètres. C'était prudent, même si la perte de temps me fit rager, étant donné notre autonomie d'une quarantaine de minutes seulement. Ce n'était toutefois pas forcément superflu pour les plus âgés de l'équipe.

Enfin nous atteignîmes le niveau des ruines et ma patience fut récompensée au centuple. Les vestiges ne semblaient pas aussi grands que les bâtiments que j'avais vus dans ma vision de Kadath, mais le spectacle dépassait quand même l'entendement. Sans oser me l'avouer, j'avais par moments douté des histoires du professeur Gladstone, me demandant si je ne m'étais pas laissé abusivement impressionné et si ce qu'avaient décrit les voyageurs du passé n'avait pas été exagéré. Force était de reconnaître que non. Les projecteurs sous-marins dont nous disposions révélaient un ensemble vraiment colossal qui laissait pantois quant à l'ampleur du site originel avant son effondrement. À côté, l'Acropole ou le Colisée s'apparentaient à des maquettes en miniature.

Un des plongeurs en combinaison rouge s'aventura entre des colonnes brisées en nous faisant signe de le suivre. Son assurance laissait penser qu'il avait étudié le plan pour déterminer un objectif. Mon sentiment ne m'avait pas trompé. Il nous amena devant d'immenses portes en métal tordu et rongé, béant sur un espace obscur. À les voir, si impressionnantes, je ne doutais pas de me trouver face à celles décrites par le père Alexandro, et devant lesquelles avait péri l'infortuné capitaine Diego Hurtado. Je m'approchai d'un des battants devant lequel j'eus l'impression d'être un nain. Les panneaux étaient endommagés à de nombreux endroits et souvent recouverts d'algues ou de coquillages, mais plusieurs portions intactes révélaient des bas-reliefs stupéfiants. À la lumière de ma lampe frontale, je pus admirer en frissonnant des scènes

bien plus magnifiquement réalisées que les médiocres copies du bureau du professeur, et qui témoignaient indubitablement de mythologies inconnues, dont certains de mes compagnons pensaient même qu'elles pouvaient être originaires d'autres mondes. Une profonde émotion m'étreignit. Alors que je cherchai des yeux le professeur Gladstone, je fus subitement aspiré vers le trou et me retrouvai dans une obscurité totale, avec le sentiment qu'une force irrésistible m'attirait vers le fond. Mon corps rebondit douloureusement à plusieurs reprises contre des pierres. Puis ce fut le néant.

Impossible de déterminer combien de temps cela dura. Le néant a-t-il seulement une durée, un début ou une fin ? Cela se prolongea-t-il des heures ? Des jours ? Des mois ? Des siècles ? Ou seulement quarante minutes avant que je ne sois à court d'oxygène ? Je n'étais plus moi-même, juste un vide glacé au milieu de nulle part. Étais-je seulement ? La notion même de « moi » paraissait incongrue. Des sensations agissaient néanmoins sur quelque chose qui avait dû être moi. Étais-je mort ? Non. J'aurais préféré le croire. Une insidieuse impression me laissait cependant penser que j'expérimentais une chose pire que la mort. À mesure que j'apprivoisais mes nouveaux sens, je réalisais que ma conscience résidait dorénavant dans le corps de ce qui ressemblait à un gros crustacé enchaîné au fond de l'eau. Ma vision déformée témoignait du fait que je possédais désormais trois yeux. Tourner la tête était toutefois pénible et malaisé, car un épais anneau m'enserrait le cou. L'organisme dans lequel se trouvait ma conscience devait en tout cas posséder l'équivalent de branchies, car je n'étais plus relié à aucun appareil. Respirer s'avérait quand même douloureux, mais j'attribuai cela à une profonde entaille sur le côté gauche de mon abdomen chitineux, d'où suintait une mousse brune. Même si d'autres informations sur ce corps auraient pu m'être utiles, je préfèrai ne pas regarder trop en détail ma carapace et ses membres velus terminés par des pinces, car cela me plongeait dans un désarroi au-delà des pires angoisses.

Nulle lumière solaire n'atteignait cet antre infect, mais les murs rayonnaient d'une diffuse phosphorescence. Elle me permit de distinguer les parois d'une vaste salle percée de

multiples cellules occupées par des monstres aux corps non moins hideux que le mien. Certains présentaient des formes vaguement humanoïdes, mais avec des extrémités de pieuvre ou d'insecte. D'autres consistaient en d'obèses amas gélatineux ou avaient l'apparence de grotesques batraciens. Les cellules étaient munies de barreaux. Cependant, leurs occupants pouvaient se mouvoir à l'intérieur de la pièce qui leur était attribuée, voire semblaient disposer d'un confort rudimentaire. Par une perverse malédiction du destin, je paraissais la seule créature enchaînée.

Il me fallut encore longtemps avant d'être capable de rassembler les bribes d'images et de sons dérivant dans mon esprit afin d'essayer de donner un semblant de signification à cet amoncellement d'incohérences. Sans pouvoir l'expliquer, j'eus alors la conviction d'avoir été transféré à l'intérieur du corps d'un des Grands Anciens, enfin plus exactement d'une divinité mineure et paria, au vu du traitement avilissant qui m'était infligé. Comment s'était-elle appelée ? La syllabe *Rhan* surgissait quand je m'interrogeais, mais sans receler de sens. Pour quelle faute avait-elle – avais-je – été enchaîné ? Impossible de me souvenir. Je savais toutefois avoir été un esclave servile et maltraité par Cthulhu et sa cour de démons majeurs. Ma carapace conservait d'ailleurs les marques d'innombrables coups de fouets, de crocs ou de pics infligés par Yog-Sothoth et Nyarlathotep. La mémoire d'incessantes souffrances submergeait mon âme ou ce qui en tenait lieu.

Les fragments du *Necronomicon* et des *Manuscrits Pnakotiques* prenaient sens, bien au-delà des laborieuses et pitoyables interprétations qu'en faisaient leurs lecteurs humains. Je me rappelais, comme si je m'y étais baigné, les marais fumants où Cthulhu avait régné sur notre planète natale, autour de la première étoile créée après le Big-Bang. Je voyais Kadath, la rayonnante cité construite par l'oppression sans pitié de foules esclaves ; Kadath la noire où les râles chassent l'espoir ; Kadath que des millénaires de corruption spirituelle avaient mué en temples de la cruauté, cernés de taudis infinis.

Je me souvenais de notre soleil moribond qu'il avait fallu quitter lorsqu'après des milliards d'années d'ardeur, ses feux s'étaient éteints. Les Grands Anciens ne disposaient pas de

vaisseaux pour traverser l'espace, mais ils étaient capables de léviter et de s'enkyster pour franchir le vide sidéral. Nous avons dérivé entre les amas de galaxies, jusqu'à finir sur cette planète bleue, voilà des dizaines de millions d'années. Des êtres aux dents acérées contestèrent notre venue et notre suprématie. Nous étions cependant plus forts et surtout plus puissants qu'eux. Cthulhu attira vers notre planète d'accueil un astéroïde qui les extermina. Son erreur ne lui apparut que dans un deuxième temps. En se fracassant au sol, le météore qui détruisit nos adversaires envoya une quantité phénoménale de poussières dans l'atmosphère, plongeant la planète dans un hiver semblant ne jamais devoir finir. Nous avions cru revivre. Le froid nous obligea à nous enkyster de nouveau, sans que nous ayons recouvré suffisamment de force pour repartir.

Et puis, après des millions d'années, la chaleur revint. Depuis, nous avons vécu ou hiberné au fil des saisons de la planète qui oscillent au gré des cycles cosmiques. Mais que sont de telles durées pour des êtres sans doute immortels ?

Lorsque la vie reprit sur la planète bleue, outre me tourmenter, le plus grand amusement de Cthulhu et de sa cour consista dans un premier temps à détruire les créatures locales. Puis, ils comprirent que le fumet de leurs peurs était délectable à leurs sens télépathiques pervers, surtout celles des petits animaux à mamelles qui avaient pris la place des sauriens. En les menaçant des pires cauchemars, Cthulhu leur fit chercher du métal, beaucoup de métal, afin de construire d'immenses palais. Ou pour les rebâtir, car la terre tremblait fréquemment à l'endroit où les Grands Anciens s'étaient installés. Mais les métaux les plus durs étaient rares ou difficiles à extraire. Un jour, de frêles coquilles de bois arrivèrent de l'océan à l'Ouest, conduites par de petits animaux humains. Cthulhu songea à les exterminer, avant de réaliser qu'ils venaient de régions éloignées où le métal abondait. Le Maître des Divinités, lassé des supplices serviles, fut aussi amusé par l'esprit d'un jeune homme capable d'inventer d'étranges et délicieuses prières :

*Par-delà la mer sans sommeil
affleurent les îlots des Grands Anciens,
fange nauséabonde sans soleil,
plus glauque que la fosse des défunts.*

*Tes coupoles qui furent de vermeil
copulent de sinistres desseins,
aux divinités les plus vieilles
façonnant un hideux écrin.*

Cthulhu épargna donc ces humains et accepta même la ridicule proposition de soumission émanant d'une misérable femelle se voulant Impératrice. Après leur avoir montré la puissance néfaste de ses cauchemars, Cthulhu laissa Nyarlathotep, son fidèle messager, embarquer avec eux muni d'une statuette sacrée en gage d'alliance, n'imaginant pas qu'il resterait prisonnier là-bas. Car il n'était jamais revenu, sans qu'il soit possible de savoir pourquoi en raison de la distance de l'autre côté de l'immense océan qui empêchait le contact mental. Pourtant Nyarlathotep était toujours vivant. Cthulhu le sentait loin, enchâssé dans un tombeau de plomb qui l'empêchait de s'échapper. L'idole existait encore, elle aussi, mais enfermée dans une série de réceptacles empêchant le déploiement de ses pouvoirs.

Lorsque d'autres coquilles de bois étaient venues, quelques poussières de siècles plus tard – un battement d'orifice oculaire dans la vie des Grands Anciens – Cthulhu avait de nouveau senti le fumet du métal. Le seigneur suprême des Grands Anciens avait alors décidé de changer de stratégie. Puisqu'ils peinaient à se déplacer sur cette planète et que leur contrôle des humains s'amenuisait avec la distance, mieux valait qu'ils transfèrent leur conscience dans le corps de ces misérables bipèdes, le temps d'accomplir ce qu'ils souhaitaient.

C'est ce qu'ils firent avec une poignée d'hommes ayant osé s'aventurer à l'intérieur de leur sanctuaire, mais ils ne parvinrent pas à ramener les autres. Surtout un. Cthulhu avait senti sa force. Il portait une croix en métal et parvenait à échapper à la peur. De ses tentacules, Cthulhu avait tenté de l'attraper alors qu'il s'enfuyait, mais sa trace s'était perdue en mer. Le Seigneur des ténèbres avait ordonné à un de ses serviteurs humains sur le continent proche de le lui ramener. Le drame l'en avait empêché. La terre avait tremblé. Une béance s'était ouverte. L'île avait été engloutie dans les eaux froides, obligeant les Grands Anciens à s'enkyster de nouveau, ne les laissant sortir de leur

torpeur que lorsque de rares courants chauds venaient baigner les colonnes des temples.

El Niño ! Le changement climatique ! Je saisis l'horreur de la situation. Depuis des siècles, l'humanité avait échappé à l'emprise des Grands Anciens car leur île s'était abîmée au fond de l'océan. Ils ne pouvaient la quitter car ils étaient engourdis par le froid et ensevelis sous des tonnes de pierres. Avec le réchauffement des mers, Cthulhu et ses démons infernaux étaient en train de se réveiller. Comme à l'époque du capitaine Diego Hurtado, l'un d'eux avait réussi à échanger son esprit avec le mien. Qu'était devenu mon corps humain ? Impossible de le savoir, mais cette question fit surgir l'image de mes proches, mes parents que j'aimais par-delà leurs travers, ma cousine Jessica. Ces monstres allaient-ils... ? Cette idée me fit tant bondir de rage que la chaîne pénétra dans les tissus mous de mon cou laissant suinter une substance verdâtre. Mon cri rauque provoqua des réactions dans les cellules. En intégrant la carapace de la créature enchaînée, j'avais aussi acquis une partie de ses capacités à percevoir les pensées proches.

Là-bas, derrière les barreaux, je sentais la présence des professeurs Gladstone et Bloomberg, de Lord Baldwin et des deux plongeurs professionnels. Je n'en étais pas certain, mais j'avais l'impression que l'esprit de mon ancien mentor se trouvait désormais à l'intérieur d'une hideuse salamandre boursoflée et recouverte de pustules violacées. En tout cas, cela signifiait que six de ces abominations avaient pris nos places. Sous moi, venant des salles basses, je percevais aussi les élucubrations immondes mais heureusement plus confuses de Cthulhu, d'Azathoth et de Yog-Sothoth, les plus maléfiques d'entre eux, qui restaient prisonniers. Je réalisais alors que si un de ces démons avait pris la place de Lord Baldwin, avec sa fortune et les appuis du réseau de chercheurs en ésotérisme, ils allaient être en capacité de venir les dégager. Ou bien d'amener d'autres humains pour y transférer leur esprit. Ils pourraient aussi libérer Nyarlathotep de son tombeau de Xi'an, récupérer l'idole du coffre du professeur Gladstone... Qu'advierait-il de l'humanité si Cthulhu et sa cour s'extirpaient de ces ruines pour s'installer sur la terre ferme où la chaleur de l'air leur redonnerait vigueur ?

Une bouffée d'angoisse m'étreignit. Comment éviter que ce malheur sans nom ne s'abatte sur nous ? Une image me vint : le crucifix du père Alexandro ? Il devait se trouver quelque part au fond de l'eau, mais comment le retrouver après tant de siècles ? Et aurait-il le moindre pouvoir contre des divinités malfaisantes, s'il était brandi par quelqu'un d'aussi peu croyant que moi ? Le professeur Gladstone ? Mon esprit se propulsa vers le sien pour le trouver dans une catalepsie mentale entre hébétude et fascination devant la suprême puissance des Grands Anciens. Bloomberg et Baldwin ? Dans le même état de subjugation servile. Les deux plongeurs ? Leur raison avait complètement sombré. J'étais donc seul, enchaîné dans un odieux corps chitineux au cœur de la fange vaseuse. De toutes mes forces, j'essayai de desceller l'anneau de ma chaîne fixé à la pierre. Après trois essais, une douleur atroce vrilla ma tête. Dans les profondeurs ébouloées sous mes pattes de crustacé, Cthulhu avait repéré ma misérable tentative d'évasion et me la faisait payer. Même avec un esprit humain à l'intérieur, je restais son souffre-douleur préféré.

Le temps continua à s'écouler, sans que je puisse le mesurer, me laissant entravé, harcelé par les cauchemars dilués des Grands Anciens. Mon unique espoir était désormais que la folie me permette d'échapper à la conscience de l'horreur dans laquelle je serais sinon condamné pour l'éternité. Je m'accrochais à ces bribes de rêves salutaires. L'image de Kadath me revenait, avec le visage triste de la chanteuse, mais dès qu'un sentiment d'apaisement me gagnait, sa face se muait en un masque hideux et grimaçant, éructant des coassements rauques, tandis qu'une gifle mentale me rappelait à ma triste condition de souffre-douleur des Grands Anciens. Cette vaine étincelle d'espoir me permettait de résister à la folie. Qui était-elle ? Pouvait-il s'agir de la jeune Citlalin évoquée par le père Alexandro ? Ou d'une autre de ces infortunées Indiennes condamnées à être livrées aux monstres de la mer ? Parfois, le visage de ma cousine Jessica s'y superposait, m'emportant dans des tourments encore plus douloureux. Et puis... Une lumière apparut !

Une lumière venant d'en haut. J'avais succombé trop tôt au désespoir ! L'équipage du yacht s'était certainement aperçu de

quelque chose d'anormal. Le capitaine avait dû prévenir les gardes-côtes ou l'armée. Les autorités avaient probablement compris que des activités suspectes se déroulaient ici. Des militaires venaient certainement inspecter ce site archéologique sous-marin inconnu. Mes espoirs virèrent à l'angoisse. Comment les avertir des dangers avant que Cthulhu ou d'autres divinités monstrueuses ne prennent le contrôle de leur esprit ? J'étais d'autant plus tétanisé qu'en découvrant mon apparence, ils risquaient de me prendre pour un de ces monstres. Mais peut-être valait-il mieux qu'ils m'abattent... À ce moment, je vis descendre près de moi deux combinaisons rouges et quatre de couleur gris-bleu lourdement chargées. La puanteur mentale qui en émanait me fit me rétracter dans ma carapace. Ces corps qui avaient été les nôtres amenaient du matériel lourd pour percer les murailles et libérer les Grands Anciens les plus corpulents. Une des combinaisons gris-bleu s'approcha de moi et me donna un violent coup de poing, une autre me frappa violemment de sa masse, jusqu'à quasiment percer mon abdomen. Je me tordis de douleur, ce qui parut les satisfaire. Les silhouettes s'éloignèrent et installèrent des marteaux-pilons pneumatiques avec lesquels ils entreprirent de creuser le sol, le long d'un des murs de la grande salle.

Je me sentais tellement pitoyable et perdu que j'en aurais pleuré si mes trois yeux avaient été pourvus de glandes lacrymales. Tout était perdu. Contrairement au capitaine Diego Hurtado ou au père Alexandro, l'équipage du yacht n'avait pas réalisé l'horrible substitution. Ou alors ils avaient été massacrés ? Pendant que cinq silhouettes se concentraient sur leurs travaux d'excavation, la sixième s'avança vers moi et alluma un chalumeau sous-marin. Je me recroquevillai, anticipant la souffrance trop familière de la morsure du feu, que ce corps avait subi depuis des millions d'années. Mais l'homme-grenouille plaça son index levé devant son masque, comme pour m'inviter à rester tranquille. Les autres étaient trop affairés pour nous prêter attention et remarquer ce geste totalement incongru. Un homme avait-il réussi à infiltrer ce commando et voulait-il me sauver ? Non. Le pire était encore à venir. À travers le masque, je reconnus mon propre visage. L'être ignoble qui avait dérobé mon corps allait lui aussi devenir mon tortionnaire !

Il s'approcha en brandissant le chalumeau dans ma direction. Ma respiration se suspendit dans l'attente de nouvelles blessures. Cependant au lieu d'ajouter une brûlure à mon corps martyrisé, le plongeur dirigea la flamme vers la chaîne m'attachant à la pierre, me laissant en plein désarroi. Je n'osai croire qu'il allait me libérer et me mis à craindre un sort encore plus cruel. Le métal se révéla particulièrement résistant. Plusieurs minutes furent nécessaires avant que le maillon sur lequel il concentrait le faisceau incandescent ne cède. Tout se brouilla alors. Sans comprendre comment, je me retrouvai un chalumeau à la main devant une hideuse écrevisse géante à trois yeux. J'allai la frapper par un réflexe de défense, lorsqu'elle plaça une de ses pinces poilues devant ce qui lui servait de bouche, en une hideuse parodie du geste de l'homme-grenouille. L'hybridation mentale avait fonctionné dans les deux sens. Cette créature avait hérité de mes connaissances.

Le choc de cette découverte débloqua en moi une partie de notre mémoire commune refoulée. Je me souvenais. Il – J'étais *Rhan-Tegoth* – ou je l'avais été – l'esclave avili des Grands Anciens, leur souffre-douleur perpétuel. Les autres créatures avaient été consentantes pour échanger leur esprit avec celui des membres de l'expédition. Elles s'étaient volontairement placées derrière des barreaux pour que les bipèdes à l'intérieur de leur corps ne puissent tenter de s'échapper. Elles voulaient réinvestir leur apparence lorsque celle des hommes ne leur serait plus nécessaire. Mais seules quelques créatures de taille modeste pouvaient se mouvoir dans la partie haute du temple. Les grandes divinités, dont l'abject Cthulhu, étaient piégées dans les décombres. Les Anciens avaient eu besoin de moi, moi, *Rhan-Tegoth*, pour prendre possession du corps d'un de ces misérables humains. Sauf que moi, je n'étais pas consentant pour m'avilir à cette déchéance supplémentaire en m'incarnant dans une grotesque et fragile masse de chair molle à quatre membres, et à la durée de vie dérisoire. Ils ne m'avaient cependant pas laissé le choix. Sauf que les Grands Anciens l'avaient – m'avaient – sous-estimé. Il – je venais de me délivrer et de récupérer mon corps. Les Anciens avaient cru que je serais trop lâche pour me rebeller contre eux, mais je- il allait enfin gagner sa liberté, fuir loin, loin de l'insatiable perversité de Cthulhu et de...

À cet instant, un mouvement se produisit derrière nous. Les cinq hommes-grenouilles avaient senti que quelque chose d'anormal se déroulait. Ils lâchèrent leurs appareils pour se précipiter vers nous en brandissant des couteaux et des barres de fer. Un des plongeurs en rouge se jeta sur moi, tandis que les quatre autres entouraient Rhan-Tegoth. Ils avaient probablement considéré, non sans raison, que j'étais le moins dangereux. De fait, l'odieuse créature dans le corps de laquelle j'avais vécu brandissait ses pinces et donnait de furieux coups de queue pour tenter de les pulvériser. L'homme en rouge qui s'occupait de moi abaissa brusquement son arme vers mon masque, ce que j'évitais malaisément en intercalant mon bras gauche. Une insupportable douleur m'envahit, tandis qu'un flot de sang se répandait dans l'eau. Désarmé, je reculai maladroitement, tandis que la queue de Rhan-Tegoth cinglait mon adversaire, le coupant en deux au niveau de la taille. L'eau n'était plus que bouillonnements de bulles et de sang, sans qu'il fût possible de deviner l'issue de la bataille. Au même moment, une atroce douleur s'immita dans mon crâne, au point que je faillis perdre conscience. Cthulhu avait à son tour perçu un bouleversement imprévu et m'agressait mentalement. Probablement faisait-il de même avec Rhan-Tegoth. Il fallait agir vite.

Je n'hésitai qu'un instant sur la conduite à suivre car l'instinct de survie l'emporta sur toute autre option. Laisant derrière moi l'odieuse créature où mon esprit avait été prisonnier, les faux humains blessés et mes anciens compagnons à l'intérieur des carcasses de ces monstres, je me précipitai vers le haut, dans la direction d'où étaient venus les plongeurs. Ce qui m'attendait m'effraya à peine moins que le combat dont je venais de m'extraire. Le temple ressemblait à un labyrinthe où de nombreux éboulis bloquaient ce qui avait dû être des couloirs. De surcroît, la vase accumulée pendant des siècles avait été remuée, limitant la visibilité de ma lampe frontale à moins de deux mètres. Un coup d'œil à la jauge me révéla que je disposai d'à peine vingt minutes d'oxygène. J'aurais certainement péri asphyxié en errant dans ce dédale si je ne m'étais pas rendu compte de la présence de balises lumineuses. Elles avaient dû être installées par les êtres ayant volé nos corps, afin de faciliter l'acheminement du matériel destiné à libérer

leurs maîtres. M'accrochant à ces étoiles qui perçaient l'eau turbide, je suivis ce parcours de toute la force de mes membres roides, insensible aux crampes crispant mes muscles.

Des images cauchemardesques m'assaillaient. Cthulhu ne lâchait pas prise. Pour lui résister, je récitais inlassablement « la surface », « la surface », comme s'il s'était agi d'un mantra salvateur. Une fente bleutée se dessina devant moi : les deux portes en bronze disjointes devant lesquelles étaient braqués des projecteurs. J'accédai à l'eau libre et donnai une vive impulsion vers le haut, préférant renoncer à un palier de décompression plutôt que risquer de succomber de nouveau à l'emprise de Cthulhu. Heureusement pour moi, les attaques mentales s'atténaient avec la distance. En même temps, mon esprit fonctionnait à toute allure. Qu'allais-je pouvoir faire à la surface ? D'autres inconnues m'attendaient à propos de l'équipage. En tâtant ma ceinture, je constatai que le couteau et le harpon y étaient toujours accrochés. Ma pratique de l'escrime et du tir à l'arc me paraissait remonter à des milliers d'années, mais je priai pour que mes réflexes soient capables de se substituer à mon cerveau engourdi.

J'atteignis la surface pour me rendre compte qu'il faisait nuit. Impossible de savoir combien de temps avait duré mon séjour au fond. Sans doute plusieurs jours si les plongeurs étaient partis chercher du matériel lourd à Los Angeles. Par chance, une lune presque pleine éclairait l'horizon et les feux de position du yacht brillaient paisiblement à une centaine de mètres d'où j'avais émergé. Rien n'indiquait que les gens à bord avaient conscience de ce qui s'était passé en bas. Il se pouvait aussi qu'ils soient morts.

À peine avais-je commencé à nager dans sa direction qu'un nouveau vertige me prit. Ce malaise était plus faible, mais Cthulhu continuait de m'ordonner de revenir à lui si je ne voulais pas subir les pires châtements. Il me promettait même sa clémence. Simultanément, je compris qu'il avait proposé cela au vrai Rhan-Tegoth, en échange de ma capture. Ce monstre avait-il été contraint de se soumettre de nouveau à son maître ? Rien ne me permettait de le savoir. Dans un état d'angoisse extrême, je continuai de m'approcher du *Kadath*. Les lettres blanches de la cité maudite me firent frémir. Ne pas

se laisser submerger par les souvenirs ou les émotions. Jusqu'alors, je ne m'étais jamais considéré comme paranoïaque, mais après ce que je venais de vivre, je décidai de ne faire confiance à personne. Impossible de savoir si les marins étaient de mèche, mais je ne pouvais courir le risque. Agir vite et sans état d'âme devaient être mes seules règles désormais.

La proue était bien trop élevée au-dessus de l'eau pour que je puisse y monter facilement, même en m'aidant de la chaîne de l'ancre. Je me dirigeai donc vers l'arrière, en espérant ne pas me faire remarquer. Un projecteur qui s'alluma avant de se braquer sur moi me fit comprendre que c'était raté. Deux silhouettes en contre-jour me faisaient des signes, apparemment celles des marins philippins. Ils ne manifestaient pas de surprise ni d'agressivité particulière. J'imaginai qu'ils avaient reçu des ordres pour attendre le retour de l'expédition. Par prudence, je sortis le couteau de son étui et commençai avec peine à gravir les quelques échelons menant à la plateforme. Un des marins, retira les bouteilles d'oxygène accrochées dans mon dos, tandis que l'autre m'aidait à m'asseoir pour enlever le reste de mon équipement. Dès qu'il eut enlevé mes palmes, je lui tranchai la gorge, puis je me dressai et envoyai presque à bout portant une flèche de mon harpon dans la nuque de l'autre. Il s'effondra dans un flot de sang, et je réalisai alors qu'une partie provenait de mon propre corps et plus particulièrement de ma main gauche à laquelle je n'avais pas prêté attention depuis le combat sous l'eau. Un rapide examen me permit de constater avec horreur que trois doigts avaient été sectionnés, ne laissant plus que le pouce et l'index, en un pitoyable simulacre d'une pince de Rhan-Tegoth. Ne pas succomber à la panique. Ne pas se laisser submerger par les émotions, ni par la douleur. Je déchirai la chemise d'un des marins et m'en fis un bandage de fortune, avant de partir à la recherche des savants. Un coup d'œil à une pendule m'apprit qu'il était vingt-deux heures trente. Dans un malheur sans fond, le sort jouait un peu en ma faveur dans la mesure où ils s'étaient retirés dans leur cabine. Cela m'évita de devoir les affronter simultanément.

Je décidai d'ouvrir les portes non verrouillées ou de toquer discrètement pour leur demander de me laisser entrer, afin de

les éliminer un à un. Prendre cette résolution s'était imposé à mon esprit aux abois. Qu'ils soient encore humains ou non, ceux qui connaissaient l'existence de ces temples sous-marins devaient périr. C'était vrai pour les marins, comme pour les chercheurs. Le premier fut le paléographe français Jean de Bonœil. Mon plan fut d'autant plus aisé à exécuter qu'il crut que je venais lui faire des avances ! Alors qu'il râlait dans le sang jaillissant de sa gorge, j'en profitai pour regarder mon visage fatigué dans le miroir de sa chambre. Mon menton arborait une barbe de deux ou trois jours, ce qui me renseigna sur le temps que j'avais dû passer sous l'eau. Rhan-Tegoth n'avait probablement pas su comment se raser, ou pas considéré que c'était important.

J'exécutai ensuite tour à tour l'Italien, le Roumain et le Chinois. Ma dernière victime fut Fedor, le Russe passionné de météorites. Plus méfiant que les autres, il avait seulement entrouvert sa porte lorsque j'y avais frappé, en ayant pris la précaution de placer la chaînette de sécurité. Devant cet obstacle inattendu, je fus obligé de donner un grand coup de pied pour forcer la porte, ce qui lui laissa le temps de brandir un pistolet. Heureusement, il ne tira pas immédiatement. Il dut penser que j'allai essayer de lui parler. Mon harpon fut plus rapide. Le motif de sa défiance m'apparut alors. Pour une obscure raison, Fedor avait étalé des dizaines et des dizaines de billets de cent dollars sur son lit et au sol, selon des alignements formant d'étranges figures cabalistiques.

Par-delà ces arabesques géométriques, son amour pour le visage de Benjamin Franklin était inespéré. Je ramassai fiévreusement cette petite fortune, avant de me rendre dans ma propre cabine où je mis précipitamment quelques affaires dans un sac en toile. Seul restait le capitaine. Je devais faire vite et redoubler de prudence car plus le temps s'écoulait plus il y avait de chances qu'il se rende compte de quelque chose et qu'il soit sur ses gardes. À ma grande surprise, je le trouvai somnolant dans son siège au poste de pilotage. Sous la menace de mon harpon, je lui ordonnai de se diriger vers une plage peu fréquentée, lui promettant la vie sauve s'il me débarquait sans alerter personne. Tandis que je lui parlai, son regard scruta les moniteurs vidéo de contrôle qui auraient dû transmettre les

images des caméras. Ils ne relayaient plus que des parasites ou des formes indistinctes dans une eau saturée de vase.

Le capitaine me regarda, soupçonneux, avant de demander avec un fort accent mexicain :

— Où sont les autres ?

— Je suis d'origine mexicaine aussi ! fis-je en espagnol. Ces gringos faisaient partie d'une secte satanique. Ils projetaient de me tuer, et l'équipage avec. Je n'ai pas eu le choix...

— Et où sont les marins ?

Comme je tardais à répondre, il reprit :

— Vous me croyez naïf ? À voir le sang sur vous, j'imagine que vous avez aussi éliminé l'équipage. Si je vous accompagne jusqu'à la côte, qu'est-ce qui me prouve que vous me traiterez différemment ?

La partie allait être plus serrée que je ne l'avais pensé.

— Rien, fis-je d'un air frondeur. Libre à vous de ne pas me croire. Mais vous avez une carte à jouer. Et si vous ne démarrez pas, je vous assure que je vais vous tuer sur-le-champ.

— Allez-y ! fit-il en me montrant le tableau de bord scintillant de dizaines de voyants. Vous seriez incapable de conduire un tel yacht jusqu'à la côte.

— Je sais pousser les manettes d'accélération et tenir une barre. Ça devrait suffire, dis-je en crânant.

— Peut-être, répliqua-t-il sans se départir de son assurance. Ou peut-être pas... En tout cas, vous ne sauriez pas où aller, ni comment éviter d'éventuels récifs...

Il m'avait piégé. J'avais appris les bases de la navigation dans ma jeunesse, mais je n'aurais effectivement pas su mener un tel engin à bon port, a fortiori le long d'une baie dont j'ignorais la bathymétrie. Des mouvements sur un écran de contrôle de la cabine de pilotage m'offrirent le salut. Les parasites et la vase avaient laissé place à la vision d'au moins une caméra d'un homme-grenouille avec la silhouette de Rhan-Tegoth nageant devant lui. Que venait-il faire vers la surface ? Était-il retombé sous le contrôle de Cthulhu ? Allait-il chercher à me ramener à son maître ? Là encore, impossible de le savoir, mais sa vision m'offrit un argument implacable :

— Il y a des dizaines de monstres marins là-dessous ! criai-je en montrant l'écrevisse géante. Ils nous ont attaqués !

Tout en disant cela, je brandis ma main gauche sanguinolente sous des pansements de fortune, dont il était visible que plusieurs doigts manquaient.

— Si vous ne partez pas immédiatement, ils vont monter à bord et aucun d'entre nous n'aura la moindre chance contre eux.

J'ignorais ce que le capitaine savait exactement de cette affaire. En tout cas, l'expression de peur sur son visage m'apprit qu'il en connaissait suffisamment pour avoir conscience du danger. Instantanément, il mit le contact et poussa les manettes des gaz à fond pour filer vers la côte. Au même moment, l'écran montra Rhan-Tegoth arrivant à la surface et, à quelques mètres, l'arrière du *Kadath* qui s'éloignait à vive allure. Il était moins une... Comme le capitaine était visiblement terrifié, je n'eus guère de mal à le convaincre de suivre mon plan et de nous amener sur une plage à l'ouest de Los Angeles. Je lui proposai même de s'enfuir avec moi, en l'assurant que je savais comment nous protéger de ces monstres.

Le trajet dura près d'une heure, pendant laquelle aucun de nous ne souhaita rompre le silence. Tout en conservant le harpon armé et à portée de main, j'en profitai pour passer un pantalon, une chemise et une veste confortable, avant de refaire un pansement. Mon moignon était affreux à regarder, mais si je ne perdais que trois doigts dans l'affaire, je pourrais sans doute m'estimer chanceux. Enfin, nous parvînmes en vue de collines basses qui se découpaient sur le ciel nocturne.

Dès que le capitaine eut arrêté les moteurs, je l'abattis d'une flèche en pleine tête. Ne courir aucun risque. Je préparai ensuite un zodiaque avant de dénicher une dizaine de jerricans de carburant, dont je déversai le contenu sur le sol du yacht, en accumulant un maximum d'objets inflammables dans la cabine de pilotage où se trouvaient les ordinateurs et les appareils de bord. Me fondant sur l'obsession du secret de ce petit groupe, j'espérais qu'ils n'avaient pas laissé d'indications sur leur destination à d'autres endroits.

Lorsque j'eus achevé ces préparatifs, je mis le feu à un chiffon imbibé d'essence, avant de courir pour m'embarquer sur le zodiaque, emportant sur l'épaule le sac de toile où j'avais mis quelques affaires et les milliers de dollars de Fedor. Je me

croyais sauvé, quand un sillage blanc d'écume se dessina sous l'éclairage de la lune. Impossible de distinguer sa nature, mais cela se dirigeait droit sur le *Kadath*, sans qu'aucun bruit de moteur ne fût audible. Rhan-Tegoth était-il à ma poursuite ? Peut-être même avec au moins un homme-grenouille, comme pouvait le laisser penser l'image que j'avais vue sur l'écran ? Paniqué à l'idée de me retrouver sur un zodiaque entouré de ces monstres, une seule issue me sembla envisageable.

Je fonçai vers la cabine de pilotage en proie aux flammes. Je risquais d'y mourir carbonisé ou asphyxié, pourtant, si horrible que puissent s'avérer ces morts, elles seraient un soulagement face à ce qui m'attendait si j'étais ramené dans le temple sous-marin. Sans hésiter, je m'attachai au fauteuil, redémarrai les moteurs et poussai les gaz au maximum, avant de me recroqueviller dans la position recommandée pour les atterrissages forcés. Le yacht rugit et fit un bond prodigieux qui le projeta contre le rivage. Tout vola en éclats dans un fracas épouvantable. Le choc fut tel que, sans la ceinture, j'aurais été précipité dans les flammes, ou contre les vitres qui explosèrent en milliers de débris.

Mon cerveau fonctionnait à toute allure. De ma main valide, je défis la boucle de la ceinture et passai à travers le trou béant ayant remplacé la vitre principale. Le *Kadath* penchait désormais fortement sur tribord, mais à la lueur de la lune vacillante sous la fumée, je compris que le pont avant, même dans sa partie la plus inclinée, se situait encore à deux mètres au-dessus de la surface de l'eau. La plage n'était pas loin, mais j'allai être à portée d'attaque de créatures marines. Faute d'autre option, je sautai vers la masse obscure pour me réceptionner maladroitement sur des galets immergés dans cinquante centimètres d'eau. L'image du père Alexandro et de ses infortunés compagnons marchant sur les crânes traversa mon cerveau. Je la rejetai pour me concentrer sur mon objectif. M'éloigner le plus rapidement possible du rivage, en espérant que la terre ferme rendrait plus difficile la progression de ces créatures. J'avais à peine couru cinq cents mètres dans les dunes de sable qu'une série d'explosions retentit derrière moi. L'incendie avait dû se propager aux cuves de carburant. Peut-être est-ce ce qui me sauva ? En tout cas, je me gardai de me retourner pour vérifier si les monstres avaient péri.

Une route serpentait de l'autre côté d'un cordon de dunes, je me jetai presque sous les roues d'une voiture pour contraindre son conducteur à s'arrêter, avant de le menacer avec mon harpon. Effrayé, il s'extirpa de son siège et s'agenouilla au sol comme je lui ordonnai. Je le laissai là, tandis que je m'éloignais au volant, n'ayant pas le cœur de le tuer lui aussi. Mais s'agissait-il vraiment de scrupules ? Peut-être mon esprit pensa-t-il plutôt que, vivant, il pourrait retarder mes poursuivants, s'il leur venait à l'idée de le torturer pour savoir ce que j'étais devenu ? Je filai à toute allure vers Los Angeles. Rétrospectivement, je réalisai que ne pas tuer le conducteur avait été une erreur. Cela allait m'obliger à vite me séparer de la voiture. Restait à décider pour aller où ?

L'université Miskatonic s'imposa. La plupart de mes affaires se trouvaient sur le campus, mais mon cerveau me soufflait surtout que je devais éviter que d'éventuels documents laissés par le professeur Gladstone ne puissent mener la police jusqu'au site sous-marin à proximité de Los Angeles. Restait à déterminer comment rejoindre l'université depuis la côte ouest ? Voler des voitures n'était pas ma spécialité... J'avais été chanceux une première fois, mais le prochain conducteur pourrait être armé ou plus coriace. En outre, il y avait plus de six mille kilomètres entre la Californie et Arkham, conduire sur une telle distance me demanderait au bas mot une semaine, surtout dans mon état de fatigue physique et mentale, sans parler de ma blessure. L'avion aurait été le plus rationnel, mais c'était dangereux dans la mesure où cela m'obligerait à décliner mon identité et que je serais bloqué dans un espace d'où il serait difficile de fuir en cas de danger. Il en allait de même du train.

Au final, même si c'était plus long et pénible, la solution la plus discrète restait de prendre un bus inter-cités. Au cours des jours qui suivirent, j'écoutais les nouvelles à chaque arrêt afin de savoir ce qui se disait à propos du mystérieux accident de yacht. Les enquêteurs peinaient à reconstituer le fil des événements et même à identifier qui s'était trouvé à bord, car l'explosion avait détruit une majeure partie du bateau, avec les appareils de navigation et d'enregistrement. Les noms de Lord Baldwin et de Gédéon Bloomberg revenaient régulièrement,

de même que celui de Fedor Goubanov, mais pas celui du professeur Gladstone, ni le mien. Leur goût du secret avait du bon. Cela étant, rien ne me prouvait qu'ils n'allaient pas finir par remonter jusqu'à nous.

Trois jours et presque autant de nuits furent nécessaires pour traverser le continent. Épuisé mais protégé d'une éventuelle identification par une barbe que j'avais continué de laisser pousser, j'arrivais enfin à Arkham par un crépuscule pluvieux. Après avoir relevé le col de ma veste et descendu la visière d'une casquette des Red Sox jusqu'à mon nez, je me faufilai à travers le campus pour rejoindre ma chambre. Une douche brûlante raviva mes muscles endoloris par ce périple en bus. Je refis avec soin le pansement à ma main gauche. En route, j'avais acheté du désinfectant et des bandages dans une station-service, mais j'avais seulement pu me soigner à la sauvette lorsque les chauffeurs s'arrêtaient pour les pauses réglementaires. La plaie n'était pas jolie et il me fallut définitivement faire le deuil de mes doigts coupés, mais un examen attentif ne révéla pas de signe d'infection. Je fourrai un maximum d'affaires dans un grand sac en toile de marine à côté des dollars de Fedor, puis j'enfilai des gants en cuir, autant pour dissimuler ma mutilation que pour éviter de laisser des empreintes digitales. Je me saisis ensuite d'un tournevis, avant de me rendre dans le bâtiment abritant les bureaux des enseignants. Par chance, il était désert à cette heure tardive et surtout, le bureau du professeur Gladstone se situait au niveau des combles de la vieille tour, loin des endroits passagers. Je fracturai la serrure en tremblant au craquement infernal que cela produisit, avant de me tapir plusieurs minutes dans un renforcement du couloir en face de l'escalier. Comme aucun mouvement ou bruit n'indiqua que quelqu'un avait pu entendre, je me résolus à entrer.

Une familière odeur de renfermé assaillit mes narines. Ce n'était pas forcément mauvais signe car cela signifiait que personne n'y était venu depuis notre départ. Méthodiquement, j'examinai les papiers et objets sur son bureau, dans les tiroirs, puis sur les étagères. Les figurines en terre cuite, les dessins maladroits de Kadath et même les photos de statues chinoises étaient toujours à leur place. Leur vue me fit frémir, mais

tant que les temples resteraient sous l'eau, personne ne pourrait faire le rapprochement avec notre voyage à Los Angeles et des cultes démoniaques. En revanche, je ne trouvai pas les deux manuscrits. Le professeur les gardait-il chez lui ou dans un autre lieu ? Les avait-il emportés avec lui sur le bateau ? Je me tournai alors vers le seul endroit que je n'avais pas encore fouillé : le coffre cadenassé où il conservait l'idole. L'avait-il aussi prise avec lui ? Je devais en avoir le cœur net.

En jouant du tournevis comme d'un levier, je parvins à faire sauter la chaîne. La toile goudronnée était toujours là, dans l'obscurité de sa cachette. Je ne pouvais pas la laisser ici. En effet, même si l'enquête sur l'explosion du yacht ne permettait pas de remonter jusqu'au professeur, sa disparition finirait par être remarquée.

Tôt ou tard, des inspecteurs viendraient examiner son bureau. Dès que le paquet enroulé dans la toile fut entre mes mains, je ressentis une envie irrépressible de revoir la cité de Kadath, au moins brièvement. D'ailleurs, il ne serait pas nécessaire que je sorte la statuette. Il me suffirait de procéder comme la première fois. Je retirai le tissu bitumé, qui tomba à mes pieds, avant d'ouvrir le coffret en cuir, puis celui en plomb. Des étincelles clignotèrent devant mes yeux, sans que la cité n'apparaisse, me plongeant dans une profonde déception. Le professeur m'avait empêché d'aller au-delà, en m'avertissant que je ne serais pas forcément capable de faire face à ce que je verrais. Une petite voix criait en moi qu'il fallait obéir à cette recommandation, mais une force plus puissante encore, à laquelle je ne pouvais résister, m'incitait à continuer.

Sous le coffret en plomb, se trouvait une boîte en fer rouillée, qui abritait elle-même un petit sarcophage en cuivre terni muni d'un fermoir ouvragé de serpents. La voix au fond de moi hurlait d'arrêter, de tout refermer, de fuir au plus vite, le plus loin possible. Sauf que je ne maîtrisais plus mes gestes. En dépit des terrifiantes épreuves que j'avais affrontées et de la conscience des menaces pesant sur moi, la frustration des derniers mois avait atteint un paroxysme. Comme sous l'effet d'injonctions hypnotiques, mes mains ne m'obéissaient plus. Il fallait que je sache, que je la voie. Avec maladresse à cause

des gants que je n'avais pas retirés, je fis jouer le fermoir pour ouvrir la coque en cuivre.

Le souffle me manqua quand je vis ce à quoi mon esprit avait toujours refusé de faire face. Cthulhu se dressait devant moi, sous la forme d'une monstrueuse statuette d'albâtre ornée de coulures dorées et rouge sang. La taille effective de l'objet ne devait pas dépasser vingt centimètres, et pourtant, par une incroyable illusion d'optique, sa masse semblait déborder les murs de la pièce. L'idole elle-même n'était pas figée. Ses tentacules de pierre, bien que de taille réduite, s'animaient de mouvements reptiliens. Et puis, brusquement, je me retrouvai à Kadath. L'instant d'avant, j'étais au cœur de la nuit. Maintenant, la douce lumière dorée d'un crépuscule quelque part dans un outre-monde finissait de baigner les colonnades de la rue où je me tenais. Quelques torches accrochées à des anneaux montraient que les habitants se préparaient à l'approche de l'obscurité. Cependant, les rues étaient désertes. En prêtant l'oreille, j'entendis un chant lointain. Ce n'était pas la voix de la jeune fille entrevue la première fois, mais celle, rauque et fatiguée d'un homme. En dépit de la distance apparente, les paroles étaient étonnamment distinctes :

*Règnent cinq araignées velues,
tapies dans les cachots chinois.
Sombres spectres à la nuit venue,
hantent même les cancrelats.*

*Au fond des ruelles obscures,
à Kadath rampent les folles.
De la fange montent les murmures,
damnés figés par l'idole.*

Je devinai immédiatement qui devait être l'auteur de ces chants. Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, par-delà les siècles, le poète dément Abdul al-Hazred semblait avoir survécu. Au comble de l'étonnement et de la curiosité, je partis dans la direction d'où paraissait provenir cette voix. Plusieurs fois, l'écho me fit rebrousser chemin après être arrivé dans des impasses. À d'autres moments, les ruelles devenaient si étroites que je ne pouvais plus avancer, même de profil. Quelles

créatures avaient bien pu construire des bâtiments aussi rapprochés et pourquoi ? À plusieurs reprises, cela m'obligea à revenir sur mes pas afin de retrouver des voies praticables. Je ne savais pas non plus si je devais considérer l'absence d'habitant comme un signe positif. Cela m'évitait de devoir les affronter, ou d'être obligé de répondre à des questions embarrassantes, mais cela pouvait aussi signifier qu'ils se terraient chez eux à l'approche d'une menace inconnue qui viendrait avec l'obscurité. En tout cas, des ombres fugitives aperçues aux fenêtres des étages m'empêchaient d'écarter totalement cette idée, même si depuis que j'étais dans la ville, le crépuscule paraissait se prolonger indéfiniment. Je n'osai cependant pas frapper à une porte pour le vérifier, préférant espérer qu'Abdul al-Hazred me fournirait des explications. Il était peut-être fou, mais c'était un humain, ou du moins il l'avait été. La voix continuait inlassablement son chant triste, parfois en s'accompagnant d'une cithare. Après une pénible déambulation de plusieurs heures, je parvins enfin à une grande place vivement éclairée par des torchères :

Seuls les fous s'évadent en rêve.

Renonce à la rédemption.

Oublie tout espoir de trêve,

devant l'abomination...

Alors que retentissait ce couplet, des herbes tombèrent derrière mon dos, bloquant tout espoir de fuite. Devant moi se tenait la masse titanesque et hideuse du vrai Cthulhu aux mille tentacules. Au même moment, une odeur pestilentielle envahit mes narines, mille fois plus écœurante que la décomposition des algues brunes que les grandes marées abandonnent sur les plages de la région de Boston. Ses énormes yeux globuleux me fixaient pour mieux me prouver que je ne pouvais désormais plus lui échapper. Un tintement de chaînes retentit me laissant penser que Rhan-Tegoth était de nouveau son prisonnier, mais ce n'était pas le monstre dont j'avais partagé le corps. La chaîne entravait deux silhouettes humaines, un vieillard continuant à déclamer sa poésie sénile et la jeune femme de ma précédente vision, nue sous des pendentifs en nacre. Je n'eus pas le temps de leur parler car l'indescriptible

Cthulhu m'invectiva d'une série de râles s'apparentant à ceux d'un crapaud qui auraient été amplifiés des milliers de fois. Leur sens pénétra néanmoins mon cerveau comme une vague nauséuse.

— Enfin ! Misérable humain. Cthulhu a failli attendre...

La clameur assourdissante autant que les mots eux-mêmes me laissèrent sans voix.

— Vermine. Approche ! Cthulhu va donner sens à ta dérisoire existence. Surpris ? Tu croyais avoir réussi à fuir ? Lamentable idiot ! Cette crevure de Rhan-Tegoth, aurait été incapable de t'aider seule ! Si Cthulhu ne lui en avait pas soufflé l'idée, il aurait été incapable de te libérer.

Je voulus esquisser un mouvement, mais j'étais totalement tétanisé. Comme j'avais été naïf. Cette infâme créature avait fait mine de me laisser partir pour me tendre un piège sans doute encore plus immonde, mais je ne parvenais pas à deviner lequel. Comme s'il avait lu dans mes pensées, ce qui était d'ailleurs probablement le cas, Cthulhu reprit :

— Trop de pierres recouvraient mon corps. Les minables outils apportés par tes semblables étaient insuffisants. Cthulhu devait trouver autre chose. Comme les autres humains paraissaient vieux, l'honneur de m'incarner va te revenir. Cela aurait été possible par contact avec l'idole, mais te toucher physiquement sera mieux.

— Mais...

Ce fut le seul mot qui parvint à franchir le seuil de mes lèvres.

— L'idole est l'incarnation minérale de ma puissance. Elle avait été confiée à des marins pour me permettre de posséder un Empereur. Mais il / elle a su échapper à mon pouvoir. Avant toi, seul un calamiteux poète puis un érudit vieillard se sont laissés approcher.

En disant cela Cthulhu avait vivement tiré sur la chaîne, précipitant Abdul al-Hazred dans la poussière, tandis que je devinaï que l'autre vieillard dont il parlait avait forcément été le professeur Gladstone. La jeune fille aida le poète à se relever, avec des gestes dénotant un grand attachement ou peut-être même une piété filiale. Abdul avait-il eu une fille ? À ma grande honte, je laissai mon regard s'égarer sur ses formes graciles d'une beauté sans pareil, que les plaques de nacre

mettaient en valeur plus qu'elles ne les dissimulaient. Une gifle mentale me ramena à la triste situation dans laquelle je me trouvais. Indifférent à ce qui l'entourait, mais soucieux que je l'écoute, le seigneur des Grands Anciens continuait :

— Les mantras du professeur étaient puissants et il était méfiant. Jamais il ne restait longtemps à Kadath...

Mon corps fut pris de tremblements en réalisant ma bêtise extrême d'être parti sans prévoir de réveil pour échapper à la transe, comme l'avait dit le professeur. De désespoir, mes nerfs et muscles lâchèrent, au point que je tombai à genoux devant la monstrueuse masse hideuse.

— Tu fais déjà allégeance ? Sans rébellion ? Ce n'est même pas jouissif. Ton esprit m'avait paru pitoyable comme celui d'une larve. Mais j'aurais quand même aimé jouer de ta résistance ou de tes angoisses. Qu'importe. Au moins ton corps est jeune et vigoureux. Viens, que Cthulhu te fasse l'honneur d'effacer ton insignifiante conscience pour s'implanter en toi.

Dans son ombre, après s'être relevée, la jeune fille semblait chuchoter à l'oreille du vieux poète, qui recommença à réciter un chant triste auquel Cthulhu ne parut pas prêter attention :

*Par cinq étoiles refroidies,
cadavres d'insoumission.
Folle la divinité faiblit
et perd l'essence des tentations.*

*Par cinq étoffes, l'effigie,
couvre la malédiction,
afin qu'égaré, l'esprit
échappe à la perdition.*

Tandis que retentissaient ces paroles, Cthulhu brandit une chaîne pareille à celle qui attachait le poète et la jeune fille, avant de l'envoyer vers moi telle la lanière d'un fouet. Comme animée d'une vie propre, la chaîne se referma sur mon poignet, provoquant une douleur pire qu'une morsure de serpent. Ma main gauche m'arracha un cri de souffrance. Sous l'effet de la douleur, ma conscience fut de nouveau dans le bureau du professeur Gladstone, l'idole blafarde de Cthulhu s'efforçant d'enserrer mes doigts de ses tentacules. L'image

mentale de ce que je venais de vivre était une projection onirique de ce que je vivais dans notre monde. Les tentacules de pierre de l'idole correspondaient à la chaîne, sauf qu'ils s'étaient accrochés à la portion du gant correspondant à la partie mutilée. Je repoussai l'idole d'un geste réflexe, ce qui fit tomber la statuette à mes pieds au milieu de la toile goudronnée, en même temps que le gant aux doigts vides auquel les tentacules étaient cramponnés.

Haletant, je n'osais le moindre mouvement. Le chant continuait, bien que désormais de manière quasi inaudible. Sans que je puisse comprendre comment, le relent de puanteur continuait aussi d'agresser mon odorat. J'avais conscience de la nécessité d'agir, car la puissance de Cthulhu risquait de se manifester de nouveau pour m'obliger à lui obéir. Mais que faire ? Les versets du poète dément résonnèrent en moi. Qu'avait dit ce vieillard ? *Règnent cinq araignées velues, tapies dans les cachots chinois... Par cinq étoiles refroidies, cadavres d'insoumission... Par cinq étoffes, l'effigie, couvre la malédiction...*

Son esprit perdu à jamais dans Kadath, Abdul al-Hazred avait-il tenté de me fournir un moyen d'échapper à la perte ? La jeune prisonnière avait-elle voulu me transmettre un message en soufflant des paroles au poète ? *Cinq*. Ce chiffre revenait à plusieurs reprises. Le professeur Gladstone n'avait-il pas déclaré un jour qu'il s'agissait du chiffre sacré des Grands Anciens ? Était-ce pour cela que l'idole était protégée par cinq enveloppes ? Ou les enveloppes protégeaient-elles l'humanité de ses maléfices ? Fallait-il que je reprenne la statuette pour la remettre dans ses coffrets successifs ? Sans doute était-ce la solution, mais je m'en sentais incapable. Si je reprenais l'idole, si ses tentacules pouvaient enserrer de nouveau mes mains, il me serait impossible de lui résister. C'en serait fini de ma raison.

Cinq étoffes ? Cinq couches de n'importe quoi étaient-elles suffisantes ? Le symbole pouvait-il être plus important que la matière ? Cela paraissait absurde, mais le monde de ces créatures obéissait visiblement à des lois différentes des nôtres. En tout cas, je ne voyais pas quoi tenter d'autre, car je commençais à sentir de nouveau une oppression qui me prenait à la gorge tandis que mes mains engourdies se tendaient vers la toile goudronnée à mes pieds. Même si je parvenais à réprimer

cette envie, je n'étais même pas sûr que Cthulhu me laisserait m'enfuir. Si l'idole ne parvenait pas à me contraindre à lui obéir, peut-être sa puissance serait-elle suffisante pour me maintenir prisonnier dans cette pièce ? Je retirai prestement ma veste et en couvrais la toile goudronnée où était tombée l'idole. Un sac-poubelle en plastique me permit de l'entourer d'une troisième couche. L'impression de suffocation avait diminué. Quoi d'autre ? Les rideaux ! Je me précipitai vers eux et tirais vigoureusement. La toile s'affala dans mes bras, tandis que la tringle se détachait du mur avant de heurter le sol, provoquant un vacarme assourdissant.

Je crus que mon cœur allait lâcher. Le bruit avait dû réveiller toute l'université et bien d'autres choses encore ! Je me terrais derrière le bureau, en proie à une angoisse extrême. Non seulement, je pouvais me faire arrêter, mais, bien pire, depuis que j'avais touché l'idole, Cthulhu et ses démons savaient où je me trouvais. Ils avaient peut-être même anticipé ma venue ? Un coup d'œil à la fenêtre toute proche me fit penser que se jeter du haut de la tour serait probablement plus doux qu'une éternité de tourments. Le temps parut suspendu. Cependant, rien ne se produisit. La tour avait-elle été désertée comme Kadath, au point que personne n'avait entendu ? Ou était-ce seulement de la paranoïa de ma part, le bruit n'ayant pas été si fort et le bâtiment étant vide en raison de l'heure tardive ? Après une attente qui me sembla infinie, je me résolus à retourner vers le coffre et à utiliser le rideau pour entourer l'idole d'une couche supplémentaire. Et de quatre ! Il en fallait encore une cinquième. C'était totalement irrationnel. J'étais toutefois prêt à tout, même à renier Aristote, Descartes et Kant, si cela pouvait me sauver de cette abomination. Je retirai de mon sac en toile les affaires que j'y avais placées afin de dégager de la place pour y tasser le gros amas de chiffons recélant l'idole maudite. Et de cinq ! Le chant avait totalement cessé et la puanteur avait disparu. Ma poitrine continuait d'être oppressée, mais je respirais un peu mieux. Je m'enfuis alors en emportant le sac et en priant pour que mon intuition soit juste, que le chant du vieux poète ait bien été un stratagème visant à me sauver et à éviter que la malédiction de Cthulhu ne se diffuse pour dominer le monde.

La presse a révélé que la police n'était pas parvenue à déterminer l'objectif de l'expédition de Los Angeles qui avait tourné au drame. Les autorités soupçonnèrent un règlement de compte ou une attaque contre le yacht de pillards venus du Mexique. Faute de preuves, le dossier fut classé. En tout cas, aucun média n'évoqua de cadavre de monstre à proximité. Au bout de plusieurs semaines, la disparition du professeur Gladstone et la mienne furent également remarquées. Là encore, l'affaire resta officiellement irrésolue, sans que je ne puisse apprendre si des indices étranges avaient été découverts parmi les affaires du vieil orientaliste. Il est également possible que les dirigeants de l'université aient fait disparaître certaines pièces à conviction qui auraient pu laisser penser qu'un éminent professeur s'adonnait à des rites sataniques. J'ai songé à prévenir la police ou l'armée, mais qui m'aurait cru ? Ils m'auraient probablement pris pour un fou, et certainement pour un criminel !

Depuis, je n'existe plus. Ou plutôt, tout le monde me croit mort. Je n'ai recontacté personne, pas même ma famille, ni mes anciens amis. Je suis parti le plus loin possible de la mer, dans un lieu escarpé au cœur des montagnes Rocheuses, là où le froid suffirait à plonger en léthargie les Grands Anciens. Je vis en reclus, de la chasse et de la vente de peaux. Il m'a fallu tuer un vagabond afin de récupérer son identité, mais je n'étais plus à un meurtre près, car il y a forcément d'autres spécialistes en ésotérisme qui seraient prêts à tout pour apprendre ce que je sais, pour me réduire au silence, ou pour s'emparer de la statuette maudite. Je l'ai dissimulée dans les montagnes, là où personne ne pourra jamais la trouver. Enfin personne d'humain... En revanche, si des démons me découvrent, leur capacité à pénétrer les esprits aura sans doute raison de mes piètres forces. Il aurait fallu la détruire, mais j'ignore comment, et même si c'est possible.

Plusieurs fois, j'ai eu la tentation de retourner la chercher, d'ouvrir le sac en toile, de retirer les enveloppes successives, de revoir la cité de Kadath et de chercher la jeune femme entrevue. Peut-être pourrait-elle m'aider ? Mais sortir l'idole des couches qui l'isolent permettrait à ces divinités maléfiques

de retrouver ma trace. Le froid constitue un rempart contre les Grands Anciens eux-mêmes, mais les plongeurs ne sont pas forcément tous morts, ou certaines créatures ont pu s'incarner de nouveaux dans des corps humains. Chaque fois qu'un bruit retentit hors de la cabane, ou que le vent hurle entre les sapins, je ne peux m'empêcher de penser que ma dernière heure est venue. Pourquoi écrire ces pages alors ? Parce qu'aussi isolé et éloigné que je sois de Los Angeles, mes nuits continuent d'être envahies par des rêves hallucinés qui dégénèrent en cauchemars. Je suis Abdul al-Hazred composant dans le désert des poèmes inspirés par la démence. Je suis le père Alexandro, rédigeant son récit pour échapper à la peur de démons plus cruels que le Diable. Je suis Rhan-Tegoth, l'esclave abhorré, le souffre-douleur de l'immonde Cthulhu qui en subira à jamais les châtiments. Et j'imagine être le professeur Gladstone, mon ancien mentor, toujours au fond de l'eau dans le corps d'une répugnante entité, à vivre pour l'éternité les délires du *Necronomicon*. Peut-être pourrait-il m'aider ? J'aurais aimé lui porter secours, mais comment ? L'idée même de retourner en ce lieu révulse mon estomac.

Si quelqu'un trouve ce manuscrit, c'est que la mort m'aura emporté, à mon grand soulagement. Lecteur, je te laisse le choix de conserver ce récit pour toi, ou de le détruire, mais surtout, ne le rends pas public, au risque que des imprudents ne se mettent en quête de l'idole. Et surtout, surtout, ne plonge jamais dans les eaux de la baie de Los Angeles, à deux milles du rivage. En effet :

*Au fond de la mer sans sommeil
se cachent les îles des Grands Anciens,
fange nauséabonde sans soleil,
plus glauque que la fosse des défunts.*



La terreur dans
ses ténèbres

Hélène Duc

Née dans l'Aisne (Hauts-de-France), Hélène DUC est détentrice d'un Master II Lettres Modernes obtenu à la Sorbonne Nouvelle de Paris et auteure d'un mémoire sur la vision de la femme dans la littérature fantastique du XIX^e siècle.

Nouveliste éclectique, elle a publié à ce jour une trentaine de textes dans différentes anthologies collectives parmi lesquelles : Montres Enchantées aux Éditions du Chat Noir, Maisons Hantées aux Éditions Luciférines ou bien encore Dimension Meurtres impossibles chez Rivière Blanche...

Son premier roman fantasy jeunesse La Geste de Foudrenacre est paru en 2016 chez Rroyz Éditions, suivi en août de la même année de son premier recueil de nouvelles fantastiques et de S-F De cendres et d'écarlate aux éditions Unicité.

La terreur dans ses ténèbres

d'Hélène Duc

*J*e rapporte ici les conclusions d'une enquête qui furent censurées pour le grand public sur ordre des autorités du pays. J'occupais alors le poste d'enquêteur principal.

Depuis plusieurs mois à Arkham, des prostituées se volatilisèrent mystérieusement. À l'époque, la presse ne parlait officiellement que de huit disparues, je sais à présent qu'il y en eut beaucoup plus.

Grâce à de patients recoupements effectués sur le plan de la ville, nous étions parvenus à isoler un périmètre de concordances. Toutes les affaires en cours se concentraient autour d'une seule et même zone géographique, située dans les vieux quartiers Nord de la cité, lesquels figuraient parmi les plus pauvres.

Suite à la délocalisation des principales usines pétrochimiques, le chômage y avait connu un bond exponentiel. Désormais, la misère y régnait en souveraine despotique, jetant les filles sur les trottoirs et engluant les hommes dans des commerces illégaux et dangereux.

Je décidai d'y poster des policiers en civil chargés de multiplier les rondes de surveillance. Je formais le vœu de surprendre nos ou notre coupable sur le fait. De mon côté, armé des photographies des disparues, j'allais par les rues interlopes, questionnant les habitants et les rares commerçants encore en activité. Peu acceptaient de me répondre. À cette époque, la paranoïa populaire culminait à son paroxysme,

nourrie par la menace latente qui planait sur les femmes du quartier.

Ainsi, je me souviens que les passants que je croisais marchaient le visage préoccupé. Lorsque je les arrêtais pour les interroger, ils sursautaient violemment et se montraient peu loquaces. La peur que je lisais dans leurs regards fuyants indiquait qu'ils redoutaient manifestement un terrible danger, même si j'ignorais encore la nature de celui-ci.

À force de fureter de-ci de-là, je réveillai des sources que je croyais taries : des informateurs bien renseignés se manifestèrent bientôt et des messages anonymes me parvinrent au commissariat. Un nom revenait sans cesse dans les dénonciations : Stuart Garrick.

Après une rapide enquête de terrain, nous découvrimus que ce plombier trentenaire habitait le quartier et fréquentait occasionnellement les prostituées du coin, pour son agrément personnel.

Appuyés par ce soupçon légitime, nous obtînmes finalement d'un juge une commission rogatoire pour fouiller l'appartement miteux de notre suspect. Au domicile perquisitionné, nous retrouvâmes les papiers d'identité des récentes disparues, ainsi que quelques-uns de leurs effets personnels. Il n'en fallut pas plus pour que Garrick se vît arrêter sur-le-champ.

L'homme avoua tout, avec l'air de se délivrer d'un secret trop lourd pour ses frêles épaules. Il avait manifestement perdu la raison et nous ne pûmes rien obtenir de lui quant au sort réservé à ses captives. Pas même apprendre si elles étaient encore de ce monde. Obstinement, les patrouilles de volontaires continuaient à ratisser bois et collines de l'ouest d'Arkham jusqu'aux limites d'Innsmouth, dans l'espoir de retrouver leurs dépouilles, enterrées sommairement au cœur de la nature.

Garrick continua à délirer tout le temps de sa garde à vue. Il affirmait agir au nom d'un puissant dieu hyperboréen nommé Atlach-Nacha dont il était l'esclave et l'émissaire parmi les mortels qu'il chassait pour satisfaire les sombres appétits de son Maître. Il parlait également d'une ancienne plaque d'égout livrant accès au royaume souterrain de la créature. De cet antre infernal, il nous taisait volontairement la localisation précise, laissant seulement filtrer de vagues éléments quant à

son emplacement, non loin d'une vieille église abandonnée de la région.

Évidemment, mes collègues firent peu de cas de ces révélations décousues. J'essayai tout de même de persuader mes supérieurs de lancer des investigations pour tenter de dénicher cette mystérieuse cachette. Peut-être les corps des victimes y reposaient-ils, attendant de recevoir une sépulture décente ?

Bien sûr, j'échouai à les convaincre. Pour tous, Stuart Garrick n'était rien d'autre qu'un affabulateur, un dément que les experts psychiatriques venaient de faire interner de force. Mes contradicteurs avaient réponse à tout, et je renonçai à insister. À quoi cela aurait-il servi ? Il paraissait évident qu'ils ne changeraient pas d'avis.

Au cours de son audition, Garrick avait parlé d'une vieille église abandonnée, servant selon lui de refuge à Atlach-Nacha, la vénérable divinité chthonienne qu'il régalaît de ses offrandes depuis des mois. Cela me semblait un « détail » suffisamment éclairant pour constituer le point de départ à mes explorations personnelles. L'indifférence condescendante de mes collègues m'avait résolu à faire cavalier seul pour la suite de l'enquête.

Ce fut pourquoi, dès le soir venu, je m'installai à ma table de travail devant une carte du Massachusetts, loupe à la main, et répertoriais toutes les églises abandonnées – et elles étaient nombreuses à travers l'état. J'en recensais une dizaine rien que dans le comté d'Essex, et en dressai la liste : Innsmouth, Dunwich, Kingsport, Boston, Salem... Sans oublier Arkham, bien évidemment, où une seule était mentionnée sur mon plan. Elle se trouvait dans le passage Orne. Une sorte d'enclave oubliée au sein de la vieille ville, tombée depuis longtemps en déshérence. Je la connaissais uniquement de nom et en raison de sa mauvaise réputation. Ce coin malfamé de la ville, que les investisseurs fuyaient comme la peste, demeurait célèbre pour avoir été jadis le théâtre d'un sordide fait divers :

Une nuit de l'automne 1910, l'enfant de deux ans d'une pauvre blanchisseuse un peu simplette nommée Anastasia Wolejko y avait été enlevé, alors qu'il dormait tranquillement dans son lit.

Après trois jours d'une angoisse terrible pour sa mère, le jeune disparu avait finalement été retrouvé, sain et sauf, par

un certain Walter Gilman. Étudiant en mathématiques et en folklore à l'université Miskatonic, celui-ci louait une chambre miteuse dans un vieil immeuble du quartier.

Interrogé par la police, il affirmait alors qu'un rêve prémonitoire l'avait mené à découvrir la geôle du garçonnet.

Un temps soupçonné d'être l'auteur du rapt, Gilman se retrouva rapidement mis hors de cause en l'absence de preuves à retenir contre lui. À ce jour, l'identité du véritable ravisseur de l'enfant demeurait toujours un mystère absolu¹.

Pour des raisons évidentes de praticabilité, je crus logique de privilégier la piste « Arkham ». En effet, j'avais peine à imaginer Stuart Garrick – lequel ne disposait ni du permis à conduire ni d'une voiture –, multiplier les trajets en bus à destination de villes distantes de plusieurs kilomètres de son domicile. Qui plus est avec un cadavre dans ses bagages, en-cas destiné à son sombre suzerain.

En possession d'une adresse prometteuse, je quittai mon immeuble de *Walnut Street*, muni d'une torche, d'une lampe frontale et d'un flacon d'encre bleue. Je prévoyais d'en baliser mon itinéraire souterrain s'il me fallait m'aventurer dans les entrailles de la cité. Cette perspective ne m'enchantait guère, cependant, il m'était dorénavant proscrit de renoncer à vérifier mon intuition. Je devais absolument en avoir le cœur net. Et vite !

Voilà pourquoi, au mépris de toute prudence, je sautai en voiture et roulais en direction du nord de la ville. Bientôt, je passai le pont surmontant le fleuve Miskatonic et contemplais à travers la vitre l'île déserte qu'on apercevait en amont. Ses antiques alignements de pierres levées scintillaient lugubrement sous la lueur des étoiles.

Encore quelques minutes de trajet et j'atteignais ma destination.

De loin, le passage Orne évoquait un labyrinthe de rues escarpées et sinueuses. Laissant ma voiture à bonne distance, je m'y engageai à pied, une torche à la main. Avec ses maisons archaïques à l'aspect misérable, ses arcades à demi écroulées,

1. Cf. *La Maison de la sorcière* (titre original : *The Dreams in the Witch-House*) est une nouvelle d'horreur fantastique d'Howard Phillips Lovecraft, publiée pour la première fois en juin 1933 dans le magazine *Weird Tales*.

ses murs couverts de mousse et son étroitesse angoissante, la venelle mal éclairée semblait sortir d'une vieille légende.

Parvenu à l'angle de *Chesty Avenue* et de *West Road*, j'aperçus l'église désacralisée dont Garrick avait parlé. Sa façade était d'une blancheur passée, et elle pointait son clocher muet vers le ciel enténébré. J'en longuai les grilles rouillées en jaugeant le bitume crasseux du trottoir. Ce fut là que je l'aperçus : la supposée entrée des Enfers. À première vue, il ne s'agissait pourtant que d'une banale plaque d'égout.

Je m'en approchai tout de même prudemment, me félicitant d'avoir songé à emporter une lampe frontale : j'allais devoir utiliser mes deux mains pour descendre. Je la ceignis avant de remiser ma torche. Puis, je soulevais le couvercle de fonte et me penchai pour découvrir de petites barres de métal transversales qui s'enfonçaient profondément dans l'obscurité.

Je m'engageai sans attendre sur le premier échelon. L'intérieur sombre suintait d'humidité, rendant mes prises glissantes. Au terme de la descente, je me réceptionnai de la pointe des pieds sur un sol poisseux, jonché de détritux et d'une épaisse couche de boue malodorante.

Mes yeux mirent du temps à s'habituer à la noirceur environnante tant le faisceau de ma lampe frontale peinait à la dissiper. Puis il parut enfin évident que je me trouvais dans une portion désaffectée du système d'épuration de la ville. Face à moi s'ouvraient les immenses galeries obscures des égouts aux murs tapissés de lichen et de mois. Je m'y engageais en commençant à semer un sillage de taches d'encre derrière moi. Dans l'un des tunnels, je délogeai une volée d'énormes chauves-souris cartilagineuses qui hantaient les lieux. Retenant mon souffle, j'écoutai s'éloigner leurs battements d'ailes dans la pénombre fétide avant d'oser rompre mon immobilisme craintif.

Je progressais longtemps au sein de ces lugubres conduits, mais ne découvris rien de remarquable, hormis de nombreux groupes de rats qui détalait en tous sens à mon approche. Au bout de plusieurs minutes d'une inspection minutieuse, je dénichai une trappe en bois enchâssée dans le sol. Sous ma traction, elle se souleva sans effort. Dessous, béait un abîme infernal d'où émanait une odeur pestilentielle. Courbé, je distinguai

un escalier abrupt, pourvu de nombreuses marches taillées grossièrement dans la roche, couvertes d'une mousse verdâtre et putride. Je me redressai en frissonnant. L'absence de fréquentation, dénoncée par l'abandon dont témoignait la vétusté des lieux, en faisait l'endroit idéal pour se débarrasser d'encombrants cadavres.

Je connus encore un bref moment d'hésitation avant de commencer à descendre. À chacun de mes mouvements, de petits gravats s'arrachaient à la vieille pierre, roulant sous mes semelles dans un léger frottement désagréable. Par moments aussi, je grelottais. Une lourde humidité filtrait de la roche que je longuais, une exhalaison qui me glaçait jusqu'aux os. Mon cœur résonnant en échos sourds à mes pas hésitants, je m'enfonçai toujours plus profondément dans l'obscurité. J'évoluais précautionneusement, ne sachant ce que j'allais trouver sur mon chemin. Après tout, Stuart Garrick pouvait très bien avoir disposé de l'appui d'un complice dans son entreprise criminelle. Aussi, je veillais à demeurer sur le qui-vive, marchant le plus silencieusement possible afin de ne pas attirer l'attention d'un ennemi guettant peut-être le moment opportun pour me sauter à la gorge.

Le temps avait presque cessé d'exister lorsque mes pieds retrouvèrent enfin un sol. Je venais d'émerger à l'orée d'un large tunnel dont le plafond s'incurvait, se perdant très haut dans la pénombre. Non, sans appréhension, je m'y risquai.

L'odeur refoulée des profondeurs se précisait dans la lueur de ma lampe frontale tandis que j'avancais. Soudain mon attention fut attirée par d'étranges silhouettes blanchâtres qui se balançaient mollement dans les ténèbres. Qu'était-ce donc ? En m'approchant, je constatai qu'il s'agissait d'immenses toiles d'araignée. Cela me surprit et raviva ma peur. Je n'osais imaginer le nombre de pattes nécessaire au tissage de vitraux aussi gigantesques. Je les dépassai en frissonnant, repris par cette appréhension intense que j'éprouvais de façon intermittente depuis que je m'étais aventuré sous terre.

J'avais à peine recouvré la maîtrise de mes nerfs que j'aperçus des lueurs vives et mouvantes dans le lointain. On aurait dit... des flammes de bougies ! Quoi ! Ici ! Mais comment était-ce possible ? Qui avait bien pu les allumer ? De nouveau,

l'idée que Garrick eût pu avoir un complice s'imposa à mon esprit.

Je regrettais vivement de ne pas m'être équipé de mon arme de service avant de quitter mon appartement. Quel idiot présomptueux, je faisais ! J'avais clairement sous-estimé le péril que représentait cette expédition souterraine en solitaire. Je soupirai, un sourire désabusé à la bouche. Enfin, il fallait voir le bon côté des choses, manifestement ces bougies indiquaient que j'étais sur la bonne voie. Voilà qui me réchauffait un peu le moral.

Plus que jamais sur mes gardes, je poursuivis mon chemin, scrutant attentivement ce qui m'entourait. Mais il n'y avait là que terre du sol et roche des murs. Une enfilade de parois grisâtres que je continuais à strier d'encre à intervalles réguliers pour marquer mon passage.

Pour plus de discrétion, je préférais bientôt éteindre ma lampe frontale, afin d'occulter mon approche à d'éventuels observateurs dissimulés. Par ailleurs, les lueurs des bougies suffisaient amplement à guider mes pas. Leur vif éclat m'obligeait à plisser les paupières au fur et à mesure que je m'en rapprochais.

Je remontais ainsi leur piste jusqu'à déboucher dans une vaste cavité emplie de mares d'eau fangeuse. Une sorte d'autel en pierre se dressait au centre, éclairé par de grosses bougies noires. Je frissonnais à leur vue. Plus encore que leur présence, c'était l'indéniable vigueur de leurs flammes qui m'angoissait. Quelqu'un m'avait visiblement précédé de peu en ces lieux. Et s'il s'y trouvait encore ?

Alarmé par cette éventualité, je m'employais à faire le tour de la salle. D'abord des yeux, puis à prudentes enjambées, redoutant à chaque instant d'être l'objet d'une attaque. Dérisoire arsenal : j'allais torche éteinte au poing afin d'en estourbir un éventuel assaillant.

Mais contre toute attente, au terme d'une longue fouille de mon environnement, force me fut d'accepter l'évidence pour incroyable qu'elle paraissait : l'endroit était désert. Si compère de Garrick il y avait, et je n'en doutais pas un instant, il devait être déjà loin d'ici à cette heure.

Bien que rassuré par ce constat, je ne pouvais pourtant m'empêcher de me sentir étrangement épié de tous côtés.

Cette sensation faisait naître une telle terreur dans mes entrailles que je ne cessais de jeter des coups d'œil furtifs et affolés par-dessus mes épaules.

Je ne pouvais dire à cet instant si c'était le fruit de mon imagination enfiévrée par l'appréhension, mais il me semblait entendre une activité sonore éloignée. Un murmure à moitié audible, dont mon ouïe me garantissait à peine l'existence.

Très vite, le bruit se rapprocha inéluctablement, sans que je puisse en déterminer la provenance avec exactitude. Dans cette grotte, les sons semblaient différents... comme amortis. Ils suggéraient des distances erronées et des trajectoires fallacieuses à qui leur prêtait l'oreille.

Désireux d'échapper à la menace qui fondait droit sur moi, je reculais précipitamment dans l'angle le plus éloigné des cierges de l'autel. Je m'y recroquevillais, tassé sur moi-même pour mieux me draper des ténèbres épaisses que le recoin d'ombre m'offrait.

Je crus défaillir de frayeur au moment où des silhouettes au pas traînant commencèrent à émerger d'un tunnel adjacent dont j'avais ignoré l'existence jusqu'ici.

Ce que j'ai vu ! Mon Dieu... Ces corps mutilés, couverts de croûtes d'un vieux sang noirâtre, de lambeaux de chair verdie, de touffes de cheveux rares et épars... Cette peau pourrissante, dégorgeant un liquide purulent, dégageant une puanteur ignoble... Ces ossatures presque à nu, friables et jaunies... Ces silhouettes chancelantes, trébuchant à chaque pas esquissé. Ces orbites creuses et ces pupilles hagardes, grouillantes de vermine... Ces iris aveuglés par une taie de mucus épais et laiteux. Sans oublier ces cris de damnés à déchirer l'âme la mieux trempée... Je ne saurai dire même encore maintenant, ce qui me semblait alors le pire, de leur vue concurrençant toutes les horreurs ou de leur odeur. Prenante... Suffocante...

Ma curiosité devenue presque plus forte que ma peur, je fixai l'essaim de cadavres qui continuait à se déverser du trou dans le mur, leur démarche saccadée ajoutant encore au dégoût qu'ils m'inspiraient. J'avais désormais sous les yeux une assemblée d'innombrables créatures décharnées, représentant tous les stades de la décomposition.

Je m'imaginai alors reconnaître en elles quelques-unes des récentes disparues. Cependant, difficile de me montrer

catégorique face à ces créatures qui n'étaient plus qu'amas de chair dans un état de putréfaction écœurant.

J'aurais fui si je n'avais craint d'attirer leur attention en me risquant à bouger de la chape de ténèbres qui me dissimulait habilement à leur acuité visuelle diminuée. Seule la certitude d'être indétectable à leurs yeux voilés par le pourrissement me permit de réussir à juguler mon envie irrésistible de prendre mes jambes à mon cou.

Stupéfait, je les regardai alors former un cercle autour de l'autel. Puis, j'écoutais leurs lèvres rongées par la corruption, psalmodier dans un sabir guttural mi-articulé mi-gargouillé, dont j'aurais pu jurer que ce n'était pas de l'anglais.

— *Iä ! Atlach-Nacha. Iä ! Ph'nglui mglw'nafh Abboth ngah nagl' fhtagn...*

Atlach-Nacha ? Tout à coup, je m'interrogeai, étonné. Pourquoi ces mots étranges sonnaient-ils si horriblement familiers à mes oreilles ? Je commençais à fouiller ma mémoire quand, dans un sursaut d'effroi, je me souvins que c'était ainsi que Garrick nommait le puissant dieu ancien auquel il se prétendait inféodé contre sa volonté.

Je réfléchissais, fébrilement. Se pouvait-il que ce pauvre bougre nous eût dit la vérité ? Après tout, peut-être n'était-il pas si fou, finalement ? Ou alors il fallait envisager l'hypothèse que je le fusse autant que lui puisque j'étais visiblement la proie des mêmes hallucinations.

Je me sentis soudain envahi par la culpabilité. Dire que j'avais refusé de prendre Garrick au sérieux. Mais à présent que s'étaient sous mes yeux les preuves indiscutables de sa sincérité, je mesurais enfin la dangerosité du piège dans lequel je m'étais inconsciemment jeté.

Saisi d'effroi devant cette inquiétante révélation, je voulus fuir. Hélas, il était trop tard déjà. Car, à ce moment précis, je pris conscience des étranges vibrations de l'air et du sol qui résonnaient autour de moi, ébranlant la paroi de la caverne où je me tenais adossé. Quelque chose s'extirpait progressivement du trou situé à l'autre bout de la caverne. Une menace encore floue dont j'apercevais seulement le reflet morcelé flotter à la surface des flaques d'eau croupie.

Mon appréhension ne connut plus de limites lorsque je constatais que le nouveau venu avait l'air d'être imposant. Gigantesque, même. Mes yeux affolés coururent d'un coin à l'autre de la salle, en quête d'une cachette plus sûre que mon linceul de ténèbres, mais je savais par avance qu'il n'en existait aucune.

Comprenant alors le désespéré de ma situation, je retins un hurlement inopportun en me bâillonnant la bouche des deux mains. En même temps, je m'appuyais plus fermement contre la paroi rocheuse derrière moi. Je ne devais qu'à sa présence de ne pas m'écrouler tant mes membres rendus cotonneux par la terreur tremblaient convulsivement en cet instant.

Le son de la terre piétinée s'amplifia encore dans les secondes suivantes, jusqu'à atteindre un parfait unisson avec les voix lasantes qui psalmodiaient infatigablement.

— *Iä ! Atlach-Nacha. Iä ! Ph'nglui mglw'nafh Abboth wgab nagl' fhtagn...*

L'arrivante conserva encore son mystère pendant quelques battements de cœur, puis je la vis dans toute sa démoniaque laideur. Était-ce une hallucination ? Le résultat d'un accès de fièvre ? Ou bien encore un cauchemar ? Là-bas, une immense et hideuse araignée noire et velue rejoignait ses invocatrices.

Je n'oserai point ici vous la décrire en détail, car à peine me suffit-il encore aujourd'hui d'évoquer son souvenir pour me sentir défaillir. Sachez seulement qu'elle était énorme et que son visage m'apparaissait vaguement humain avec ses yeux rouges bordés de longs cils.

À sa vue, je me mordais la langue au sang, pénétré d'une épouvante qui n'était pas de ce monde. Dos pressé contre la paroi rocheuse comme pour y disparaître corps et âme, j'attachais un regard horrifié sur la créature. Un petit bruit sec m'arrachait soudain à ma fascination : un fragment de roche venait de se séparer du mur et de rouler sur le sol. Ce fut avec une terreur sans nom que je vis alors l'araignée pivoter la tête vers ma cachette, alertée par ce cliquetis inattendu.

Avant que j'eusse pu tourner les talons dans une tentative de fuite désespérée que je supposais vouée d'avance à l'échec, la monstruosité s'élançait à ma rencontre et s'abattait lourdement sur moi, m'imposant son contact répugnant et délétère.

Dans l'effroi et le dégoût qui m'accablaient alors, j'en tombai violemment à la renverse, m'assommant à moitié en me cognant l'arrière du crâne. Lorsque je trouvai peu après le courage insensé de redresser la tête, les yeux rouges de la bestiole se rivèrent impitoyablement aux miens. Aussitôt, d'étranges sensations s'emparèrent de mon être. J'eus l'impression de sentir mon cerveau se liquéfier et devinai qu'elle essayait de s'emparer de mon esprit. Je luttai furieusement pour me soustraire à son emprise.

Alors, mes forces décuplées par mon instinct de survie, je me dégageai en effectuant une preste roulade de côté. Une fois hors de portée d'Atlach-Nacha – car il ne faisait plus aucun doute désormais que c'était elle que ces créatures putrides avaient invoquée –, je me relevai et décampai à toutes jambes, les entrailles mordues par la terreur. En dépit du désordre de mes pensées, je n'en oubliais point pour autant les hachures d'encre que j'avais semées à l'aller.

Comme escompté, ces repères visuels facilitèrent grandement mon retour à la surface. Ma course effrénée me mena en quelques minutes hors de ce lieu maudit. Au bout de l'effort, je m'effondrai, haletant, sur le bitume crevassé de la ruelle.

Compte tenu des circonstances, ce fut avec une célérité admirable que je réussis à reprendre mes esprits et à refermer la plaque d'égout en tremblant. Je craignais tant d'en voir surgir à tout instant des mains putrescentes, avides de me saisir les chevilles pour me ramener vers les profondeurs chtoniennes auxquelles je venais miraculeusement d'échapper.

Je ne sais plus guère comment je regagnai la sécurité rassurante de mon logis. Au volant de ma voiture apparemment, puisque je la retrouvai garée devant mon immeuble, le lendemain. Mais en cet instant, j'étais... ailleurs. De retour dans mon appartement, je trébuchais vers ma chambre. Là, sans même prendre la peine de me dévêtir, je m'échouai sur mon lit et sombrai dans un sommeil court et agité.

Toute la nuit, je fis des rêves horribles dont je m'éveillai à l'aube, les oreilles tintant d'un chuintement guttural insistant. L'appel des ténèbres ! La voix mentale d'Atlach-Nacha ! Le diable seul savait comment, à présent, je pouvais entendre

l'horrible araignée géante s'adresser à moi par la pensée depuis les tréfonds de sa cachette souterraine.

Le sens de ses mots, en s'imposant à mon esprit, me pénétra alors d'une horreur grandissante. Elle exigeait de moi que je la nourrisse, encore trop faible pour remonter à la surface et chasser par elle-même, épuisée qu'elle était par son passage dans notre dimension.

Bien sûr, je me refusais à endosser ce sinistre rôle d'intermédiaire tenu jadis par Stuart Garrick. Hélas, les paroles d'Atlach-Nacha possédaient sur ma volonté un attrait puissant auquel je ne pouvais résister, me plongeant dans un état de soumission absolu.

Je ne pris véritablement conscience de l'ampleur de mon asservissement que lorsque je me retrouvai le soir suivant devant la vieille plaque d'égout. Cette fois, je n'étais pas venu seul : j'apportais un présent. Je tenais entre mes bras une jeune femme dans la trentaine, court vêtue et outrancièrement maquillée. Ses longs cheveux blonds étaient collés par plaques sur son crâne, là où le sang avait coagulé à la suite de mes coups pour l'assommer.

Après m'être isolé quelques instants dans le noir de mes paupières (sans doute une façon de m'accorder une dernière occasion de changer d'avis), j'entamai la descente vers mes propres ténèbres.

À mon arrivée dans la caverne, peinant et soufflant sous le poids de ma captive, les goules saluèrent mon approche d'un vibrant :

— *Iä ! Atlach-Nacha. Iä ! Ph'nglui mghw'nafh Abboth wgab nagl' fhtagn...*

J'eus une vive surprise en réalisant que leurs mots, que je prenais jusqu'alors pour des borborygmes dénués de sens, possédaient une cohérence. Voici ce qu'ils disaient : « Ô Atlach-Nacha, fils béni du grand Abboth ! Ô puissant Dieu, souverain de toutes les araignées. Viens à nous ! Apparais ! »

Sans cesser de psalmodier, elles m'ouvrirent un chemin d'honneur jusqu'à l'autel. J'y déposai mon offrande puis reculai en entendant mon Maître approcher depuis l'autre bout de la crypte. Entre-temps, la jeune femme avait repris connaissance et posait de grands yeux terrorisés sur les goules qui l'entouraient.

Mon regard fixé sur le sien, je distinguai clairement le moment où elle aperçut l'araignée géante qui s'avavançait derrière moi. Un long cri d'épouvante lui échappa alors, propre à réveiller tous les dormeurs d'Arkham.

La hideuse créature s'était à présent figée près de l'autel où sanglotait hystériquement sa proie, dont elle semblait savourer les pleurs, drapée dans son ombre millénaire comme un prêtre impie en sa toge de cérémonie. Lorsque ses mandibules mordirent voracement le ventre offert de sa victime, celle-ci hurla de souffrance, mais ne se débattit pas, vaincue par cette même soumission qui m'animait en écho. Dans son regard résigné se lisait seulement l'attente impatiente d'une libération, qu'elle savait funèbre et inéluctable.

Nombre de disparitions restaient irrésolues chaque année à Arkham et dans ses environs. Je décidai d'en profiter. Des semaines durant, je participai à la sélection des pièces les plus succulentes pour mon Maître et assistai à leur mise à mort. En ces moments, je balançais entre le bonheur extatique que me conférait le sentiment de combler le noir appétit de mon sombre suzerain et le dégoût de moi-même.

Longtemps je poursuivis ma sinistre mission sans me voir inquiété par mes collègues. Soucieux de ne pas reproduire les erreurs de mon prédécesseur, je prenais soin de varier les lieux de rapt et d'alterner les gibiers. Des femmes toujours. Atlach-Nacha préférait leur saveur à celle plus musquée des mâles. Des prostituées. Des sans-abris. Des adolescentes fugueuses. Des junkies. Bref, des personnes dont peu se souciaient et qui, pour la plupart, n'avaient plus la moindre famille susceptible de s'inquiéter pour elles. Mes nombreuses années de métier me permirent de savoir comment me jouer des procédures d'enquête pour dissimuler habilement mes traces.

Incapable de refuser satisfaction à mon Dieu, je devenais fou de perdre ainsi mon libre arbitre et, dans les ruines de mon humanité, un sentiment de culpabilité persistait à me hanter.

Étonnamment, ce fut cette ennemie inattendue qui m'aida à rompre mon odieux esclavage. Car déjà je ne pouvais plus me regarder dans une glace. Mon simple reflet me donnait la nausée.

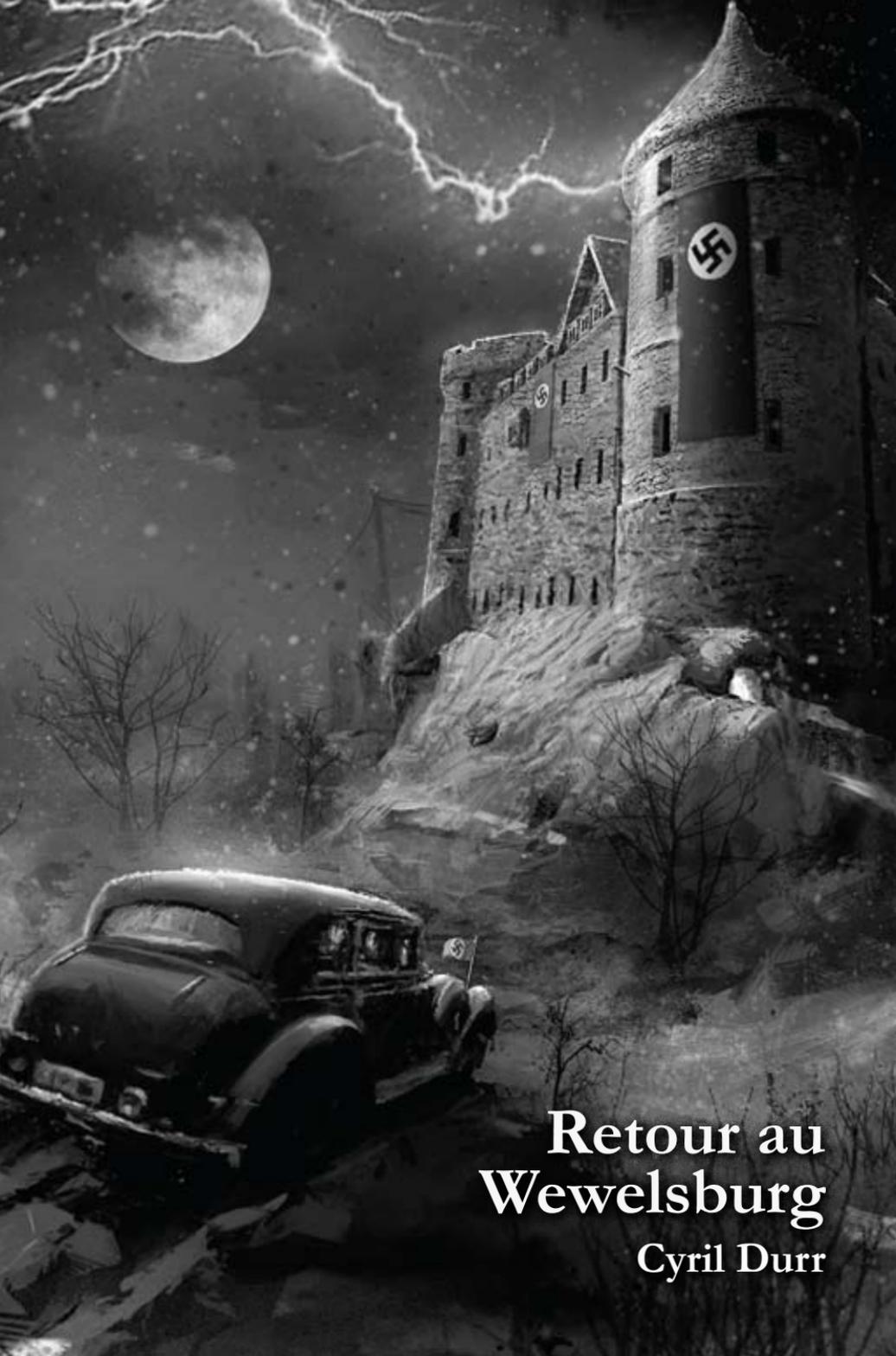
C'est dans cet état nerveux bien amoindri que j'écris ces lignes, puisque cette nuit, je ne serai plus. Je ne peux continuer à lutter ainsi. Je suis trop faible à présent. Lorsque vous aurez lu ces quelques pages hâtivement tapées sur le clavier, vous ne vous étonnerez pas que je me trouve devant une seule alternative : la folie ou la mort. De toute façon, je suis déjà condamné à l'Enfer. Cette nuit, c'en sera fini de moi et de ma servitude.

Une fois ma confession parue sur le blog, je mettrai un terme à ma vie. En pièce jointe, une carte vous indiquera l'entrée exacte du tunnel. N'y pénétrez pas ! Sous aucun prétexte ! Condamnez-la ! Il y a des choses qu'il vaut mieux garder cachées. Ne suivez pas mon exemple ! J'ai cédé à la curiosité et suis devenu l'esclave de forces qui me dépassent. Ne commettez pas mon erreur !

En vérité, je vous le dis : le monde que nous croyons connaître est un mensonge. Depuis toujours, nous partageons nos existences avec des êtres innommables. Toute une faune délétère rampe sous nos maisons, nos rues et dans nos égouts. Nos villes qui nous semblent si sûres abritent d'innombrables souterrains. Des tunnels obscurs qui se remplissent chaque nuit de créatures ignobles venues d'autres dimensions que la nôtre. Elles se pressent aux frontières de notre réalité, attendant qu'une brèche se forme pour s'y glisser...

C'est pourquoi, à présent, je ne peux plus me taire. Je me dois de prévenir la population du grand danger qui la guette depuis les profondeurs de la terre. Réveillez-vous, bonnes gens ! Nous ne sommes pas seuls à habiter ce monde ! Atlach-Nacha veille dans les ténèbres, attendant l'heure de son avènement. Ses toiles immenses infectent nos sols sur des millions d'hectares, établissent des passerelles infernales entre notre univers et celui de monstres insatiables rongés par une faim de chair et d'os. Dieu me pardonne : je n'ai pas eu le courage de les détruire avant de penser à me détruire moi-même. Je vous en supplie : brûlez tout ! Condamnez les issues !

Car un jour viendra peut-être où Atlach-Nacha se montrera assez affamé pour se risquer désespérément à la surface afin de vous chasser et creuser dans vos âmes son infernal dédale pour mieux vous asservir à jamais !



**Retour au
Wewelsburg**

Cyril Durr

Anciennement rédacteur pour le magazine Geek, fondateur du site UMAC consacré à la pop culture, Cyril DURR est également correcteur pour Urban Comics, Urban China et le Studio Makema. Il est l'auteur de plusieurs nouvelles publiées dans Lanfeust Mag ou Khimaira et d'une BD, The Gutter – une parodie sur les personnages de comics – parue en 2016 (Nats Editions). Son premier roman, Le sang des héros, est paru en 2017 aux éditions Nestiveqnen.

Il apprécie particulièrement la littérature fantastique notamment Stephen King, Dean Koontz, George Orwell ou Philip K. Dick.

Retour au Wewelsburg

de Cyril Durr

Les remparts du château, presque insolents dans leur volonté de dominer les ténèbres, étaient visibles à travers l'épaisse brume qui émanait des sous-bois. De pâles lumières dorées perçaient les murailles, comme les yeux multiples et pourtant fragiles d'une bête à l'agonie. Je frissonnai, sans doute à cause de la moiteur de la nuit qui parvenait à vaincre la maigre barrière de mon uniforme. Peut-être aussi à cause du travail que j'avais mené et de la conclusion que je me devais de délivrer au *Reichsführer* Himmler.

La longue litanie d'inepties dont m'abreuvait mon chauffeur me permettait de garder un frêle rapport avec ce que j'avais toujours considéré comme le réel. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvais une angoisse métaphysique immonde. J'avais déjà eu peur, bien entendu. J'avais eu peur quand Eugen m'avait coincé en train de reluquer sa sœur, alors que nous étions adolescents, à Wolfsburg. J'avais eu peur quand j'avais dit à mon père que, non, je ne souhaitais pas reprendre la quincaillerie familiale. J'avais été terrorisé à l'idée que Katrin, qui devint pourtant ma femme, me trouvât gauche lorsque j'eus l'audace de l'aborder pour l'inviter à dîner. Mais jamais auparavant je n'avais goûté ce parfum ignoble et dantesque qui ne peut qu'ébranler celui qui a contemplé ce que nul homme ne devrait approcher.

— On dit que la guerre sera terminée dans six mois, mais vu la vitesse à laquelle on a liquidé les Polonais et les Français, les Anglais ne vont pas tenir aussi longtemps, hein mon capitaine ?

— Hmm... sans doute, oui.

Je me demandai à ce moment ce qui me poussait le plus à une telle réponse, de ma conviction personnelle ou de la volonté de n'être point accusé de défaitisme. Car notre carte principale s'était évanouie de notre main avant même que le *Führer* sache qu'elle pouvait être jouée. J'amenai au château une chose qui pouvait faire basculer l'issue de la guerre et précipiter la fin du peuple allemand, ce qui en soi était déjà de nature à assombrir mon humeur, mais j'avais la conviction également que cette chose pouvait mettre en péril l'existence même de tout homme. La notion même d'humanité.

— ... leur a été attribué, et vous savez quoi, mon capitaine ? Le logement était propre et bien tenu. Ma sœur n'en revenait pas. Elle a tout de même tenu à tout désinfecter, ne serait-ce que pour les enfants. Pensez, mon capitaine, des juifs tout de même ! Ça lui a pris plus de deux jours pour tout nettoyer. Un travail de forçat !

— J'imagine à quel point il est pénible en effet de se voir attribuer un logement gratuit et bien entretenu.

— Mais oui ! Et il fallait acheminer les meubles, parce que...

Le reste de la conversation du chauffeur, qui semblait être aussi imperméable à l'ironie de mes réponses qu'à la fraîcheur de la nuit, se dilua dans un melliflu magma qui s'arrêta à l'orée de mes pensées. Ballotté par les cahots de la route, je plongeai la main dans la poche de ma veste et en ressortis la pierre. Elle était tiède, luminescente et goguenarde, pour peu qu'un tel terme ait un sens en parlant d'un minéral. Et, je l'aurais juré, elle me voyait autant que je pouvais la voir.

La cour intérieure du château semblait étrangement petite, engoncée entre les remparts triangulaires qui l'enserraient. La même lumière fantomatique qui baignait les fenêtres éclairait cet espace ramassé. Les gardes, habillés de noir, étaient raides et guindés, comme si l'uniforme avait pris le pas sur leur nature profonde. L'air, froid et humide, semblait promettre une pneumonie à qui le respirait. Tout ici avait l'apparence de la lutte. Pire, de la lutte perdue d'avance. Je ne fus néanmoins pas fâché de quitter la Mercedes-Benz 770 K et son luxe anesthésiant pour le Wewelsburg et son lustre rustique. Étant donné l'heure

tardive, je me doutais que mon rapport attendrait le lendemain matin. Du moins, j'espérais avoir le sursis de la nuit pour trouver des mots à mettre sur l'indicible sentiment d'urgence que je ressentais. Un éclat de voix me détrompa immédiatement.

— Herr Hauptmann, nous vous attendions en début d'après-midi !

Du lieutenant qui venait de m'apostropher, je ne reconnus que le grade et l'excitation de la jeunesse ; un *untersturmführer* qui faisait office de planton et conservait encore la tranquille quiétude de l'ignorant. Je ne pus m'empêcher de l'envier. J'aurais voulu être plus jeune d'une année et revenir à ce jour d'automne froid et morne où j'avais prêté serment dans la salle des généraux de la tour nord. Tout y incitait au lyrisme et à l'exaltation, du sol en marbre, marqué par ce Soleil Noir mythique, à la gestuelle mécanique qui rythmait le moindre pas. J'étais alors impressionné par le lieu, l'homme en face de moi et la mission qui m'était proposée...

— *Vous ignorez peut-être, mais à l'heure actuelle, nous nous projetons dans l'avenir lointain. Ce que nous bâtissons durera mille ans. Au moins.*

Je n'osai alors interrompre le Reichsführer. Il émanait d'Himmler et de son panache une tranquille certitude qui aurait pu me faire douter de la course de la Terre autour du Soleil. Je ne lui reconnais rien de surhumain, d'autant que je sais maintenant à quel point ce qui est au-delà de l'humain est différent de nous, mais je lui reconnais une forme de magnétisme qui me troubla. Et puis, j'avais sous les pieds le Soleil Noir dont la seule vue, sans que je puisse me l'expliquer, me pénétra et modifia jusqu'aux battements de mon cœur, comme ses bannières anciennes et chargées de sens qui incitaient les guerriers vikings à marcher vers leur sort, aussi funeste fût-il.

— *L'Allemagne travaille à tous les niveaux et pour le bien de tous. Nous avançons dans tous les domaines. La science fondamentale, la technologie, l'art de la guerre, la psychologie des masses, l'occultisme, nous devons progresser sur tous les fronts. Ce que nous rangerons dans le camp des fantasmes ne sera nullement une perte de temps puisque nous serons alors certains que l'ennemi n'en profitera pas. Ou bien nous serons en mesure, si l'existence de croyances anciennes est confirmée, de mettre à notre profit des forces que nous serons seuls à maîtriser.*

Je me souvins qu'à l'époque, j'eus alors une bouffée d'autosuffisance qui me rendit euphorique. Après tant de railleries, j'étais convoqué, reconnu même, pour mes recherches sur les dieux anciens !

— *Votre étude sur les forces occultes me semble... digne d'intérêt. J'ai lu et relu votre ouvrage, Ce qui se reflète dans les plaques mortes. Passionnant, vraiment. Je vous demande de pousser plus en avant vos recherches. Et pour cela, je vous donne des moyens techniques et financiers pratiquement illimités : ceux du Reich.*

Une remarque essentielle ne me brûla les lèvres qu'un instant avant que les mots et leur résonance n'apaisent mon âme.

— *Je parle dans mon livre de forces hypothétiques et antédiluviennes, il sera difficile de trouver des preuves de leur existence et encore plus illusoire, à mon sens, d'utiliser ces éventuelles preuves à des fins stratégiques.*

Himmler me toisa de ces petits yeux sombres cerclés de verre. Il me sourit et reprit, un ton plus bas :

— *Nous étudions en ce moment les propriétés d'éléments dont l'existence même aurait fait sourire nos pères. Nous pensons que de l'infiniment petit peut naître une puissance infinie. Alors, pour ce qui est de l'hypothétique, ne vous en souciez pas. L'impensable surgit plus souvent qu'on ne le pense dans l'apparente raideur du réel. Et pour la stratégie, laissez-moi juger de sa pertinence.*

La discussion avait continué sous l'aune de ma reddition. Himmler avait fait naître de folles idées dans mon esprit. Je m'imaginai touchant du doigt l'indicible. Devenir une sorte de pionnier. De passerelle entre les Dieux et les Hommes. Obtenir même peut-être un ministère... Il fallait bien l'avouer, j'étais impressionné. Par ce haut dignitaire, par le mysticisme ambiant, par le cours de ma vie qui prenait un virage aussi brutal qu'excitant, mais ce que je cédai alors, je continue de penser que je le cédais pour une raison respectable.

Cela me mena à approfondir mon étude sur les événements de Federal Hill et cette fameuse pierre que j'avais longuement évoquée dans mon ouvrage.

Je repris mes esprits en chassant, avec un rictus involontaire, ces souvenirs anciens comme de grosses mouches autour d'une viande faisandée. Retrouver la salle des généraux et son soleil de marbre en pleine nuit ne me plaisait que modérément, surtout après les visions d'horreur qui m'avaient assailli à Providence.

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu. Je présenterai mon rapport demain, dis-je d'une voix glacée.

— Vous n'y pensez pas ! Vous êtes attendu immédiatement.

Et bien que les paroles du lieutenant, pâle pantin nocturne, m'effrayèrent, elles me remplirent d'orgueil. On n'avait pas juste besoin de moi, mais besoin de moi immédiatement. Ce que j'avais à dire méritait que l'on interrompe un repas, que l'on tire une sommité de ses rêves, que l'on bouleverse l'ordre scrupuleux d'une nuit assujettie au maître de la SS.

— Fort bien. Allons-y alors.

Le lieutenant, trop jeune et trop nerveux, sembla exagérément heureux, comme s'il venait d'échapper à une pendaison ou, pire, à la dégustation imposée d'une bière tiède. Il me tourna le dos en claquant des talons et m'ouvrit la marche d'un pas mécanique. Je le suivis avec peine, mes pieds ayant pris l'habitude de la nonchalance que confère l'absence d'espoir. Arrivé devant la salle, après une longue errance le long de couloirs austères, je sentis la pierre pulser contre ma cuisse.

Je fus saisi d'une sourde angoisse à l'idée que, peut-être, il était trop tard pour mettre un terme à l'abomination que j'avais contribué à faire basculer dans notre monde.

Lorsque j'eus enfin rencontré mon contact à Providence, il s'était écoulé près de huit mois depuis mon premier séjour au château de Wewelsburg. J'avais bénéficié de toute la logistique de l'Abwehr de Canaris, ce qui n'avait pas manqué de m'étonner. Un peu comme si, juste pour moi, la guerre des influences marquait une pause à l'intérieur du régime, écartant ainsi les mers agitées de la politique pour me permettre de passer, à gué, vers la vérité. Ou au moins de franchir l'Atlantique. Mon installation non loin de la bibliothèque John Hay, dans un modeste appartement de College street, se déroula discrètement. En fait, on fit si peu attention à moi que la couverture et les faux papiers que l'on m'avait attribués me semblèrent presque superflus.

Les premiers jours, je fus saisi d'une nausée douloureuse, plus due à l'intellect qu'à l'estomac. Et si je poursuivais des chimères ? Allais-je me couvrir de ridicule ? Et pourtant, une infime partie de moi se réjouissait à l'idée de cette aventure. J'étais un espion, mieux encore, un espion de l'occulte. J'allais au-devant de forces merveilleuses et terrifiantes, aux noms mystérieux et exotiques. Que je fasse ou non la démonstration de

l'existence d'un Wotan ou d'un Yog-Sothoth importait peu. J'étais l'ambassadeur de la race des Seigneurs auprès des dieux ! Je tremblai sans savoir si je craignais l'échec ou la réussite de ma mission.

Mes premières recherches, facilitées par ma maîtrise de l'anglais et les informations que j'avais réunies lors de la rédaction de mon livre, me permirent de retrouver rapidement la trace d'une secte au culte impie, lié aux étoiles. Je tentai d'en débusquer des adeptes mais rencontrai une forme d'hostilité passive, tant chez les autorités locales que la populace, lorsque j'évoquais la secte, l'écrivain de Providence ou la panique qui avait saisi Federal Hill plusieurs années auparavant, lors d'une sombre nuit d'orage. Un peu comme si je dérangeais des souvenirs que l'on préférât garder profondément enfouis. Ou comme si je déversais un plein sac de crottin de cheval sur la table du déjeuner. Je pus néanmoins localiser rapidement l'église qui imprégnait mes notes autant que mes rêves, et elle me glaça par son apparence. D'un style néogothique, sa flèche défiait le regard tout comme le soleil, dont les rayons semblaient la contourner craintivement. Ses murs, noirs et avides, léchaient la réalité comme pour s'en repaître. Il y avait dans cette construction quelque chose de distordu et profondément anormal que je n'aurais su expliquer mais qui me donnait des frissons.

Lorsque je décidai de me rendre dans cet édifice, ce fut pour constater que quelque chose de puissant semblait vouloir m'égarer. Les badauds que j'interrogeais n'en avaient jamais entendu parler — ou feignaient l'ignorance — et quand enfin j'approchais de la bâtisse, c'était pour me rendre compte que la perspective me la rendait plus proche qu'en réalité et exigeait encore de mes pieds douloureux un effort supplémentaire. Le clocher surmontant l'énorme masse noire apparaissait par intermittence, au loin, au détour d'une venelle étroite, puis disparaissait ou semblait s'être déplacé, comme le mât d'un galion sans équipage dérivant sur une mer agitée. Alors que j'avais pourtant un plan en poche et que j'étais doté d'un solide sens de l'orientation, je me perdis par deux fois avant de l'atteindre. Mais ce fut en réalité la découverte de ce lieu sordide qui me perdit pour de bon.

— Werner ! Quelle joie de vous revoir !

Le Reichsführer Himmler se fendit d'un sourire que je pensais sincère. Le sol de l'*obergruppenführersaal* luisait d'un éclat tranquille, rendant le Soleil Noir sous mes pieds plus net encore. Ses rayons, en forme de svastikas entrelacés, donnaient

au symbole circulaire un aspect ancien et inquiétant. Peut-être était-ce l'effet de mon esprit déjà traumatisé et en proie aux plus folles suppositions, mais il me sembla que la pierre, dans ma poche, était électrisée par la proximité de cette roue séculaire.

— Herr Reichsführer, je crains de ne pas avoir que de bonnes nouvelles.

Himmler se figea, sa main tendue vers moi, comme suspendue entre deux secondes éternelles. Ses doigts souhaitaient encore étreindre les miens alors que ses yeux, déjà, s'éloignaient et me jugeaient.

— Ah. Vu votre rapport, il me semblait que l'existence des dieux anciens était au contraire confirmée...

— Elle semble l'être. Mais je crains malheureusement que l'on ne puisse utiliser ces entités fantastiques.

Himmler baissa les yeux et se massa les mains, comme si soudainement ses articulations devenaient primordiales pour l'avenir du Reich.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que ce qu'elles sont dépasse l'entendement et pourrait conduire à l'anéantissement de toute civilisation.

Arrivé devant l'église, je fus frappé par un détail étrange. Alors que j'avais croisé nombre de chats dans le quartier, il n'y en avait pas un seul aux alentours de l'édifice à l'abandon, comme s'ils fuyaient les sombres présages de ses murs sales et noircis. Même les volatiles semblaient éviter la haute tour et le toit pentu du bâtiment. D'instinct, tout ce qui était vivant s'écartait de cette construction maudite. De grandes fenêtres gothiques et austères trouaient la façade. Un lierre terne paraissait en dégringoler paresseusement.

Je me mis en quête d'une ouverture, le cœur serré à l'idée de devoir pénétrer dans ce lieu abject. Je passai finalement par un soupirail bordé de rouille et de toiles d'araignée figées depuis une éternité. La cave dans laquelle je débouchai était jonchée de débris de toute sorte, ce qui aurait incité mes pas à la prudence s'ils n'avaient déjà été ralentis par l'obscurité et l'aura maléfique des lieux. Un passage voûté menait vers le rez-de-chaussée et sa nef immense. Par un étrange jeu de perspective, l'intérieur de l'église semblait plus vaste que ce que donnait à estimer sa vue extérieure.

Contrairement à ce que mes recherches m'avaient laissé penser, je ne trouvai aucun ouvrage dans la sacristie. Juste un bureau miteux et des rayonnages vides. Si des livres aux secrets redoutables avaient un jour été rassemblés ici, quelqu'un les avait fait disparaître depuis longtemps. À la fois déçu et soulagé, je me dirigeai alors vers l'escalier donnant accès au clocher.

La montée se fit lentement, dans la poussière et le silence des lieux dont la désolation a depuis longtemps rongé l'âme. Je débouchai sur une pièce au centre de laquelle se dressait un pilier couvert de hiéroglyphes. Au début, je ne vis rien, puis, peu à peu, dans un étrange jeu de lumière, une boîte en métal sembla se matérialiser au centre du pilier. Elle était jaunâtre, recouverte de bas-reliefs épouvantables représentant des créatures qui n'avaient manifestement qu'un très lointain rapport avec la faune de notre monde. J'eus l'étrange impression que l'objet m'attendait, non pas qu'il se donnait à moi mais qu'il me trouvait enfin une utilité après avoir essayé de me perdre dans le labyrinthe de ruelles sinistres qui défendait l'église.

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent alors que j'ouvrais la boîte flavescente d'une main tremblante. Enfin, j'aperçus son contenu. La pierre, dont j'avais appris l'existence dans les quelques notes de l'écrivain Robert Blake que j'avais pu me procurer, était bien là. Il s'agissait d'un polyèdre noir, parcouru par de minces filaments carmin. Avant même de la toucher, je sentis son aura, encore intacte après des éons. Si les renseignements que j'avais pu rassembler étaient exacts, j'avais devant moi un objet plus ancien que l'humanité elle-même. Un objet d'une puissance colossale que les initiés s'accordaient à considérer comme une porte. Mais une porte ouvrant sur quoi ?

Tremblant, je saisis la pierre aux multiples faces et au polissage poussé. Aussitôt, un froid intense m'envahit et la réalité sembla céder sous la force antique qui emplit mon esprit de visions démentes. Mes sens étaient profondément bouleversés, au point que pendant un bref instant, je ne sus plus si j'étais Werner regardant la pierre ou la pierre regardant Werner. Je me sentis scruté par une entité informe et gigantesque. Des fragments d'événements passés défilèrent devant mes yeux avec une impressionnante netteté. Je vis la pierre enfermée dans une pyramide alors que l'odeur du sable chaud emplissait mes narines. Je vis un ancien continent être englouti par les eaux, emportant avec lui la pierre alors qu'un goût salé inondait ma bouche. Je vis des druides et des prêtres devenir fous en la brandissant. Je vis des millions de guerriers en marche sur des terres

lointaines, le corps étincelant d'armures écarlates recouvertes de soleils noirs. Je sentis le goût du sang et l'odeur de la chair morte. Et il y eut ces chants, ces chants terribles, psalmodiés dans une langue inhumaine à la sonorité nauséuse. Et puis les ténèbres, des espaces lointains et silencieux sur lesquels se reflétaient les rêves atroces d'une créature aberrante. Et pire que tout, j'eus la profonde certitude que tout cela était réel et était en train de se produire, à jamais, en dehors du temps, encore et encore.

— Avez-vous la pierre ? demanda Himmler.

— Je l'ai, oui.

— Bien, nous aurons tout loisir de la tester. Montrez-la-moi.

— Je dois vous avertir que ce n'est pas sans danger. Quelque chose émane de cette pierre. Et... je crois qu'elle voulait que je la conduise ici.

Himmler releva un sourcil et m'adressa un demi-sourire amusé.

— Allons, dit-il du ton qu'il aurait employé pour s'adresser à un enfant, vous êtes resté un peu trop longtemps en Amérique, le nez dans vos livres de sorcellerie. Si la pierre a un quelconque pouvoir, tant mieux, mais elle n'a pas de volonté propre. C'est nous qui avons voulu nous en emparer.

— Elle agit sur nos pensées. Elle... elle nous montre des choses.

— Que voulez-vous que nous risquions, ici, dans l'enceinte du château ? Il y a des gardes armés partout. Et presque plus encore de symboles protecteurs : Heaume de Terreur, Svastika, Soleil Noir... s'il est bien un lieu qu'aucun Mal ne peut atteindre, c'est celui-ci.

À regret, je sortis la pierre de mon manteau. Une lueur rougeâtre la baignait. La pièce entière semblait saturée d'électricité statique. Himmler tendit la main et s'empara du caillou répugnant. Un mince sourire se dessina sur son visage alors que ses yeux se perdaient dans la contemplation des visions terrifiantes que la pierre dévoilait maintenant à lui seul.

Me débarrasser de ce fardeau était un soulagement, mais déjà je me demandais à quel point je venais de condamner cet homme, voire le pays tout entier...

— Je sais déjà où je vais la déposer, dit Himmler d'une voix lointaine. Oui, ce sera parfait.

Je me rappelai alors avec angoisse mon périple américain et ces premiers jours sinistres en compagnie du polyèdre.

Ayant quitté Federal Hill, je revins dans mon appartement de College street comme un automate et ne conservai aucun souvenir de mes longues déambulations dans le dédale des rues de Providence et de leurs si typiques demeures de style colonial. Les nuits suivantes furent agitées de cauchemars effroyables dans lesquels des démons ailés et de monstrueuses créatures sous-marines se livraient à d'étranges balais avant de s'accoupler frénétiquement dans les eaux noires et nauséabondes d'un monde lointain. Mes journées étaient à peine meilleures. Fiévreux, il m'arrivait de me perdre dans la contemplation du polyèdre pendant des heures. Je ne sortais plus, mangeais peu, étais oppressé par un sentiment d'absolue dérégulation. J'éprouvai à maintes reprises la tentation d'aller reposer cette pierre dans l'église abandonnée qui l'avait si longtemps accueillie, mais je pressentis qu'un tel projet pouvait me coûter la vie. Car la pierre ne voulait pas retourner dans sa boîte. Elle nourrissait d'autres obscurs desseins. Son temps à Providence était fini. Elle rêvait des terres d'Allemagne.

J'ai pleinement conscience du caractère risible de cette affirmation pour qui n'a pas tenu cette pierre entre ses mains et n'a pas ressenti tout le poids de son pouvoir, pourtant — dussé-je passer pour un illuminé — je dois aux générations futures de dévoiler la vérité, aussi atroce soit-elle.

Alors que je me réveillai en sursaut, une nuit où le ciel était lourd et orageux, je vis une lueur d'un rouge intense émaner du petit salon qui jouxtait ma chambre. Je me levai en hâte pour découvrir le polyèdre comme suspendu au milieu de la pièce. Le bureau où il reposait était à peine visible, totalement translucide. Les autres meubles de la pièce s'effaçaient également, comme gommés progressivement par la volonté d'un dément. Même les murs de la maison perdaient de leur réalité. Une odeur pestilentielle se répandit dans la pièce qui, sous mes yeux, perdait le peu de consistance qu'elle avait encore.

De la flaque de ténèbres qui se propageait autour de moi surgirent quelques ombres plus claires puis de fines lignes écarlates qui dessinèrent la silhouette d'immenses blocs de roche. Peu à peu, la lumière rouge sang s'estompa, tout comme les fragiles esquisses qui laissèrent la place à un paysage fantastique. Je me trouvai au milieu d'une immense forêt baignée par de légers voiles de brume. Une brise onirique répandait une odeur d'humus et de terre fraîche venant des sous-bois. À ma droite, un étang formait une virgule immobile dans la masse des chênes et des frênes.

Devant moi, d'immenses monolithes de grès s'élevaient vers le ciel, certains culminant à plus de trente mètres de hauteur. Bien que je n'y sois jamais allé, je sus que je me trouvais sur le site sacré des Externsteine, dans le cœur mythique de la Germanie. Et comme dépossédé de mon Moi profond, je bus les souvenirs des pierres...

Je ne puis le décrire autrement, je m'abreuvi de leur passé comme si j'avais trempé les lèvres dans une source mémorielle. Je vis des géants, hauts comme trois hommes, passer lentement devant l'alignement de rochers pour rejoindre la plaine saxonne, l'acier de leurs haches brillant sous le pâle éclairage de la Lune. Je vis, bien longtemps après, trois légions romaines être défaites en ce lieu par les puissants Chérusques, les cris d'agonie des soldats emplissant la forêt. Je vis les Francs attaquer ce temple naturel et le mettre à sac. Je vis des chefs de guerre ordonner que l'on creusât la roche et qu'on la recouvrit de symboles païens. Je vis des cérémonies qui n'avaient pas encore eu lieu être orchestrées par des hommes en noir aux casques scintillants ornés d'un double éclair runique. Les monolithes observaient les années et les peuples s'écouler et glisser dans les profondeurs du temps. Et dans le plus grand de ces blocs, une chambre irrégulière, difficile d'accès, attendait le polyèdre de Providence.

Brusquement, les monolithes prirent la consistance du rêve et la forêt de Teutoburg commença à s'estomper, peu à peu remplacée par mon bureau et les murs de l'appartement. La pierre, de nouveau invisible dans le tiroir où je l'avais remise, ne diffusait plus cette infecte lumière rouge. Maintenant qu'elle m'avait montré sa destination, elle attendait...

Voilà pour l'essentiel de ce dont je me souviens. Tout cela, des ruelles labyrinthiques de Providence à mon retour dans l'ancien château des Princes-Évêques de Paderborn, reste encore vivace malgré les années qui se sont écoulées et la longue litanie des combats. À l'heure actuelle, la guerre se termine. Himmler est mort depuis un mois déjà. Un suicide paraît-il. Jodl a capitulé. Le pays est en ruine, dans un chaos indescriptible. Comment avons-nous pu en arriver là ? L'invincible *Wehrmacht*, le Messerschmitt Me 262 à réaction, les fusées de von Braun, le Sturmgewehr 44, tout cela n'aura servi à rien. L'Ogre rouge est à Berlin. Mon cœur saigne. Que va-t-il advenir de nous ? Et à quel point suis-je responsable ?

J'ignore si ces notes serviront un jour. J'ignore même si quelqu'un les trouvera. Si tel est le cas, il est probable que la plus

extrême réserve accueillera mes dires, tout comme elle a accueilli à l'époque ceux de Robert Harrison Blake. J'adresse cependant une mise en garde à quiconque trouverait le polyèdre que j'ai tiré de son sommeil. Cette pierre a une influence sur le monde. Quelque chose nous regarde à travers elle et s'amuse de nos destinées piétinées. Une chose au cruel appétit.

Mon rôle actif s'est arrêté cette nuit-là au Wewelsburg, lors de mon retour en Allemagne. Je sais qu'Himmler est bien allé déposer la pierre aux Externsteine, où elle repose sans doute encore, pesant sur l'Allemagne du fond de sa chambre rocheuse. Dans quelle mesure est-elle liée à la tragédie ? Il sera difficile de le dire. Je ne puis toutefois m'empêcher de penser qu'elle a amplifié le désastre, qu'elle se nourrit du drame et de la douleur. Et puis, il y a ces camps, ces gens brûlés comme du combustible, comme si elle réclamait toute cette souffrance et se devait d'être alimentée par les crimes les plus atroces. Peut-être qu'elle ne peut pas tout faire d'elle-même, peut-être qu'il lui faut un contexte pour simplement pousser les événements dans le sens qu'elle souhaite, mais j'ai peur de me bercer de douces illusions afin d'atténuer ma culpabilité.

Je me trouve près de Gütersloh. Peut-être à une quarantaine de kilomètres des monolithes. Je vais tenter de les atteindre bien que je nourrisse de sérieux doutes quant à la réussite de mon entreprise. La pierre pourrait mettre sur ma route une patrouille américaine. Ou, plus simplement, me pousser au désespoir. Je me suis réveillé la nuit dernière avec mon Luger à la main et une douleur au niveau de la tempe. Elle ne veut pas que je la retrouve et que je l'emporte au loin. Elle veut encore se nourrir de l'Allemagne.

Je ne sais même pas encore comment je pourrai sortir du pays si je parviens à mettre la main dessus. Ni où je déciderai d'aller la perdre. Dans l'idéal, j'aimerais aller jusqu'à Moscou pour la planter dans le cul du camarade Staline, mais nous ne sommes plus dans un monde où les choses se déroulent de manière idéale.

Si jamais, par un extraordinaire concours de circonstances, vous qui me lisez dans le brouillard d'un avenir incertain, vous pouvez transmettre quelques mots à ma chère Katrin, dites-lui... dites-lui que je suis désolé. Dites-lui que j'ai eu tort de

m'intéresser aux dieux anciens, que l'on ne joue pas impunément avec les entités cosmiques et leurs cycles de destruction. Dites-lui que je m'en veux terriblement de l'avoir entraînée, elle et tous les autres, dans ce sinistre Ragnarök. Dites-lui enfin que je l'aime, et que cette pierre, au moins, ne m'enlèvera pas cela.

Et dites-lui que j'ai lutté jusqu'au bout.

En soldat.

Capitaine Werner Hohenwald.

Forêt de Teutoburg.

Mai 1945.



Le loch

Pierre de Beauvillé

Né en 1976, passionné par les univers de l'imaginaire (fantasy, horreur, science-fiction) sous toutes leurs formes (BD, livres, jeux de rôles, cinéma, jeux vidéo), Pierre de BEAUVILLÉ a découvert Lovecraft à l'âge de 20 ans, pour ne plus le quitter. Il l'accompagne depuis, sans discontinuer, aussi bien dans ses lectures que dans son écriture, mais également, dans le monde réel, où il n'est pas rare que son regard – « déformé par lui » – croise des architectures, des paysages, des personnes, des esthétiques, des ambiances « lovecraftiennes ».

Il est l'auteur de plusieurs nouvelles inspirées du Maître de Providence, dont une publiée dans l'anthologie HPL 2007 des éditions Malpertuis, et dont plusieurs ont été mises en BD par de talentueux adeptes, sur le portail communautaire Short Editions (finalistes de plusieurs concours depuis 2014).

Le loch

de Pierre de Beauvillé

1 – Tobias

Cela faisait plusieurs jours que Tobias avait remarqué cette minuscule tache noire sur son tapis, sous la table du salon. Mais il ne s'en était pas préoccupé plus que de mesure. Après tout, sa maison fatiguée, décorée de bric et de broc, de meubles de récupération acquis à bas prix dans les vide-greniers de la région de Munich, pouvait accueillir un tapis taché de plus. Tobias était simplement un peu fâché de n'avoir pas vu ce défaut plus tôt, et avait le sentiment de s'être un peu fait avoir par le brocanteur. Du reste, occupant la plupart de son temps libre sur Internet, Tobias ne fréquentait pas assez son salon pour que l'anomalie le dérangeât réellement.

Mais Mizraël, son vieux chat noir paresseux, se mit à adopter un comportement étrange. Quand il se déplaçait, il évitait ostensiblement de marcher sur le tapis du salon et de passer sous la table, effectuant parfois des détours compliqués. S'il lui fallait malgré tout traverser la zone, il émettait un feulement inquiet et passait rapidement, veillant toujours à se tenir le plus loin possible de la petite tache. De plus, au fil des jours, Tobias eut le sentiment que la tache ne cessait de grandir, imperceptiblement. Le jeune homme mit cette impression sur le compte d'une illusion d'optique liée à la fatigue oculaire qui l'affectait de manière chronique. Cependant, quand Mizraël finit par refuser catégoriquement d'entrer dans le salon et

cessa pratiquement de s'alimenter, alors que la tache semblait avoir encore grossi, et noirci, Tobias entreprit d'en avoir le cœur net. En déplaçant la table avec précaution, afin d'examiner la tache de plus près, il réfléchit à la meilleure façon de la traiter avec le peu de produits ménagers qu'il possédait.

À présent agenouillé près du centre du tapis, il dut se rendre à l'évidence : le phénomène qui lui était donné d'observer n'était pas une tache ordinaire.

L'anomalie était une sorte de trou. Mais au premier coup d'œil, il paraissait évident qu'il ne s'agissait pas d'un trou de souris, ou de quoi que ce soit d'autre. La chose formait un cercle presque parfait de quelques centimètres de diamètre, d'un noir abyssal et pour tout dire, assez déroutant, car aucune lumière naturelle ne parvenait à en éclairer les bords ou l'intérieur, qui semblaient remplis d'une sorte de voile de ténèbres. Comme si le néant qui emplissait le trou était en fait tangible, palpable.

Tobias contempla longuement le phénomène, très étonné de ne pas être en mesure d'apercevoir, au travers de l'ouverture qui semblait profonde, le bois du plancher. Tandis que le chat restait tapi dans le couloir, fixant l'anomalie avec des yeux inquiets et menaçants, Tobias alla chercher une lampe de poche dans la cuisine et revint s'agenouiller près du trou, qui n'était pas plus grand qu'une pièce de deux euros. Il positionna son bras de manière à orienter la torche verticalement, à l'aplomb exact de la tache noire, et appuya sur l'interrupteur.

Non seulement rien ne se passa mais Tobias constata qu'il ne parvenait pas à éclairer quoi que ce soit au travers de l'orifice. Le faisceau de la torche électrique s'arrêtait net à la « surface » du phénomène, provoquant une légère irisation jaunâtre ainsi que d'étranges reflets aux couleurs indescriptibles, de celles que l'on peut observer dans les ports de pêche ou de plaisance quand des nappes d'huile de moteur flottent à la surface des eaux souillées. Le trou semblait indéniablement creux, mais les reflets qui dansaient sous la lumière de la lampe lui conféraient un relief particulier, une épaisseur ténue mais bien réelle, comme un gonflement léger et mouvant. Fasciné par cette chose vraiment inhabituelle, Tobias approcha doucement sa main gauche dans l'intention de toucher ce noir huileux,

enflé et creux à la fois. Mais il se déroula un événement qui le dissuada à jamais d'entrer en contact avec la chose : la petite lampe glissa de sa main moite et tomba droit sur le trou pour y disparaître corps et biens, sans un bruit, sans un déplacement d'air.

Le jeune homme se releva d'un bond. L'objet venait de disparaître sous ses yeux de la manière la plus incompréhensible qui soit. On aurait dû entendre le bruit de la lampe tombant sur le sol, et la voir se casser. Or le trou n'offrait rien d'autre à contempler que ses ténèbres.

D'un geste précipité, le jeune homme saisit l'un des bords du tapis et le tira violemment sur le côté. Ce fut un double choc. D'une part, le « trou » resta à sa place. Il n'était pas solidaire du tapis mais semblait également affecter le sol de la pièce. D'autre part, toute la surface du tapis qui avait été en contact avec le trou durant le mouvement de glissement avait disparu : le tapis était ainsi pratiquement coupé en deux.

Le trou n'était pas que sur le tapis. Il était aussi dans le sol. Et au travers de ce trou, on ne voyait rien. On ne voyait pas de plinthes, de béton, de dalle de ciment. On ne voyait pas davantage la cave qui se trouvait sous le salon.

Tobias se précipita hors du salon vers la cuisine et descendit quatre à quatre le petit escalier qui menait à la cave. C'était une pièce unique, assez vaste, où s'entassaient des objets divers à l'utilité variable : vélo, chaises longues, cartons d'archives, boîtes de conserve et bocaux, vieille guitare, ventilateur, bouteilles de vin... Tâtonnant dans la pénombre, Tobias parvint à allumer l'interrupteur qui commandait un éclairage de fortune, installé à la va-vite lors de son emménagement. La lumière blafarde envahit la pièce à partir d'une petite ampoule nue fixée sur le mur opposé à l'escalier.

Tobias scruta immédiatement le plafond et ne tarda pas à apercevoir le trou. Là encore, le phénomène se présentait sous la forme d'un cercle presque parfait, d'un noir profond et plein, au travers duquel le regard ne pouvait distinguer ce qu'il aurait dû voir en toute logique, c'est-à-dire un aperçu du plafond du salon. Le trou était ici comme là-bas : noir, opaque, non-creux. Et sur le sol de la cave, parmi l'encombrement des cartons et des objets, nulle trace de lampe torche.

Tobias remonta précipitamment dans la cuisine, se saisit d'une petite cuillère et passa dans le salon. Il laissa tomber la cuillère dans l'orifice, au travers duquel on ne pouvait toujours pas distinguer la cave, qui était pourtant à présent éclairée. L'objet disparut sans plus de trace visuelle ou sonore que la lampe de poche. Tobias se précipita de nouveau à la cave, constata que la cuillère n'y était pas, et remonta en quête d'un autre objet. Il répéta ce manège plusieurs fois, en proie à une excitation et à une inquiétude croissante. Puis il tenta une nouvelle expérience : à partir de la cave, il entreprit de lancer une petite gomme de bas en haut, vers le trou du plafond de la cave, en imaginant qu'elle retomberait ou se retrouverait dans le salon. Après plusieurs tentatives infructueuses au cours desquelles la gomme rata le trou et retomba sur Tobias, déclenchant en lui un petit rire nerveux, il finit par viser juste. La gomme disparut comme les objets précédents.

Ce soir-là, Tobias eut toutes les peines du monde à s'endormir. Quand, épuisé, il s'assoupit enfin quelques heures au petit matin, son demi-sommeil fut peuplé de visions inquiétantes et d'angoisses béantes. Il se réveilla en sueur, bien décidé à élucider le mystère qui était apparu dans son salon.

2 – Katrin et le professeur Komenoff

Les jours suivants, Tobias négligea son travail et ses habitudes sociales. Il passa d'innombrables heures à chercher sur Internet, puis en bibliothèque, des éléments susceptibles de l'aider à comprendre le phénomène dont il était témoin. Il se rendit dans les librairies de Munich, à la recherche de livres de physique mais également – son esprit libre de tout préjugé le poussait dans cette voie – d'ésotérisme. Il lut notamment *Trous noirs et distorsions du temps* de Kip Thorne, *Phénomènes de la nature inexplicables au XX^e siècle* d'Armand Canet, *L'Encyclopédie de l'inexplicable* de Richard Cavendish, *Les mystères de l'antimatière* de R. L. Forward, *Une brève histoire du temps* de Stephen Hawking. Mais Tobias n'y trouva pas de réponse. Il ne savait même pas si le trou qui était apparu chez lui relevait des théories de l'antimatière ou des trous noirs.

Durant ces jours passés en lectures, Tobias remarqua que le trou semblait s'agrandir. Il résolut alors d'en mesurer le diamètre, de le noter, et de procéder ainsi chaque jour afin d'en suivre la progression, si progression il y avait réellement. Le premier jour de mesure, le trou présentait un diamètre de douze centimètres.

Après environ un mois, alors que le trou avait atteint trente bons centimètres de circonférence, Katrin s'invita chez Tobias. Elle était sa meilleure amie, et son amante occasionnelle. Revenue d'un déplacement professionnel en Asie, tenue informée de toute l'affaire par les messages électroniques réguliers et confus que lui envoyait Tobias, elle se rendit chez lui dès sa sortie de l'aéroport.

C'est un Tobias fatigué, mal rasé, les yeux et le cerveau usés de réflexions et de questionnements, qui lui ouvrit. Tobias lui montra le trou mystérieux qu'il avait renoncé à cacher ou à recouvrir, toutes ses tentatives se soldant par un échec. Katrin, intriguée, était décidée à l'aider dans ses recherches. Fascinée mais également inquiète, elle souffla à Tobias l'idée que le trou n'aurait aucune raison de cesser de s'agrandir, et qu'il faudrait prendre des dispositions visant à assurer la sécurité de ses biens et de sa personne dans la maison.

Tous deux s'attachèrent alors, parallèlement à leurs recherches, à réaménager la maison de Tobias de manière à ce qu'aucun objet de valeur sentimentale ou pécuniaire, ne puisse risquer de disparaître dans la béance. Le salon fut vidé.

Katrin ajouta au rituel de la mesure celui d'une prise de photographie. Ainsi ils consignèrent sur ordinateur, chaque jour, le journal de la croissance de l'orifice.

Quinze jours après le retour de Katrin, le trou atteignait soixante centimètres. Son évolution ne semblait pas se réaliser de manière linéaire, mais selon un algorithme inconnu, et pour tout dire inquiétant car imprévisible. Tobias et Katrin se résolurent à contacter un de leurs anciens professeurs de faculté. Youri Komenoff, un vieil allemand d'origine russe, à présent à la retraite. Sa gentillesse n'avait d'égal que son ouverture d'esprit et son érudition en psychologie, matière qu'il enseignait jadis à la faculté de Munich. Le professeur apprit toute l'affaire

de la bouche de ses deux anciens étudiants au cours d'un copieux dîner asiatique, qu'il leur offrit d'autant plus volontiers qu'il voyait, dans leur récit, l'occasion d'une balade hors des sentiers battus du savoir académique et rationnel. Après le repas, il se rendit chez Tobias pour constater la chose de ses propres yeux. Dès qu'il vit le trou, il sut que son esprit ne serait plus jamais tranquille, que sa vie paisible de professeur retraité, respecté et débonnaire appartenait désormais au passé.

Tobias, le professeur Komenoff et Katrin passèrent de longues journées à tenter de comprendre la nature, le fonctionnement et l'origine du trou. Après avoir fait disparaître dans l'orifice des dizaines d'objets, parfois attachés à un solide filin fixé au plafond, après avoir filmé et refilmé leurs expériences, à partir de la cave ou du salon, Katrin émit l'idée, terrible mais inévitable, de tester le phénomène sur des êtres vivants. Le trou avait atteint près d'un mètre de circonférence

Tobias n'opposa aucune objection quand ils décidèrent d'attacher Mizraël, chétif, malade, nerveusement à bout, à une longue et solide corde d'alpinisme dans le but de le faire descendre dans le trou, de le remonter et de constater sur lui d'éventuelles modifications.

Tobias était descendu filmer l'orifice de la cave, qui avait grandi exactement comme dans le salon, selon une parfaite symétrie, et avait commencé à grignoter les parois pierreuses du sous-sol. Katrin filmait la scène depuis le salon, tandis que le professeur, après avoir attaché la corde à une poignée de porte et retroussé ses manches, prit doucement Mizraël dans ses bras et s'agenouilla pour le déposer dans le cercle noir. Cette opération l'amena à approcher ses mains le plus possible de la « surface » du phénomène, comme s'il espérait déposer le chat sur un plan solide. Il compta jusqu'à trois et au troisième temps lâcha Mizraël qui tenta en vain de s'agripper aux mains du professeur. Ce dernier se saisit prestement de la corde qui se tendit d'un coup sec pendant de longues secondes, avant de se détendre.

Le professeur tira aussitôt dessus. Elle était délestée de son poids. Toute sa partie immergée dans le noir positif du trou avait disparu. Tobias, au sous-sol, n'avait rien remarqué. Il n'y avait pas eu un seul bruit. Mizraël avait quitté le monde sensible.

Les trois expérimentateurs se perdaient en conjectures. Une seule observation était exploitable : le fait que la corde se soit tendue pendant quelques secondes signifiait que Mizraël était « tombé » durant un court laps de temps au sein du trou avant de disparaître on ne sait où. Deux explications étaient alors possibles. Soit la béance était en son « intérieur » soumise à une forme de pesanteur terrestre et pouvait disposer, quelque part, d'une sorte de *fond*. Soit Mizraël avait été *aspiré* par ou vers quelque chose.

En l'état actuel de leurs connaissances et de leur expérience, Tobias, Katrin et le professeur Komenoff étaient impuissants. Le trou progressait chaque jour. Il menaçait à présent les murs porteurs de la cave et du salon. Il fut décidé que Tobias quitterait sa maison pour s'installer chez Katrin, qui vivait non loin de là.

3 - Le Père Eberhard

Les trois amis revenaient tous les jours observer et mesurer le trou dans la demeure désertée. Le professeur Komenoff prit la résolution de contacter plusieurs confrères, parapsychologues, physiciens, archéologues. Tous défilèrent dans la maison de Tobias. Aucun ne sut proposer de début de réponse, mais l'un d'entre eux commit une faute : il parla du trou à plusieurs de ses proches, en petit comité. Et l'un de ses proches fréquentait une journaliste. Une dépêche parue dans le fil d'informations « insolites » de la DPA, la *Deutsche Presse-Agentur*.

Ainsi le trou accéda à l'existence médiatique. Assaillis d'appels et de visites de journalistes, Tobias, Katrin et le professeur consentirent à accueillir un journaliste de la presse locale, qui passa une après-midi entière avec eux, assista aux expériences et en ressortit durablement ébranlé. La petite équipe s'était mise d'accord pour prévenir la police avant la parution de l'article, de manière à ce que les forces de l'ordre mettent en place un cordon de sécurité pour tenir les curieux, et le reste des médias, à l'écart de la béance qui approchait maintenant deux mètres de diamètre.

Le trio estimait sans doute à cette époque que la révélation du trou au plus large public possible pouvait favoriser la venue d'une aide, d'une expertise qui aurait fait progresser leur connaissance du phénomène. D'une certaine manière, leur vœu fut exaucé. L'article fit grand bruit dans la région, suscitant à la fois des sarcasmes chez les incrédules et une immense curiosité chez les habitants de Munich et de ses environs. Les soirs et le week-end, des visiteurs de plus en plus nombreux se rendaient aux abords de la maison, à présent complètement vidée et inoccupée hors des temps d'expériences, pour tenter d'apercevoir le phénomène, tandis que la parution de l'article sur Internet fit connaître « le Loch » (le Trou) à l'Allemagne, puis à l'Europe tout entière.

Au bout de quelques semaines, les articles et reportages s'étaient multipliés. Les gens accoururent de tous les Länder, puis de toute l'Europe pour voir la béance et s'y recueillir, persuadés qu'il s'agissait là d'une manifestation divine, assimilable à une apparition de la Vierge. Les autorités catholiques et protestantes allemandes émettaient les plus grandes réserves sur cette interprétation, ce qui n'empêchait pas les croyants, anciens ou nouveaux, de se rendre en pèlerinage dans le village, au grand dam des autorités locales et des forces de l'ordre. Un blog officiel d'informations, mis en place par Katrin pour couper court aux rumeurs et mettre à disposition les données des relevés et expériences aux scientifiques du monde entier, connu des records d'affluence et la boîte aux lettres électronique de Tobias fut bientôt submergée de messages, de propositions d'aide ou de tentatives d'explications toutes plus farfelues les unes que les autres.

Le Père Eberhard, curé d'un village voisin, se présenta un jour à la porte de la maison de Katrin et Tobias. Ceux-ci avaient pris l'habitude d'éconduire sans ménagement les journalistes, curieux et charlatans divers qui tentaient de les rencontrer, de leur soutirer des informations ou de l'argent, ou de les enrôler dans quelque secte ou opération commerciale douteuse. Mais le Père Eberhard, par sa voix douce et posée, leur fit immédiatement une très bonne impression, d'autant plus qu'il faisait preuve d'une grande culture ésotérique, métaphysique et scientifique. Il s'entretint longuement avec Tobias, et, avec l'aide du

professeur Komenoff, le persuada de reprendre les recherches fondamentales. Le religieux, qui semblait avoir occupé par le passé des postes importants dans la hiérarchie catholique, leur promit l'accès aux littératures les plus sensibles, dont certaines étaient farouchement gardées sous clé par les autorités des trois religions monothéistes, en raison de leur caractère impie. Il parvint à les convaincre que, peut-être, dans ses pages interdites, demeuraient les réponses au mystère du Loch.

Durant plus de dix semaines, Tobias, le Père Eberhard et le professeur Komenoff voyagèrent alors dans toute l'Allemagne, mais aussi à Londres, à Paris, au Vatican, à la recherche de réponses dans les bibliothèques universitaires, les bibliothèques religieuses, certaines archives militaires et chez les grands collectionneurs privés de livres anciens qui voulaient bien leur ouvrir les portes de leur fonds. Ils consultèrent et annotèrent, sous haute surveillance, des ouvrages anciens et oubliés, tels que l'*Unaussprechlichen Kulten* de Von Juntz, les introuvables *Stances de Dzyan*, le célèbre *Grand Albert* aux multiples auteurs, l'*Enchiridion* du Pape Léon, et même des fragments de l'innommable *Necronomicon*, le livre des morts, écrit par l'arabe fou Abdul al-Hazred et dont certains pensent qu'il contient la clé des débuts et de la fin des temps. Ils trouvèrent dans cet ouvrage maudit, en une obscure référence à l'entité légendaire qu'on nomme Azathoth, « le chaos nucléaire au centre de tout », la description la plus proche du phénomène qui les préoccupait. Plus tard, dans *Le Livre des Conjurations* du pape Honorius, ils firent un certain rapprochement entre le nom démoniaque d'Astaroth et celui d'Azathoth. À quelles funestes conclusions ces lectures les amenèrent-elles ? Nul ne le sut. Car au retour de leur périple, les trois chercheurs n'étaient plus les mêmes.

Tobias, devenu sombre et excessivement craintif, supplia Katrin de le suivre au bout du monde. Ils abandonnèrent le Loch, son agitation, son mystère, et leur maison de Munich, déménagèrent au Japon, vivant dans un premier temps chez des amis de la jeune femme. Puis plus personne n'entendit parler d'eux pendant des mois.

Le professeur Komenoff s'enferma chez lui pendant des semaines, refusant de recevoir ses proches, de répondre à leurs

appels, voire de s'alimenter. Il sortit enfin un jour, entra par effraction chez un chasseur de ses voisins, et se saisit d'une de ses carabines pour se tirer une balle dans la bouche.

Le Père Eberhard, quant à lui, adopta peu à peu un comportement qui laissait penser qu'il avait perdu la raison. Les lettres qu'il adressa aux agences de presse, au Vatican, au gouvernement fédéral et aux plus grands laboratoires de recherche européens n'avaient aucun sens pour le commun des mortels. Il y était question de « noirs abysses de chaos absolu qui attendaient depuis des éons », de « dieux amorphes vociférant au centre de l'Univers » et de « flûtes spectrales annonçant la fin des temps et la venue d'Azathoth ».

Ses courriers envoyés, il prit congé de sa paroisse, délaissa son logement et ses maigres économies, se mit à arpenter en haillons les routes d'Europe, psalmodiant des cantiques et des prières, invitant les passants à tout abandonner et à prier avec lui pour leur salut dans l'Apocalypse.

4 – Le Chancelier Fédéral Kirchner

Trois saisons s'étaient écoulées depuis la découverte de Tobias. Le trou dépassait maintenant les cinq mètres de diamètre. Les cloisons et l'essentiel des murs intérieurs de la maison abandonnée avaient disparu, le toit s'était partiellement effondré. La police fédérale interdisait l'accès à la demeure et à son terrain dans un rayon de cent mètres.

Le phénomène était à présent mondialement connu sous le nom du « Loch », la terminologie germanique pour désigner un trou. Des chercheurs, des équipes scientifiques, venaient du monde entier pour le voir et l'étudier. Cependant bien peu d'entre eux étaient effectivement autorisés à l'approcher. Il fallait pour cela déposer de nombreuses demandes officielles aux sommités scientifiques et policières allemandes, et la décision d'autoriser telle ou telle équipe à démarrer ses expériences était prise de manière presque discrétionnaire par les plus hautes autorités en matière de recherche et de défense.

Par ailleurs, les rares équipes qui obtenaient le privilège de mener leurs études connurent pratiquement toutes des déboires

dramatiques. Les tentatives d'envoyer dans le trou des sondes, des chercheurs ou des militaires en combinaison de spationautes, se soldèrent toujours par des échecs cuisants. Les appareils et les infortunés disparaissaient sans laisser de trace et sans pouvoir faire parvenir, par radio ou tout autre moyen, le moindre témoignage, commentaire ou relevé scientifiquement utilisable. La plupart des dernières paroles prononcées par les malheureux, alors que seule leur tête restait encore en surface, avant leur descente totale, faisaient mention d'une étrange musique lointaine, flûtée, sans autre information. Ni cris, ni douleurs, ni oscillations des capteurs. Le câble les descendait, le haut de leur casque ou de leur habitacle disparaissait, puis le câble se tendait un peu et se relâchait.

Et c'était tout.

On remontait alors ce qu'il restait du câble. Il n'avait pas été arraché, ni sectionné, ni rongé par aucun acide. Sa partie immergée n'était tout simplement plus là en tant que matière physique. Comme si elle n'avait jamais existé.

Plusieurs semaines passèrent encore. Quand un beau jour les riverains constatèrent que la « maison de Tobias » avait disparu, laissant place au Loch, l'inquiétude gagna alors les voisins immédiats du terrain et la petite ville tout entière. Les reportages et comptes-rendus d'expériences se multiplièrent sans parvenir à trouver la réponse aux questions que se posaient les Bavarois, puis les Allemands, mais aussi les Terriens dans leur ensemble : la croissance du Loch était-elle inéluctable ? Qu'y avait-il au fond du gouffre ? Quelle était sa véritable nature, son origine ? Quel était le but de son développement ?

Experts et officiels se perdaient en conjectures. Et les voisins cherchaient à vendre leurs habitations, sans succès.

Le père Eberhard poursuivait son errance sur les routes d'Europe en psalmodiant la fin du monde, suivi à présent par un nombre croissant de marcheurs en guenille.

C'est en visionnant une interview du père Eberhard par une journaliste de la ZDF que le Chancelier Hans Kirchner, chef du gouvernement fédéral d'Allemagne, eut l'idée de remettre la main sur l'incompréhensible missive que l'ancien

homme d'Église lui avait fait parvenir quelques mois plus tôt. Il fallut quelques heures à ses services pour retrouver la lettre, déjà archivée, et qui n'avait donné lieu à aucune réponse. Le Chancelier lu et relu les lignes maladroitement écrites et dont le contenu heurtait le bon sens. Il fit lire la lettre à ses conseillers, à d'éminents scientifiques et théologiens, aux plus hauts représentants des communautés religieuses d'Allemagne.

Aucun ne comprenait les allusions du Père Eberhard à d'étranges divinités préhistoriques, à des cultes disparus de la mémoire des hommes, à des combats dantesques livrés par des légions de dieux amorphes exilés aux confins des dimensions. Cependant, tous les lecteurs avaient, non sans effroi, lu et relu un passage traitant spécifiquement du phénomène du Loch de Tobias. Ce paragraphe était formel : le trou, soi-disant manifestation du « millénaire Azathoth », ne cesserait jamais de grandir, pour englober la Terre dans son ensemble, sans raison, parce que c'était la volonté du Chaos au centre de tout, si tant est qu'Azathoth puisse être défini comme une entité douée de volonté.

Après avoir lu ces lignes, le Chancelier Kirchner ne fit aucun commentaire, n'émit aucune critique à la décision prise par le Land de Bavière d'évacuer la petite ville où le Loch commençait à présent à avaler les jardins voisins de la maison disparue de Tobias.

La nouvelle de l'évacuation accentua l'inquiétude ressentie par la population, en Allemagne et ailleurs. La police devait à présent interdire l'accès à la zone du village dans un rayon de deux kilomètres. En effet, certains témoignages faisaient état de nombreux suicides : des hommes, des femmes et parfois des familles entières, venus des régions avoisinantes et d'ailleurs, portant une infinie tristesse sur leur visage, se ruaient à contresens des badauds, échappaient aux blocages des forces de l'ordre et couraient se précipiter dans le Trou. Les rapports des services de renseignements fédéraux évaluèrent bientôt à 500 par mois le nombre de personnes se suicidant dans le Loch, malgré les policiers en faction, malgré les caméras, malgré les grillages, malgré tous les dispositifs de protection installés et qu'il fallait déplacer sans cesse au fur et à mesure de l'extension du gouffre. Et quand ces mêmes rapports estimèrent, après

enquête, que près de 85 % des suicidés avaient regardé une vidéo ou lu un texte du Père Eberhard ou de l'un de ses plus zélés « suiveurs », le Chancelier Kirchner prit la décision de faire arrêter et mettre à l'écart le vagabond et ses compagnons de route.

Quelques semaines plus tard, le périmètre de la petite ville où Tobias avait vécu, aimé, étudié, était remplacé par le Loch, trou béant, atteignant trois bons kilomètres de circonférence. Les déplacements de populations de la région de Munich prirent de telles proportions que l'état d'urgence fut déclaré dans le Land de Bavière. Les autres Länder et les régions frontalières de l'Autriche, de la Suisse, de la Tchéquie, s'organisèrent tant bien que mal, avec l'aide des armées, pour accueillir et héberger les réfugiés.

La panique gagna insidieusement les esprits, même les plus éloignés du phénomène. Sur Internet, de forum en forum, de blog en blog, de réseau en réseau le bruit courut que Tobias, le propriétaire de la maison où était apparu le Loch, ce « gouffre qui allait nous engloutir tous », en était en fait directement responsable. Le jeune écervelé était, de toute évidence selon la rumeur, versé dans les sciences occultes et les expériences contre-nature, comme en témoignaient les livres bizarres et les notes impies trouvées dans la maison de Katrin après leur départ précipité. La rumeur enfla, se déforma, atteignit le Japon, où une poignée de fanatiques apeurés, ayant identifié et localisé Dieu sait comment le couple exilé, s'introduisit chez eux par une nuit chaude, et les assassina sauvagement dans leur sommeil, dans l'espoir insensé de calmer les Dieux.

En Europe, on commença à recenser des exactions contre les réfugiés bavarois installés dans les régions limitrophes. Il se murmurait même que le Loch était le juste châtement infligé à l'Allemagne pour le sort qu'elle avait fait subir aux Juifs et aux autres victimes de la Seconde Guerre mondiale. C'est parvenu à ce degré de menace sur la société dont il était responsable que le Chancelier Kirchner résolut de s'adresser solennellement à l'Assemblée Générale des Nations Unies.

5 – Le Secrétaire Général Park Seug-Man

Le discours du Chancelier Kirchner devant l'Assemblée Générale des Nations Unies fut retransmis dans le monde entier, sur toutes les chaînes de télévision, dans toutes les langues. Le dirigeant exprima les craintes de tout son peuple quant à l'évolution du Loch, qui restait incompréhensible et irrémédiable. Il présenta des simulations graphiques calculées selon la vitesse de croissance du Loch observée quelques jours auparavant, comparable à celle d'une petite marée. La visualisation de ces projections cartographiques déclencha une vague de murmures inquiets dans l'assemblée. Les téléspectateurs du monde entier sentirent un frisson de terreur leur parcourir l'échine. Les prévisions montraient que le Loch recouvrirait pratiquement toute l'Europe en à peine trente mois.

De fait, environ trois mois après la prononciation du discours, le Loch avait avalé la Bavière, le Bade-Wurtemberg, débordait sur les Länder de Hesse et de Thuringe, sur la République Tchèque, ainsi que sur une petite partie de la Suisse et le Nord de l'Autriche. Des vidéos circulaient dans les réseaux du monde entier, montrant la progression du Loch, si rapide qu'elle était visible à l'œil nu. Le Loch progressait de plusieurs mètres par heure, et plus rapidement encore la nuit. On avait renoncé à en interdire l'accès.

Dans le monde entier, scientifiques et technocrates s'acharnaient nuit et jour à trouver une solution, aidés par les quelques dignitaires militaires qui n'étaient pas occupés à tenter de maintenir l'ordre dans les sociétés en proie à la panique et à l'anomie.

Les Allemands fuyaient massivement vers la France, la Pologne ou la Russie. Dans ce pays, les relations étaient extrêmement tendues entre les autochtones et les réfugiés massés dans des camps de fortune. Des émeutes ne tardèrent pas à éclater, pour de sombres histoires de viols et de rackets. Ce furent les premières manifestations de la désorganisation générale. Les prémices de l'anarchie mondiale. Le Ministère britannique de la Recherche fut plastiqué par des citoyens en

colère contre l'impuissance de leurs élites. Quelques semaines plus tard, le chef du gouvernement italien fut pris dans une embuscade. Il périt enfermé dans sa voiture brisée, renversée et incendiée par une foule déchaînée sur laquelle les policiers tiraient en vain. Car le néant, désormais promis à tous à brève échéance, n'effrayait plus.

En dix mois, à compter du discours du chancelier Kirchner, l'Allemagne en tant que pays géographiquement délimité avait cessé d'exister. Dans l'exode général, le Père Eberhard et ses disciples avaient été relâchés et avaient profité de leur liberté retrouvée pour mettre fin à leurs jours en se jetant dans l'obscurité grandissante du Loch. Celui-ci avait atteint la mer du Nord, et le vacarme des flots agités qui se perdaient dans la noirceur s'entendait jusqu'en Finlande, où les hôpitaux psychiatriques étaient pris d'assaut. Les contours de la France reculaient à présent chaque jour sous l'avancée du Loch. Les sièges et réserves des banques suisses avaient été transférés en urgence à Dubaï et aux États-Unis. Quand les Italiens, désireux de s'éloigner au plus vite du Vieux Continent, déclarèrent la guerre à l'Égypte qui refusait d'accueillir ses « *boat people* » et de considérer ses projets de migration, le Secrétaire Général des Nations Unies, le sud-coréen Park Seug-Man, décida d'agir.

L'option figurait en bonne place depuis quelques semaines dans les scénarios proposés par les sommités scientifiques et militaires mondiales qui siégeaient quasiment en permanence dans les bureaux et couloirs de l'ONU. Elle était basée sur les rapports scientifiques mais aussi les nombreux témoignages des plus sensibles des réfugiés, ceux qui avaient approché le Loch d'assez près avant de s'enfuir. Tous parlaient d'une musique cosmique, lancinante et flûtée qui semblait émaner, de manière lointaine mais très perceptible, des entrailles du gouffre. Si quelque chose était au fond des limbes, ou si le Loch lui-même était une entité dotée d'une forme particulière de vie, de logique, de structure atomique, alors il semblait possible de lui ôter la vie et le mouvement.

Il y eut un débat pendant quelques jours. La France, L'Italie et la Grèce, voisins les plus directs du Loch, émirent quelques protestations de pure forme. La décision fut votée à une

large majorité de l'Assemblée Générale des Nations Unies. C'est une escadrille de bombardiers américains qui largua au-dessus du centre du Loch les cinq bombes *Tsar Bomba* de fabrication russe, d'une puissance de près de cent mégatonnes chacune.

Les cinq engins, filmés par des drones, disparurent dans les ténèbres sans un bruit. Il y eut un grondement sourd, étouffé, qui dérégla les microphones embarqués sur les drones. Selon certaines mesures réalisées sur le pourtour du Loch, celui-ci se rétracta de quelques centimètres au moment où le grondement se produisit. Puis sa croissance repartit de plus belle.

Une seconde tentative eut lieu. Cette fois, l'explosion nucléaire fut déclenchée avant que les ogives n'entrent dans le trou, à quelques mètres au-dessus de sa surface. Le Loch n'en fut pas plus affecté.

Peu de temps après cette dernière tentative, un pont aérien et maritime fut organisé entre l'Amérique du Nord et l'Europe. L'Espagne déclara la guerre au Maroc. Les Britanniques envahirent l'Islande et le Groenland. Bien avant les trente mois prédits par le Chancelier Kirchner, le Loch s'étendait de l'Atlantique à l'Oural. En Sibérie on baptisait les camps de réfugiés et les villes de fortune du nom des états disparus.

Alors Russes, Chinois, Américains, Australiens, Canadiens, Brésiliens, Indiens, sous l'impulsion du Secrétaire Général Park Seug-Man, mirent leurs efforts en commun pour accélérer leurs programmes spatiaux. Tandis que le Loch avalait peu à peu l'Atlantique et touchait les côtes du Maghreb, il était question de multiplier les bases en orbite, d'installer des colonies sur la Lune et sur Mars. Mais cela coûtait trop cher, et prenait trop de temps.

Certains hommes cherchaient un moyen de fuir les ténèbres, d'autres tentaient de les contenir. Des foules entières de bonnes volontés, qui avaient entendu, diffusé et admis les messages du Père Eberhard se mirent à prier Azathoth, à le supplier de mettre fin à sa colère et à sa gloutonnerie. Mais il n'y avait pas de rite. Pas de formule. Pas même la certitude que le Loch était bien lié à l'entité qu'on appelait Azathoth, ni même que cette entité existât. Il y eut des soubresauts brutaux marquant l'agonie de l'économie mondiale. Il y eut des sacrifices

humains. Il y eut des suicides collectifs. Il y eut des émeutes, des coups d'État, des guerres. Il y eut une baisse générale et brutale des naissances. Un tiers du monde était détruit par le Loch. Les deux autres tiers se détruisaient tous seuls.

6 – Trois couples et quatre spationautes

Il y eut également un changement climatique, tandis que les océans se déversaient avec fracas dans le gouffre béant du chaos au centre de tout. Plus aucune organisation sociale ne fut possible. Environ trois ans après que Tobias eut remarqué une anomalie sur son tapis, ce qui restait de l'humanité se massait aux pôles, au Japon, en Alaska et en Australie. Ceux des Terriens qui n'avaient pas sombré dans l'hédonisme désespéré, le suicide ou la folie tentaient toujours de comprendre, et cherchaient à fuir.

Quand le Loch atteignit les rives est du Mississippi d'un côté et les rivages les plus occidentaux de la mer d'Okhotsk de l'autre, les rares esprits sains et volontaires qui restaient décidèrent d'envoyer, depuis une base antarctique, trois couples, six ultimes êtres humains, tirés au sort parmi les survivants de façon à représenter chacun des grands groupes ethniques qui jadis peuplaient la Terre : Blanc, Noir, Hispanique, Arabe, Asiatique, Hindou. On les envoya rejoindre les quatre spationautes déjà en orbite dans la station internationale.

Ces derniers étaient chargés de les plonger en état de coma artificiel cryogénisé, et de les envoyer, par couple, dans trois capsules de survie, aux confins de l'espace, à tout hasard, et aussi loin que le fonctionnement des machines et la providence le leur permettraient. Dans l'espoir ténu et lointain qu'un redémarrage soit possible pour ces derniers représentants de l'humanité, les capsules avaient été chargées par les données essentielles des cultures et mémoires humaines : livres sacrés de toutes les religions du monde, textes fondateurs des grandes pensées philosophiques occidentales et orientales, manuels et disques informatiques contenant le plus de théories physiques, chimiques, nucléaires, spatiales, juridiques et biologiques possible. Chaque équipage emportait également, à tout hasard, un

exemplaire du *Necronomicon*, dont on pouvait penser qu'il contenait la solution du Loch. Solution que l'humanité n'avait pu trouver à temps dans ces lignes obscures écrites par un dément, et dont les exilés, ou d'autres êtres vivants, auraient peut-être un jour besoin.

Quand la dernière capsule fut partie, les quatre spationautes regardèrent une dernière fois la Terre. Une grande boule noire, brillante sous le soleil, mouvante, en extension, profonde comme l'infini.

Ils avalèrent la pilule grise que les six exilés leur avaient apportée, et s'endormirent à jamais, bercés par un son calme, triste et envoûtant sorti de la radio qui ne captait pourtant plus rien de terrestre.

Bercés par une musique particulière. Une mélodie de flûtes spectrales.



La disparition de
James R. Nixon

Marie Thullien

Marie THULLIEN a grandi et vit dans le nord de la France. Quoi de plus normal à ce que les longues soirées pluvieuses aient stimulé son imaginaire ? Après de nombreuses années à vivre ses aventures grâce aux mots des autres, elle a eu envie de passer de l'autre côté du miroir. Mais la lecture restera toujours son premier amour (à jeu égal avec les chats).

La disparition de James R. Nixon

de Marie Thullien

Dossier n° 3966 : Disparition de James R. Nixon, avocat

Document I : Email du 23 août, du disparu à son ami Chiang Toren.

Salut Chiang,
Remis de ton week-end à Vegas? J'ai cru comprendre que c'était plutôt chaud, Henry m'a parlé de ton expulsion du casino. Paraît que des liasses de dollars sont parties en fumée. Faut pas boire comme un trou et jouer en même temps! Tu sais que niveau alcool, ma voisine la tapette de Broadway est plus virile que toi. De toute manière, vous autres, vous ne tenez même pas la bière. Fais comme moi, amuse-toi différemment avec ton fric.

Ce week-end, c'était la clôture d'une vente aux enchères. J'ai posé les couilles sur la table et j'ai remporté la mise. Un vrai plaisir de faire un doigt à tous ceux qui voulaient gagner. La partie a été plutôt intéressante, la bibliothèque d'une petite ville de Rhode Island a renchéri beaucoup plus que je ne l'imaginais. Ils étaient verts de se voir contrer à chaque fois, surtout que je m'amusais à faire grimper les prix. Je sais pas comment ils ont pu ramasser autant d'argent, faut croire qu'il y a des trésors cachés dans certaines bibliothèques, comme dans les mauvais romans à base de conspirations. Ils ont même essayé de me contacter pendant la vente, pour me supplier de laisser tomber. T'imagines? Tout ça pour une vieille

boîte qui a été retrouvée dans les affaires d'un mec qui a écrit quelques trucs. Paraît qu'il est plutôt connu, moi je m'en tape, je fais ça pour le sport.

En parlant de sport, le cabinet m'a offert des places au premier rang pour voir le match de boxe de samedi, ça te tente? Ensuite on ira te sortir un peu. Je te paye même le service d'escort si tu traînes les pieds. Après la vente dimanche, j'étais tellement excité que j'ai appelé pour avoir un peu de compagnie, si tu vois ce que je veux dire, et j'ai rencontré la nouvelle. Délicieuse. Et très... professionnelle. Son petit nom c'est Cynthia. Je te la laisse si tu en as envie.

Appelle-moi, et on s'organise ça.

* * *

Document II : Retranscription de l'entretien du 25 août avec le docteur Helen Stefen, psychiatre.

Docteur Stefen : Pourquoi remporter cette boîte était devenu aussi important à vos yeux, monsieur Nixon?

James Nixon : C'est pour le fun, tout simplement. J'ai de l'argent à ne plus savoir quoi en faire, il faut bien que ça m'aide à pimenter ma vie.

D^r S. : Pourquoi avoir choisi cet objet-là?

J. N. : Faut tout vous expliquer à vous... Je cherche les lots bizarres, pas trop connus, où les intéressés vont veiller à ne renchérir que de quelques dollars à chaque fois. Et j'arrive là-dessus avec mes liasses de billets, comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Je défonce tout et leurs jolis petits plans partent en fumée. Quand on joue, il faut pouvoir parier gros pour gagner à la fin. Je ne supporte pas les frileux. Si on n'est pas assez riche, on n'essaie pas de rentrer dans la cour des grands. Point.

D^r S. : Vous m'avez déjà raconté vos enchères. Je sais pourquoi vous le faites. Ce que j'aimerais saisir maintenant, c'est pourquoi toujours ce genre d'objet.

J. N. : Quels objets?

D^r S. : Ne faites pas celui qui ne comprend pas, James, vous voyez de quoi je parle.

J. N. : Mais pas du tout, arrêtez avec vos insinuations, ça devient n'importe quoi.

Silence, quelques bruits indistincts

D^r S. : Monsieur Nixon, arrêtez. Je vous rappelle que vous êtes contraint par ordonnance du tribunal à respecter nos séances. Je vous conseille de vous calmer et de me répondre.

Silence

D^r S. : Alors, pourquoi toujours des livres ou des objets ayant appartenu à des écrivains ? La dernière fois, si je me souviens bien, c'était un pistolet qui avait servi dans une rixe entre des poètes français. Qu'est-ce qui vous attire dans ces objets ?

J. N. : Ah oui, le flingue. Je l'ai jeté. Il n'avait rien d'intéressant.

D^r S. : James...

J. N. : Oh ça va ! Je réfléchis.

«Je sais pas. C'est juste une coïncidence. Il faut croire que les amoureux des livres et les rats de bibliothèque s'imaginent qu'ils sont assez «cultivés» pour impressionner les autres, qu'ils peuvent les écraser malgré leur manque d'argent. De toute manière, la plupart du temps, ça doit être des vieilles filles à chats mal baisées.

D^r S. : Moi, ça me fait penser à votre père.

J. N. : L'absence de couilles ? Le côté mal baisé ? Je suis d'accord avec vous pour une fois.

D^r S. : Non, arrêtez de vous montrer vulgaire. Je veux dire que ce rejet des livres, ça m'évoque un lien avec votre histoire paternelle.

J. N. : Je vais finir par me demander si vous ne fantasmez pas sur mon père, docteur, vous ramenez toujours tout à lui. Moi je n'en ai rien à foutre, je vous ai déjà dit que c'était un enfoiré fini, aussi vide et froid qu'une banquise. Il m'a eu parce qu'il le devait, pour perpétuer son nom. Je pense même qu'une fois ma mère enceinte, il n'a plus jamais baisé de sa vie. D'où l'hystérie qui a baigné mon enfance. C'est ce que supposaient vos prédécesseurs, non ? Que les femmes détraquées avaient simplement un vagin poussiéreux. Y a pas un petit malin qui a inventé les massages clitoridiens pour lutter contre ça ?

D^r S. : Vous êtes sur une pente glissante, je vous conseille de faire attention à ce que vous dites...

J. N. : C'est vous qui me cherchez.

Soupire

D^r S. : Vous ne me facilitez pas le travail, franchement. Si ça vous inquiète, rassurez-vous : je sais que vous pouvez vous montrer exécration. Alors pas besoin d'être puéril ou injurieux à longueur de temps.

Silence

D^r S. : Reprenons. Votre père est un homme cultivé n'est-ce pas ? Vous m'avez déjà parlé de sa bibliothèque, que vous détestez et où il s'enfermait dès qu'il posait le pied dans la maison familiale.

J. N. : Oui et alors ?

D^r S. : Je remarque que tous les objets que vous arrachez à leurs collectionneurs ont un lien avec l'écriture. Est-ce que parfois vous ne détruisez pas ces pièces avec un plaisir quasiment sexuel ?

J. N. : Si.

D^r S. : Vous jouissez littéralement à l'idée de faire payer à votre père son amour des livres, ou plutôt, en détruisant les livres qui vous ont coûté l'amour de votre père.

Éclat de rire

J. N. : Docteur, je dois avouer que parfois vous êtes exceptionnelle.

Silence

J. N. : Ça n'a pas l'air très clair, alors je vais vous le réexpliquer : personne ne m'a jamais retiré l'amour de mon père. On ne peut pas enlever quelque chose qui n'a jamais existé. Les bouquins n'y sont pour rien. C'est lui le problème, lui et ma famille tout entière, et moi aussi, mes ancêtres, toute cette malédiction de vieilles racines, d'arbre pourri au cœur.

«Je prends mon pied à arracher l'objet de leur passion à des gens intelligents et arrogants, simplement parce que je le peux. Parce que j'en ai les moyens. En cela, je ne suis que l'exacte continuation de ma lignée.

«Si je choisis d'attaquer les bibliophiles, c'est parce que j'ai toujours détesté ces gens. Je n'ai jamais eu assez d'imagination pour pouvoir m'échapper dans des mondes inventés. J'ai longtemps essayé, malgré mon père, de lire et de me laisser emporter, mais je n'ai jamais réussi. Je suis comme ça, collé à

la réalité, incapable de sortir de ma vie pourrie autrement que par mes excès. Alors je fais avec.

«D'une certaine manière, vous avez vu juste, docteur : je ne m'attaque pas aux livres sans raison. Mais ce ne sont pas vraiment celles auxquelles vous pouvez penser.

* * *

Document III : Interrogatoire de M^{elle} Sophia Jones, assistante de James Nixon, le 13 janvier.

Officier : M^{elle} Jones, pouvez-vous revenir sur l'incident qui s'est déroulé le 1^{er} septembre ?

M^{elle} Jones : Je venais juste de rentrer de vacances, des congés bien mérités si vous voulez mon avis, et après ce qui s'était produit ce jour-là, j'allais certainement en réclamer d'autres très vite !

«Donc, j'étais au cabinet depuis plusieurs heures déjà – il fallait que je me replonge dans les dossiers en cours. M. Nixon est arrivé de mauvaise humeur à 9 h 30. Il est passé devant mon bureau sans un regard ni un bonjour. Enfin, je n'ai rien dit, j'ai l'habitude. Je l'ai laissé se calmer un peu pendant 15 minutes, avant de toquer à sa porte pour lui apporter des dossiers et sa tasse de café matinale. Double sucre, sans crème, faite avec des grains frais moulus. Je ne sais pas comment, mais il arrive toujours à sentir quand ce n'est pas exactement comme il l'aime. Ce matin-là, je n'ai pas fait attention, le paquet de grains était différent : le bureau avait changé de fournisseur pendant mes vacances. Quand M. Nixon a porté la tasse à ses lèvres sans m'avoir adressé la moindre parole, je me doutais déjà que la journée serait difficile, mais pas à ce point. Il a recraché la gorgée de café sur ma robe, avant d'envoyer son mug contre le mur derrière moi. Si je ne m'étais pas baissée, je l'aurais reçu en pleine tête. Alors il a bondi de son fauteuil et a commencé à me hurler dessus. Nos collègues ont dû intervenir et le patron, M. Turner, m'a offert ma journée, après avoir demandé des explications à M. Nixon. Si je me souviens bien, il a parlé de boîte impossible à ouvrir et de frustration. Personne n'a tout compris. Mais ce jour-là, ça n'a été que le début des problèmes.

Officier : D'après ce que vous dites, M. Nixon n'a jamais été un homme agréable.

M^{elle} J. : Certainement pas : arrogant, cassant, sûr de lui. C'était aussi ce qui en faisait un bon avocat, et ce qui lui a permis de prendre de l'avancement dans le cabinet. L'image du requin qu'on emploie souvent à tort et à travers, elle lui allait comme un gant.

Officier : Il devait avoir des ennemis.

M^{elle} J. : Beaucoup, comme tous ceux qui travaillent chez nous, inspecteur.

Officier : Et cette histoire de boîte ?

M^{elle} J. : On est nombreux à savoir que M. Nixon collectionne des trucs étranges, mais pour le coup, je ne vois rien de plus à vous dire, ce n'est pas comme si j'étais proche de lui ou que je m'étais déjà rendue dans son appartement. De toute manière, jamais je n'aurais accepté une invitation de sa part, il aurait pris ça pour un consentement. Par contre, qu'il soit frustré de ne pas obtenir ce qu'il désire, ça ne m'a pas surprise. La réaction était extrême, mais pas incompatible avec sa personnalité. Il suffisait juste que d'autres contrariétés se soient greffées dessus pour que la situation devienne explosive. Il lui était déjà arrivé de déraiper. Je crois même qu'il avait été forcé de consulter un médecin à la suite d'une décision de justice. Au bureau, on savait tous que ce qui faisait de lui un bon avocat était aussi capable de le pousser un jour de l'autre côté de la barrière.

Officier : Vers le crime vous voulez dire ?

M^{elle} J. : Ou la folie.

* * *

Document IV : Entrée du journal du disparu, datée du 11 septembre.

J'ai encore fait un rêve de malade. Un truc de dingue. J'ai attrapé le carnet tout de suite à mon réveil, mais ça s'efface, comme si ma mémoire ne voulait pas retenir ce que j'ai vécu cette nuit.

Je ne comprends pas. Je n'ai jamais rêvé avant. Je sais que je n'ai aucune imagination, pourquoi est-ce que d'un seul

coup tout change. C'est la boîte. Depuis la boîte, j'en suis sûr. Cette putain de boîte de merde que je n'arrive pas à ouvrir. Je sens le contenu qui bouge doucement quand je la secoue, mais je n'ai toujours pas trouvé comment faire sauter la serrure sans abîmer l'intérieur. Je veux voir. Je veux savoir!

Le rêve, c'était en rapport avec ça. Ce truc me bouffe tellement que je réussis à en rêver, maintenant. C'est la casse-couilles docteur Steffy qui va être contente, elle qui m'oblige à dormir à côté d'un cahier «au cas où vous rêviez plus que vous ne l'imaginez, James».

Assez parlé de la poule à diplômes, il faut que j'écrive ce qui m'est arrivé, j'en perds des morceaux à chaque seconde.

J'étais dans un désert, en pleine nuit. Je n'avais pas chaud, pas froid, j'étais simplement entouré par des dunes de sable noir. Au-dessus de ma tête, la lune était énorme, jaunâtre, je voyais à l'œil nu les cratères de sa surface, des ombres étranges qui dansaient au pied de ses montagnes. Seuls mes yeux et mes oreilles étaient ouverts, toutes mes autres sensations étaient enfermées en moi comme dans un coffre. J'avançais à l'infini entre les crêtes de sables, sans fatigue et pourtant oppressé par un sentiment indescriptible.

À un moment, les ruines d'une ville sont apparues derrière une dune plus élevée que les autres. Deux très hautes tours se détachaient contre le globe vitreux de la lune. Elles étaient rompues à mi-hauteur. Projetées sur la face du satellite, elles lui servaient de crocs. Comme si cette énorme araignée boursoufflée avait aspiré la vie de la ville brisée et somnolait en attendant sa prochaine proie.

Je me suis retrouvé à déambuler entre les pans de murs écroulés, les ombres encombrées de débris. La cité était un assemblage hétéroclite de constructions de différentes époques, dont je ne pouvais distinguer que l'ossature et quelques moellons restants de chair.

Alors que je traversais ce qui autrefois avait dû être une grande artère, j'ai vu le premier chat. Il était assis en sphinx au milieu de la chaussée et me regardait avancer, les yeux luisants dans les ténèbres. J'ai attrapé une pierre et la lui ai balancée. Je ne suis pas sûr de l'avoir touché, mais au moins il s'est enfui. Puis j'ai continué et j'ai vu le deuxième chat. Il était énorme,

tout noir, enroulé dans un creux entre deux tas de gravats. La façon dont son poil touffu se levait et s'abaissait au rythme du vent m'a retourné l'estomac. Il y avait quelque chose de secret, d'ancestral, dans son sommeil, comme s'il détenait des savoirs qui me resteraient à jamais cachés. Je me suis avancé sans bruit, une barre de fer à la main, mais je n'ai pas eu le temps de le frapper. Il s'est réveillé en sursaut, m'a jeté un regard mauvais et a disparu entre les ruines, aussi vif qu'un éclair dans la nuit malade.

Ensuite, à chaque pas que je faisais dans la cité vide, il me semblait entrevoir un morceau de queue ou un frémissement d'oreille, mais les chats restaient à la lisière de mon regard, dissimulés dans les recoins obscurs de leur domaine.

Peu à peu, je sentais la frustration et la rage me gagner. Tous ces félins possédaient la clé des mystères qui me fermaient leurs portes et aucun ne venait me l'offrir. J'ai fini par arriver devant le portail d'une propriété à l'extrémité nord de la ville. Dans le jardin rempli de souches croulantes, il n'y avait pas l'ombre d'une moustache. J'ai poussé la grille rouillée sans en tirer le moindre grincement. Les chats qui avaient commencé à me suivre n'osèrent pas me rejoindre dans la demeure vétuste.

Je me mis à explorer les pièces plongées dans la pénombre. La poussière accumulée avait plusieurs siècles et même les araignées étaient mortes. Pourtant, un murmure étouffé habitait encore les chambres de ce vieux manoir. Il me soufflait aux oreilles des refrains inconnus sans lever le moindre grain de poussière là où il m'emportait. Dans la cave immense, éclairée par plusieurs soupiraux tapissés de mousse, le bruit se fit lancinant, comme un mantra psalmodié par une ronde de mouches. Je cherchais les insectes, mais à la lumière verdâtre, tout devenait brumeux. À mesure que je progressais à travers les soubassements de la maison, la cave s'est enfoncée dans les profondeurs. Autour de moi, un temple submergé s'est matérialisé.

Des paquets d'algues noires se balançaient au rythme des bourdonnements. Je n'étais pas mouillé, je ne respirais plus. Immobile, je contemplais un autel : une pierre brute, énorme, au centre creusé par le dos des sacrifiés. Aucune mousse n'osait y pousser.

Vers le fond du temple, le chuchotement assourdi m'a appelé et je me suis approché. Dans la pénombre étouffante du naos, un bas-relief boursouflait le mur : des personnages entrelacés, couverts de membres grotesques, aux reptations répugnantes, se mouvaient sous leur gangue de roche devant la figure d'un dieu. Alors que mon regard, tout autant fasciné qu'écœuré était attiré jusqu'au portrait divin, la voix réussit enfin à me faire entendre le conseil qu'elle me destinait. J'écoutai.

Je me suis réveillé, glacé de sueur, en tombant de mon lit.

* * *

Document V : Entretien du 31 janvier avec Spox, SDF.

Agent : Voilà ton café avec cinq sucres, Spox. Et si tu nous parlais de M. Nixon maintenant.

Spox : Elle marche pas bien votre machine, il est à peine tiède le truc !

Agent : Spox...

S. : Ouais, le mec taré, OK. Mais j'ai un peu faim aussi, j'sais pas si j'arriverai à me souvenir de tout avec l'estomac dans les talons...

Soupire

Agent : À quoi le sandwich ?

S. : Fromage et viande, la sauce je m'en tape, pas de machins verts, c'est pas bon pour la santé ces trucs.

Agent : OK, mais après le témoignage, c'est donnant-donnant.

Grommellements

S. : Ça a enregistré alors j'espère que vous êtes pas des menteurs !

Agent : M. Nixon, Spox !

S. : C'est bon, c'est bon... Moi je sais pas qui c'est votre Nixon, je connaissais pas son nom au mec que j'ai vu ce soir-là dans la ruelle, mais j'ai reconnu sa photo. Une belle gueule avec un sourire de requin, m'étonnerait pas qu'il soit dans la finance. Il avait des cheveux super, une mèche sur le front et des yeux bleus qui m'ont donné froid dans le dos.

«Hé! bon pied bon œil le Spox, non? Je vis peut-être à la rue mais j'ai toujours eu une santé nickel et des mirettes de compétition. Y a que mes esgourdes qui marchent moyen. Heureusement qu'j'suis là pour vous, les gars!

Agent : C'était quand, tu te souviens de la date?

S. : Ouep, le soir du 21 septembre. Je me rappelle parce que j'avais récupéré un journal frais du jour pour isoler ma maison. Ça commençait à bien fraîchir la nuit à ce moment-là.

Agent : Et donc il s'est pointé dans ta ruelle, c'est ça?

S. : Au milieu de la nuit, je sais pas quelle heure, j'ai pas de montre, vous imaginez bien. Il portait un sac qui bougeait. Au début j'ai eu peur, il avait une tête effrayante, je me souviens, ça m'a marqué : lèvres blanches et serrées, yeux très clairs fixés devant lui, sourcils froncés, traits tirés. J'aurais pu entendre ses dents grincer si j'avais pas été un peu dur de la feuille et caché sous mes cartons tout au fond du passage. J'ai pas moufté d'un poil, franchement, je me demandais ce qu'il pouvait foutre ici, à part chercher les emmerdes.

Agent : Il portait un sac?

S. : À la main. Et comme j'ai dit, le sac bougeait. Y avait quelque chose de vivant à l'intérieur. Le mec s'est accroupi dans un coin, mais j'avais une bonne vue. Je m'installe jamais loin d'un réverbère : j'ai appris que ça chasse le plus gros des tarés.

«Donc il s'est accroupi et a sorti une boîte de dessous son manteau. De loin j'ai eu l'impression qu'elle était vieille et en bois, sinon sans rien de particulier, pas de gravures, de décors...

«Après il a rapproché le sac qui s'agitait dans tous les sens. Il a donné un coup de poing dessus et les mouvements se sont calmés. Il l'a ouvert et en a sorti un chat. Un gros chat de gouttière, avec des taches de différentes couleurs. J'avais pas entendu la pauvre bête miauler dans sa prison, mais je vous l'ai dit, je suis dur de la feuille.

Agent : Qu'est-ce qu'il a fait ensuite?

S. : Là, j'ai flippé. Il a tiré une lame de sa poche, un cran d'arrêt, qu'il a déplié d'un coup du poignet. Il a attrapé le matou assommé par la peau du cou, l'a suspendu au-dessus du coffret en bois et lui a tranché la gorge. C'était dégueu. Pauvre minet.

«Le taré a attendu que le chat se vide de son sang. La boîte est devenue rouge, sa main aussi et la manche de son manteau

commençait à s'imbiber. Pour que ça aille plus vite, il a retourné le cadavre, et a continué à le tenir par la queue jusqu'à ce que ça s'arrête de couler. J'ai déjà assisté à des trucs sales, mais là, j'avais envie de vomir. Pourtant, j'ai retenu ma respiration le plus longtemps possible. P't'être que si la belle gueule m'avait aperçu, j'aurais fini à la place du minou et je préférerais quand même que ce soit lui plutôt que moi.

«Quand le chat n'a plus eu une goutte de sang, il l'a jeté et s'est penché sur la boîte. Je voyais pas son visage à ce moment-là, mais j'ai remarqué qu'il ouvrait le coffret. Il l'a refermé aussi vite, le bruit du claquement a résonné dans la ruelle, assez fort pour que je l'entende.

«Puis le mec s'est redressé lentement, en tenant la boîte comme un trésor. Il est resté de dos un moment, sans bouger. Ensuite, il a récupéré le sac du chat et a caché le coffret plein de sang dedans.

«J'ai pas vu directement sa tête, mais j'ai aperçu son visage dans le reflet d'une vitrine quand il a passé le coin de la ruelle. On aurait dit un fou, il souriait comme un malade, toutes les dents visibles. J'ai eu tellement peur que je me suis pissé dessus.

Silence

S. : Parfois j'y pense encore, c'est pour ça que j'ai répondu à l'annonce en reconnaissant sa photo. Je me suis dit que j'avais échappé à un sadique cette nuit-là, et j'étais sûr d'entendre parler de lui un jour, pour un meurtre ou un truc dans le genre.

Agent : Tu n'avais pas bu ?

S. : Jamais ! Je ne bois pas moi ! J'ai jamais aimé ça, et puis je suis peut-être à la rue, mais je n'ai pas envie de mourir. Tous mes potes qui ont crevé dehors, ils biberonnaient sévère et ça les a pas aidés à échapper à la faucheuse, plutôt l'inverse.

Silence

S. : Non. Je n'avais pas bu et je n'ai pas bu depuis. J'ai même accepté un hébergement dans un centre. Ça m'a fait une drôle d'impression, cette soirée...

Silence

S. : Alors mon sandwich, il arrive quand ?

Document VI : Suite de l'entretien avec M^{lle} Jones.

Officier : Vous disiez tout à l'heure que l'épisode du café n'était que le début. Que s'est-il passé ensuite ?

M^{lle} Jones : Les semaines ont défilé, et plus le temps avançait plus M. Nixon se renfermait. Je vous l'ai déjà expliqué, ce n'était pas un homme apprécié comme collègue ou comme supérieur. Mais c'est devenu bien pire. Au bureau, on a commencé à avoir vraiment peur de lui : personne n'osait lui apporter un papier sans laisser la porte ouverte, ou sans prévenir quelqu'un. Même M. Turner, l'associé principal du cabinet, hésitait à lui parler de son comportement.

« Il se montrait distrait, sombre, sujet à des sautes d'humeur ingérables pour ses collaborateurs. Et ses clients aussi se plaignaient. Il n'avait plus la tête à son travail. Le côté requin avait laissé la place à un homme instable. Un jour, une cliente est repartie terrorisée d'un entretien, on n'a jamais réussi à savoir ce qu'il s'était passé, elle refuse de répondre à nos appels depuis.

« Durant cette période, quand M. Nixon entrait dans une pièce, il apportait avec lui un silence mortel. Toutes les personnes présentes essayaient de regarder ailleurs, pour éviter de croiser ses yeux. Ils me donnaient le frisson, à la fois fixes et vides, parfois brûlants d'une fièvre intérieure qui me mettait mal à l'aise quand je les sentais se poser sur moi. Vous savez, cette impression désagréable qu'on a lorsque quelqu'un nous suit dans une ruelle tard la nuit, ce souffle glacial dans la nuque. Enfin, non, je suis bête, vous êtes des policiers, ça ne doit pas vous arriver ce genre de chose.

Rire gêné.

Officier : Bon, tout à l'heure vous avez parlé de sa disparition. Vous avez été la dernière à le voir à son travail ?

M^{lle} J. : Oui, oui tout à fait. Un jour, en pleine après-midi, il a quitté le bureau en coup de vent, comme chassé par un démon. Je n'ai pas résisté, je l'ai suivi. Vous comprenez, j'étais curieuse. Même si j'avais peur de lui, le voir perdre la boule me faisait plutôt plaisir, et je n'étais pas la seule dans le cabinet. On en parlait de temps en temps à voix basse. On essayait tous de deviner ce qui avait pu le transformer en détraqué. Une curiosité un peu malsaine, si vous voulez. Donc ce jour-là,

en le voyant fuir, j'ai attrapé mon manteau et je suis partie sur ses traces. Il n'a même pas cherché à prendre un taxi et s'est enfoncé dans une bouche de métro, le col relevé, en jetant des regards mauvais aux passants. Les gens s'écartaient sur son sillage et j'ai dû jouer les espionnes pour ne pas me faire repérer. Mais j'avoue que c'était très excitant. J'imaginai déjà ce que j'allais pouvoir raconter aux collègues le lendemain.

« Il est monté dans une rame, s'est recroquevillé dans un coin. Je me suis cachée dans la foule. Jamais je ne l'aurais pensé capable de prendre le métro. Avant sa crise, les taxis étaient à peine supportables pour monsieur Nixon... J'ai dû jouer des coudes pour le suivre quand il est sorti comme un beau diable du wagon quelques stations plus tard. J'ai réussi à voir le bas de son manteau qui disparaissait en haut de l'escalier que j'ai grimpé quatre à quatre. Je suis arrivée sur la 5^e avenue et j'ai aperçu la silhouette de mon patron en train de se diriger vers la *Public Library*. Il s'est effacé derrière l'un des lions qui en garde l'entrée et j'ai dû abandonner ma poursuite. J'étais à bout de souffle, mais aussi très étonnée de voir où l'avait mené sa course à travers la ville. Il est intelligent, doué dans son travail, mais ce n'est pas un homme qui apprécie l'art ou la culture. Qu'allait-il faire dans une bibliothèque, alors qu'il aurait dû être en train de monter un dossier compromettant, de planifier la manière dont il allait détruire son prochain adversaire au barreau ? J'ai hélé un taxi et je suis rentrée.

Officier : Vous n'avez aucune idée de ce qu'il allait faire là-bas ?

M^{elle} J. : Aucune.

Officier : Et ensuite ?

M^{elle} J. : On ne l'a plus revu au cabinet.

Officier : Il a disparu de la circulation, comme ça, du jour au lendemain ?

M^{elle} J. : Complètement. On en a fait des choux gras au bureau pendant quelques semaines, puis on a arrêté d'y penser, il n'y avait plus rien pour exciter notre curiosité. Jusqu'à ce que vous m'appeliez, je n'avais plus jamais entendu parler de M. Nixon.

Officier : Même pas par les journaux ?

M^{elle} J. : Non. Qu'est-ce que vous insinuez ?

* * *

Document VII : Entrée du journal du disparu, datée du 19 octobre.

Je deviens fou, je deviens complètement fou.

Je rêve toutes les nuits maintenant. J'ai peur du noir, mais peur comme ça ne m'est jamais arrivé quand j'étais gamin. Ce n'est pas sous le lit que se cachent les monstres, mais dans les recoins brumeux de mes cauchemars.

Dès que le ciel s'assombrit, chaque jour de plus en plus tôt, je commence à trembler, à suer comme un porc, à entendre les battements de mon cœur résonner dans les pièces vides de l'appartement : je ne veux pas voir la nuit tomber, j'allume toutes les lumières que je peux trouver. J'ai commandé des lampes, des spots, des halogènes. J'ai mis des multiprises partout pour brancher le plus d'éclairages possible. Quand je marche, aveuglé par la luminosité, titubant de stress et de sommeil, je me cogne presque à chaque pas dans une ampoule. Mon bel appartement, au plancher sombre, aux murs gris, est devenu un vrai sapin de Noël. Pourtant, la fatigue me colle aux basques comme si j'étais un renard en pleine chasse à courre. J'essaie de la distancer, mais les cafés, les red bulls, la coke ou l'ecsta ne changent rien. Je finis toujours par relâcher la garde, par perdre pied et me faire sauter à la gorge par le chien du sommeil. Il m'attrape et ne me lâche plus, jusqu'à ce que je me réveille en hurlant, les bribes d'horreurs de mon rêve s'effilochant déjà entre mes doigts tétanisés.

Il ne me reste alors que la nausée, le sentiment vague de toutes ces monstruosité qui se cachent dans les ténèbres, derrière la lune, au fond des mers, dans les caves et les grottes de la Terre, qui n'attendent qu'un instant d'inattention pour surgir et dévorer le monde. Autrefois, quand le temps du rêve existait encore, elles régnaient, souveraines avides et toutes puissantes. À présent, elles somnolent là où la lumière n'arrive pas, elles murmurent aux oreilles de ceux qui écoutent et attendent leur heure. Ces immensités infâmes ont l'éternité pour elles, et peu d'hommes sont capables de se rendre aux endroits cachés où elles pullulent. Personne susceptible de les

vaincre ou de les chasser en tout cas. Moi, je m'y enfonce chaque nuit, elles m'appellent, elles susurrent à mes oreilles des berceuses inavouables dans des langages interdits.

J'ai peur, j'ai tellement peur que mon esprit se disloque : j'en sens les morceaux qui se brisent à chaque fois que je me réveille. Je laisse dans les ombres toujours un peu plus de moi. Bientôt je serai entièrement passé de l'autre côté et je ne pourrai plus émerger du sommeil. Il faut que je tienne, je ne dois plus m'endormir, plus jamais.

Demain, j'appelle Freddy et je lui achète tout son stock. Il m'a dit qu'il avait reçu un produit testé par l'armée dans les années 70. C'était censé empêcher les soldats de sentir la fatigue. Peut-être qu'avec ça, les ténèbres seront tenues à l'écart.

* * *

Document VIII : Coupure du New York Post du 30 octobre.

Drogue ou maladie mentale ?

Halloween approche et on pourrait croire que cette histoire est inventée de toutes pièces par un journaliste en mal de sensations fortes. Pourtant, rien d'imaginaire ici : un jeune biologiste originaire du Liban a bien failli mourir, apparemment parce qu'il portait un tee-shirt représentant une pieuvre phosphorescente.

En fin d'après-midi, alors que les réverbères commençaient à s'allumer, Mustafa F. qui revenait d'une séance de cinéma avec des amis a été attaqué par un détraqué armé d'un cran d'arrêt. D'après les témoignages, l'homme, dans la trentaine, secoué de tremblements, s'accrochait auparavant à un lampadaire. Il avait été remarqué par plusieurs passants, car il faisait « peur à voir ». Beaucoup ont supposé qu'il était en pleine descente et l'ont prudemment contourné. Lorsqu'il a aperçu Mustafa, l'agresseur s'est mis à gémir bruyamment. Puis il a bondi vers le groupe en hurlant des imprécations et des insultes racistes, tout en essayant de lacérer le tee-shirt de la victime et celle-ci avec.

Obnubilé par sa proie, il a pu être maîtrisé avant de blesser quelqu'un. La police a fait appel à une ambulance pour hospitaliser le forcené, incohérent, hystérique et certainement sous

l'emprise de substances. Après enquête, il s'est avéré que l'homme n'était pas seulement un drogué, mais qu'il souffrait aussi d'une maladie mentale !

Espérons que les institutions psychiatriques ne prennent pas Halloween trop au sérieux cette année et ne laissent pas sortir leurs patients dans nos rues. Ce n'est pas comme si New York avait besoin de plus d'insécurité !

* * *

Document IX : Entretien avec le docteur Helen Stefen du 3 novembre.

D^r Stefen : James, vous êtes vraiment dans un sale état et votre attitude butée ne vous aide pas.

James Nixon : Taisez-vous ! Vous ne savez rien.

D^r S. : Vous êtes mon patient depuis déjà presque un an et je n'ai pas obtenu mon diplôme dans une pochette-surprise, malgré ce que vous pensez. Je me doutais qu'un jour, sans traitement adapté, vous vivriez une rupture psychotique.

Silence

D^r S. : Vous avez été placé dans ce service parce que j'ai témoigné de votre état psychologique et que le juge a été assez fin pour comprendre que vous souffrez d'un grave trouble, amplifié par les drogues. À présent vous avez la responsabilité de vous faire soigner. Vous ne sortirez de cet hôpital que si vous acceptez de prendre vos cachets et de participer aux groupes thérapeutiques. Vous avez déjà beaucoup de chance de ne pas avoir été incarcéré.

« J'ai eu un échange avec votre mère. Elle aimerait vous permettre de quitter New York le temps de votre convalescence et je suis tout à fait d'accord avec son idée. Il faut vous éloigner de votre quotidien pour que la cure de désintoxication ne soit pas inutile.

« Donnez-nous des preuves que vous allez accepter les soins et vous pourrez prendre l'air du large.

Silence

D^r S. : Vous ne voulez pas me répondre ? Très bien, mais j'espère que vous m'avez écouté pour une fois.

Silence

D^r S. : Pourquoi ne voulez-vous pas nous laisser vous aider?

Rire

J. N. : Non non, Steffy, je ne peux rien dire, les mots ont beaucoup trop de sens pour pouvoir traduire ce que j'ai vécu. Ils sont dangereux, et personne d'autre que moi n'en a plus conscience.

D^r S. : Expliquez-moi quand même!

J. N. : Ne me tentez pas. Un seul nom et vous repartiriez en rampant. Malgré tout, je ne veux pas avoir votre suicide sur l'estomac. Croyez-moi, ce qui est caché dans le noir doit le rester. Vous avez envie de finir comme moi? Je vois à votre petite moue charmante que ce n'est pas dans vos plans de carrière, alors laissez-moi mon silence. La seule chose que je demande c'est que vous ne touchiez pas à la lumière en partant.

* * *

Document X : Email de M. Nixon à sa mère, daté du 7 novembre.

Salut,

Le docteur Steffy m'a parlé de ton idée. Je ne savais pas que tante Ma était toujours vivante. C'est pas comme si j'avais vraiment envie de me retrouver bloqué au fin fond du trou du cul du monde avec une vieille fille dégueulasse, mais c'est ça ou l'hôpital.

Je veux partir. Ici ils m'attachent sur le lit, me foutent sous somnifère et surtout, ils éteignent les lumières. Je vais mourir si je traîne plus longtemps, j'ai déjà perdu la moitié de mon âme et le reste est plein de fêlures.

Maman, s'il te plaît, fais-moi sortir. Il ne faut pas que les ombres s'allongent plus, sinon elles vont m'emporter. Ils n'ont pas voulu mettre de lampe sous le lit, alors j'ai des crampes à force de tenir mes jambes repliées loin des bords. Quand je dois pisser, je ne peux même pas tendre le bras pour appeler une aide-soignante, je suis obligé de me faire dessus. Je crois que ce qui est caché sous le lit s'en nourrit.

Maman, je t'en supplie, viens allumer la lumière. Viens chercher ton petit Jimmy.

* * *

Document XI : Journal du disparu, entrée du 11 décembre.

Je suis arrivé chez tante Ma, ce matin, en ambulance. Maman n'est pas venue me voir à l'hôpital. Elle a juste envoyé l'accord de tante Ma et signé le bon de sortie. J'ai été surpris de ressentir son absence comme un nouveau coup de poignard. Pourtant, j'ai compris depuis longtemps que ce qui m'arrivait ne l'intéressait pas. Même quand j'étais gamin, elle préférait ses dîners et ses cours de tennis.

Voilà à quoi me sert ce putain de cahier maintenant, à noter ma vie qui part en lambeaux et plus seulement mes rêves. Je deviens sentimental en même temps que dingue. Docteur Steffy serait bien contente si elle mettait la main dessus : son plan pour me faire « prendre du recul, réfléchir à vos pensées, James » a fonctionné. Mais pas question que je lui laisse. Qu'elles aillent se faire foutre toutes les deux. Du recul, mon cul!

Tante Ma est toujours aussi moche. Et son haleine, quelle infection! Une vraie halle aux poissons à elle toute seule. Heureusement, il n'y a pas de chat dans sa bicoque humide, juste son roquet à moitié pelé. Il a compris que fallait pas me chercher, après avoir pris un coup dans les parties. Il grogne à chaque fois qu'il me voit maintenant. Au moins, il n'essaie plus de venir se frotter sur mon pantalon.

J'ai dû sortir tout à l'heure, pour aller me présenter au poste du shérif et au cabinet du psychiatre qui va me suivre. Tante Ma n'a pas voulu me laisser y aller seul, elle dit que si je fais une connerie, c'est elle qui devra payer les pots cassés.

Il fait froid, humide et moche. Au-dessus de la ville plane un nuage qui n'a pas de fin. C'est à se demander comment le soleil arrive à percer ce couvercle bruineux. Heureusement, j'ai toujours mes trois lampes dans mes poches. Trois, c'est un bon chiffre ça. Un chiffre puissant. Lui et la lumière me protègent contre les ombres des murs couverts de mousses.

J'avais oublié qu'il y avait un port dans cette ville de merde. Mais tante Ma habite de l'autre côté de la colline, on n'aper-

çoit pas l'eau de chez elle. Je ne m'en approcherai pour rien au monde. L'eau est dangereuse, la lumière n'atteint pas ses profondeurs et j'ai vu ce qui s'y cache dans mes rêves. Non, pas y penser, il ne faut pas y penser.

C'est une ville de vieux ici, tous ceux que j'ai croisés marchent courbés sous le vent. Parfois, quand une bourrasque vient de la mer, on sent son odeur d'iode qui envahit l'espace. Je sortirai le moins possible, je ne veux pas penser à l'océan.

Ratures

* * *

Document XII : Transcription de l'appel de M^{me} Nixon au central, le 21 décembre.

Agent : 911, je vous écoute.

M^{me} Nixon : C'est mon fils, mon fils, il faut que vous envoyiez quelqu'un le voir, tout de suite!

Agent : Calmez-vous, madame, expliquez-moi, votre fils est en danger?

M^{me} N. : Oui, James Nixon, mon fils, il est chez une parente, et il ne va pas bien. Il vient de m'appeler, j'ai peur qu'il fasse une bêtise.

Agent : Où se trouve-t-il?

M^{me} N. : Chez la sœur de mon mari, Maidren Nixon, au 113, route du sel.

Agent : Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il a un problème?

M^{me} N. : Il sort d'un hôpital psychiatrique, il allait mieux, sinon ils ne l'auraient pas laissé partir, mais il vient de m'appeler, de dire toutes sortes de choses horribles au téléphone. Sa tante est avec lui, mais c'est une vieille femme, elle ne saura pas gérer la situation. Je vous en prie, croyez-moi, mon fils n'est pas dans son état normal!

Agent : Très bien, madame, j'envoie une patrouille chez lui immédiatement.

M^{me} N. : Il est devenu fou! Rien de ce qu'il disait n'était cohérent. Il m'a insultée, il a insulté son père et sa famille, éructant que nous étions des monstres, des racines pourries ou je ne sais plus trop quoi. Il m'a reproché sa maladie, il a

hurlé que c'était de ma faute, que mon sang était mauvais, que je l'avais maudit lorsqu'il était né. Ensuite il a commencé à me raconter ce qu'il me ferait si jamais j'étais avec lui. Je... je ne peux pas vous l'exprimer, c'était une torture. J'étais effondrée, le souffle coupé par les pulsions dégoûtantes qu'il me crachait à l'oreille, et alors il est parti dans un autre délire, à propos des voisins, des habitants de la ville, qui le regardaient avec leurs yeux globuleux, qui essayaient de poser leurs pattes visqueuses sur lui, de l'embrasser avec leurs bouches sans dents. Il a divagué sur des cultes secrets, des pierres dressées sur la falaise, des sacrifices à la mer.

« J'ai compris qu'il avait perdu pied, plongé dans une crise paranoïaque et qu'il était dangereux pour lui, pour les autres. J'ai réussi à oublier un moment les horreurs dont il m'avait agoni et j'ai essayé de le calmer, au début il m'a écouté, puis quand je lui ai expliqué qu'il devait avoir des hallucinations, qu'il fallait qu'il prenne son traitement, il a raccroché.

« Je ne sais pas quoi faire, mon Dieu, c'est horrible. Aidez-moi, je vous en prie. Jamais notre famille ne se relèvera d'une telle histoire.

Agent : Nos agents sont en chemin, ne vous inquiétez pas, madame, vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir.

* * *

Document XIII : Encart du Journal d'Innsmouth du 23 décembre.

Disparition mystérieuse dans la ville.

Le soir du 21 décembre, James R. N. a disparu de la résidence où il logeait. Ce jeune avocat était venu de New York se ressourcer grâce à l'air du large dans notre belle cité.

M^{me} N., la parente qui l'hébergeait, se trouve être le dernier membre d'une ancienne famille de la région à vivre parmi nous. La tragédie qui la frappe nous touche tous et une veillée se tiendra en l'église baptiste ce soir. Toutes nos pensées vont à la famille, dans l'espoir que cette brebis égarée, pleine d'avenir, retrouve le chemin de son foyer dans les jours à venir.

Nous prierons pour que les âmes tourmentées découvrent le repos entre les bras aimants de notre Seigneur.

* * *

Épilogue.

Wilmina Nixon était arrivée en fin de matinée à Innsmouth. Elle était descendue de sa berline noire, aidée par le chauffeur qui lui maintenait la portière, devant la maison imposante de sa belle-sœur, Maidren Nixon.

Son tailleur strict dissimulé derrière son manteau de fourrure, son chignon sans aucune mèche grise, ses talons aux semelles rouges, ses bracelets épais en or avaient vite fait le tour de la ville. À midi, tout le monde savait qu'elle venait récupérer les affaires de son fils disparu depuis cinq mois.

Le shérif et son adjoint se présentèrent au 113, route du sel à 14 heures. Le roquet de Maidren se chargea de prévenir les voisins que la vieille fille recevait d'autres visiteurs ce jour-là.

Debout dans la chambre qui avait accueilli James, Wilmina et les deux policiers échangèrent quelques mots sur la tragédie qui avait frappé la famille Nixon. Alors qu'elle se retournait, dissimulant une grimace amère aux deux hommes, le regard de Wilmina tomba sur une forme oubliée sous une accumulation de journaux. Elle avança dans un coin de la chambre, fit basculer la pile poussiéreuse et saisit une boîte en bois, recouverte de traînées de peinture d'un noir rougeâtre en train de s'écailler.

— Vous avez examiné ses affaires, n'est-ce pas ? Pour votre enquête.

— Bien sûr, M^{me} Nixon, c'est la base de notre métier.

— Avez-vous ouvert ce coffret ? Je me demande ce que mon fils pouvait bien faire d'un objet aussi insignifiant.

— Regardez vous-même, il n'y a que des vieilleries sales à l'intérieur.

Wilmina souleva le couvercle. Dans l'ombre de la boîte, un tas de vieux papiers abîmés, sur lesquels couraient des lignes d'écriture manuscrite. Un frisson de dégoût glissa sur l'échine de Wilmina comme les lettres étendaient leurs tentacules d'encre devant ses yeux.

— Je ne vais pas garder ça. Tenez, emportez-le, faites-en ce que vous voudrez.

Le claquement sec du couvercle résonna dans la chambre abandonnée et Wilmina tendit le coffret aux officiers. Un frou-frou de vêtements hors de prix, une bouffée de Chanel puis elle disparut sur le seuil.

Restés seuls, les deux hommes se regardèrent. Ils échangèrent un sourire. Leurs dents étaient petites et pointues. Le shérif inclina sa tête ronde sur son épaule, faisant apparaître plusieurs plissements sur la peau grise et moite de son cou. Il lança un clin d'œil à son adjoint, une paupière transparente glissant sur sa pupille vitreuse.

Le coffret sous le bras, ils sortirent de la chambre.



Quelque chose
en pierre

Jean-Pascal Martin

Enseignant à cheveux gris, Jean-Pascal MARTIN vit en Armorique, au bord de la mer. Quand il ne s'occupe pas de son jardin, il lit et écrit des histoires de SFFF, comme on dit. Ses nouvelles sont parues ou vont paraître chez Arkuiris, aux éditions du 38 ou chez Nutysheep. Il est très fier de sa deuxième place au prix Alain Le Bussy 2017 et de sa nouvelle à paraître dans Galaxies n°50. Ayant dévoré le génie de Providence et ses disciples pendant ses années d'adolescence, comment pouvait-il résister à un appel à textes lovecraftien ?

Quelque chose en pierre

de Jean-Pascal Martin

Extrait du journal d'Igor Obroutchev

Je dois absolument, et au plus vite, coucher sur le papier tous les résultats de mes expériences : les faits, mais aussi les impressions, les intuitions. Suis-je encore un scientifique ? Cette mission m'a-t-elle rendu fou ? Que dire à Anna ? Vais-je lui soumettre ces divagations ? En tout cas, si je dois me faire comprendre, je dois remonter aux origines de tout cela.

Tout débuta à la fin du printemps, lorsque nous apprîmes qu'un trou était apparu dans le pergélisol sibérien, au nord de notre mère patrie, la très sainte Russie – bénie soit son nom et celui de notre guide suprême. Un éleveur de rennes avait signalé l'apparition du phénomène, deux mois auparavant. Je faisais partie, avec Anna et une dizaine d'autres scientifiques et techniciens, de la première équipe d'enquête et d'analyse. C'était il y a six semaines. Que de temps passé depuis !

Je me souviens parfaitement de l'inconfort du MI26 qui nous transporta sur zone. Une escorte militaire nous accompagnait au cas où ce trou impliquerait une puissance étrangère. La dizaine de soldats devait aussi assurer l'intendance, tandis que nous, les scientifiques, devons consacrer notre temps à l'étude de « l'objet géologique non identifié ».

L'hélicoptère était beaucoup trop lourd pour se poser sur le sol de la toundra. Au milieu du mois de juin, la surface du pergélisol peut être traîtresse. De plus, on ne savait pas si d'autres

trous n'allaient pas apparaître auprès du premier, capables de faire disparaître un engin aussi gros qu'un MI26 dans les entrailles de la Terre.

Les militaires descendirent donc le long de cordes, puis installèrent un câble métallique pour amener au sol les caisses de matériel en toute sécurité. Je me demandais encore comment nous, nous allions quitter notre aéronef. Anna me montra d'un coup d'œil un genre de chaise en osier qu'on allait suspendre pour l'hélictreuillage. Je faisais le fier, mais n'en menais pas large. Je supposais que le reste de l'équipe était dans les mêmes dispositions d'esprit, mais je fus le seul à vomir copieusement sur mes rangers pendant la descente.

Je pris contact avec le sol, sous les regards dégoûtés de mes camarades. Les militaires avaient déjà installé un petit réchaud à gaz et Anna, la merveilleuse, me tendit un gobelet de thé. Je repris figure humaine en observant l'équipe logistique travailler. Pour d'évidentes raisons de sécurité, nous montâmes le campement à cinq cents mètres du bord du trou.

Cette année-là, il faisait incroyablement chaud, même pour un été. Nous étions équipés comme nous l'avaient conseillé les militaires. Nous quittâmes les parkas fourrés avant d'ouvrir les caisses de matériel scientifique et de ranger tout cela avec ordre et méthode sous les tentes de stockage. La lumière était superbe, forte et intense, elle chassait les ombres et les questions. L'air était doux, chargé d'odeurs mêlées : le parfum des fleurs arctiques – je reconnus l'épilobe tout rose qui s'harmonisait délicieusement avec les pétales blancs du pavot safrané –, mais aussi des remugles de pourriture liés à la décomposition partielle du pergélisol pendant la période estivale.

Je soulignai à Anna et à l'équipe combien on respirait aisément ici par rapport à l'atmosphère terriblement polluée que nous subissions à Moscou.

Était-ce la qualité de l'air ou la plus grande quantité d'oxygène inhalée à chaque inspiration ? Nous étions tous gais comme des pinsons, voire excités. Même les militaires qui terminaient la mise en place d'un plancher métallique pour nous isoler de l'humidité du sol plaisantaient à qui mieux mieux.

Très rapidement, nous allâmes voir le trou, le fameux trou qui justifiait notre présence ici, à près de cinq cents kilomètres

de la bourgade de Kharasavey, simple port industriel pour l'exploitation du gaz naturel.

Le commandant Vassiliev, qui dirigeait le détachement de soldats, tint à passer le premier et ordonna à ses hommes de rester armés et prêts à l'action. Je n'intervins pas bien sûr, même si cela m'amusait beaucoup. J'ai toujours eu l'impression que rien de vraiment grave ne pouvait m'arriver. Je n'ai jamais cru à tous les avertissements que me prodiguaient mes parents, ni par la suite aux risques lourdement évoqués pendant des heures sur toutes sortes de médias. Ce n'était pas une question de courage. J'avais peur des chiens, des rues sombres et, depuis peu, des séances d'hélicoptère. Non ce n'était que de l'inconscience !

J'ai malheureusement perdu cette naïveté à l'occasion de cette mission et je sais maintenant que l'apocalypse m'attend. Je regrette tant mon ignorance !

Ce premier jour, nous partîmes donc en rangs serrés, en fin d'après-midi – mais en juin en Sibérie, il fait jour jusqu'à vingt-trois heures, au moins. Nous suivions le détachement armé qui s'était mis en formation d'exploration en milieu hostile – *dixit* Vassiliev.

Nous avions une idée claire de ce que nous allions voir, car des avions de reconnaissance et l'hélicoptère qui nous avait amenés avaient pris de nombreuses images du phénomène. La comparaison de vues satellitaires avait même permis de dater très précisément le jour de son apparition, le 9 mai, soit trois semaines plus tôt.

Comment ne pas se sentir en vacances dans ce pays magnifique ? Mes yeux étaient attirés par toutes les plantes de la toundra et, dans ces régions, le regard porte si loin qu'on ressent vite la griserie des espaces infinis. J'étais, avec Anna, le responsable de la partie scientifique et je me devais de garder mon calme et d'apparaître aussi concentré sur l'objectif qu'on l'attend d'un chef.

Je dois dire qu'en arrivant à la hauteur du cercle que les militaires dessinaient tout autour du trou, je n'eus pas de mal à retrouver mon sérieux. L'objet formait une tache noire, énorme au milieu de ce paysage à la végétation rase, mais essentiellement verte. Le soleil se reflétait sur les zones humides : une

feuille, un rocher brillant ; la lumière était partout sauf là. Ce disque parfaitement sombre attirait et chagrinait le regard tant il jurait avec l'harmonie naturelle. On aurait presque pu croire qu'une sculpture idéale d'une matière fuligineuse et mate avait été posée par quelque entité au milieu de cette immensité vivante. En observant un peu mieux, on voyait vite les bords du trou, en tout cas le haut de ses parois que le soleil parvenait à éclairer et l'impression d'étrangeté se faisait moins forte.

On connaissait déjà les dimensions du phénomène : trente mètres de diamètre, une profondeur évaluée à une centaine de mètres. Mais tant qu'on ne le voyait pas pour de vrai, il était impossible de se rendre compte combien cette anomalie était troublante.

Vassiliev s'approcha.

— Nous encordons trois hommes qui vont reconnaître le bord.

J'acquiesçai, car, à cet instant, je n'aurais voulu pour rien au monde me tenir plus près de cette chose. Je savais que j'étais là pour ça, bien sûr, et que ce trou allait recevoir une explication scientifique et claire. Mais je me laissais jusqu'au lendemain pour reprendre ma panoplie complète d'homme rationnel. Anna posa sa main sur mon épaule. Était-elle plus ou moins inquiète que moi ? Il semblait évident, à cet instant, que nous avions tous besoin de nous rassurer les uns les autres. Les rigolos de la bande ne purent s'empêcher de lâcher quelques plaisanteries, mais les rires qu'ils récoltèrent furent de politesse.

Je parle beaucoup d'Anna, mais ne l'ai pas présentée. Elle était, à cette époque, mon assistante. Cette place de subordonnée, en Russie postsoviétique, s'expliquait par la nécessité de laisser la direction d'un laboratoire à un homme si on voulait obtenir des crédits conséquents. En pratique, Anna et moi partagions les tâches et les contraintes. Rapidement, je l'avoue, Anna était devenue pour moi un objet de pensée qui ne me quittait pas l'âme. Tout en elle me charmait : son rire étonnant, son esprit toujours gai et précis, son inventivité, l'attention qu'elle portait à nos travaux et à l'équipe et, bien sûr, sa silhouette magnifique. En son absence, mon imagination redessina son visage très pâle aux yeux noirs et profonds et

ses cheveux sombres qu'elle coupait court – pour, disait-elle, ne pas gêner le travail de recherche.

Je suis un vieux célibataire et je n'ai jamais vraiment osé aborder Anna. Elle m'impressionnait. Avait-elle deviné la façon dont elle occupait toutes mes pensées ? Parfois, j'étais à deux doigts de lui parler, car notre histoire future me semblait aller de soi. À d'autres moments, découragé, je me persuadais qu'une femme comme elle avait sans doute déjà des amants, des amours et autre chose à faire qu'écouter les gémissements d'un vieux solitaire.

Mes errements de célibataire mal dans sa peau ne font guère avancer mon récit. En me relisant, je me rends compte que je n'ai pas très envie d'aborder le pourquoi de ce rapport et ce que j'ai vécu là-bas.

Comme prévu donc, trois soldats s'encordèrent et gagnèrent le bord du trou, ce qui revenait en fait à se pencher sur une falaise dont on ne voyait pas le fond ou à se tenir debout sur la margelle d'un puits géant. Pour le moment, l'idée était très simplement de définir un périmètre où le sol serait suffisamment dur et stable pour installer un système de descente.

Les militaires semblèrent contents de ce qu'ils trouvèrent et la journée du lendemain fut consacrée à la mise en place d'un treuil pour parvenir au fond du trou dans un confort relatif. Pendant ce temps, l'équipe scientifique fit des relevés. Nous carottâmes des prélèvements sur un diamètre d'un demi-kilomètre en vue d'une modélisation aussi fine que possible des sols situés autour du phénomène. Pris par la tâche à accomplir, nous ne vîmes pas passer la journée et oubliâmes même la présence de cet objet étrange qui défiait l'harmonie du lieu et la paix des esprits.

En me levant, le lendemain, je me rendis compte que ce jour-là, nous foulerions le sol de l'excavation. Une angoisse absurde m'envahit à l'idée que, peut-être, ce trou était sans fond. J'étais le patron de l'expédition et me repris immédiatement pour aborder frais et dispos cette journée cruciale sans avoir l'esprit occupé de fadaïses.

Pour d'évidentes raisons de sécurité, le baptême revenait à un soldat, un certain Youri, qui dut essuyer les grasses plaisanteries de ses collègues. Ils lui offrirent même une bouteille de

vodka qu'il aurait le droit de partager une fois sorti de « la porte de l'enfer », comme l'appelaient les militaires.

On commença par jeter dans l'abîme des tubes lumineux. Cette anomalie de la nature avait bien un fond, mais si lointain que leurs chétives lumières ne nous donnaient aucune information quant à la nature du sol à cet endroit. Le soldat emportait un système de communication sans fil, une caméra munie d'une batterie conséquente et, bien sûr, une arme. La longue descente commença.

Inutile que je narre par le menu l'ensemble de la mission. Le trou n'était qu'un trou et on lira dans le rapport scientifique officiel tout ce qu'il faut savoir à son sujet. Le monde entier connaîtra bientôt l'explication la plus réaliste du phénomène et les dégazages du pergélisol n'auront de secret pour personne.

Je n'évoquerai donc que la toute dernière descente que je fis trois semaines après notre arrivée.

J'étais jusque-là descendu deux fois seulement. L'expérience en suspension sous la chèvre ressemblait fort à un héli-treuilage et je m'étais débrouillé pour limiter les occasions de me ridiculiser. Anna, comme toujours, avait su lire dans mes pensées et était descendue, elle, presque chaque jour pour mesurer, enregistrer, prélever, cartographier en 3D aussi finement que possible l'ensemble du phénomène. Elle en profitait d'ailleurs pour se faire accompagner plus que de raison par le commandant Vassiliev. Ce qui ne manqua pas de m'énerver et de provoquer quelques frictions entre nous.

Ce dernier jour, je devais clore la mission d'une ultime descente, comme pour dire au revoir à notre objet d'étude.

Le soleil ne parvenait jamais à éclairer jusque-là. Le trou faisait plus de cent mètres de profondeur et il y faisait perpétuellement très noir et très froid. Le sol en était régulier et, pour l'essentiel, constitué de roches dures et de débris rocailloux. Nous avons installé un système d'éclairage artificiel puissant pour la modélisation, mais l'ensemble avait été démonté et remis en caisses la veille. Pour l'heure, j'étais donc armé d'une simple lampe torche.

Était-ce cette lumière rasante qui mit en évidence l'objet ? Était-il apparu pendant cette dernière nuit ? Je ne le saurai jamais. Comment aurions-nous pu ne pas nous rendre compte de sa

présence auparavant ? Il me vint même à l'esprit, sur le moment, que l'un d'entre nous m'avait préparé une plaisanterie.

À la périphérie du trou, la lumière de ma torche accrocha une pierre qui semblait comme saillir de la roche mère. Sa forme étrange attira mon regard et je braquai le rayon de ma lampe en essayant de comprendre ce que je voyais, avant de m'en approcher. La lumière artificielle crée parfois des illusions. Mais là, non ! C'était comme si une ardoise épaisse – telle qu'on peut en voir sur le toit de nos fières maisons russes – avait été plantée dans le sol. Un coin noir et brillant en dépassait et les deux côtés que je pouvais partiellement apercevoir semblaient relativement rectilignes.

J'aurais dû appeler l'équipe, prendre des mesures, repousser même la fin de la mission. Je n'en fis rien. Je crus, sur le coup, avoir eu peur de me tromper ou peur des moqueries. Je sais maintenant qu'il n'en fut rien et que, aussi inimaginable que cela puisse paraître, l'objet lui-même m'intima le silence.

Je m'approchai et m'accroupis. L'ardoise, épaisse de deux centimètres, dépassait du sol de près de cinq centimètres. L'étrangeté de ses bords droits et de sa matière même qui n'avait rien à voir avec ce qui m'entourait faisait immédiatement penser à un produit du travail humain. Je me calmai, je savais, en bon scientifique, qu'on a vite fait d'imaginer des canaux sur Mars et des porteurs de fagots sur la Lune.

Je posai la main sur ce caillou étrange. Il bougeait aisément et je ne mis que quelques secondes à le retirer du sol pour l'éclairer complètement. Je me retournai pour regarder loin au-dessus de moi le cercle bleu, porte de retour à la normalité. Je ne pouvais imaginer qu'un tel objet eût été jeté par l'un d'entre nous depuis le bord du trou. Il se serait brisé. Qui aurait pu faire cela ?

En l'étudiant à la lueur de ma lampe, je remarquai qu'il était marqué, gravé, comme une tablette portant un bas-relief. Tout en sachant parfaitement que je ne devais pas le faire, je glissai la pierre dans ma poche d'anorak, comme si, là encore, l'étrange objet m'y obligeait. Je ressortis de là troublé et silencieux.

Tout le monde était joyeux sur le chemin du retour. N'eussent été la séance d'hélicitreillage et le poids de la tablette dans ma poche, j'aurais partagé l'enthousiasme de l'équipe.

— Tu sembles bien sombre, remarqua Anna.

— Sans doute la déprime des projets qui se terminent.

Il était encore temps de sortir ma trouvaille, de la montrer à Anna. La fatigue d'une longue expédition aurait expliqué mon curieux comportement. Je n'en fis rien. Ma main était attirée par l'objet et je palpais la tablette sous tous les angles sans la sortir de ma poche. Je prenais évidemment le risque de l'abîmer, mais je ne pouvais m'en empêcher.

De retour à Moscou, toute l'équipe scientifique profita d'une semaine de repos pour se remettre de son séjour sibérien et du voyage de retour. J'aurais dû choisir ce moment pour ressortir mes travaux et commencer à y mettre de l'ordre. Mais je ne m'intéressai qu'à la tablette que j'étudiai fébrilement pendant huit jours et huit nuits. J'accumulai, pendant cette courte période, plus de notes que je n'en avais collationnées durant les cinq années de ma thèse de fin d'études sur les olivines et la tectonique des plaques.

J'acquis la conviction que la tablette n'était pas faite d'ardoise, mais de péridotite, un minéral qu'on ne trouve que dans le manteau terrestre, à des profondeurs totalement incongrues. Seuls des forages profonds permettent de carotter ces matériaux. La tablette avait la forme d'un parallélogramme rectangle de seize centimètres sur sept pour une épaisseur d'un peu plus de deux centimètres. Les bords en étaient usés ainsi que les coins. Une telle forme pouvait sans doute être le produit du hasard et je m'en persuadai tant que je n'étudiai que l'avvers de l'objet.

Mais, à la lumière rasante de ma lampe d'observation, je ne pus ignorer longtemps le bas-relief qui ornait l'endroit de la tablette.

Suis-je encore sain d'esprit ? Je note aussi précisément que possible, tant que je le peux, mes impressions, mes certitudes, l'évolution de mes facultés et ma déchéance.

Pendant ces quelques jours, je perdis tout sens des convenances et des habitudes. Je me surpris plusieurs fois complètement affamé, me jetant sur un réfrigérateur presque vide et ouvrant à la volée mes placards pour y trouver une boîte de bortsch que j'avalais sans même la réchauffer. Je quittais de plus en plus difficilement ma table de travail et j'avais bien du

mal à détacher ma main de la tablette pour prendre des notes. Je caressais le bas-relief, en suivais du doigt les contours imprécis et me retrouvais tout à coup bayant aux corneilles sans aucune idée du temps que j'avais pu passer dans cet état. J'étais épuisé bien sûr. Des images impossibles m'envahissaient l'esprit, des couleurs, d'immenses formes mouvantes et floues accompagnées de bruits stridents et inharmonieux comme une musique écrite par les pensionnaires d'un asile psychiatrique. Et pourtant, le bas-relief lui-même ne se laissait guère lire. Depuis combien de temps reposait-il sous le pergélisol ? Le dessin que j'imaginai était tellement usé qu'un autre que moi n'y aurait sans doute rien vu.

Je tentai d'en tracer une copie, la copie de ce que je voyais ou croyais voir. Mais cela ne donna rien : des ombres, une forme inconnue et troublante. Dessinai-je un paysage, un être immense, une abstraction angoissante ? Je voulus également décalquer simplement le relief de la pierre en passant une mine de plomb sur un papier fin comme le font les écoliers qui étudient l'écorce des arbres. J'obtins une ébauche plus ressemblante, mais tout aussi illisible.

En revanche, quand je posais la main directement sur la tablette pour en suivre les contours, je voyais se former dans mon esprit des images étonnantes qui me laissaient dans un état d'agitation extrême. J'avais la sensation très nette de me trouver au seuil d'un monde différent, comme si j'avais regardé à travers un trou de serrure. Je voyais des ombres gigantesques se déplacer dans une salle immense, une cathédrale noire. Parfois, au milieu de cette pièce, un trône de pierre s'imposait à mon esprit. Sur le trône, rien ni personne, mais des volutes d'une fumée épaisse et sombre.

Dès le lendemain, l'image revint plus nette, la fumée grasse avait disparu ; le siège était occupé par un être incommensurable et abscons. Quand enfin le roi de cette pièce immense sur son fauteuil sacré prit vie sous mes doigts, je hurlai et lâchai la tablette.

Au bout de trois jours, même en cessant, avec les plus grandes difficultés, de regarder l'objet, en changeant de pièce, en me plongeant dans un livre de sciences pour occuper ma raison, mon esprit restait empli des linéaments de ces images terribles,

comme quand on éteint une lampe trop forte et que nos yeux demeurent marqués par la forme de l'incandescence.

Il était évident que je ne devais plus toucher cette chose et je me forçai à écrire ces quelques lignes pour reprendre pied dans notre bonne réalité russe de tous les jours.

Pourtant, j'y suis retourné une fois encore. Il m'appelle et j'obéis. Ma main s'est collée à la tablette et, cette fois, j'ai vu, vraiment vu comme si j'avais franchi la porte, comme si j'étais passé à travers le trou de la serrure. Il était là, assis sur son trône de pierre. Je ne pouvais estimer les dimensions de l'endroit ni celles de l'être devant moi. Je ressentais en revanche profondément ma petitesse, mon insignifiance et j'en étais rassuré, presque heureux. À ce moment précis, l'être gigantesque et merveilleux, l'horreur inconnue qui trônait là, se tourna vers moi, comme si Dieu, soudain, braquait son regard sur sa créature. Je me souviendrai toute ma vie – ou ce qu'il en reste – de la terreur qui me saisit. Cet être, cette chose, ce monstre ne pouvait être regardé. Je surpris sur son immense visage violent et déformé l'ébauche d'un sourire au milieu de ces gueules, de ces crocs, de ces appendices baveux qui semblaient serpenter vers moi. Je hurlai et sentis que je quittais brutalement ce monde interdit pour retrouver mon appartement moscovite. Je tremblais de froid et de peur, je m'étais souillé, mais n'avais pas la force de réagir. J'étais tombé au sol en lâchant la tablette. C'était sans doute ce qui m'avait sauvé.

Je réussis le lendemain, au prix d'un extraordinaire effort de volonté, à gagner l'institut de géophysique dont j'occupais une chaire de recherche. J'y retrouvai toute l'équipe bien reposée et excitée à l'idée de mettre en commun nos documents, nos prélèvements, nos mesures. Anna pâlit de frayeur en posant les yeux sur moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me demanda-t-elle.

Elle semblait véritablement terrorisée et son ton m'inquiéta bien plus encore que ses yeux. Je battis piteusement en retraite prétextant un oubli de documents pour repasser chez moi. J'avais juste besoin de revoir le maître. Ma place n'était plus auprès des miens. Je ne m'appartenais plus. Je lui appartenais.

* * *

Extrait du journal d'Anna XX

Cette expédition avait été épuisante, mais ô combien passionnante. Ici, à Moscou, je savais que je ne serais jamais directrice d'un laboratoire ni titulaire d'une chaire à l'université. Alors, la Sibérie, le froid, l'aventure et l'inconnu avaient été pour moi synonymes de liberté, d'autonomie, et de science pure.

De plus, quand on passe sa vie avec des chercheurs renommés, mais qui se laissent aller, regarder quelques beaux soldats réaliser des prouesses physiques fait du bien à ce qu'on a dans la tête. Quant aux airs énamourés de mon chef... Je ne lui en veux pas vraiment, car je le sais solitaire et malheureux. Au début, s'il s'était lancé, peut-être se serait-il passé quelque chose entre nous. Même si je les choisis un peu plus trapus et rentre-dedans. Huit ans plus tard, j'avais compris qu'Igor aimait mieux souffrir en silence que tenter d'être heureux. Ça n'enlève rien au respect que j'ai pour ses compétences ni à la véritable affection que je lui voue. Est-il un ami ? Je ne saurais le dire. Pour ma part, je vis seule, libre et équilibrée. Sans doute, n'ai-je pas encore rencontré l'homme dont je rêve, un homme à ma mesure.

Ce matin-là, quand je vis notre chef de labo se pointer à l'Institut, j'eus peur pour lui. Il n'avait à l'évidence pas dormi depuis notre retour de Sibérie et ses yeux étaient effrayants, comme s'il avait contemplé l'abîme et qu'une partie de lui fût restée là-bas. Nous avons regardé le fond d'un trou, mais il n'était que la conséquence des bouleversements climatiques en cours. Rien de mystique ou d'étrange, une pure application des lois de la thermodynamique !

Je rassurai l'équipe et promis de passer voir le chef chez lui s'il ne revenait pas avant l'heure du déjeuner. Nous profitâmes de cette première matinée de travail en commun pour inventorier découvertes et données. Un avis argumenté succinct serait émis dans les dix jours puis étoffé dans les trois mois à venir. Le travail avançait bien et l'équipe était d'accord sur l'analyse du phénomène.

Igor ne revint pas ce matin-là, ni même l'après-midi. Contrairement à ce que j'avais annoncé, prise par mes travaux, je déjeunai de quelques sandwiches et de cornichons malossol. Tout le monde oublia le chef, une histoire de chat et de souris sans doute.

Je quittai donc l'Institut après dix-neuf heures ce soir-là – il faisait une grande et belle lumière dorée comme souvent en ce début d'été moscovite – et remontai l'avenue Pouchkine jusqu'à l'immeuble ancien qu'habitait Igor. Je connaissais l'endroit. Je n'avais jamais été invitée à dîner, mais j'étais passée, à l'occasion, déposer des documents, boire un thé, papoter avec Igor d'un membre de l'équipe ou d'un projet en cours. La concierge m'arrêta comme je franchissais le porche.

— Vous venez voir monsieur Obroutchev ? Il a l'air bien malade. Ça a rapport avec ce que vous avez déniché en Sibérie ?

Je tentai de rassurer cette brave dame qui ne semblait pas porter les scientifiques dans son cœur, mais ne m'éternisai pas, car l'état d'Igor m'inquiétait. L'ascenseur étant en panne – une spécialité russe – je grimpai quatre étages d'un escalier au tapis usé. La concierge s'intéressait sans doute plus à la vie des locataires qu'à son ménage, car l'endroit sentait mauvais, une odeur de vase – un conduit d'eaux usées bouché ? Sur le quatrième palier, l'odeur était vraiment forte et je pris peur tout à coup à l'idée que cela vînt de l'appartement d'Igor. Je sonnai puis frappai. Étrangement, mes coups résonnaient, comme si derrière la porte, l'endroit avait été vide. De l'autre côté, rien ne bougea.

Je pris sur moi et pesai sur la poignée de la porte qui s'ouvrit facilement. Je restai interdite, stupéfaite. L'appartement d'Igor était sombre, comme si tous les volets avaient été sciemment fermés pour éviter que la lumière n'y pénétrât, alors qu'il faisait encore si clair dehors. L'odeur y était si atroce que seule une charogne pouvait l'expliquer. J'hésitai à franchir le seuil, comme si j'avais été placée à l'entrée d'un autre monde qu'il valait mieux ne pas connaître.

Je me morigénaï, me répétant les mantras du bon scientifique et du bon citoyen russe pour entrer chez Igor. De son trois-pièces, je connaissais le salon qui s'ouvrait à droite, le bureau qui, chez d'autres, aurait fait salle à manger et sa cuisine

à gauche. Je savais qu'au bout du couloir, après les toilettes, se trouvait la chambre. Je criai des « hou hou » pour m'annoncer, mais eus bien du mal à faire porter ma voix, comme si l'atmosphère épaisse de l'endroit atténuait les sons ou, plus certainement, ma volonté. Je traversai le salon pour ouvrir fenêtres et volets. Le soleil de fin de journée ne parvint pas à repousser les ombres de la pièce, mais je mesurai clairement son état de délabrement. Que s'était-il passé ici ?

Les meubles avaient pour la plupart disparu. Des traces sur le plancher montraient qu'ils avaient été déplacés sans ménagement vers le couloir. Le sol était maculé de taches indéfinissables et de griffures comme si on y avait laissé s'amuser une meute de chiens. Le lambris des murs avait été arraché et la cheminée descellée. Qui pouvait faire cela ? L'air extérieur s'avérait incapable de chasser la puanteur lourde qui semblait comme ramper au sol. Derrière moi, les deux fenêtres claquèrent – sans doute, un courant d'air – et je frissonnai.

Je gagnai le bureau à tout petits pas, sur mes gardes, comme si quelqu'un ou quelque chose pouvait se cacher ici. Je n'avais pas l'impression d'être seule.

Quand je voulus l'ouvrir, la porte du bureau tomba sur le plancher dans un bruit de tonnerre. Elle avait été ôtée de ses gonds. La concierge curieuse n'allait pas tarder à rappliquer et je m'en réjouis presque. L'endroit était à peine reconnaissable. C'était sans doute là qu'était née la tempête qui avait dévasté l'appartement. Rien n'y était intact, ni les meubles, ni les livres, ni l'ordinateur d'Igor. Tous les bibelots, les photos, les souvenirs rapportés de ses expéditions avaient été réduits en morceaux minuscules. Je n'avais aucune idée de la violence de l'arme ou du degré de folie capable de tels effets et m'abstins de pénétrer dans la pièce. À l'évidence, Igor ne s'y trouvait pas.

N'aurais-je pas dû commencer par la chambre fermée ? Mais la peur d'y retrouver quelque chose qui ne serait plus Igor Obroutchev me tétanisait. Je me tenais devant ce dernier obstacle, la main sur la poignée. Je frappai doucement en appelant Igor pour me rassurer au son de ma propre voix. Le pauvre homme ne pouvait avoir survécu à un tel cataclysme. Quand je voulus l'ouvrir, la porte s'avéra bloquée. Elle s'entrebâillait légèrement et me permit de comprendre où se trouvaient les

meubles du salon. Là, derrière, Igor avait construit une barricade et s'était sans doute terré dans sa chambre en attendant d'éventuels secours. Tout cela n'avait pas pu arriver sans bruits et chocs à réveiller un mort.

Je poussai de toutes mes forces sur la porte qui voulut bien s'écarter suffisamment et me glissai dans la chambre. Là encore, la pièce avait été dévastée : lit éventré, tiroirs de la commode retournés, et armoire renversée. Toujours pas d'Igor !

Je craignais tant de retrouver le cadavre mutilé de mon collègue que je repris courage en constatant son absence. Nulle part ne se cachait un adulte fou ou terrorisé.

Il fallait se rendre à l'évidence : Igor n'était pas dans son appartement. Qui alors avait pu bloquer cette porte de l'intérieur ? Il n'y avait ici aucune autre issue et, bien sûr, si mon collègue s'était jeté par la fenêtre, la concierge n'aurait pu l'ignorer. J'ouvris les volets de la chambre et regardai la rue en bas : rien. Comme je me retournai, la lumière tomba sur un objet que je n'avais pas remarqué au premier coup d'œil : une feuille de papier qui enrobait quelque chose.

Je me saisis de l'ensemble. La feuille, prise à un carnet de notes quelconque, emballait mal une pierre noire, une simple ardoise épaisse. Sur le papier, je reconnus l'écriture d'Igor qui avait tracé en grandes majuscules : *NOUS L'AVONS ÉVEILLÉ.*

J'entendais les pas de la gardienne qui grimpait l'escalier en ahanant et pestant contre les entreprises d'ascenseur. Je mis l'objet et la feuille dans ma poche et accueillis la concierge en lui demandant d'appeler la police. La pauvre femme était bouleversée par ce qu'elle avait vu en traversant l'appartement et le temps qu'elle mit à redescendre à sa loge me permit de retrouver mon sang-froid et de faire un dernier tour du logement. Je ne trouvai rien de plus et redescendis à mon tour expliquer la situation à un couple d'agents de quartier parfaitement dépassés par l'affaire. On me conseilla de quitter l'endroit, on me recontacterait certainement, des scellés allaient être posés.

Incapable de regagner l'Institut, je pris le métro pour rentrer chez moi où m'attendait, dans ma boîte aux lettres, un long compte-rendu d'Igor Obrouchev.

Je me préparai du thé et ouvris l'enveloppe. Je souris à l'évocation de la séance d'hélitreuilage, mais m'inquiétai vraiment à la lecture de la suite. J'avais oublié la présence de la pierre dans mon manteau. Mais je compris tout à coup toute son importance. J'étais une scientifique, je ne m'emballais pas aisément. Pour le moment, j'en restais à ma première hypothèse : Igor avait perdu l'esprit. Cette idée n'expliquait pas sa disparition – la gardienne avait eu le temps de me certifier que monsieur Obroutchev n'avait pas quitté son appartement, mais elle avait pu se tromper. Qu'avait-il bien pu imaginer au sujet de cette pierre ? J'allai la chercher et fixai longuement la feuille qui l'emballait. De qui, de quoi parlait-il ? Qui avions-nous éveillé ?

J'observai la tablette – comme il l'appelait – sous toutes les coutures sans parvenir à rien y trouver de significatif. Certes l'ensemble formait un vague parallélépipède, certes on y sentait sous le doigt des traces, des reliefs, mais de là à imaginer un artefact et un bas-relief ! J'aurais dû apporter la pierre à l'Institut pour y mener des analyses approfondies, mais je ne voyais pas comment agir ainsi sans révéler le comportement très étrange du directeur. Ce n'était pas ce que je voulais et moins encore qu'on me pensât capable de monter un stratagème pour prendre sa place. Je décidai donc de laisser la pierre sur mon bureau et d'attendre avec autant de patience que possible les résultats de l'enquête de police.

Les jours suivants, je fus prise par mon travail à l'Institut. Nous étions en retard pour rendre les premières conclusions et passions une bonne partie de nos nuits sur place. Quand je rentrais à deux ou trois heures du matin pour m'octroyer quelques courtes heures de sommeil, je m'écroulais sur mon lit sans plus penser à rien. Toutefois, c'est à ce moment que je commençai à faire de curieux rêves. Dans un premier temps, je ne m'en alarmai pas. En effet, ma vie était bien étrange à ce moment-là, tant par le rythme du travail que par l'inquiétude que je nourrissais au sujet d'Igor. Oh bien sûr, je ne pensais pas à lui à chaque instant, mais la police ne donnait aucune nouvelle et, plus ou moins inconsciemment, je savais que ce n'était pas normal.

Dans mes rêves, je revenais chaque nuit au bord du trou sibérien. Je me penchais et tentais de voir à travers l'obscurité qui cachait le fond du puits. Le matériel scientifique que nous

avons déployé n'apparaissait pas dans ces fantasmagories. À l'inverse, une brume sombre, qui n'avait pas existé dans la réalité, emplissait le trou, s'y déplaçait lentement, y ondoyait comme un liquide à la fois léger et visqueux. Dans la journée, je repensais souvent à mes rêves. Je les attribuais à ma fatigue et à ce voyage sans doute plus éprouvant que je ne l'avais cru. J'en plaisantais avec l'équipe, mais j'étais la seule que le trou dans le pergélisol revenait visiter la nuit.

Les rêves devinrent quotidiens, plus précis et plus gênants. Mon corps réagissait bizarrement à ces fantaisies et je m'éveillais fébrile et couverte de sueur, comme au sortir de cauchemars pervers. Chaque fois, je me penchais sur le trou qui semblait plus vaste ; au fond de l'abîme, la brume s'effilo-chait pour me laisser voir la pierre d'Igor, ce morceau de péri-dotite qui l'avait rendu fou. Ces nuits m'épuisaient, comme si je devais à chaque fois refaire tout mon périple sibérien avant d'attaquer une nouvelle journée de travail à l'Institut.

Le commissariat de police ne prenait plus mes appels. La dernière fois, on m'avait même demandé pourquoi je m'intéressais tant au sort de mon chef.

Chaque matin, en quittant l'appartement, je jetais un œil à la porte du placard où j'avais rangé la fameuse pierre et je me sentais de plus en plus mal à l'aise.

Une semaine plus tard, alors que la note de synthèse avait été rendue, on annonça l'apparition de deux nouveaux trous dans le pergélisol. Une jeune collègue passa sur les chaînes d'infos moscovites pour expliquer le processus de dégazage du méthane et son intervention fut reprise sur toutes les télévisions mondiales. Je ne pus m'empêcher de repenser encore à ce qu'Igor avait écrit. Qui avions-nous éveillé ?

Je crus devenir folle quand, sortant d'un sommeil épais et agité, je trouvai la tablette d'Igor posée sur mon oreiller, à mes côtés. Je n'avais aucun souvenir d'être allée la chercher, mais je me sentais sale et trempée de sueur comme si j'avais rampé toute la nuit dans un océan de boue. Mon état d'épuisement pouvait s'expliquer par des crises de somnambulisme. Je consultai un médecin qui me prescrivit des somnifères à prendre pendant une quinzaine de jours – se reposer sans devenir dépendante. J'acceptai.

Je passai une première nuit profonde. Le médicament avait agi et la pierre que j'avais laissée dans mon lit sans comprendre pourquoi – je savais que je devais la remettre dans mon placard, mais n'en trouvais pas le temps – se montra amicale. Je rêvai. La brume avait totalement disparu. Au fond du trou, la tablette brillait comme une ardoise mouillée de pluie. Je descendis en flottant doucement pour prendre l'objet dans mes mains, en caresser les contours et le relief avec sensualité. Là, enfin, je sentis sous mes doigts le paysage s'animer et vis quelque chose. Mais au matin, je ne savais plus ce dont il s'agissait... une présence peut-être ? J'étais apaisée et repue – ce qui ne manqua pas de m'étonner. Je repris le texte d'Igor et retrouvai ses termes exacts : un trône, une salle gigantesque, un être inconnu et incommensurable. Je me souvins bien mieux de mes songes la nuit suivante et celles d'après. Je voyais à travers la tablette. La créature tournait son immense visage vers moi et ce qui avait effrayé Igor me sembla sublime. L'être me regardait et je me perdis dans ses yeux multiples qui observaient mille mondes simultanément. Igor était là quelque part à ses pieds et des formes de vie grotesques et contournées rampaient autour de lui, se moquaient, le mordaient, roulaient sur lui avant de se chevaucher. L'être, le dieu, me tendit la main et je le rejoignis, marchant sans ménagement sur la vie grouillante comme sur un tapis vivant et chaud. J'oubliai Igor. J'avais trouvé un homme à ma mesure.

Il était éveillé, il était éveillé et j'en tirais un immense plaisir.



Azathoth

Serge Rollet

Serge ROLLET, parisien d'origine, a longtemps été bouquiniste dans le Centre de la France. Désormais, il vit dans le Finistère nord, où il se partage entre l'écriture, la photo en amateur et sa bibliothèque, quand sa femme, ses chats et son travail alimentaire lui en laissent le temps.

Pendant une vingtaine d'années, il a publié des nouvelles dans des fanzines, en particulier chez l'Œil du Sphinx, Horrifique, Nouveau Monde... Il a aussi participé à quelques aventures éditoriales en tant que directeur de collection chez Syllabaire éditions et a participé à « NouSvelles », une tentative originale de maison d'édition de nouvelles, avortée trop tôt après des débuts prometteurs. En 2013, il fait paraître sous le charmant pseudonyme de Lester L. Gore Les Douze Heures de la Nuit, un recueil de nouvelles, aux éditions Langlois Cécile, et en 2016 Le Dieu sans Nom chez Rivière Blanche, qui se compose d'une novela et de neuf récits plus courts.

Il a découvert Lovecraft à l'adolescence, et depuis il reste fasciné par la puissance du Mythe.

Azathoth

de Serge Rollet

***E**xtraits du discours du Président des États-Unis du 25 mars 2019, devant les membres du Congrès, de l'Université Brown et des représentants de la presse internationale.*

« Nous avons donc décidé de doter notre nation d'un instrument exceptionnel, unique au monde : le Super Accélérateur de Particules de dernière génération, qui donnera les moyens aux USA de conserver leur avance sur le reste du globe, en explorant toujours plus loin sur la voie de la connaissance. (...) Notre grand pays s'est trouvé une nouvelle frontière, et c'est elle qui nous permettra de garder notre leadership. Cette nouvelle frontière, c'est la science, et la maîtrise des fondements même de la matière. (...) Grâce à des scientifiques de tous horizons, et en particulier au professeur Thotep, qui a su fédérer autour de lui les plus grandes autorités internationales en physique nucléaire, les USA seront à nouveau leaders mondiaux à la pointe du progrès. En nous approchant au plus près des secrets de la matière, nous serons à même de créer une énergie propre, gratuite qui apportera le bonheur et le changement à la planète entière. (...) Mais notre exploration ne s'arrêtera pas là : grâce aux nouveaux instruments que nous forgerons, l'espace s'ouvrira à nous, et bientôt, si Dieu le veut, nous pourrons conquérir pacifiquement d'autres univers. »

* * *

— Tu te souviens de Kate Connor ?

— Bien sûr. Comment je pourrais oublier cette fille ? J'ai partagé sa vie pendant un an, à la fac de Rhode Island... Mais je ne vois pas le rapport avec l'accélérateur de particules...

Randolph Banner me jeta un regard en coin, signe qu'il avait une idée derrière la tête. Se fier à son air débonnaire et à son sourire était une erreur que j'avais appris à ne plus commettre : Randy restait un requin et un manipulateur, quoi qu'il dise. Je risquai avec prudence :

— Elle suivait des études de physique... Tu penses qu'elle pourrait faire partie du personnel du Centre de recherche ?

— Pas du tout ! Au contraire, elle appartient à un comité d'opposants, elle a signé des articles dans des revues et des blogs écolos. On dirait qu'elle a mis ses compétences au service des pires ennemis du projet « Super collisionneur ». Puis elle s'est fait virer avec son directeur de thèse, un certain Armitage, avant que toutes ses publications sur Internet soient supprimées...

— Je ne vois pas le rapport avec nous et notre journal. *L'Inquisitor* n'est pas une revue scientifique, ça se saurait !

— Moi si, et c'est le principal.

Randy déplaça sa masse sur son fauteuil directorial et me jeta un regard complice :

— Un de mes informateurs m'a parlé de trucs occultes et de dangers cachés dans ce projet, quelque chose de pire que l'atome... On dirait que certains opposants en savent beaucoup trop, et qu'ils ont été mis sur la touche pour cette raison.

Le gros homme roux punctua sa remarque d'un clin d'œil graveleux, comme s'il venait de me faire une confidence pornographique.

— J'ai compris, je vais essayer de me renseigner...

Je quittai le bureau de Randy en récapitulant ce que la grande presse avait révélé sur l'accélérateur. Je savais que la construction était terminée et que l'inauguration aurait lieu à la date prévue. J'avais appris aussi, comme tout habitant de la Nouvelle-Angleterre, que toutes les précautions avaient été prises pour que les futures expériences bénéficient d'une

sécurité maximale. Le sous-sol granitique stable garantissait de tout tremblement de terre dans cette région au risque sismique déjà nul. Le stockage des matières radioactives se trouverait à plus de deux cents mètres sous le sol, juste en dessous de l'immense anneau de béton et d'acier où des particules élémentaires seraient précipitées les unes contre les autres à des vitesses faramineuses.

Mais quand, comme moi, on travaille pour la « presse populaire » – ce que les vrais journalistes appellent « un torchon conspirationniste » – on ne se fie pas à l'information officielle. Au contraire, on se poste à l'affût de la rumeur, du détail qui dérange et qui pourrait tout remettre en cause dans le discours des médias normaux.

Je rentrais chez moi, parcourant les rues de Providence sous un crachin presque tiède, en tentant déjà de rédiger un papier plein d'allusions à des dangers potentiels et terrifiants. L'équipe rédactionnelle de *L'Inquisiteur* se mettait en marche pour révéler la terrible vérité au grand public ! En fait, je représentais la rédaction à moi tout seul, et Randolph à la fois le conseil d'administration et la partie technique de *L'Inquisiteur*, qui s'avérait vraiment être un torchon.

« Les extraterrestres m'ont violée », « J'ai eu un enfant avec Bigfoot », « Une pieuvre géante terrorise les baigneurs en Floride : une retraitée dévorée, les autorités nient ! », voici quelques-uns des titres dont je ne me sentais pas fier. Mais il faut bien faire bouillir la marmite, et en attendant de voir mes mérites de romancier reconnu, je n'avais rien trouvé de mieux que cette collaboration avec Randy. Au moins, je vivais de mon clavier, même si c'était pour pondre des absurdités. *L'Inquisiteur* se vendait plutôt bien, et je fournissais l'essentiel du rédactionnel sous divers pseudonymes. Randy se chargeait des abonnements et de la publicité qui alimentait la version papier. Mais ce qui nous permettait de gagner nos salaires, à lui comme à moi, consistait en la version numérique : la chaîne de vidéos et le site d'informations en continu étaient visités par des milliers d'internautes et rapportaient de coquettes sommes en recettes publicitaires.

Donc, depuis que j'avais rencontré Randolph Banner dans un bar, j'étais devenu un spécialiste des OVNI, de l'occulte et de

disciplines aussi improbables que les « phénomènes fortéens » ou la « cryptozoologie », et je rédigeais à la chaîne des articles sensationnalistes sous des noms d'emprunt fantaisistes.

Le reste du temps, je le consacrais à l'écriture de mon deuxième roman, qui, je dois l'avouer, n'avancait pas vite...

Arrivé dans mon deux-pièces minable, je retrouvai mon ordinateur qui m'attendait comme un animal patient, les dernières lignes de mon manuscrit clignotant sur l'écran. Je stagnais, en panne, incapable d'aligner trois mots valables, l'inspiration me fuyait et ma muse restait aux abonnés absents. J'éteignis cet écran déprimant et me mis en quête d'un vieux carnet où j'avais noté mes anciens numéros de téléphone. À notre époque hyper connectée, je continuais à me fier au bon vieux papier pour conserver certaines informations. Je retrouvai les coordonnées de Kate et composai les chiffres sans trop d'espoir. Depuis trois ans que je n'avais pas reçu de nouvelles, je supposais qu'elle avait changé plusieurs fois de téléphone. Aussi, je fus surpris de reconnaître sa voix au bout de la troisième sonnerie :

— Allô, qui est à l'appareil ?

— Kate ? Euh, ici c'est Fred Marsh... Ne raccroche pas, s'il te plaît, j'aurais besoin de te parler.

— Tu me parles en ce moment, Fred... Et tu t'accordes beaucoup d'importance si tu crois que je vais raccrocher tout de suite.

Soudain, je me rappelai pourquoi j'avais fini par la détester : elle n'avait pas changé, toujours aussi ironique et sûre d'elle. Pendant qu'elle terminait ses brillantes études de physique, j'hésitais encore entre l'enseignement de la littérature, pour lequel je ne me sentais aucun goût, et le journalisme. Je crois que nous nous sommes aimés, mais nous gravitions trop loin l'un de l'autre pour que nos orbites puissent vraiment rester compatibles et fonctionner sur la durée, comme deux corps célestes qui s'attirent, puis s'éloignent. Mais lorsqu'il m'arrivait de repenser au grain de sa peau ou à sa chevelure rousse, je me laissais aller à regretter les mois passés ensemble. La voix impatiente de Kate m'extirpa de ma rêverie :

— Alors ?

— Écoute, j'aimerais discuter avec toi de certaines choses. Je travaille pour un journal, et on m'a demandé un papier sur l'Accélérateur... Tu connais mes compétences en physique,

et il faudrait qu'on m'explique de façon simple en quoi ce truc consiste. On pourrait se voir ?

— Un journal ? Lequel ? C'est peut-être le Ciel qui t'envoie, je cherchais justement de bons contacts dans la presse.

J'essayai de noyer le poisson du mieux que je pouvais :

— Un titre d'investigation... Écoute, c'est assez pressé...

— En principe, je m'étais promis de ne plus jamais te revoir, après ce que tu m'as dit quand tu m'as quittée... Mais tu pourrais peut-être te rendre utile, après tout. C'est assez compliqué en ce moment pour moi... Tu te souviens de l'endroit où on a mangé du homard, la première fois ?

— Oui, bien entendu... C'est dans la rue...

— Ne dis surtout pas où ! On pourrait nous écouter. Il y a un bar en face. Tu m'y attendras demain à seize heures.

Puis elle raccrocha aussitôt, me laissant avec deux questions en tête : qui pouvait bien nous espionner, et qu'avais-je bien pu lui dire voilà des années, qui l'ait vexée à ce point...

* * *

Le restaurant de fruits de mer où j'avais emmené Kate pour un de nos premiers rendez-vous n'existait plus, mais un bar se tenait bien de l'autre côté de la petite rue du centre historique de Providence. Le barman bourru m'apportait mon café quand une femme portant un bonnet rasta et des lunettes de soleil entra et jeta un regard circulaire sur la petite salle. Je mis plusieurs secondes à comprendre qu'il s'agissait de Kate. Mais où étaient passés sa crinière de cheveux roux et ses yeux verts d'Irlandaise ? Elle me repéra sans difficulté et s'installa en face de moi sans un mot. J'espérais une petite phrase amicale, un sourire, mais elle lâcha seulement un :

— Je ne dispose pas de beaucoup de temps... Que veux-tu savoir ? Et si tu appartiens à la Presse, tu dois avoir reçu toute la documentation – je devrais dire la propagande – de l'État en ce qui concerne l'accélérateur...

— Moi aussi, je suis content de te revoir, Kate. En fait, j'ai appris que tu voyais les choses de façon différente, et je voulais entendre ton avis. Mon journal professe des opinions, disons... peu orthodoxes !

— Nous ne bénéficions plus d'aucune tribune, alors je suppose que nous ne devons pas être regardants sur ton journal, répliqua-t-elle. Une partie des physiciens de l'Université est opposée à ce projet, mais est considérée comme un groupe de dissidents, de rétrogrades... On nous a proposé de participer, mais nous avons refusé. Et depuis, on nous a inscrits sur la liste noire...

Elle s'interrompit pendant que le barman lui apportait d'autorité un café. J'en profitai pour l'observer : elle restait semblable à la jeune femme que j'avais connue autrefois, mais en moins rayonnant. Elle ne portait pas le moindre maquillage, et son visage trahissait une sorte d'épuisement nerveux, comme si elle n'avait pas dormi depuis des jours. Ses lèvres si pleines s'incurvaient vers le bas, et de fines rides plissaient son front. Lorsqu'elle retira enfin ses lunettes teintées, je reconnus ses yeux, mais pas l'expression qui les habitait du temps de nos études. Ce jour-là, les deux émeraudes reflétaient la lassitude et la peur.

— Kate, tu as des ennuis ?

Elle secoua la tête, rageuse :

— Rien qui te concerne. Mais si ton journal veut bien publier ce que nous avons à dire, tu pourrais m'aider. Au fait, tu ne m'as toujours pas indiqué pour quel titre tu travailles...

— En fait, il s'agit de *L'Inquisiteur*, soufflai-je, pas très fier.

— Quoi ? Ce... ramassis de blagues ? Ce catalogue d'absurdités qui a affirmé que les Pyramides d'Égypte sont la pointe d'un vaisseau spatial extraterrestre enfoui sous le désert ! Ne me dis pas que tu travailles avec ces fous furieux !

— Euh... C'est moi qui rédige la plupart de ces articles. Il faut bien vivre.

— Bon sang, je n'y crois pas. Et tes ambitions, toi qui voulais écrire des romans, qui voulais devenir le nouvel Hemingway ?

— Tu sais, la vie oblige parfois à des concessions. Mais je veux t'aider, c'est sûr...

Kate me regarda un long moment, et dans ses yeux je lus le doute et l'espoir. Et peut-être aussi un fond de tendresse. En un geste surprenant, elle prit ma main sur la table et dit :

— Alors, je vais essayer de t'expliquer. Quand le Président a annoncé la création du grand accélérateur, et le budget qui

irait au centre de recherche qui en dépend, tout le monde a été ravi, surtout le professeur Armitage, dont je suis l'assistante et qui a dirigé ma thèse. Mais il a vite déchanté. Le lobby de scientifiques mis en place par les autorités a écarté les chercheurs de notre université, au profit de l'équipe constituée par Thotep.

— Quel drôle de nom ! Qui est ce type ?

— Earl A. Thotep vient d'Égypte, mais il a été formé dans les plus grandes écoles du monde. Oxford, Yale, M.I.T., il est bardé de diplômes. Mais (elle fit mine de frissonner), je n'ai jamais rencontré d'homme plus flippant.

— Et vous lui reprochez quoi ? À part d'avoir évincé vos savants pour les remplacer par les siens ?

— C'est déjà pas mal. Mais à mesure que les dossiers avançaient, nous avons constaté des faits troublants, et des irrégularités. Soit ils frôlent le génie, et personne n'a rien compris à la physique avant eux, soit il s'agit de charlatans...

— Allons, ils doivent être contrôlés par les autorités.

— Détrompe-toi. Dès son élection, le Président a veillé à ce que le projet reste entièrement entre ses mains. Aucun contrôle, aucune contestation possible. Il demeure le seul à décider et les premiers essais commencent demain !

— Quoi ? Mais l'inauguration officielle est prévue pour dans trois mois, en février !

— C'est ce que disent les médias. Mais le vrai travail de cette équipe démentielle va débiter dans quelques heures, et...

Elle leva soudain les yeux quand deux hommes entrèrent dans le bar. Le premier était petit, avec le teint jaunâtre d'un hépatique... Quant au second, imaginez Jabba le Hutt revêtu d'une doudoune noire et coiffé d'un chapeau trop petit. Ils lorgnèrent autour d'eux, comme s'ils cherchaient quelqu'un. À leur vue, Kate se ratatina, remit ses lunettes noires et me souffla :

— Filons d'ici, vite, ils me suivent !

Je jetai un billet sur la table et lui emboîtai le pas tandis qu'elle se glissait vers l'arrière-salle obscure. Elle avait sans doute repéré les lieux auparavant, car elle me guida vers une cuisine sordide et une issue de secours qui s'ouvrit en grinçant. Nous nous retrouvâmes dans une ruelle crasseuse et

mal éclairée. La nuit commençait à tomber et la bruine l'accompagnait. Kate partit au pas de course et je la suivis tant bien que mal, regrettant ma mauvaise condition physique. Parvenu au bout de la ruelle, j'entendis le couinement de la porte, et un frisson sans rapport avec la température extérieure me parcourut l'échine : j'eus le sentiment paranoïaque que Kate disait vrai et que les deux affreux nous talonnaient !

Kate m'entraîna le long d'une artère commerçante vers le Downtown, et je peinais de plus en plus à me maintenir à sa vitesse. Heureusement, elle arrêta enfin sa course et ouvrit une petite voiture étrangère qui l'attendait sur un parking.

— Monte vite, souffla-t-elle, ils vont nous retrouver.

Ahuri, terrifié, je ne me fis pas prier et j'insérai mon mètre quatre-vingt-dix dans l'habitacle, pestant contre les constructeurs français et leurs véhicules minuscules.

En conductrice habituée aux changements de vitesse manuels, Kate prit la direction de *Federal Hill* pendant que je récupérais mon souffle.

— Qui sont ces types, balbutiai-je. D'où ils sortent, avec leurs têtes de carnaval ?

— Je ne sais pas vraiment. Ils nous suivent, le professeur Armitage et moi, depuis que nous avons exprimé nos doutes sur les réseaux sociaux. Ils ont tous comme un air de famille, vaguement répugnant, comme s'ils avaient tous un batracien parmi leurs ancêtres. Nous pensons qu'ils font partie d'une milice privée au service de Thotep. D'après ce que nous savons, ils ont intimidé tous les opposants au projet d'accélérateur de particules.

— Il faut prévenir la police, le FBI !

— Comme d'habitude, tu ne m'écoutes pas ! explosa-t-elle. La police les laisse agir, c'est le Président en personne qui couvre les manigances de Thotep !

— Allons, si tu m'expliquais ? Et d'abord, où nous emmènes-tu ?

— Avec quelques amis de l'Université, le professeur Armitage s'est réfugié dans un endroit qu'il pense sûr. Notre groupe d'opposants a été muselé dans la presse, sur les réseaux sociaux, les services présidentiels ont réprimé toute contestation. Nous avons été exclus de nos laboratoires dès que nous

avons évoqué les risques des expériences qu'ils veulent tenter avec l'accélérateur géant... Nous cherchons juste à alerter l'opinion, et tu es le seul journaliste que je connaisse...

Elle me jeta un œil désabusé :

— Même si ton journal est une caricature, et que je ne te sais pas capable de mobiliser les foules, il faut avertir les gens des dangers qu'ils courent...

Je me retins pour ne pas riposter, car elle reprenait la parole :

— Au départ, le projet paraissait sain, un physicien ne va pas se plaindre si on lui procure un instrument aussi extraordinaire pour explorer la matière. Le grand public était ravi aussi : le site allait fournir des emplois à tout l'état, dans le cadre du plan de relance économique national.

Tandis qu'elle parlait en conduisant, l'air concentré, je regardais notre itinéraire. Nous sortions de Providence maintenant recouverte par la nuit noire, prenant une autoroute puis une autre, toujours en direction de la côte. Par moments, je me contorsionnai tant bien que mal sur mon siège étroit pour vérifier si nous n'étions pas suivis par les deux sbires de Thotep. Mais comment deviner si les phares nébuleux qui m'éblouissaient appartenaient à des poursuivants ? Comme hypnotisée par le ballet grinçant des essuie-glaces, Kate reprit son monologue d'une voix épuisée :

— Au départ, on nous a promis monts et merveilles, à Armitage et moi. Des chaires prestigieuses et de l'argent, des labos flambant neufs si nous intégrions l'équipe de Thotep. Mais à mesure que nous découvriions la nature de ses recherches, nous nous sommes méfiés de lui et de ses assistants. J'ai rencontré plusieurs fois cet homme, et il m'a laissé une impression... étrange. Son aspect est particulier, mais ce sont surtout les idées qu'il exprime qui me troublent. Ça reste difficile à expliquer, mais il parle avec une telle assurance... Capable de se montrer très séduisant dans la conversation, il est passionnant quand il évoque la physique fondamentale, mais en même temps ses conceptions se révèlent si paradoxales qu'on dirait parfois avoir davantage affaire à un mystique ou à un alchimiste de l'ancien temps qu'à un physicien du XXI^e siècle !

Je regardai son profil tendu, et, tout en me demandant comment j'avais fait pour larguer une fille aussi séduisante, je remarquai :

— Tu le sais, pour moi la physique reste de l'alchimie ou de l'hébreu, même. Si tu m'expliquais avec des mots simples.

— C'est presque impossible sans utiliser des équations. Quand on touche aux fondements de la matière, les mots s'avèrent impuissants. Les particules qu'on évoque sont des métaphores pour l'énergie, et inversement. Tout est virtuel, mais en même temps ces chiffres et ces signes représentent la réalité ultime...

— Et Thotep, qu'est-ce qu'il en dit ?

— Il semble tenir à l'idée qu'en déployant suffisamment d'énergie pour précipiter des éléments les uns contre les autres, on arriverait à changer la nature de la matière pour ouvrir des portes entre les univers.

— Hé là, je croyais qu'il n'existait qu'un seul univers, et que les mondes parallèles n'étaient qu'un truc de science-fiction ! et c'est quoi, cette expression : « changer la nature » ?

— Les mondes parallèles sont une abstraction mathématique, une manière élégante de résoudre des paradoxes apparents... Mais Thotep croit que les éléments font preuve d'une sorte d'intelligence, d'une certaine façon, et que des êtres inconcevables animent les univers.

— Bon sang, je me demande si *L'Inquisiteur* ne tient pas un scoop avec cette histoire, c'est encore plus dingue que les articles que je ponds d'habitude !

— Ne ris pas, Fred. Si ce n'était que des délires d'occultiste, le Président n'aurait pas alloué des millions de dollars à l'accélérateur. Il ne s'intéresserait pas autant aux résultats futurs, non plus.

— Ça m'étonnerait que le Président y connaisse plus que moi en recherche fondamentale... Ni même en quoi que ce soit, d'ailleurs. Il semble encore étonné d'avoir été élu !

— Nous avons gardé un contact parmi les techniciens de l'accélérateur. Selon lui, les premiers essais auront lieu demain. Et d'après le professeur Armitage, les résultats de ce test pourraient se montrer désastreux.

Kate paraissait vraiment angoissée à cette idée. Je ruminai le sens de ses paroles tout en observant la nuit autour de

nous. Notre petite voiture roulait seule sur une route étroite, maintenant. Après avoir quitté la voie rapide, nous avons traversé des bois et des collines sauvages, pour nous retrouver en plein milieu de la Nouvelle-Angleterre rurale, loin de Providence, des néons et de la modernité.

— Où nous emmènes-tu ? demandai-je.

— Armitage m'a envoyé un SMS ce matin. Nous avons rendez-vous dans un village abandonné, sur la côte. Notre cheval de Troie au centre de recherche doit nous y rejoindre aussi. Nous déciderons alors de la stratégie à employer pour tenter d'empêcher les premiers essais...

— Hé, vous êtes cinglés ! L'accélérateur est plus surveillé que Fort Knox, on ne fera pas trois pas avant de se faire flinguer par les gardes. Pas question que je prenne cet endroit d'assaut.

— Rassure-toi. Armitage et moi sommes connus, et notre contact est censé nous remettre des accréditations pour franchir les postes de sécurité. Mais avant ça, Armitage veut t'expliquer pourquoi nous nous opposons au projet...

Je restai silencieux, dubitatif. Tout allait trop vite pour moi. En vingt-quatre heures, j'étais passé du statut de journaliste minable à celui d'homme d'action, un genre d'agent secret parti en guerre pour arrêter les méchants. Sauf que je ne parvenais pas à comprendre les enjeux de la situation, et que je commençais à crever de trouille.

* * *

Encore quelques miles, et Kate quitta la route goudronnée pour s'engager sur ce qui ressemblait à un chemin de terre. Nous cahotâmes pendant dix minutes, puis ma conductrice stoppa. Dans le faible halo des phares, je ne distinguais que des arbres et des buissons confus. La bruine avait cessé, pour être remplacée par un brouillard léger, mais tenace. Pendant que je m'extirpais avec difficulté du petit véhicule, Kate tentait de se repérer. Tout d'abord, je crus qu'elle nous avait arrêtés au milieu des bois, mais à mesure que mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, j'aperçus les silhouettes de bâtiments en mauvais état. Des toitures effondrées, des murs lépreux, des

planches pourries reposaient sous une végétation envahissante. En fond sonore, j'entendais comme une rumeur sourde, un va-et-vient suivi d'un bruit de reptation. Je commençais à éprouver une certaine angoisse quand je m'aperçus qu'il s'agissait simplement du ressac. Kate nous avait conduits sur la côte ! Elle fouilla dans la boîte à gants de la Renault, et en extirpa une lampe électrique puissante, du genre de celles qu'utilisent les flics ou les militaires. Elle avait bien préparé notre petite expédition, sans doute depuis mon coup de fil.

Elle me chuchota :

— Le professeur nous a donné rendez-vous dans la conserverie abandonnée, sur le port.

— Mais où sommes-nous ?

— Insmouth. Une ville fantôme depuis un siècle ou presque...

Elle me fit signe de me taire, et je lui emboîtai le pas, faisant bien attention à ne pas trébucher parmi les ronces et les débris. Il ne nous fallut pas longtemps pour atteindre le rivage. Un sinistre front de mer, avec des façades de maisons et d'entrepôts pourries, comme un décor de cinéma pour un mauvais film d'épouvante, avec en prime ce brouillard malsain qui bougeait au gré d'une faible brise, créant des silhouettes imaginaires qui me terrifiaient. Par bonheur, notre recherche ne fut pas longue : le rayon lumineux de la torche de Kate révéla une enseigne qui pendouillait sur une façade délabrée, on pouvait encore déchiffrer « P.CHERIE .ARSH – IN...OUTH ».

Résolument, elle pénétra dans ce qui restait du bâtiment. Je la suivis avec prudence, craignant que la seule vibration de nos pas fasse s'effondrer les vieux murs de planches à clin. Mais, vu de l'intérieur, l'édifice était moins décrépi que je croyais : construite en poutrelles et en tôles, la structure paraissait résistante. Il s'agissait en fait d'un hangar d'une trentaine de mètres de long, avec à chaque extrémité des pièces cloisonnées, sans doute des bureaux. Puis, la lampe révéla un objet incongru dans ce décor des années trente : une automobile était garée à l'autre bout de l'entrepôt.

— La voiture d'Armitage, me souffla Kate.

En regardant mieux, je m'aperçus qu'une lueur dansait derrière les vitres poussiéreuses d'un des bureaux. J'accompagnai

Kate à travers des monceaux de débris, caisses éventrées, filets de pêche pourris, outils rouillés vers la pièce d'où provenaient les bribes d'une conversation animée. Ma compagne frappa à une porte vermoulue et les voix se turent.

— Professeur ? C'est moi, Kate, je suis accompagnée de mon ami journaliste.

La porte s'ouvrit et nous entrâmes dans un bureau éclairé par une lampe à gaz qui sifflait comme un vieil asthmatique. Autour d'une table à tréteaux couverte de papiers et de plans, deux personnes nous dévisageaient.

— Fred, je te présente le professeur Armitage, et Graham Foley, notre contact au sein du centre de recherche. Messieurs, Fred est le seul journaliste que j'ai réussi à recruter.

Je lui jetai un regard furieux, prêt à répliquer que si elle me trouvait si minable, elle n'avait qu'à s'adresser au *N.Y. Times*, au lieu de me traîner dans une expédition au bord de la mer en novembre ! Mais le professeur me tendit la main et la serra avec chaleur :

— Je suis si heureux de recevoir un peu de soutien, jeune homme !

Je l'observai un moment, n'osant pas lui avouer que mon journal ne touchait qu'une audience très limitée de marginaux. Armitage était râblé et bedonnant, il ressemblait un peu à l'idée qu'on se fait du grand-père idéal, ou bien du Père Noël dans un téléfilm : yeux bleus pétillants derrière des petites lunettes rondes, barbe blanche et rides du sourire. Mais sa poignée de main était ferme, son regard hardi, et j'aurais parié qu'il était beaucoup plus jeune et vigoureux qu'il ne paraissait.

— Vous devez vous demander pourquoi je vous ai donné rendez-vous dans cet endroit, et en quoi consiste notre démarche...

J'allais lui répondre quand, en habitué des conférences, il enchaîna :

— Innsmouth me semble être un des lieux liés aux projets de Thotep. Je pense qu'une expérience du même genre a été tentée voilà un peu moins d'un siècle, mais à l'époque elle a été arrêtée *in extremis* par le Gouvernement. Or, aujourd'hui, j'ai bien peur que les mêmes autorités de ce pays accomplissent tout le contraire, en favorisant des projets monstrueux. De plus, nous sommes à quelques miles du Grand Accélérateur...

Je profitai d'un bref silence pour interrompre le flot de paroles :

— En réalité, je ne sais pas grand-chose de ce qui se manigance, hormis ce que la presse en dit... Et ce que Kate m'a vaguement raconté. Pourquoi êtes-vous si opposé à ce projet ?

— Je vais vous expliquer. Au départ, l'idée de construire un gigantesque centre de recherche sur la physique fondamentale était légitime. Mais le fait que les scientifiques habituels aient été écartés d'emblée au profit d'une équipe de parfaits inconnus nous a mis la puce à l'oreille, à moi et à quelques confrères. Alors, nous avons voulu comprendre quels étaient les objectifs réels de ces chercheurs... Et nous nous sommes vite aperçus qu'ils poursuivent un but bien éloigné de la science telle que nous pouvons la concevoir. Grâce à notre ami Graham, qui joue le rôle d'espion au sein du groupe de Thotep, nous avons recueilli des informations extraordinaires, et inquiétantes.

Je regardai l'intéressé, qui n'avait pas prononcé un mot depuis notre arrivée. Pâle et maigre, il ressemblait à un petit fonctionnaire timide, ce qu'il était sans doute au sein du centre de recherche. Le genre de gars qu'on ne remarque pas, effacé et discret. Sauf que ce soir, il transpirait à grosses gouttes et qu'il semblait avant tout désireux de se trouver ailleurs que dans ce hangar parcouru de courants d'air. Il prit la parole à contrecœur :

— Oui, heu... Je ne suis qu'un rouage dans l'organisation du complexe. Mais j'ai accès à toutes sortes d'informations, et à un moment donné je me suis senti obligé de les communiquer au professeur Armitage.

— Et je vous en remercie, Graham. Sans vous, nous n'aurions pas eu la moindre chance de tenter de contrecarrer les plans de Thotep et du Président...

— Mais bon sang ! explosai-je, vous allez enfin me donner des indications précises, au lieu de glisser des allusions ! Où veut en venir ce Thotep, à la fin ? Il va faire sauter la planète avec ses machins atomiques ? Et le rôle du Président dans tout ça ? Il veut prendre le pouvoir et devenir empereur du monde ? Ma spécialité, ce sont les hypothèses tordues, mais là, j'ai le sentiment que vous me surpassez dans les élucubrations !

— Je comprends votre colère et votre surprise, monsieur Marsh, alors je vais essayer d'être le plus clair possible. Vous savez en quoi consiste un accélérateur de particules ?

— Autant que le grand public. C'est un anneau souterrain immense où des électro-aimants précipitent des atomes les uns contre les autres à toute vitesse. Avec vos instruments, vous analysez les petits bouts de particules explosés, et vous en déduisez des grandes théories qui permettent de fabriquer des bombes. Ensuite, vous venez à la télévision pour exposer vos découvertes à l'aide de mots que personne ne comprend. En général, c'est à ce moment-là du journal que je vais chercher une bière au frigo.

Kate me jeta un regard scandalisé, mais Armitage éclata de rire :

— Eh bien, un peu abrupt, comme résumé, mais il en vaut bien d'autres ! En fait, dans ces machines, nous employons énormément d'énergie pour briser la matière. Et parfois, nous prenons des risques. Voilà quelques années, en Europe, certains spécialistes craignaient qu'une série de collisions trop puissantes ne créent un trou noir assez vaste pour causer de sérieux dégâts...

— L'Europe est toujours là, donc ils ont eu tort.

— Certes. Mais ils ont réussi à être à l'origine de l'apparition d'une singularité minuscule, un bébé trou noir si vous préférez. La chose n'a duré que quelques millièmes de seconde, et mesurait moins d'un micron. Mais elle a néanmoins existé.

— Vous essayez de me dire que le nouveau centre de recherche va provoquer un réel machin de ce genre, mais en plus méchant ?

Kate intervint :

— Ce que le professeur essaie de te dire, Fred, c'est que nous manipulons des forces immenses, dangereuses. Et, en l'occurrence, Thotep se révèle être un vrai fou furieux, avec la complicité de l'homme le plus puissant de ce pays !

— Attends, tu as des preuves de ce que tu avances ?

— Le Président en personne est à l'origine de ce projet, il s'en est assez vanté. Il a soutenu Thotep et l'a propulsé aux commandes. Quand nous avons commencé à émettre des doutes, ce sont les services gouvernementaux qui ont tenté de

nous intimider. Les journaux, les réseaux sociaux, personne n'a fait écho à nos protestations. Nous sommes devenus invisibles, Fred ! Et la catastrophe est pour demain...

— Mais de quelle catastrophe parlez-vous ?

— Écoutez-moi bien, reprit Armitage. Thotep est un spécialiste en physique, mais pas seulement. Nous nous sommes vite aperçus qu'il était aussi un occultiste. Sinon, pourquoi aurait-il exigé du Président de se faire offrir des livres mystiques dont l'existence même constitue un blasphème ? Une agence d'État lui a livré la seule copie connue du *Codex DeSoto*, un manuscrit précolombien qui traiterait d'une race qui a précédé l'espèce humaine. L'Université de Yale a donné le *Manuscrit Voynitch* à Thotep ! Et, selon Graham, la dernière acquisition de son équipe est un exemplaire du *Necronomicon*, saisi à Bagdad à la fin de la Seconde Guerre du Golfe...

— Je connais ces livres, de nom seulement. Certains disent qu'ils n'existent même pas, qu'ils seraient des canulars littéraires inventés par des auteurs un peu fous...

— Pourtant, je les ai vus, sur le bureau de cet homme. Earl A. Thotep, soi-disant génie de la physique surgi de nulle part. Un individu convaincant, au charisme puissant, un séducteur, pourrait-on dire. Mais aussi un homme qui marmonne des prières dans une langue inconnue au moment de vérifier des équations, et qui professe des croyances aberrantes !

— Dites-moi donc ce que vous redoutez, professeur. Vous commencez à me donner le frisson.

— Ce n'est pas pour rien que je vous ai parlé des trous noirs, tout à l'heure. Thotep prétend que l'univers est constitué de nombreux mondes enchevêtrés, ce que le grand public et les auteurs de science-fiction nomment les « univers parallèles ». Il pense que l'immense énergie produite par les collisions de certaines particules sera suffisante pour ouvrir des passages entre notre terre et ces autres dimensions. Et dans l'une d'elles en particulier se trouveraient des êtres indescritibles, indicibles, qui rêvent d'envahir notre univers pour asservir l'humanité et conquérir les étoiles.

J'allais exprimer mon effarement devant ces assertions quand je jetai un œil sur Graham Foley. Celui-ci me parut encore plus mal à l'aise, agité. Il lançait des regards autour de

lui, comme un homme traqué, et son visage était pâle et secoué de tics, comme s'il voulait arborer trois expressions contradictoires en même temps. J'étais en train de me dire que cet homme nous cachait quelque chose quand la folie se déchaîna dans le hangar. Une lumière blanche et puissante jaillit par tous les trous des planches disjointes, illuminant le moindre détail de la scène, comme un éclair permanent, comme des spots sur un plateau de cinéma. En même temps, un vacarme intense retentit, remplaçant le lancinant murmure du ressac au loin : rugissements de moteurs poussés à fond, hurlements de voix autoritaires, et en fond sonore le martèlement rythmique, caractéristique des pales d'hélicoptères.

Avant même que nous ayons pu réaliser quoi que ce soit, la porte branlante du petit local où nous nous tenions fut arrachée de ses gonds, et des silhouettes casquées vêtues de noir nous sautaient dessus.

Je fus plaqué contre le mur, et des mains brutales me lièrent les poignets dans le dos. On me traîna sur le sol parmi les détritrus. Je crois bien que je hurlai des mots incohérents à cause de la panique et du choc nerveux à ceux qui me malmenaient, j'essayais de demander ce qui se passait, mais je ne m'adressais qu'à des visages dissimulés par des lunettes opaques et recouverts par le groin de masques à gaz. Je sentis qu'on retroussait ma manche et qu'on me faisait une injection. Avant de sombrer dans l'inconscience, je cherchai mes compagnons du regard, je voulais savoir ce qu'ils avaient fait à Kate, mais je ne maîtrisais déjà plus mes mouvements. Du coin de l'œil, je ne pus qu'apercevoir un homme de très haute taille qui toisait la scène d'un air triomphant, et derrière lui une silhouette que je crus reconnaître...

* * *

Se réveiller avec une gueule de bois n'est jamais agréable, mais si en plus des liens de plastique trop serrés vous scient les poignets, alors vous pouvez vous attendre à de sérieux ennuis. J'ouvris les yeux avec difficulté, en tâchant de calmer la migraine qui tambourinait derrière mon front. Ce que je découvris m'incita à retomber dans l'inconscience : je reposais

sur un sol de vinyle froid et dur, et mes compagnons de la nuit ne semblaient pas en meilleure condition que moi. J'apercevais le dos massif du professeur Armitage à quelques centimètres de moi, lui aussi entravé.

À mesure que ma lucidité revenait, je levai la tête et cherchai Kate du regard. Je finis par la découvrir, repliée en position fœtale dans un angle de la salle où nous gisions. Les crampes et les fourmillements qui me torturaient s'estompèrent peu à peu, et mes codétenus commencèrent à s'agiter et à marmonner.

J'en profitai pour examiner l'endroit : nous nous trouvions au milieu d'une pièce aveugle éclairée par des néons violents. Les murs blancs étaient nus, de même que le sol glacial.

Enfin, une porte s'ouvrit et trois individus entrèrent. Je reconnus avec terreur les deux costauds qui avaient tant effrayé Kate, dans le bar. Sous la lumière cruelle, ils paraissaient encore plus hideux : teint pâle tirant sur le gris-vert, menton absent surmonté d'une bouche presque sans lèvres, yeux globuleux, ils auraient pu être deux frères affligés de la même tare génétique leur donnant l'aspect de poissons. Ils étaient habillés de combinaisons noires sans insigne, comme un genre d'uniforme paramilitaire.

Mais le personnage le plus impressionnant était celui qui, de toute évidence, les commandait, et que j'avais aperçu lors de l'assaut à la pêcherie. Vêtu de la même manière que les autres, il mesurait plus de deux mètres, et réussissait le tour de force de paraître mince, voire émacié, tout en dégageant une aura de puissance. Sa peau luisait, noire comme la plus profonde des nuits d'hiver, et pourtant il ne présentait aucun trait afro-américain : son nez droit, sa bouche étroite aux lèvres fines le faisaient ressembler à une sculpture de l'Antiquité, comme un Praxitèle en négatif. Très beau et très effrayant, il se tenait en retrait de ses sbires, dans une attitude de domination, les bras croisés sur la poitrine. L'iris noir profond de ses yeux qui fixaient notre trio misérable occupait presque toute la surface de ses globes oculaires, et accentuait encore la ressemblance de cet homme étrange avec une statue de pierre sombre.

Enfin, il s'anima un peu et donna quelques ordres. Aussitôt, d'autres hommes entrèrent dans la salle et entreprirent de

nous ranimer sans douceur. Kate et Armitage furent redressés, pour ma part je réussis à me mettre debout sans aide.

Je regardai nos gardes : ils présentaient tous les mêmes traits hideux et le même teint de batraciens. Avec terreur, je crus même voir que certains d'entre eux portaient des embryons de branchies à la base de leurs cous squameux. Abasourdi, je pensai que les effets de la piqûre de la veille me donnaient des hallucinations, mais le regard plein de peur et de dégoût que me lança Kate me confirma dans mon opinion : ces types n'étaient pas tout à fait humains !

J'essayai de me débattre, mais je reçus un direct dans l'estomac qui me laissa essoufflé, et nos tortionnaires, toujours sans un mot, nous forcèrent à emprunter un long corridor.

On nous emmena, les poignets toujours entravés, dans une salle circulaire aux dimensions colossales. Je compris tout de suite que nous nous trouvions dans le centre de recherche, au-dessus de l'anneau de l'accélérateur de particules. L'endroit ressemblait à la salle de lancement de la navette spatiale, la foule en moins. Partout, des écrans clignotaient, transmettant de mystérieuses informations. Des consoles en cercle autour d'un vaste emplacement vide, en contrebas, dessinaient une arène attendant les combattants. Nos gardiens muets nous forcèrent à nous agenouiller au milieu de cet espace et nous libérèrent de nos liens. Pendant de longues minutes, nous attendîmes. En chuchotant, nous pûmes échanger quelques mots :

— Cet homme noir, tout à l'heure, c'était Thotep ? demandai-je.

— Lui-même, souffla Armitage.

Kate tremblait, en état de choc :

— Que va-t-il nous faire ? gémit-elle. Nous enlever comme ça, c'est... illégal...

J'eus envie de lui dire que, à partir d'un certain niveau de pouvoir et d'ambition, la notion de légalité devenait toute relative. Mais surtout, je désirais la prendre dans mes bras pour la rassurer, même si j'étais moi-même terrorisé.

Notre attente me parut interminable, puis enfin d'autres hommes en noir apparurent, tous présentant le même faciès répugnant, et tous silencieux. Ne nous prêtant aucune attention, ils s'assirent aux consoles, devant les écrans, et commencèrent

de mystérieuses manipulations. Bientôt, je ressentis une vibration dans le sol, un tremblement souterrain qui se transmettait de la plante des pieds au cuir chevelu, ébranlant les nerfs. Une sourde rumeur s'éleva, comme un grondement ténu. Kate et Armitage échangèrent un regard terrifié, et je devinai que l'expérience allait bientôt débiter, quelle qu'elle soit en réalité. J'imaginai, loin sous la surface, d'énormes machines se préparant à délivrer des quantités d'énergie formidables, dans le but, si Armitage avait raison, de détruire le monde tel que nous le connaissions.

Thotep entra dans la salle, toujours aussi hiératique et impressionnant, suivi par Graham Foley qui portait avec difficulté trois gros livres reliés à l'aspect antique. Trois acolytes à tête de poisson apportèrent autant de lutrins de bois ouvragés, qu'ils déposèrent au bord de l'estrade nous dominant. Ensuite, ils allumèrent des braseros odorants, et bientôt des arômes étranges envahirent les lieux. Ce mélange de cérémonial ancien et de haute technologie me parut grotesque, incongru comme un ordinateur sur l'autel d'une église. Quand les yeux noirs de Thotep tombèrent sur notre petit groupe misérable, un demi-sourire sans joie étira ses lèvres. Il prit la parole, et sa voix retentit, conforme à son physique : grave, froide et dépourvue d'humanité.

— Professeur, Miss Connor, vous allez devenir les témoins et les acteurs du plus formidable événement de toute l'Histoire... Vous auriez pu vous allier à moi quand je vous l'ai proposé, mais vous avez essayé de contrecarrer mes projets. Quant à vous, le minable pisse-copie, vous n'êtes qu'un échantillon dérisoire de cette humanité qui va disparaître, de la nourriture, ou au mieux, un esclave... Votre ami Graham Foley, lui, a compris où se trouve son intérêt. Il vous a trompés, certes, mais il connaîtra une vie longue et pleine de plaisirs inimaginables à mon service.

À ces mots, Foley grimâça et sembla se recroqueviller derrière son pupitre. Qui sait ce que Thotep lui avait promis pour qu'il trahisse ses alliés ? Alors commença le moment le plus délirant de mon existence. Je ne saurai jamais ce qui s'est réellement produit, et ce que mon esprit a imaginé, sous l'influence probable de la drogue qui nous avait été injectée.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de me réveiller en criant, parce qu'un détail me revient en tête, et rôde juste à la lisière de mon cerveau. Mais souvent, cette bribe de souvenir s'estompe, et je préfère cet oubli miséricordieux. Je crois aussi – mais est-ce un délire de mon imagination ? – qu'un nouvel acteur apparut derrière Thotep : un homme massif, dont l'allure et surtout la chevelure improbable étaient reconnaissables dans le monde entier. Le personnage le plus puissant du monde, qui venait présenter allégeance à Thotep et aux mystérieuses entités qu'il invoquait. Des hommes en costumes impeccables l'encadraient, très nerveux. Visiblement, il s'agissait de gardes du corps humains, car ils ne portaient pas les caractères hideux des séides de Thotep. L'Égyptien exulta :

— Voyez ! Lui a compris qu'il était inutile de s'opposer à Ceux du Dehors ! Il sera notre fidèle serviteur et en échange, il recevra le pouvoir sur cette misérable planète, et plus loin encore. Il gouvernera en notre nom, et il connaîtra la vie éternelle, et des plaisirs et des savoirs que vous ne pourriez même pas imaginer ! Voici ce que vous avez perdu, en vous opposant à moi !

Armitage explosa :

— Vous êtes un fou dangereux, Thotep. Vous ne savez pas ce que vous allez provoquer !

— Oh si, je le sais. Vous êtes un ignare, Armitage. Vous croyez que votre petit cerveau humain et tous vos instruments peuvent tout saisir, tout appréhender. Mais vous ne connaissez rien de la vraie nature du cosmos, et de ses maîtres. Je vais ouvrir une porte, afin que mes frères de l'Outre-Monde me rejoignent enfin, et vous allez m'y aider.

— Jamais de la vie !

— Pas votre vie, mais votre mort, pauvre idiot ! Vos trois petites âmes constitueront l'ultime sacrifice qui permettra aux Anciens de revenir dans cette dimension, et d'y régner à jamais.

Thotep ouvrit le livre sur le lutrin central et commença à psalmodier des mots rugueux dans une langue qui ne semblait pas conçue pour des gosiers humains. Trop de consonnes et des voyelles qui sonnaient comme des cris de bêtes. En même temps, les lumières baissèrent d'intensité, et bientôt, seules les lueurs froides des écrans et les flammes des

braseros éclairèrent la scène. Les trépidations du sol adoptèrent le même rythme que les paroles barbares scandées par l'homme noir, et il nous fut difficile de nous tenir debout. Kate fixait Thotep et les grimoires, comme prostrée. J'attrapai Armitage par le bras et lui criai à l'oreille :

— Il va vraiment créer un trou noir ? Ici ?

Le professeur me lança un regard résigné :

— Vous n'avez pas compris. C'est tout le contraire. Un trou noir arracherait de la matière à notre monde. Assez gros, il pourrait même en théorie anéantir notre planète. Mais là, Thotep essaie, si son rituel insensé aboutit, de susciter une ouverture, une porte par laquelle une autre dimension va s'imposer dans notre univers. Et seul Thotep semble savoir ce qui sortira...

À ce moment, les vibrations du sol cessèrent, alors qu'un long mugissement quasi organique retentissait de nulle part. Au-dessus de nous, une sphère d'énergie apparut, comme de la foudre en boule. Des éclairs d'électricité statique crépitérent, tandis que l'objet grossissait et palpitait. La voix de Thotep atteignit des sommets hystériques, et ses paroles redevinrent compréhensibles : « Azathoth est la clef, et aussi la porte. Azathoth, le chaos rampant, laisse entrer tes frères, mes semblables, qu'ils viennent et reprennent possession de l'univers entier ! »

La haute silhouette de Thotep grandit, s'étira dans des proportions inhumaines. Tandis que ses cris grotesques se répercutaient encore et encore, il prit l'aspect d'une flamme noire, tellement sombre et négative qu'elle blessait plus le regard que le cœur d'une fournaise. Nous contemplions enfin la forme réelle, originelle du messager des Anciens Dieux ! Les gardes du corps, derrière lui, sortirent leurs pistolets, l'air inquiet, et se disposèrent autour de l'homme qu'ils étaient chargés de protéger. La sphère lumineuse flottait à quelques dizaines de centimètres de nous, et je ressentais comme une malignité qui se dégageait de cette chose. J'eus l'intuition qu'il ne s'agissait pas seulement d'un phénomène physique, comme une boule de plasma, mais bel et bien d'un être conscient, qui m'observait avec des intentions féroces.

Je saisis la main de Kate et tentai de l'entraîner vers les marches menant à l'estrade où s'agitait Thotep transfiguré. La

sphère grossit encore, et la pression atmosphérique sembla augmenter d'un coup. Je devins sourd pendant quelques secondes, tant la pression de l'air sur mes tympan s'accumulait. Armitage était fasciné par la scène, je crois bien qu'à ce moment-là, sa curiosité de scientifique surmontait la terreur. Je tirai Kate sans ménagement, mû par le seul instinct de survie qui me poussait à fuir le plus loin possible, fuir cet enfer incompréhensible...

Soudain, l'air reflua et mes oreilles se débouchèrent. Un abominable beuglement retentit, émanant de la chose que Thotep avait nommée « Azathoth », et dans mon délire je crus discerner des mots articulés d'une voix colossale, qui faisaient écho aux incantations lancées par l'Égyptien, comme les répons d'une messe démentielle.

Je vécus les derniers instants dans une fièvre délirante. Tandis que la boule d'énergie consciente grossissait encore, j'aperçus les gardes du corps qui faisaient feu tout en obligeant leur employeur à les suivre vers la sortie... Je vis Armitage, hypnotisé par la curiosité, tendre la main vers Azathoth, et je vis son corps exploser en centaines de débris sanguinolents, avant d'être *avalé* par la chose... Je me souviens d'avoir regardé par-dessus mon épaule en arrivant près de la colonne de feu négatif qu'était devenu Thotep, et d'avoir jeté un bref regard vers la Porte menant à un univers d'aberrations. J'y vis le passé, des mondes dominés par des entités si cruelles et indifférentes que des centaines d'espèces intelligentes avaient été annihilées pour leur simple distraction. Je découvris aussi l'avenir de la Terre et du système solaire, sous le joug de dieux incompréhensibles et destructeurs, affamés de jouissances inconcevables. J'entr'aperçus une humanité avilie, réduite en esclavages sous la conduite de dirigeants désignés par des entités cosmiques vouées au chaos... En quelques secondes, mon esprit vacilla devant des visions indicibles, mais la réalité de l'instant revint me heurter de plein fouet. Après avoir absorbé les débris sanglants du corps d'Armitage, la Porte entre les mondes grossit encore. Je sentis une attention malveillante se focaliser sur moi, tandis que ma volonté de survivre luttait contre la folie. Incapable de fuir, je regardai Kate qui paraissait prostrée au pied de Thotep.

Je la vis soudain se redresser et me crier quelque chose. Tétanisé par l'approche de la sphère d'énergie pure, je me contentai de tomber à genoux, priant presque pour que mon anéantissement ne soit pas trop douloureux. Alors, Kate bondit, ses cheveux se détachant comme une flamme rousse sur la noirceur absolue du feu sombre de Thotep, et se précipita vers les lutrins abandonnés. Déterminée, elle attrapa l'énorme livre du centre et le souleva avec peine. Le nom de l'ouvrage me revint en tête : *Le Necronomicon*... Elle brandit le lourd grimoire à bout de bras, et à ce moment je sentis que l'attention d'Azathoth se détournait de moi. La boule miroitante plana doucement vers Kate, et je ressentis physiquement, dans le moindre de mes os et de mes muscles, une décharge de haine et de peur vibrantes. La jeune femme semblait elle aussi transfigurée, hors d'elle, animée par une volonté supérieure. Paraissant avoir oublié toute crainte, elle s'approcha de l'entité parcourue de spasmes et de frissons, et se jeta à travers elle en étreignant le livre maudit.

Son sacrifice consenti provoqua la fin de la catastrophe. En offrant sa vie pour renvoyer le livre maudit là où il aurait dû rester, elle avait enrayé le processus de l'invasion monstrueuse ! En une intuition fulgurante, je compris que *Le Necronomicon* était partie intégrante de la porte entre les mondes, que les incantations qu'il contenait formaient un guide et un aimant pour les divinités hostiles qui se pressent sur le seuil de notre univers.

Un véritable pandémonium se déclina alors. À nouveau, l'air subit une surpression intense qui fit saigner mes tympans et me rendit sourd pour deux jours. Ensuite, Azathoth s'effondra sur lui-même, emportant tout sur son passage. Comme lorsque la cabine d'un avion se dépressurise brusquement, l'atmosphère s'engouffra dans la faille entre les dimensions, les écrans, les sièges, tous les objets qui n'étaient pas fixés semblèrent dotés d'une vie propre et volèrent vers le vide absolu et abyssal qui occupait la place de la sphère. Les corps hurlants des séides batraciens de Thotep suivirent le même chemin. Animé par un instinct primaire, je m'accrochai à une balustrade, persuadé que j'allais mourir, ou pire encore, passer dans un autre univers de terreur où mon esprit serait emprisonné à

jamais. Je vis les murs de la salle se fissurer et je ressentis les vibrations du sol qui s'ouvrait sous moi. Je compris alors que toute la centrale était sur le point de se disloquer et je me recroquevillai du mieux que je pus pour attendre ma fin.

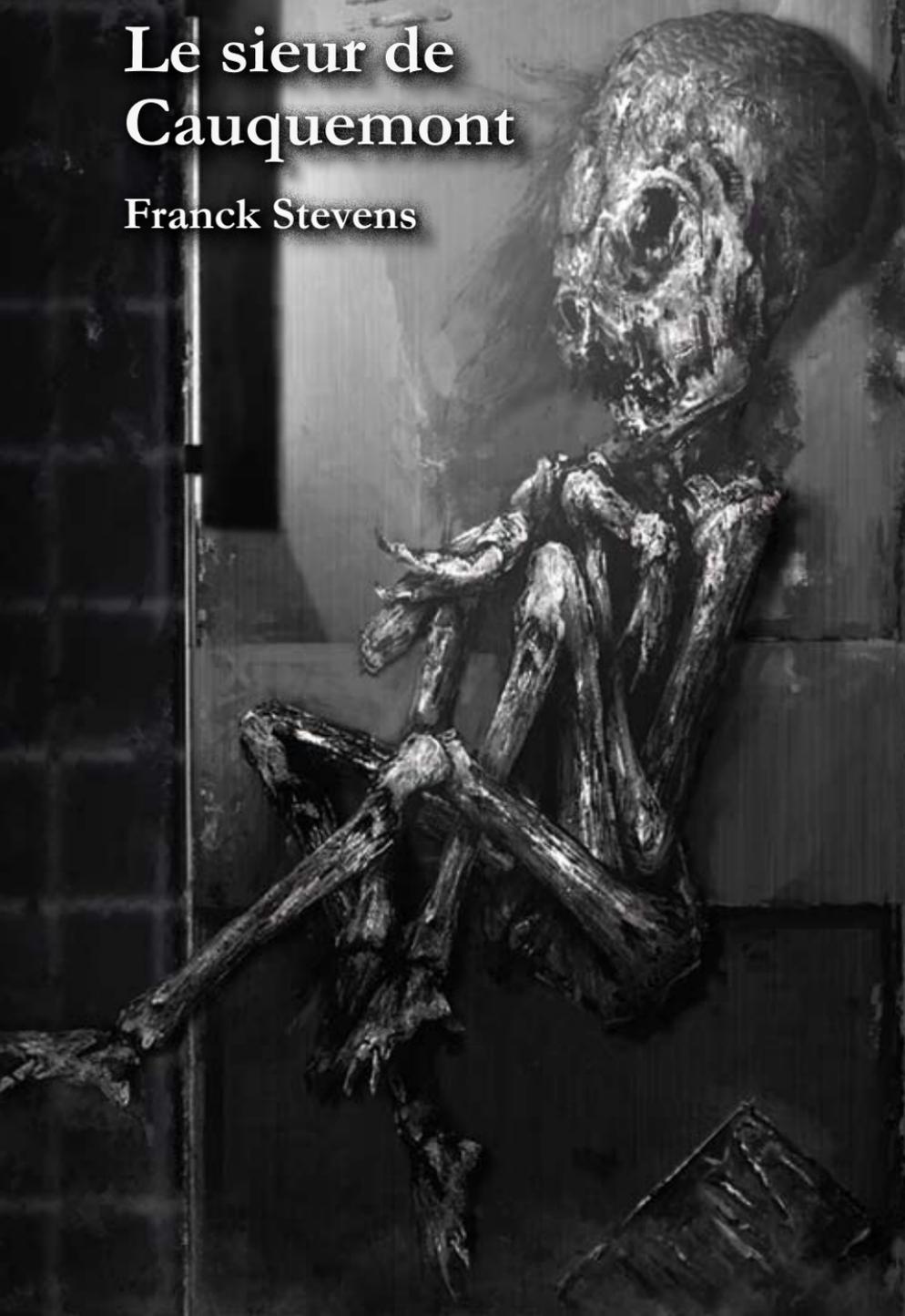
Heureusement, la quantité d'horreur que peut supporter un esprit est limitée, et je perdis connaissance au moment où je vis Thotep prendre encore une autre forme – celle sans doute qu'il possède dans l'Autre Monde, et qui est trop hideuse pour que j'en tente la description –, juste avant qu'il ne rejoigne le grand vide...

* * *

La suite, tout le monde la connaît. L'histoire du « Grand Fiasco de Providence » demeure encore dans toutes les mémoires, comme les autres catastrophes industrielles : Three Miles Island, Tchernobyl, Fukushima... Le Président a dû présenter des excuses, avant de passer à autre chose, et les cérémonies à la mémoire des disparus ont aidé à oublier les événements. Pour ma part, des agents de l'État aussi convaincants que discrets m'ont expliqué que je n'avais aucun intérêt à raconter ma version des faits, très probablement causée par le traumatisme. En tant que miraculé et seul survivant, selon eux, je devais m'estimer heureux de m'en être sorti. Ce que je fis. Je repris peu à peu ma vie habituelle, tout en continuant à porter le deuil de Kate, et parfois il m'arrive de contempler les étoiles et de me dire que, quelque part entre les mondes, des entités inouïes continuent à épier voracement notre univers...

Le sieur de Cauquemont

Franck Stevens



« Franck STEVENS » est le surnom donné à l'entité mystérieuse qui prend occasionnellement possession du corps d'un jeune savant de la région bruxelloise pour le forcer à commettre des actes impardonnables, tels que la rédaction d'histoires d'horreur, de science-fiction et de fantasy.

Il est d'abord révélé au grand public par son best-seller planétaire, L'amnésie en dix leçons, avant de retomber promptement dans l'oubli.

Sa contribution à la présente anthologie, « Le Sieur de Cauquemont », est l'histoire d'un scientifique confronté au pire cauchemar de tous les chercheurs : des expériences non reproductibles.

Le sieur de Cauquemont

de Franck Stevens

Lundi

On m'a confié aujourd'hui ce qui sera sans doute, à bien des égards, le patient le plus exceptionnel de ma carrière. Pour commencer, c'est le premier membre présumé de la noblesse dont je vais avoir l'honneur de m'occuper. De façon plus remarquable, le sieur de Cauquemont souffre des malformations les plus spectaculaires que j'aie jamais eu l'occasion de voir (et j'ai bien l'intention de déterminer si la consanguinité y est pour quelque chose !).

Pour terminer, ce brave Monsieur de Cauquemont est mort depuis des lustres... et c'est à moi que revient la lourde tâche de déterminer avec plus de précision la date et la cause de son décès, entre autres choses.

Le Musée de Cauquemont, une petite bourgade dont j'ignorais jusqu'à l'existence, a en effet offert une somme coquette à notre laboratoire pour réaliser des analyses sur le fleuron de sa collection, une étrange momie découverte dans le sous-sol d'une chapelle de la région. Bien que son origine exacte et son identité soient inconnues, les habitants de la région ont surnommé le macchabée « Le seigneur de Cauquemont » pour des raisons nébuleuses.

C'est le directeur en personne qui m'a confié le projet. J'ai craint pour mon poste lorsqu'il m'a convoqué dans son

bureau et a silencieusement refermé la porte derrière nous, mais il voulait seulement s'assurer que personne ne nous entendrait parler de la momie. La discrétion semble en effet cruciale pour notre client : je ne suis supposé parler de ce dossier à personne, dans quelques circonstances que ce soit. Je ne connais pas les détails, mais il semble qu'il y ait plus en jeu que la quiétude de nos patients bien vivants, pour qui chaque visite à notre laboratoire d'analyse médicale est suffisamment stressante sans qu'on y ajoute la surprise de croiser des momies difformes dans les couloirs...

Ce n'est pas la première fois que nous étudions un corps à la demande d'un musée, mais c'est la première fois qu'on nous demande de faire preuve d'une telle discrétion et de réaliser une batterie de tests si extensive. La plupart des historiens se satisfont d'une IRM visant à révéler les entrailles de leur momie et éventuellement la cause du décès, mais ce musée souhaite que nous découvriions absolument tout ce qu'il y a à apprendre sur le sieur de Cauquemont, dont les origines sont semble-t-il particulièrement mystérieuses. Force est de reconnaître que je n'avais jusqu'ici jamais entendu parler de momies découvertes dans notre beau pays.

Pour éviter d'utiliser les machines durant les heures réservées à nos patients moins inhabituels et pour garantir le secret, il a été convenu que je ne travaillerais sur la momie que durant la nuit, avec l'aide de Pascal, l'un de nos techniciens les plus efficaces et les moins loquaces.

Même sans la promesse du bonus accompagnant les horaires décalés, la perspective de travailler sur un objet historique pour lui faire révéler ses secrets aurait été plus qu'assez pour me convaincre d'accepter ce projet singulier. À défaut d'avoir décroché un poste de chercheur et de repousser chaque jour les limites de nos connaissances scientifiques, quelle meilleure application de mes talents que la résolution d'une énigme historique ?

Le plus difficile pour moi sera certainement de ne parler de ce projet à quiconque, comme promis au directeur – mais je n'ai jamais dit que je n'écrirais rien à son sujet...

Mardi

Mon premier rendez-vous avec le seigneur de Cauquemont aurait pu mieux se passer.

J'ai essayé de décaler mon cycle de sommeil en allant me coucher très tôt hier, dans l'espoir de parvenir à me lever au coucher du soleil et d'être alerte toute la nuit. Mal m'en a pris. Après avoir passé des heures à me tourner et à me retourner sous les couvertures, j'ai fini par tomber dans un demi-sommeil dont j'ai été tiré presque immédiatement par la cruelle sonnerie du réveil.

Quand je suis arrivé au laboratoire, très largement en retard et un peu secoué parce que j'avais évité de justesse un accident avec un chauffard, Pascal avait déjà sorti la momie de son sarcophage de verre et réfléchissait aux moyens de la déplacer seul dans le caisson de l'IRM. Il semblait quelque peu soulagé de me voir enfin arriver : le temps passé en tête-à-tête avec notre patient atypique lui avait visiblement porté sur les nerfs. Pour être honnête, je ne pouvais pas l'en blâmer : la photographie floue que m'avait montrée le directeur n'avait pas rendu justice à la beauté grotesque du seigneur de Cauquemont.

Ma première impression a été celle d'un monstrueux fœtus desséché. Son crâne était en effet grossièrement disproportionné par rapport au reste de son corps, mais sa surface boursouflée et craquelée n'avait rien de celle d'un nouveau-né. Sa carrure phénoménale interdisait elle aussi toute comparaison avec un enfant : sa taille exacte était difficile à estimer, mais il était clair que le seigneur de Cauquemont aurait largement dépassé les deux mètres s'il s'était tenu debout.

Ses membres émaciés étaient toutefois recroquevillés comme ceux d'une araignée morte, dans une grotesque parodie de la position fœtale. Au plus je les observais, au moins il me semblait les comprendre – trop fins, trop longs, leurs proportions ne semblaient suivre aucune logique. Considérés individuellement, ils étaient informes et inhumains. Pris dans leur ensemble, ils formaient une collection si disparate qu'il m'était presque *douloureux* de les observer, comme si mon cerveau refusait d'accepter qu'ils puissent avoir quoi que ce soit en commun.

J'avais de la peine à imaginer qu'un être aussi difforme ait jamais pu se tenir debout sans aide, ou même survivre suffisamment longtemps pour atteindre l'âge adulte. Il y avait quelque chose d'inconcevable dans l'existence de ce hideux géant : il semblait avoir poussé les lois de la nature dans leurs derniers retranchements et atteint la masse critique de malformations que le corps humain peut supporter avant de s'effondrer en une masse informe d'os et de tendons.

Il était difficile de dire où ses vêtements brunis s'arrêtaient et où sa peau boucanée commençait. Sa bouche béante, figée en un hurlement silencieux, s'ouvrait sur un abysse obscur où aucune dent ne semblait subsister. Fasciné, je me suis penché vers son visage, essayant de distinguer s'il restait quoi que ce soit sous le voile racorni de ses paupières entrouvertes...

C'est alors qu'un toussotement poli de Pascal m'a arraché à ma contemplation. J'ai laissé échapper un petit rire nerveux, auquel il n'a pas répondu, puis j'ai annoncé qu'il était temps de rattraper mon retard et de commencer les analyses.

Soulever et placer le brancard de la momie dans l'IRM a été plus facile que je ne l'aurais cru, le seigneur de Cauquemont était étonnamment léger malgré sa taille. Malheureusement, les premières images que nous avons obtenues étaient impossibles à interpréter : floues, sombres et confuses, elles tenaient plus du test de Rorschach que de l'imagerie médicale de pointe. J'ai essayé de détendre l'atmosphère en montrant une tache vaguement obscène et en annonçant « félicitations, c'est un garçon », mais cela n'a pas fait rire Pascal. Il avait le teint pâle et semblait sur le point de faire un malaise.

Il a fallu nous rendre à l'évidence : l'IRM avait besoin d'être recalibrée. Malgré tous nos efforts dans ce sens, nous ne sommes cependant pas parvenus à obtenir la moindre image claire ; les résultats flous et confus se succédaient les uns après les autres, sans le moindre signe d'amélioration.

Nous avons fini par jeter l'éponge pour la nuit. J'ai dit à Pascal de rentrer chez lui pour reprendre des forces pendant que je préparais un message à l'intention de l'équipe de jour. Si tout va bien, nos collègues devraient contacter le service technique du fabricant de l'IRM durant la journée et résoudre ce

problème avant que Pascal et moi ne revenions étudier le sieur de Cauquemont la nuit prochaine.

J'ai roulé avec une prudence excessive sur la route du retour, riant des malheureux navetteurs bloqués dans les embouteillages dans la direction opposée. Pour une fois que je ne faisais pas partie de leur nombre ! Le travail de nuit a ses avantages...

...et ses inconvénients. J'étais épuisé en me réveillant, mais je me sens plein d'énergie maintenant qu'il est l'heure d'aller me coucher. Je suppose que l'excitation liée à ce projet atypique et la frustration de n'avoir obtenu aucun résultat cette nuit n'y sont pas pour rien.

Une chose est sûre : la nuit prochaine, d'une façon ou d'une autre, le sieur de Cauquemont me révélera ses secrets.

Mercredi

Il y a des nuits où l'on ferait mieux de rester au lit.

Trouver le sommeil hier matin n'a pas été facile. J'aimerais pouvoir dire que les bruits de la ville émergeant de sa torpeur y ont été pour quelque chose, mais mes bouchons d'oreilles ont facilement réglé ce problème. La lumière naissante du jour ne m'a pas dérangé non plus : j'ai l'habitude de dormir les rideaux ouverts même en été...

Mais à chaque fois que je fermais les yeux, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer le sieur de Cauquemont pénétrant silencieusement dans ma chambre. Sa hideuse silhouette familiale se découpait dans l'encadrure de la porte puis, claudiquant sur ses jambes dépareillées impossiblement longues, il s'approchait de mon lit jusqu'à ce que le trou béant de sa bouche occupe tout mon champ de vision et que je chute dans son abîme sans fond...

J'ai fini par tomber dans un sommeil sans rêve. Lorsque la sonnerie du réveil a retenti, je me suis relevé d'un bond, trempé de sueur et le cœur battant la chamade sans que je puisse me rappeler pourquoi.

Pascal n'était pas encore là quand je suis arrivé au laboratoire, je suis donc descendu seul chercher la momie dans la

chambre à température contrôlée du sous-sol. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui jeter des regards en biais alors que l'ascenseur nous menait vers l'étage de la salle d'analyse, mais le sieur de Cauquemont était aussi sage et immobile qu'au cours des derniers siècles.

Il régnait à l'étage une odeur aseptisée plus forte que durant le service de jour. J'ai supposé que l'invisible société de nettoyage avait dû passer quelques minutes avant moi, mais le bâtiment entier était désespérément vide. J'ai poussé le brancard jusqu'à côté de l'IRM et découvert avec plaisir une note de mes collègues annonçant que la machine était en parfait état de marche à leur arrivée : quel qu'ait été le problème, il s'était visiblement résolu de lui-même entre la fin de mon service et le début du leur.

Ravi, je n'ai pas pu m'empêcher d'annoncer cette bonne nouvelle à mon patient, dont la bouche était figée en un « *Ooh* » silencieux. J'ai eu un petit rire nerveux – voilà que je commençais à parler aux morts ! L'absence de Pascal me perturbait plus que je ne l'aurais cru. Il n'est pas beaucoup plus bavard que le seigneur de Cauquemont et n'est généralement pas de meilleure compagnie, mais j'avais besoin de son aide pour placer la momie dans l'IRM sans risquer de l'abîmer. J'ai donc attendu son arrivée, contenant mon impatience en me rappelant que c'est moi qui avais été en retard la veille.

Il n'est jamais venu.

Après lui avoir accordé une demi-heure académique, je l'ai appelé sur son portable. Il a prétendu être cloué au lit par la fièvre et a feint une quinte de toux digne d'un Gérard du cinéma. J'ai failli lui faire une remarque, mais je me suis souvenu qu'il n'avait effectivement pas eu l'air dans son assiette la veille et je lui ai laissé le bénéfice du doute.

Me voyant mal réveiller l'un de ses collègues au milieu de la nuit pour lui demander de m'assister (sur un projet confidentiel qui plus est), j'ai décidé de réaliser seul une partie des mesures prévues. Le règlement du laboratoire veut que nous ne manipulions jamais seuls mais, étant donné la somme payée par notre client, le fait que nous ayons déjà du retard et la nature atypique de notre patient, une petite entorse à nos protocoles me paraissait justifiée.

Malheureusement, ce second rendez-vous ne s'est guère mieux déroulé que le premier. Peu disposé à risquer de porter seul le brancard de la momie jusque dans l'IRM, j'ai entrepris de réaliser les autres analyses demandées. J'ai délicatement prélevé les échantillons de cheveux, de peau et de tissus nécessaires et je me suis rendu dans la salle d'analyse chimique, déterminé à contraindre le seigneur de Cauquemont à révéler une partie de ses secrets.

Je suis allé de mauvaise surprise en mauvaise surprise.

Tout d'abord, le spectromètre de masse a craché le spectre le plus sale de ma carrière, une forêt de pics sans queue ni tête avec le pire rapport signal sur bruit que j'aie jamais vu. J'ai répété l'expérience sur un autre échantillon et une solution de référence, avec des résultats tout aussi mauvais. Après l'IRM, c'était visiblement au tour du spectromètre d'être en panne...

Un peu décontenancé, j'ai décidé de me rabattre sur son petit frère, un AMS racheté pour une somme rondelette à un laboratoire en faillite : à défaut de pouvoir mesurer de quoi mon patient était fait, je pourrais au moins déterminer son âge approximatif. Les résultats ont été aussi rapides qu'absurdes, tous les échantillons semblaient contenir une quantité de carbone 14 trop élevée de plusieurs ordres de grandeur. Si ces mesures étaient correctes, je ne voyais que deux explications, aussi improbables l'une que l'autre : soit le sieur de Cauquemont avait récemment séjourné aux côtés d'une source massive de radiation, soit il avait vécu à une époque et en un lieu où l'abondance naturelle de carbone 14 était des milliers de fois plus grande qu'elle ne l'avait jamais été sur Terre. De toute évidence, ces résultats étaient incorrects – l'AMS m'avait elle aussi abandonnée !

En désespoir de cause, je suis allé chercher un vieux compteur Geiger que j'avais un jour avisé au fond de notre atelier. Faute de pouvoir réaliser les mesures demandées par notre client, je pourrais au moins vérifier si cette momie était réellement radioactive. J'ai souri lorsque le compteur s'est allumé en émettant un crépitement familier et, le cœur battant, je l'ai braqué vers le seigneur de Cauquemont...

Je n'ai pas pu retenir un cri incrédule. Le compteur Geiger s'était complètement tu et oscillait faiblement entre des valeurs

proches de zéro. *La momie était moins radioactive que le laboratoire lui-même.* C'était non seulement en parfaite contradiction avec les résultats de l'AMS, mais aussi absurde : à moins d'être faite de plomb, comment la momie aurait-elle pu si bien bloquer la radiation ambiante naturelle ?

En désespoir de cause, j'ai préparé les échantillons pour une analyse ADN, sans la moindre conviction. Qui sait, peut-être les résultats seront-ils prêts, clairs et limpides quand je reviendrai demain... mais à ce stade de la nuit, je n'aurais pas été surpris si le séquenceur avait spontanément pris feu ou régurgité un code génétique écrit dans un alphabet cabalistique.

Épuisé, j'ai laissé échapper un profond soupir et je me suis laissé tomber sur un brancard libre, à côté de la momie. Je dois avouer que, dans le silence étrange de la nuit et à la lumière blême des néons grésillants, la compagnie du sieur de Cauquemont, avec son visage grimaçant et ses membres torturés, a fini par me porter sur les nerfs. Je sais que c'est ridicule, mais j'aurais été prêt à jurer que la momie ne se trouvait plus exactement dans la même position que la dernière fois que je l'avais vue. Ses bras avaient-ils toujours été repliés autour de ses épaules dans cette pose torturée et vaguement défensive ? Les coins de sa bouche béante étaient-ils déjà repliés en un rictus énigmatique, la nuit précédente ?

J'ai chassé ces questions absurdes de mon esprit. J'étais de toute évidence trop fatigué pour accomplir quoi que ce soit de bon, il m'a donc semblé plus sage d'arrêter les frais pour cette nuit et de rentrer me reposer. J'ai ramené de Cauquemont dans son sarcophage et quitté le laboratoire d'un pas pressé, en n'éteignant les lumières qu'au dernier moment possible. J'aurais juré que l'obscurité avait une *présence*, qui pesait lourdement sur l'arrière de ma nuque et de mes épaules. J'ai quitté le laboratoire en courant presque, sans oser me retourner, comme si j'étais talonné par une bête affamée et invisible.

Je me sens à présent stupide – avoir peur du noir à mon âge, moi qui suis si fier de mon esprit rationnel ! Un coup d'œil à mon agenda m'a ramené à la réalité en me rappelant qu'il existe de véritables raisons d'avoir peur, bien concrètes celle-ci : ma réunion bihebdomadaire avec le directeur a lieu demain...

Jedi

Ma réunion avec le directeur ne s'est pas aussi mal passée que je l'avais craint.

Il a approuvé ma décision de travailler seul en l'absence de Pascal et m'a félicité pour mon sens de l'initiative, mais n'en était pas moins déçu par mon manque de résultats. Il a semblé dubitatif quand je lui ai expliqué que les machines étaient déréglées : vérifications faites, tous les appareils que j'ai vainement tenté d'utiliser pendant la nuit ont ensuite fonctionné sans accroc durant la journée, sur nos patients bien vivants.

Déconcerté, je me suis défendu en suggérant que j'aurais peut-être rencontré moins de problèmes si un technicien avait été là pour m'assister. Le directeur m'a assuré qu'il parlerait à Pascal et lui trouverait un remplaçant si nécessaire.

Pourtant, le soir venu, Pascal n'était toujours pas au rendez-vous. J'ai essayé de l'appeler plusieurs fois, mais il n'a même pas pris la peine de décrocher.

Frustré et bien décidé à ne plus décevoir le directeur, j'ai à nouveau entrepris de réaliser les mesures seul. Je n'ai au départ pas pris la peine d'aller chercher la momie au sous-sol, préférant travailler directement sur les mêmes échantillons que la veille.

Non seulement les résultats étaient absurdes mais en plus, ils étaient en parfaite contradiction avec ceux de la nuit précédente. La proportion de carbone 14 était cette fois plus réaliste mais suggérait que le sieur de Cauquemont avait trépassé au cours des dernières années, ce qui n'était guère plus vraisemblable que mes résultats de la veille. Le spectromètre de masse conventionnel n'a pas davantage livré de réponse : j'ai répété la même mesure, encore et encore, et obtenu à chaque fois des spectres différents, plus absurdes les uns que les autres.

Frustré, je suis allé chercher la momie au sous-sol et je l'ai placée dans l'IRM avec autant de délicatesse que mes nerfs et mes bras me le permettaient – comme je l'avais suspecté, le sieur de Cauquemont était assez léger pour que je le soulève

seul au prix d'un petit effort. Essai après essai, je n'ai toutefois obtenu que des images incompréhensibles et inutilisables.

Rien de tout cela n'a de sens. Si une mesure n'est pas reproductible, elle n'a aucune valeur. La science moderne est basée sur le postulat que la nature suit des lois constantes, compréhensibles par l'être humain et vérifiables par l'expérience. J'aurais pu croire à une panne d'un ou deux de nos appareils, mais tout notre équipement semblait m'abandonner pour le troisième soir consécutif.

Quelqu'un de moins cartésien aurait peut-être envisagé être maudit, mais je suis au-dessus de ce genre de superstition. Si le problème ne venait pas des appareils, il devait venir de ma façon de les utiliser. Était-il possible que l'épuisement me fasse systématiquement commettre des erreurs grossières dans chacune des mesures ? J'ai essayé de prendre du recul pour considérer mes actions d'un œil critique... et remarqué avec surprise que je tenais la souris de la console de contrôle dans ma main gauche, moi qui suis pourtant droitier. Le manque de sommeil semblait bien m'affecter plus que je ne l'aurais cru...

Soudain, un bruit m'a fait sursauter. Des voix, à la limite de mon seuil d'audition, marmonnaient dans une langue que je n'ai pas reconnu. Elles ont éclaté de rire, comme pour se moquer de mes tentatives de les comprendre.

Je me suis précipité hors de la salle d'analyse à la recherche de la source de ces bruits... pour tomber nez à nez avec mes collègues commençant leur service : sans m'en rendre compte, j'avais passé la nuit entière à répéter encore et encore les mêmes analyses, sans jamais obtenir le moindre résultat cohérent. Mes collègues se sont interrompus, surpris – pour la plupart, ils ne savaient pas que j'avais été affecté au travail de nuit et j'ai dû leur faire une drôle d'impression en déboulant paniqué devant eux, échevelé et hagard comme je l'étais.

Je les ai vaguement salués puis, vaincu, je suis retourné dans le laboratoire pour border discrètement le sieur de Caquemont dans son sarcophage, espérant sans y croire qu'une bonne journée de sommeil me remette les idées en place et que le succès soit au rendez-vous la nuit suivante.

Vendredi

J'ai fait une découverte capitale. Il y a une logique dans cette folie, même si je ne parviens pas encore à l'expliquer.

Frustré des résultats absurdes et contradictoires de mes expériences, j'ai décidé de refaire des mesures sur nos étalons, pour vérifier si c'était l'équipement ou mon aptitude à l'utiliser qui était en cause. Je n'ai pas jugé utile d'aller au sous-sol chercher la momie ou les échantillons prélevés sur elle avant d'avoir réalisé ces vérifications. À mon grand soulagement, tout semblait cette fois fonctionner : j'ai supposé que quelqu'un avait réparé et re-calibré l'équipement durant la journée.

Ravi, je suis descendu au sous-sol chercher mon cher patient en chantonnant. Dans la vaste salle obscure où trônait mon nouveau patient préféré, les échos de ma voix ont pris des sonorités étranges, au point que j'ai cru un instant que quelqu'un chantait avec moi – mais quand je me suis tu, un silence pesant est retombé et je me suis retrouvé seul avec le sieur de Cauquemont.

Le temps de remonter avec lui vers les salles d'analyses, tous les appareils étaient à nouveaux déréglés.

J'ai laissé échapper une série de jurons et lancé un regard accusateur vers la seule autre personne présente, dont le rictus édenté semblait se moquer de moi. C'est alors qu'une idée improbable m'est venue. C'était absurde, et pourtant...

Pourtant, j'ai dû me rendre à l'évidence. J'ai déplacé la momie à différente distance des appareils et répété mes tests sur les étalons, jusqu'à ce qu'il n'y ait aucun doute possible et que je sois obligé d'accepter l'impossible. Les résultats étaient clairs : les appareils de mesure fonctionnaient parfaitement lorsque la momie et les échantillons prélevés sur elle se trouvaient à plus de six ou sept mètres de distance. Mais le même équipement, utilisé sur les mêmes étalons *en présence de la momie*, livrait soudain des résultats absurdes et contradictoires.

J'ai essayé d'imaginer des explications. J'ai envisagé que pour une raison ou pour une autre, cette momie projetait un champ magnétique intense qui perturbait les mesures et les

appareils électroniques – cela aurait certainement expliqué que l'IRM dysfonctionne, mais j'avais du mal à expliquer qu'un appareil aussi simple qu'un compteur Geiger puisse être affecté... ou que des échantillons de quelques milligrammes à peine puissent avoir un effet si spectaculaire !

Pour une raison inexplicable, mes fidèles appareils, du plus simple au plus complexe, cessent de fonctionner correctement à proximité de la momie ou d'échantillons prélevés sur elle. Même ma montre et l'horloge de la salle d'analyse n'ont pas été épargnées : j'ai remarqué que toutes deux étaient dérégées, ce qui explique sans doute que j'ai travaillé jusqu'au lever du jour la nuit dernière sans m'en rendre compte.

Je n'ai jamais entendu parler d'un tel phénomène – pas sérieusement, en tout cas. On raconte que le physicien Wolfgang Pauli était un si bon théoricien que les dispositifs expérimentaux cessaient de fonctionner en sa présence... mais il s'agit avant tout d'une légende, d'une série d'anecdotes cocasses dont s'amusent les scientifiques sans y voir plus que des concours de circonstances. Dans le cas de Cauquemont, il s'agit d'un phénomène réel – absurde, inexplicable, mais bien *réel*.

Pascal, bien sûr, n'est pas venu cette nuit non plus. Je n'ai même pas pris la peine de le signaler au directeur et je n'ai pas l'intention de le faire avant d'avoir résolu cette énigme par moi-même : cette satanée momie me nargue et j'ai bien l'intention de lui faire cracher ses secrets. Si la clef du mystère de Cauquemont change la face du monde, c'est à moi et à moi seul qu'en reviendra le mérite.

J'ai à nouveau croisé des collègues en sortant, qui m'ont jeté des regards inquiets – non, *suspicieux*. J'ai eu la désagréable impression qu'ils sentaient que j'avais découvert quelque chose d'important que je ne pouvais pas partager avec eux.

Ce n'est qu'en rentrant chez moi que j'ai compris pourquoi ils m'avaient regardé si bizarrement. Mon visage, dans le miroir de la salle de bains, m'a semblé étranger et presque *inhumain* sans que je puisse m'expliquer pourquoi. Au-delà des traits tirés par le manque de sommeil, quelque chose d'inexprimable a changé en moi. Ma figure ressemble à présent à un masque extrêmement réaliste plutôt qu'à un visage humain, et le faussaire a commis des erreurs. Ma peau a-t-elle toujours

été recouverte de ce hideux tapis de poils minuscules ? Mes narines ont-elles toujours été si disproportionnellement grandes ? Tous ces grains de beauté ont-ils toujours été là, à ces endroits précis ?

Et les changements ne se limitent pas à mon visage. Alors que j'écris ces lignes, j'ai la désagréable impression que mon corps entier a changé de façons subtiles et désagréables. Ai-je toujours transpiré autant ? Ma respiration a-t-elle toujours été si bruyante ? Ma langue a-t-elle toujours été si flasque et volumineuse, au point que je ne sache pas où la placer dans ma bouche ?

Une pensée horrible me vient : j'ai établi aujourd'hui que la momie de Cauquemont pouvait dérégler toutes les machines que j'avais à ma disposition, de la plus simple à la plus élaborée. Est-il possible qu'elle ait aussi un effet sur le fonctionnement de la plus complexe des machines biologiques, le corps humain ?

Samedi

Le monde a changé.

Ou plus exactement, ma *perception* du monde a changé – au point que je me demande à présent si « le monde », en tant que concept, a encore le moindre sens ; si la notion de « réalité » a encore quelque valeur.

Mais je m'égare – mon esprit est une bête sauvage qui se jette furieusement contre les barreaux d'une prison invisible – j'ai de la peine à canaliser mes pensées dans une direction cohérente.

Je vais m'efforcer de remettre de l'ordre dans mes idées en relatant les événements dont je me rappelle dans l'ordre chronologique, même si les notions de temps ou de cause et d'effet me semblent désormais très ténues.

Il y a une éternité – hier soir –, j'étais inquiet car je ne parvenais pas à réaliser quelques mesures sur une momie. Des concepts abstraits sur lesquels j'avais basé ma vie, comme l'idée que l'univers suit des lois constantes et compréhensibles, semblaient remis en question... mais je me raccrochais encore

à la certitude qu'il devait exister une explication scientifique aux propriétés impossibles de la momie, compatible avec ma perception faussée de l'univers. Quelle naïveté !

Quand j'ai réalisé qu'aucune méthode d'analyse ne pourrait me livrer la moindre réponse au sujet de la momie, j'ai décidé d'attaquer ses mystères par un autre angle : j'ai profité du week-end pour me rendre au musée d'où elle est originaire, dans l'espoir de parler à son conservateur.

Cauquemont est une petite bourgade charmante enfouie au fond d'une vallée que le temps semble avoir oubliée. Son minuscule musée est un ancien manoir reconverti en temple à l'histoire de la ville, de ses origines gauloises supposées à son occupation par les nazis.

Son seul employé présent, une vieille caissière suspicieuse, m'a sèchement expliqué que le conservateur était absent pour des raisons médicales, avant de m'indiquer à contrecœur la salle dans laquelle la momie était normalement exposée au public. Le bâtiment décrépît exsudait un charme suranné et je me suis vaguement demandé comment un musée dans cet état pouvait se payer une étude si détaillée par notre laboratoire. À bien y réfléchir, le directeur n'avait-il pas mentionné que ce contrat était en partie financé par une fondation privée ?

Malgré la taille modeste du musée, j'ai eu de la peine à trouver la vitrine où aurait dû se trouver le seigneur de Cauquemont. La collection était un bric-à-brac éclectique d'objets liés de près ou de loin à l'histoire de la ville, qui revendiquait une origine celtique millénaire. La vitrine vide de la momie, qui aurait constitué le clou de n'importe quel petit musée, n'était pas plus mise en valeur que celle contenant un uniforme d'officier de la Seconde Guerre mondiale.

Le panneau explicatif au sujet du Sieur de Cauquemont ne m'a pas appris grand-chose. J'imaginai qu'une découverte aussi atypique avait fait l'objet de nombreuses études et spéculations dont mon directeur ne m'avait pas parlé de peur de me biaiser, mais il devenait de plus en plus clair qu'aucune personne qualifiée ne s'était intéressée de près à cette momie.

Tout au plus le panneau mentionnait-il qu'elle avait été découverte en 1902 dans une grotte naturelle située sous une chapelle de la région, et qu'il s'agissait vraisemblablement

d'une momie gauloise antérieure à la conquête romaine. La chapelle aurait quant à elle été construite au XIV^e ou XV^e siècle à l'emplacement de ruines celtes.

Cette explication laconique était suivie d'un paragraphe consacré à des anecdotes au sujet du « seigneur de Cauquemont » : à défaut d'avoir été étudiée sérieusement, la momie était de toute évidence l'objet de croyances fantaisistes. À en croire le panneau, les archéologues qui l'ont exhumée se seraient entre-tués pour une raison inconnue, elle aurait pleuré une larme de sang le 28 juillet 1914 et elle aurait soi-disant le pouvoir de soigner la goutte ou les migraines de ceux qui lui rendent visite régulièrement (une tentative du musée pour fidéliser des clients parmi la population locale, dans une région où le tourisme est rare ?).

Un détail a toutefois retenu mon attention : une carte grossière indiquait l'emplacement de la chapelle où la momie a été découverte. Excité, j'ai entrepris de repérer les lieux sur mon téléphone portable. Comme on pouvait s'y attendre pour une région si rurale, les images satellites étaient de mauvaise qualité, mais je suis malgré tout parvenu à localiser une tache sombre qui ne pouvait être que la fameuse chapelle, perchée au sommet d'une colline située à quelques kilomètres de la ville de Cauquemont.

Comment aurais-je pu résister ? J'ai couru à ma voiture et je me suis garé aussi près de la colline que les petites routes de campagne me le permettaient. Même de là, la chapelle était invisible, cachée à la vue par d'autres reliefs boisés, mais le GPS de mon téléphone était clair : elle n'était qu'à un petit kilomètre à vol d'oiseau.

La randonnée a été plus longue que je ne l'avais escompté, mais les visions fugitives de la chapelle entre deux arbres, au sommet de la colline voisine, m'ont permis de rester motivé. Le soleil était déjà bas sur l'horizon lorsque je l'ai enfin atteinte, haletant et trempé de sueur.

La chapelle avait dû être charmante à l'époque de sa construction, mais elle était désormais en piteux état. Ses murs de pierre noirs avaient cédé par endroits, laissant le champ libre à des plantes grimpantes en tout genre. Il ne m'a pas fallu longtemps pour trouver un accès vers le sous-sol, un trou

béant s'ouvrant sur un tunnel en pente douce vers le cœur de la colline.

J'ai pris mon courage à deux mains, vérifié que mon téléphone avait encore suffisamment de batterie et je m'y suis engagé. J'avancais doucement, presque à tâtons, la lumière de mon portable ne révélant guère plus qu'un ou deux mètres de mur et de sols rocheux devant moi. Tout le reste n'était qu'un océan d'obscurité qui me donnait le vertige : j'avais l'impression qu'à tout moment, le sol et les parois allaient s'arrêter et que j'allais poser le pied sur le bord d'un gouffre sans fond.

C'est à partir de ce stade que mes souvenirs et mes sensations cessent d'être dignes de confiance.

Oh, je ne me suis jamais fait beaucoup d'illusions au sujet de la crédibilité de nos perceptions : la science a prouvé maintes et maintes fois que nos sens peuvent nous tromper et que nos souvenirs peuvent facilement être influencés. Pour ne rien arranger, j'ai découvert hier que les instruments de mesure les plus élaborés que l'ingéniosité humaine a pu concevoir peuvent être rendus totalement inutiles par la simple présence d'une momie.

Les souvenirs vagues, confus et horribles que je garde du bout du tunnel appartiennent toutefois à une tout autre classe d'infiabilité. Ils sont impossibles, profondément contraires à tout ce que je crois connaître de la réalité ; mon esprit désire plus que tout les rejeter comme de simples hallucinations mais ne le peut pourtant pas – parce que je sais qu'ils sont *réels*. Ils sont à jamais marqués au fer rouge dans les profondeurs de ma mémoire, et leur simple évocation me plonge dans un état de panique et de confusion douloureuse... mais peut-être le fait d'essayer de mettre des mots dessus m'aidera-t-il à les digérer et à vivre avec eux ?

Je ne pourrais dire précisément quand la transition a eu lieu. Sans doute le changement a-t-il été progressif. J'étais comme hypnotisé par le bruit de ma respiration haletante et le décor répétitif de la paroi rocheuse, je n'ai donc pas immédiatement remarqué que quelque chose de fondamental était en train de changer autour de moi.

C'est en effet là que je pense avoir trouvé la preuve que l'un des postulats de base de notre science est faux – l'idée que les

lois de la physique sont constantes dans le temps et dans l'espace. Certains avaient déjà imaginé qu'elles pouvaient varier dans le temps à l'échelle de milliards d'années, ou sur des distances astronomiques, mais j'ai vu de mes propres yeux que tout ce que nous pensons savoir sur l'univers, toutes nos certitudes peuvent s'effondrer en l'espace de quelques mètres. Je ne sais pas si la momie était la cause ou la victime de ce phénomène, mais je sais – je *sens* – qu'elle y est intimement liée.

Le sol a cessé d'exister sous mes pieds, je me débattais dans une mélasse épaisse – ou étais-je en chute libre ? J'étais suspendu la tête en bas, aspiré toujours plus vite dans un tube sans fin qui s'enroulait en une spirale de plus en plus large, jusqu'à encercler l'univers tout entier.

Dans le même temps, une transformation impossible s'est opérée en moi au gré des changements capricieux des axiomes les plus fondamentaux de la réalité. J'ai senti mon corps se déformer de façons abjectes et contraires à toutes les lois de la biologie – non, contraires à toutes les lois de la *physique*. J'ai senti ma peau se distendre et claquer tout autour de moi au rythme de bourrasques imperceptibles ; vu mille fois mes yeux se fendre, fondre hors de mes orbites avant de se recristalliser ; perçu des goûts et des odeurs impossibles à travers chacun des nerfs de mon corps ; entendu les cris obscènes des premiers et des derniers instants de l'univers.

Je ne pense pas vraiment avoir ressenti de douleur au sens conventionnel du terme : mon cerveau était incapable de traiter ne serait-ce qu'une fraction des milliards de stimuli absurdes et contradictoires qui l'assaillaient à chaque instant. J'étais un esprit étiré jusqu'aux extrémités du cosmos, un naufragé ballotté par un ouragan secouant les fondements de la réalité, un atome écrasé entre les superpositions de tous les instants qui ont été et qui seront.

J'ai du mal à exprimer cela en mots mais, d'une certaine façon, je pense que je suis encore là-bas, que j'y ai toujours été et que j'y serai toujours : je me suis aventuré aux limites de l'espace et du temps, dans les zones où ces concepts cessent d'avoir du sens et d'exister à titre distinct.

J'ai cru mille fois que je ne pourrais pas tenir un instant de plus, que mon être tout entier allait être disloqué et se dissoudre

dans ce maelström incognoscible mais, d'une façon ou d'une autre, j'ai continué à exister et mon calvaire s'est prolongé pour une éternité.

Puis quelque chose a glissé et j'ai vu ce qu'il y a *au-delà*.

Le *Néant*, à défaut d'un meilleur terme.

Il ne s'agissait pas de la mort – oh, si seulement ça n'avait été que la mort ! Non, il s'agissait de l'opposé de tout ce que j'aie jamais connu, la négation profonde de tout ce qui existe. Il aurait été glacé s'il y avait eu quoi que ce soit pour servir de support au concept de température. Il aurait été maléfique s'il avait eu quoi que ce soit ressemblant à une conscience. Il aurait été hostile si notre cosmos avait eu la moindre importance comparé à Son immensité.

J'ai voulu me débattre – retourner là où le temps s'étirait infiniment et où mon être tout entier était soumis à des tortures impossibles – tout, *n'importe quoi* plutôt que de rester confronté à Celui qui règne au-delà du réel et du possible.

Je suppose que j'ai dû y parvenir, puisque j'écris ces lignes. Quand j'ai repris conscience, j'étais en train de ramper pathétiquement vers l'entrée du tunnel, cette faible lueur à l'horizon qui était mon seul espoir de salut. Chaque nerf de mon corps me hurlait d'arrêter mais quand, au prix d'un effort surhumain, je me suis relevé dans les ruines de la petite chapelle, j'ai découvert à mon grand étonnement que j'étais indemne et que la Terre existait encore.

Je croyais avoir passé des éons à me débattre dans le chaos et le néant mais quand j'ai émergé des ruines, chancelant, le soleil était seulement en train de se coucher. Je me suis effondré et j'ai contemplé béatement l'apparition lente des étoiles, comme si c'était la première et la dernière fois que je les voyais réellement.

J'ignore comment je suis parvenu à rentrer chez moi, je ne garde aucun souvenir de la route du retour. Alors que j'écris ces lignes, j'ai l'étrange sensation de m'observer depuis une très grande distance, comme si l'instant présent n'était déjà plus qu'un lointain souvenir en train de s'effacer.

J'espère de tout mon cœur que j'ai perdu la raison et que tout cela n'a été que le délire d'un cerveau malade, mais je sais

au fond de moi que l'esprit humain est incapable d'imaginer les choses que j'ai traversées. Bien que le manque de sommeil de cette dernière semaine et cette expérience impossible m'aient conduit aux portes de l'épuisement, je lutte de toutes mes forces pour ne pas m'endormir : j'ai la sensation que si je faiblis ne serait-ce qu'une seconde, si je laisse ma conscience vaciller l'espace d'un instant, je serai ramené à cet endroit hors du temps et de l'espace où *Il* attend.

Je ne pense pas pouvoir y survivre une seconde fois... si tant est que j'en aie réellement réchappé.

Aube du dernier jour

Tout est fini.

Je suis toujours incapable de mettre des mots précis sur ce qui m'est arrivé hier, dans l'espace qu'il y a sous la chapelle – ou plus exactement dans l'espace qu'il n'y a *pas* sous la chapelle. Comme je l'avais craint, des réponses me sont toutefois venues durant mon sommeil, dans cet état liminal où nos esprits échappent quelques instants aux contraintes ténues et illusoire du réel.

Je ne me rappelle que de sensations terribles et fugaces, qui glissent dans l'oubli lorsque je tente de les examiner... mais je pense au moins avoir compris la nature réelle de cet agglomérat grotesque d'individus que j'ai tenté d'analyser dans le laboratoire la semaine dernière. Je crois que ces pauvres fous ont, comme moi, contemplé l'abysse qui bée au-delà des bords déchiquetés de notre univers et cru qu'ils pourraient freiner Son implacable progression. J'ignore par quel obscur rituel ils y sont parvenus, mais ils nous ont offert quelques siècles de répit au prix d'un châtement plus terrible que tout ce que l'esprit humain peut concevoir.

Dans ces conditions, comment pourrais-je ne pas aimer cette momie, ce résidu informe des héros immémoriels qui ont brièvement sauvé notre espèce ? Après ce que j'ai traversé, je réalise que le peu de chose qui nous différencie n'a aucune importance dans l'absolu : tout au plus a-t-elle passé un peu plus de temps que moi au bord du dernier précipice, jusqu'à

ce que Sa corruption devienne une partie intégrante de sa nature. Chaque fibre de son corps aspire désormais à contaminer le reste de notre monde si fragile, des siècles de lutte contre l'inévitable ont transformé cette gardienne de prison en un nouveau passage qui ne cesse de grandir. Comment pourrais-je en mon âme et conscience la laisser dans cet état, si contraire à sa raison d'être ?

Sortir la momie du laboratoire a été plus facile que je n'aurais pu l'imaginer. Personne ne m'a posé de questions.

C'est tout naturellement que je l'ai ramenée à Cauquemont, dans cette prairie où j'avais regardé le dernier coucher du soleil. Assise à côté de moi sur l'herbe desséchée, son corps torturé paraissait étrangement détendu pour la première fois depuis notre rencontre. Je pense qu'elle avait senti le lien privilégié qui nous unissait et compris que je ne voulais que la libérer de son supplice inutile.

J'ai appelé le directeur pour donner ma démission. Il a réagi violemment, me demandant ce qui se passait et si Pascal et moi nous étions donnés le mot. J'ai souri et raccroché.

J'aurais pu essayer de lui expliquer ce qui m'est arrivé. J'aurais pu lui dire que sous la chapelle, là où le monde s'arrête, j'ai trouvé l'ultime vérité... mais cela n'aurait servi à rien. Il ne m'aurait pas compris, pas plus que je ne l'aurais compris il y a une semaine encore.

Il comprendra bien assez tôt.

L'essence m'a semblé étonnamment colorée et épaisse lorsque je l'ai déversée sur la momie, mais je ne m'en suis pas inquiété – je sais désormais à quel point la réalité est fluide et, en fin de compte, passagère. Je n'ai donc pas été surpris quand les flammes se sont élevées en formes torturées plus impossibles les unes que les autres. J'ai permis à leurs images de s'imprimer sur mes rétines sans les laisser pénétrer jusqu'à mon cerveau, qui n'aurait pu les accepter.

J'ai par contre regardé les cendres monter en longues volutes et, au mépris du sens du vent, se disperser lentement vers l'horizon, dans toutes les directions. À l'heure qu'il est, sans doute ont-elles déjà atteint les recoins les plus reculés de notre minuscule planète, où elles se déposeront et accompliront leur œuvre délétère.

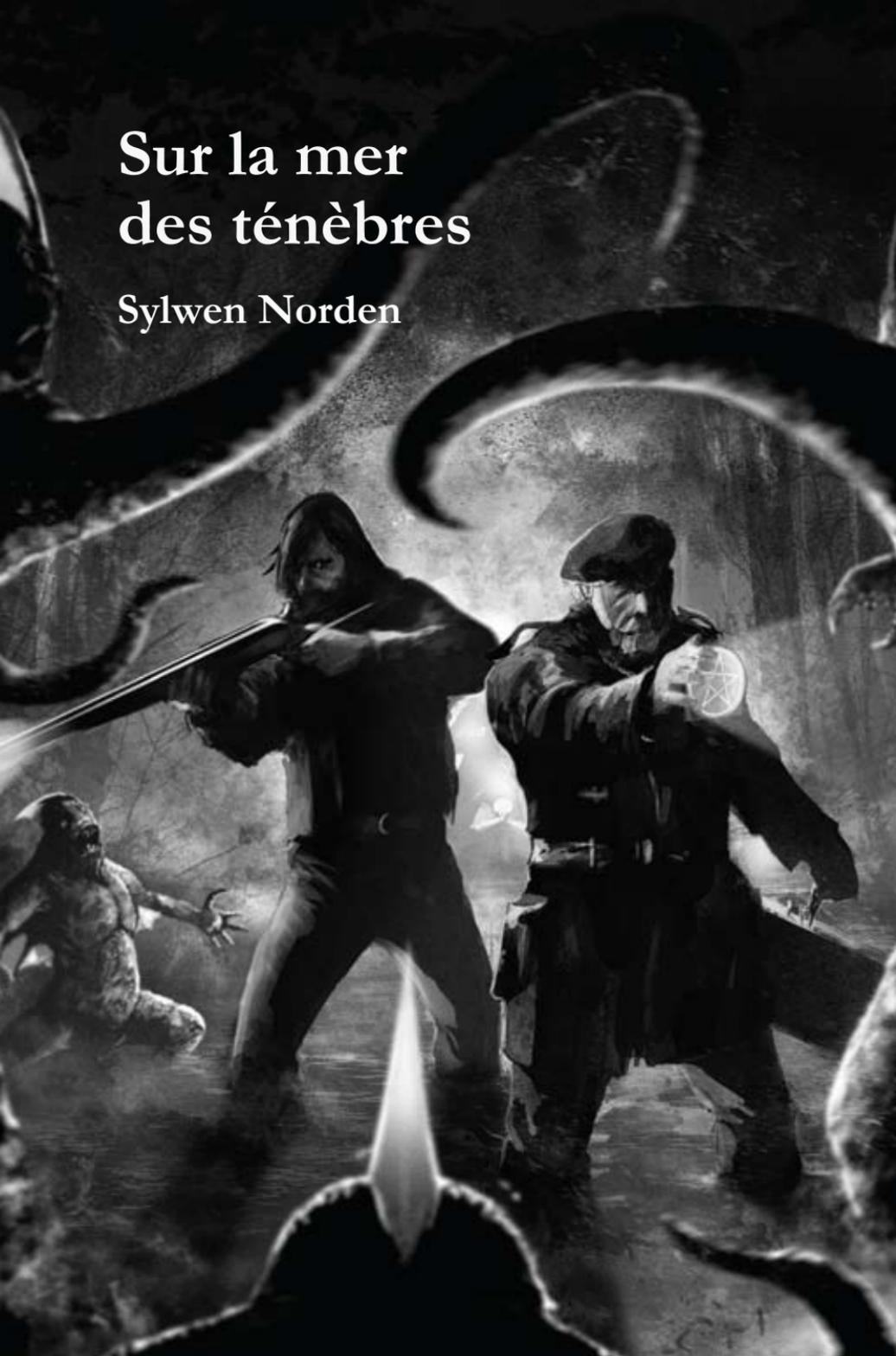
Cela prendra peut-être des années, voire des siècles, mais ce n'est qu'une question de temps avant qu'elles ne décourent complètement le mince fil de raison qui maintient notre monde et pour que celui-ci éclate comme un fruit trop mûr, révélant ce qui se cache sous la fine croûte craquelée qu'est notre univers.

J'ai regardé les cendres s'élever en repassant dans ma tête le film lointain de ce qui avait été ma vie, ce songe étrange qui me semble un peu plus absurde à chaque instant.

J'ai regardé les cendres s'élever, et j'ai souri.

Sur la mer des ténèbres

Sylwen Norden



Sylwen NORDEN a toujours été passionné par les ambiances sombres et fantastiques.

Son univers est fait de lieux étranges, de personnages sans avenir et d'endroits perdus où la réalité déraile et la vie s'efface. Des textes marqués par la poésie trouble des âmes qui se délitent et des décors qui s'écroulent.

Après avoir longtemps cherché le chemin de Kadath et des contrées oniriques, il s'est rendu compte qu'il ne pourrait jamais dépasser les dernières marches qui mènent à la porte du Sommeil Profond... ce qui est bien dommage, parce qu'à force d'observer le monde, il se demande si les Grands Anciens n'en ont pas repris le contrôle, et si, du fond de sa cité engloutie...

Sur la mer des ténèbres

de Sylwen Norden

J'avais mal dormi.
Des rêves étranges, des souvenirs d'eaux troubles et des visages de noyés avaient hanté une partie de ma nuit.

À un moment ou un autre, je me souvenais d'avoir ouvert les yeux. Les murs de la pièce ressemblaient à de grands miroirs. Et des choses nageaient dans l'eau bourbeuse de ces miroirs. Quoi ? J'aurais été bien incapable de le dire ; peut-être des sirènes qui venaient y coller leur face livide et me cherchaient de leur regard visqueux.

Tout cela se dissipait avec le réveil, mais je me sentais encore mal.

J'eus des difficultés à me lever ; dehors, j'entendais le vent qui soufflait avec une violence accrue. La tempête avait hurlé toute la nuit ; j'imaginai sans peine que cela n'était pas sans rapport avec mes rêves.

Lorsque je descendis dans la salle commune, par chance, il n'y avait personne.

Je ne me sentais pas d'humeur à supporter quoi que ce soit.

J'allai éteindre la radio qui geignait dans un coin ; les guerres civiles qui régnaient sur toute la planète, la pandémie, les millions de réfugiés climatiques et la famine qui sévissait à peu près partout ne me tentaient pas trop. Pas plus que cette bouillie de micro-organismes qui occultait à présent la lumière du soleil et dont l'origine demeurait un mystère.

Martha, la cantinière, une des nombreuses maîtresses de Thorne – le sale type qui dirigeait l'île – me servit le brouet habituel, cette espèce de pudding indéfinissable où elle mixait tout ce qui lui tombait sous la main. J'évitais d'en manger les jours où je ne la voyais pas s'en servir quelques cuillerées à même son chaudron de sorcière. Comme je la savais peu délicate, cela m'inquiétait d'autant plus.

Je jetais un rapide coup d'œil au planning des corvées et des tours de garde, lorsque l'alarme retentit.

Je récupérai le fusil qui ne me quittait plus depuis le début des troubles.

Nous étions le matin, mais au-dessus de moi, le soleil n'était qu'une lueur triste perdue dans un ciel d'ébène.

Des hommes s'agitaient au bout de la jetée ; je voyais leurs fanaux qui remuaient péniblement l'obscurité.

Ils faisaient de grands signes et montraient quelque chose qui arrivait de l'océan.

Un homme tira un coup de feu ; sans doute en l'air.

Les vagues et les embruns commençaient à passer par-dessus les digues. Encore quelques minutes et ce serait l'*acqua alta* dans toute l'île. Les maisons de la jetée disparaissaient derrière l'écran opaque de la brume noire ; ici et là, de rares lumières parvenaient à filtrer de cette bouillie de micro-organismes dont on découvrait peu à peu les effets sur la faune, la flore et le corps humain. Sans parler des maladies respiratoires qui se déclenchaient en masse.

Heureusement, d'après ce que l'on pouvait observer à la lueur des projecteurs, leur concentration semblait nettement plus importante au-delà de deux cents ou trois cents mètres d'altitude. Et c'était justement cette plus faible densité au niveau du sol qui permettait de s'éclairer de façon à peu près satisfaisante. Les rares scientifiques encore en activité, contrôlés par des États majoritairement totalitaires, ne laissaient filtrer que des infos contradictoires et politiquement orientées. Mais de façon générale, eux non plus n'étaient pas en mesure de réaliser des études fiables, et le phénomène demeurait incompréhensible. Ce qui était évident, c'est que les plantes ne s'étiolaient pas et que la température n'était pas descendue en dessous de zéro. Et ça, c'était sacrément étrange.

Mais dans un monde qui tombait en morceaux, ce n'était qu'une emmerde de plus.

Dans cette semi-obscurité étouffante, je vis Lyja Petrovska qui s'approchait de moi ; son long corps de spectre se détachait de la pluie qui frappait les pavés de plus en plus fort. On ne voyait que ses yeux globuleux qui reflétaient les lumières éparses que les hommes continuaient d'agiter dans leur excitation.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-elle de sa voix de basse.

— Aucune idée ; peut-être encore un bateau de réfugiés venu du continent – ou de beaucoup plus loin.

Une forme imprécise s'approchait du rivage. Tout ce que l'on pouvait dire, c'est que ça paraissait de bonnes dimensions et que ça surplombait la jetée.

— La brume noire est forte aujourd'hui, me lança la jeune femme. Pourtant, la tempête aurait dû chasser une partie de ces saletés de micro-organismes.

Comme pour lui donner raison, au milieu de la pluie, une aura lumineuse réussit à percer la brume. Elle se posa sur la jetée, sur les petites maisons à demi barricadées et sur le visage énigmatique de Lyja.

Des jurons retentirent devant nous.

À quelques mètres de la jetée, un cargo se balançait sur les eaux noires. On voyait clairement qu'il allait s'écraser sur les blocs de béton. Thorne regroupait ses hommes et donnait des ordres contradictoires.

— Si cette bande d'imbéciles pouvait y rester, chuchota la jeune femme.

— D'autres les remplaceront, lui répondis-je. Des réfugiés, des miliciens, des fanatiques religieux. Ce ne sont pas les gens qui rêvent de prendre le pouvoir qui manquent – même sur cette île.

— Les phares ! hurla Thorne.

Plusieurs faisceaux de lumière se mirent à glisser lentement le long de la jetée ; des milliards de points brillants les traversaient.

Thorne arrivait en courant avec ses hommes.

— Si la jetée ne l'arrête pas, il va défoncer les premières maisons, souffla Lyja.

Un choc effroyable retentit presque aussitôt ; un hurlement de métal déchiré et de tôles suppliciées.

Le navire apparut dans le faisceau des phares. Il s'agissait bien d'un cargo et il était de taille moyenne. L'avant du bateau s'était encastré dans le remblai et l'eau devait déjà envahir les cales. Mais ce n'était pas le seul problème.

Thorne jura.

— Merde, qu'est-ce qui a bien pu faire ça ! gémit un de ses hommes dans notre dos.

Le navire avait été comprimé en trois points différents. Quelque chose avait pesé de tout son poids sur sa structure. Et sous cette pression effroyable, la coque s'était déformée, le poste de pilotage avait éclaté et les bastingages avaient été réduits en bouillie.

— Je ne comprends même pas comment cette épave peut encore flotter, murmura Lyja.

— Si quelqu'un se montre, soyez prêt à tirer ! hurla Thorne. Pas de réfugiés sur notre île ! Qu'ils aillent crever ailleurs, ces cons-là ! On est déjà bien assez nombreux comme ça...

Je m'approchai de cette espèce de brute et lui tapai sur l'épaule.

— Elle prend l'eau, cette île, Thorne, on ne sera pas long à devoir l'évacuer. Au point où nous en sommes, une ou deux personnes de plus, ça ne changera rien.

— La ferme, Grierson ! gronda-t-il en me flanquant le canon de son arme sous le nez. À force de m'emmerder, c'est toi que je risque de foutre en premier à la flotte.

Cette fois-ci, je laissai tomber. D'ailleurs, il avait déjà reporté toute son attention sur l'épave. Partout, le long de la coque du navire, pendaient de grandes algues gluantes. Tout un fouillis de crustacés courait dans cette forêt de lianes entremêlées.

— J'ai comme l'impression qu'il n'y a plus personne de vivant là-dedans...

Thorne se tourna vers moi, l'air interrogatif. Il savait bien qu'il ne pourrait pas compter sur grand monde pour l'exploration de l'épave.

— Allons-y, dis-je. Il y a peut-être des médicaments, de la nourriture ou même du matériel qui pourra nous servir. Promis, je vous laisserai les armes.

Le vent devenait de plus en plus fort ; autour de nous, les vagues débordaient la jetée.

— Amenez une échelle ! beugla Thorne. Je n'ai pas envie de me salir avec toutes ces cochonneries.

Il monta le premier, le fusil d'un côté et la lampe dans la main qui coulissait le long de l'échelle. Je ne tardai pas à le suivre.

À un moment, fidèle à son habitude, je l'entendis jurer.

— Fais gaffe, Grierson, il y a des trucs qui essayent de nous pincer dans les algues !

Il enjamba le bastingage sans problème.

— Quel bordel ! murmura-t-il.

Je sortis la lampe de ma poche. Nous éclairâmes le pont ; il était couvert de vase. Par endroits, on distinguait des paquets d'algues. Des choses détalait dans la lumière et j'avais bien du mal à mettre un nom sur ce que je voyais.

Je manquai de me tordre une cheville en avançant. Une déchirure courait le long du métal du pont ; j'en aperçus d'autres qui formaient ici et là des entailles profondes. C'était parfaitement idiot, mais je pensais aussitôt à de grands coups de griffes. L'eau et la boue s'y infiltraient et on les entendait s'écouler vers les ponts inférieurs.

— C'est un vrai débris ! lança Thorne.

Perplexe, je balayai de nouveau le pont, les rambardes défoncées, les algues qui pendouillaient de la moindre structure.

— Bon sang, on dirait presque que ce navire a séjourné sous les flots. Je ne sais pas si c'est la pression qui a déformé sa structure, ou une vague géante qui l'aurait ainsi broyé, mais on a l'impression qu'une bestiole s'est amusée à le mâchouiller avant de le recracher...

Thorne me regarda de biais mais ne fit aucun commentaire.

Au loin, quelque chose glissa comme un serpent dans la vase et s'enfouit dans un fouillis d'algues. Une courte tête où paraissait fleurir une chevelure de méduse en dépassa un moment avant de disparaître.

— Mieux vaudrait essayer de s'en débarrasser, lançais-je tout bas, comme si ma voix pouvait attirer l'attention de tout ce qui grouillait autour de nous. Avec toutes ces nouvelles espèces qui se répandent un peu partout, si on laisse cette épave ici, ça

va nous ramener des tas de bestioles sur l'île ; et franchement, on peut s'en passer.

— Ça... ça doit vivre dans l'eau de mer, hésita Thorne.

Je n'étais pas convaincu.

— Ces choses ne donnent pas l'impression de se porter mal à l'air libre.

Il toussota nerveusement.

— Ouais, pas faut.

Tout autour de nous, on entendait de vagues clapotis. La pluie délayait la vase et, à chaque pas, mes chaussures s'y enfonçaient avec un *floc* spongieux. La lampe de Thorne se posa sur l'une des portes défoncées du poste de pilotage. De ce qu'il en restait en tout cas, car il avait été comprimé à quelques mètres des grandes baies vitrées qui avaient éclaté sous la pression. À cet endroit, toute la structure était déformée.

— Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur, me dit-il.

— Je vous suis.

— La frousse, Grierson, hein ?

— Non, répondis-je. À mon avis, on ne sera pas trop de deux là-dedans.

Il ne répliqua pas.

La vase avait envahi les premiers mètres du couloir, mais au-delà, à partir d'une sorte de réfectoire, c'était un peu moins boueux. Bien entendu, tout était sens dessus dessous et les cloisons, à plusieurs endroits, avaient été altérées par la pression et les chocs.

Thorne s'arrêta net.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

Il y avait de grandes traînées sur le sol ; elles partaient des couloirs latéraux et se rejoignaient au centre du réfectoire.

Je me baissai et les examinai.

— Du sang.

J'entendais le souffle court du milicien au-dessus de moi.

Je me relevai et balayai une fois de plus la pièce.

— Regardez !

La lampe de Thorne éclairait l'autre cloison ; sur les quatre hublots présents, deux étaient défoncés. Les longues traînées de sang traversaient le réfectoire, glissaient le long de la cloison et disparaissaient par les deux hublots.

Des marques de mains en maculaient le pourtour. Par terre, sur le sol, des paquets de chiffons tachés, des lambeaux de choses brunes et déchiquetées, traînaient dans une large mare visqueuse.

Thorne se retourna vers moi ; il avait l'air d'être blanc comme un linge. Il me flanqua presque aussitôt sa lampe dans les yeux, sans doute pour que je ne me rende pas compte de la tête qu'il avait, mais c'était loupé, et bien loupé, parce que sa lampe tremblait comme s'il tenait un marteau-piqueur dans l'autre main.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Grierson ?

— Inutile de rester ici, dis-je.

J'étais à peu près dans le même état que lui.

— Si ce qui a attaqué le navire et fait passer les hommes par les deux hublots rappique, on ne pourra pas lutter.

Le vent hurlait dans les couloirs et le bruit des vagues qui venaient s'écraser sur la coque du navire ne permettaient pas de percevoir grand-chose, à part les clapotis et les bruits d'égouttures qui nous entouraient, mais à ce moment-là, j'étais sûr d'avoir entendu quelqu'un marcher à l'autre bout du couloir qui nous faisait face.

En fait, ça venait droit sur nous.

Thorne pointa le canon de son fusil dans la direction des bruits de pas et faillit tirer, mais je l'arrêtai dans son geste.

— Tu es cinglé, Grierson ! chuchota-t-il.

— Il peut y avoir des rescapés ; j'aimerais bien comprendre ce qu'il s'est passé ici.

Il grogna.

— Personne de sain d'esprit ne pourra...

Mais il ne termina pas sa phrase, un coup de feu venait de claquer à l'autre bout du couloir. Thorne tira à son tour pendant que je me planquais sur le côté de la porte. On entendit un cri puis un bruit de course.

— Sortez de là ! hurla le milicien.

Il se tourna vers moi.

— Grierson, éclaire-moi ce foutu couloir !

J'obtempérai et il commença à avancer, fusil rechargé ; je le suivis, mais en décalage. Toutes les portes latérales étaient défoncées. La lumière des lampes renvoyait toujours le même mélange

de meubles renversés, d'objets cassés, de vêtements déchirés et de traces de sang. Par terre, devant l'une des portes, il y avait une main sectionnée au niveau du poignet. Une main avec des doigts fins, cartilagineux, presque translucides, terminés par de longs ongles aux reflets bleutés. Les doigts étaient palmés.

La lampe de Thorne se mit de nouveau à trembler.

— Mais ce n'est pas une main humaine..., souffla-t-il.

Je préférerais ne pas m'attarder et je l'entraînai plus loin.

Arrivés près de la dernière porte, nous entendîmes une sorte de râle entrecoupé de phrases marmonnées.

— Je l'ai eu ce salopard !

La porte était entrouverte mais intacte ; c'était la seule de tout le couloir. Le faisceau de ma lampe effleura un motif dessiné à un mètre de hauteur ; une sorte d'étoile à cinq branches ornée d'un rameau. Mais je la détaillai à peine.

Thorne, en revanche, fit une drôle de tête en la remarquant.

— On va rentrer ! beugla-t-il. Si vous faites le moindre geste, on vous descend !

Un homme était étendu sur le sol, dans un chaos de cartons retournés d'où s'échappaient des dizaines de sculptures qui reprenaient le motif dessiné sur la porte.

L'homme était petit, plutôt maigre, et ses lunettes avaient valsé sur le sol. Son crâne à demi chauve brillait à la lueur de nos lampes. Il portait un uniforme militaire comme il en fleurrissait tant sur le continent, sauf que le sien paraissait usagé. Une tache brune marquait son épaule gauche.

Il était encore conscient et continuait de parler tout bas. Une valise était accrochée à son poignet ; une de ces espèces d'attaché-cases comme on en voit sur les hommes qui transportent des documents importants.

— Pourquoi vous nous avez tiré dessus ? beugla Thorne.

— Je n'ai pas tiré..., gémit-il. C'est vous qui m'avez tiré dessus au moment où je sortais.

Un coup d'œil circulaire me permit de voir qu'aucune arme ne traînait sur le sol.

Je récupérai ses lunettes, me baissai au-dessus de lui et les replaçai sur son nez.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ? demandais-je aussi doucement que possible.

— Il... il ne faut pas que je dorme..., murmura-t-il. Si je dors... ils vont savoir ce que je veux faire...

Il grimaça avant de reprendre.

— C'est comme ça qu'ils nous ont trouvés !

— Il délire ! s'énerva Thorne.

Je sortis un couteau de ma poche et commençai à taillader sa veste.

— Je n'ai dormi que quelques secondes... mais ça a suffi...

J'essuyai la plaie avec un morceau de tissu qui traînait sur le sol ; pas très hygiénique mais je n'avais pas de temps à perdre. La balle était entrée juste au-dessus de l'aisselle. Je le soulevai légèrement pour constater qu'elle était ressortie de l'autre côté. Le sang coulait abondamment ; je fis un point de compression des deux côtés, priant très fort pour que le type ne soit pas atteint par l'une ou l'autre des maladies contagieuses et foudroyantes qui se répandaient sur le globe.

— Tu perds ton temps, Grierson, foutons le camp d'ici !

Dans le dos de l'homme, il y avait un petit appareil électronique passé en bandoulière ; je le montrai à Thorne.

Il le récupéra et fixa le cadran.

— C'est un radar, dit-il en le tournant dans ma direction. L'épave est ici, au centre ; là, c'est la jetée et le hameau. On voit le dessin de la côte.

Je repérai tout ce qu'il me disait dans le balayage verdâtre de l'appareil. Il en monta le volume sonore et le bip caractéristique de ce genre d'engin retentit dans la cabine.

L'homme me regarda une seconde.

— Il n'y a rien qui approche ? demanda-t-il nerveusement.

Je secouai la tête.

— Trouvez-moi des pansements, ce n'est pas ce type qui nous a tiré dessus. Il y a quelqu'un d'autre à bord.

Thorne bougonna mais s'exécuta malgré tout. Avec la trousse à pharmacie qui se trouvait dans une petite boîte, juste à l'entrée de la cabine, je réussis à bricoler un pansement de fortune. Je glissai mon bras sous son épaule valide et le relevai.

— Un instant, me dit Thorne. J'aimerais bien savoir ce qu'il s'est passé ici.

Ses yeux restaient fixés sur les étoiles à cinq branches comme si elle lui rappelait un mauvais souvenir.

— Plus tard, ce n'est pas le moment, répondis-je tandis que je me dirigeais vers la porte, soudain pressé de quitter les lieux.

Nous allions sortir, lorsque le radar commença à pulser de façon irrégulière.

Le type sursauta et se mit râler.

— Oh... Non... non... ils reviennent !

Thorne récupéra le radar et jura ; je le vis pâlir tandis qu'il me montrait l'écran. Dix, peut-être quinze formes oblongues apparaissaient à la limite supérieure du cadran. Je n'avais qu'une faible expérience de ce genre d'appareil, mais à mon avis, il ne pouvait s'agir que de navires en approche – et certains paraissaient de bonnes tailles.

— Je savais que ça finirait par arriver, pesta Thorne. Une attaque massive de réfugiés. On ne pourra pas lutter ; ils sont trop nombreux. Ils vont nous massacrer...

Il partit en courant, me plantant là avec le blessé.

Je tenais mon fusil d'une main, le type de l'autre, et, du bout des doigts, ma lampe.

— Ça va aller, dit-il, je crois que je pourrai marcher tout seul... Je m'appelle Burns, colonel Burns.

Je le regardai, il était tout pâle et ses yeux chaviraient encore un peu au milieu de leurs orbites, pourtant, il avait déjà l'air d'aller mieux.

— Un truc pour la douleur serait le bienvenue, mais tant pis, je n'ai pas le choix, il faut sortir d'ici... Où sommes-nous ?

Je lui indiquai le nom de l'île ; curieusement, il paraissait la connaître.

— Vous êtes le colonel de quelle armée ? demandais-je, un peu étonné. Il n'y a plus que des dictatures et des califats sur le continent. Entre deux zones stériles, bien sûr.

Il eut un geste évasif et glissa la main dans la poche de son pantalon pour en sortir une sculpture identique à celles répandues sur le sol.

— Tenez, dit-il en me la tendant. Prenez-la et gardez-la sur vous.

Elle était en pierre. Et pour une obscure raison, je la fourrai dans ma poche. Je me disais qu'un type qui avait réussi à survivre à ce qu'il s'était passé sur ce foutu rafiote, devait savoir de quoi il parlait.

Il récupéra le radar en geignant, coupa le son, et se tourna vers moi.

— Il faut partir d'ici, vite... avant qu'ils ne se rapprochent trop près de la côte...

Et il s'engouffra dans le couloir. L'arme à la main, j'en balayai les deux côtés avec ma lampe et me mis à le suivre.

Thorne était sur le pont et beuglait des ordres à ses hommes.

Le vent hurlait et la pluie commençait à nous cingler le visage avec une violence accrue ; on la voyait passer dans les phares qui éclairaient le navire.

Un bruit venant du large attira alors mon attention. Une embarcation arrivait à la limite de la lumière ; une grande barque à moteur. Des hommes gesticulaient à l'intérieur et poussaient des hurlements de terreur. En tout cas, je prenais ça pour de la peur. Sur la jetée, les hommes de main de Thorne ne trouvèrent pas mieux que de se mettre à leur tirer dessus. Deux hommes tombèrent à la mer, foudroyés, mais l'embarcation ne dévia pas d'un pouce. Elle fonçait, beaucoup trop vite, sur la jetée. Les hommes arrêtaient de tirer et s'égaillèrent dans toutes les directions. Le bateau à moteur percuta de plein fouet le remblai en béton. Les hommes, les femmes et les enfants qui s'y trouvaient furent projetés de tous les côtés au milieu d'une explosion.

Un type, qui avait sauté à l'eau à temps, réussit à remonter sur le quai. Il se mit à hurler dans une langue étrangère en montrant l'océan et partit aussi sec en courant ; une balle le faucha à quelques mètres des premières maisons.

Je cherchai des survivants, prêt à jeter une bouée, mais je ne vis personne. La houle était trop forte et les vagues continuaient de passer par-dessus la jetée.

— Il ne faut pas rester là, me pressa Burns. Vite, descendons !

Les phares brûlaient toujours. Tandis que nous commençons à descendre, une seconde, puis une troisième embarcation apparurent dans les faisceaux tachés de bans de brume noire. La folie y régnait aussi ; on entendait hurler dans la même langue. Les passagers tiraient, mais pas vers la jetée, non, ils tiraient sur un ennemi qui se trouvait derrière eux. Ils tiraient aussi sur les flots.

J'étais à la moitié de l'échelle lorsque quelque chose sortit des eaux tumultueuses, quelque chose de long et de noirâtre qui recouvrit les deux embarcations et les broya avant de disparaître. Ce fut beaucoup trop rapide pour que mon cerveau enregistre quoi que ce soit. Il y eut ensuite un court moment de silence pendant que je prenais pied sur le quai. Puis une femme se mit à hurler ; elle était seule, au milieu des flots. Un instant, je vis sa tête émerger entre deux vagues tandis que j'aidais le colonel à descendre, puis j'eus l'impression qu'on la tirait brutalement sous la surface.

— Vite ! Vite ! me pressait le militaire.

Je ne pense pas qu'il s'était miraculeusement remis de sa blessure ; c'était plutôt la peur, une peur énorme, qui lui donnait cette vitalité. Après tout, lui, il savait ce qui avait broyé les deux barques et attaqué le cargo.

Sur la jetée, Thorne et ses hommes se regroupaient, stupéfaits, et l'air encore plus abrutis que d'habitude.

Le colonel me tirait par la manche.

— Ne restez pas là, pauvre fou ! Venez !

Dans la lueur conjuguée des phares, les trombes de pluie déferlaient, se mêlant à la brume des micro-organismes qui valsaient en tous sens. Tout cela créait une ambiance irréelle, une lumière dérangement, dans laquelle on s'attendait à voir apparaître n'importe quoi.

— Thorne ! hurlais-je. Faites évacuer tout le monde !

Je l'avais rejoint lorsque je vis ses yeux s'écarter.

Des épaves, une bonne dizaine d'épaves entraient dans le faisceau de lumière. Des vaisseaux déchiquetés, couverts d'algues, de concrétions ; certains, même, paraissaient avoir séjourné sous l'eau pendant de nombreuses années.

C'était tout simplement incompréhensible.

Quelques femmes, de rares enfants, arrivaient des dortoirs avec des fanaux et des armes.

— C'est inutile ! hurlais-je. Il faut se replier vers l'intérieur de l'île. L'ancien bain...

Je regardai Thorne une seconde.

— Thorne vous m'entendez ? insistais-je en le secouant. Donnez l'ordre de se replier vers le centre de l'île !

Les épaves approchaient ; à présent, il y en avait largement plus de dix. Ici et là, sur les ponts ravagés, je voyais des choses qui commençaient à s'agiter.

À grouiller.

— Ce ne sont pas des réfugiés ! hurlais-je à tout le monde. On se replie vers le centre de l'île, allez !

Un mouvement de panique s'ensuivit. Hommes, femmes et enfants se mirent à fuir sur la petite route pleine d'ornières qui menait à l'ancien bague fortifié.

J'allais empoigner Thorne lorsque le type à la mallette m'attrapa par la manche.

— Un aéroport ? Est-ce qu'il y a un aéroport quelque part ? Je secouai la tête.

— Non, juste des bateaux pour quitter l'île.

Il sursauta.

— Non ! Pas les bateaux...

Les phares n'avaient pas été éteints ; en me retournant, je vis que les épaves se rapprochaient dangereusement et je m'engageai à mon tour sur la route.

— Pas d'hélicoptères ? Rien ? dit-il en essayant de se maintenir à ma hauteur.

— Il y a bien l'hydravion du vieux Markham, mais c'est tout. Et... il ne vous emmènera pas sur le continent... c'est un toqué qui vit seul avec sa famille dans les anciennes mines...

Il grimaça légèrement.

— Je ne vais pas si loin, ça suffira bien. Où est-ce que je peux le trouver ?

Une lueur fiévreuse brûlait au fond de ses yeux.

Il sortit une boîte de pilules et se mit à en avaler deux ou trois.

— Il ne faut pas que je dorme, dit-il en surprenant mon regard dans le faisceau vacillant de la lampe. Si je dors, ils sauront. Vous en voulez ?

Je secouai la tête.

— Vous n'irez nulle part dans cet état !

Il manqua de déraiper dans une flaque et se rattrapa à moi de justesse. Je passai ma main sous son bras et l'aidai à avancer.

— Je n'ai pas le choix, dit-il en essayant de reprendre son souffle.

La pluie tombait à grosses gouttes ; le vent agitait les arbres et remuait les buissons dans un concert sauvage de cris et de hurlements. Au loin, on entendait le bruit des vagues qui s'écrasaient sur la côte.

Devant nous, une foule de lumières éparses dansaient sur le sentier détrem pé. Thorne avait repris du poil de la bête et se vengeait sur les retardataires de son moment de faiblesse.

Il devait être presque midi, mais nous n'y voyions pas à deux mètres.

Nous fûmes rapidement dans les marais. De temps à autre, en geignant, Burns se retournait pour voir si quelqu'un ne nous suivait pas sur la route. Nous étions les derniers, et, dans cette bouillie de micro-organismes et de pluie, nous n'aurions de toute façon pas réussi à surprendre un éventuel poursuivant.

De chaque côté de la route, nous entendions la pluie qui claquait dans les eaux bourbeuses. La route sinuait entre les étendues fangeuses, et les lumières hésitantes qui en marquaient le tracé étaient de plus en plus distantes les unes des autres. Burns pesait de tout son poids sur mon épaule.

— Surtout, si je m'endors, réveillez-moi ! gémissait-il entre deux bourrasques.

Thorne pestait.

— Je n'aurai jamais dû t'écouter, Grierson, on était très bien au village !

— Tu as la mémoire un peu courte, dis-je en le tutoyant soudainement. Tu étais mort de trouille sur la jetée, il fallait bien que quelqu'un prenne une initiative !

— Jamais content, Grierson, toujours en train de me critiquer, de remettre en doute mes décisions avec cette connasse de militante pour les droits de l'homme, la Lyja Machinska, hein ? Mais toi, on ne te voit pas beaucoup agir !

— Le fusil et les gueulantes ne résolvent pas tout !

Thorne se raidit.

Je vis ses mâchoires se crispier comme à chaque fois qu'il allait piquer une crise et se mettre à cracher sur un monde qui le rendait – comme nous tous – malade de peur. Il réagissait toujours ainsi, rétrospectivement, après un choc ou quand il était dépassé par les événements.

— Ah ouais, tu crois ça ! se mit-il à hurler. Les déserts gagnent, les eaux montent, le Gulf Stream est allé voir ailleurs si les hommes y sont tout aussi cons, et le peu qu'il reste de huit milliards de salopards crèvent la dalle en ne pensant qu'à s'entre-tuer. Le cannibalisme a réapparu un peu partout. Les guerres de religions règnent sur le monde, et l'obscurantisme gagne chaque jour de nouvelles batailles contre une science qui ne pense qu'au profit, ce qui, en définitive, ne nous laisse pas beaucoup d'alternatives. Les Occidentaux ont presque tous été massacrés ; mais après tout, c'est ce que ces imbéciles souhaitaient déjà depuis un moment : disparaître. Qu'ils ne viennent pas se plaindre, depuis le temps qu'ils y travaillaient avec leurs politiques d'ouverture des portes à toute la connerie du monde. Comme si la leur ne suffisait pas !

« Maintenant nous sommes dans les ténèbres, dans cette semi-obscurité pourrie, faite de micro-organismes douteux, dont l'origine reste mystérieuse, et qui ont, malgré tout, le bon goût de laisser passer certains rayons du soleil de manière à ce que tout ne se mette pas à geler et à crever trop vite. Et en plus, on a dû réussir à éradiquer quatre-vingt-quinze pour cent des espèces qui existaient en un ou deux siècles à peine. C'est pas mal pour des débiles !

« Alors, Grierson, comment agirais-tu à ma place si tu dirigeais cette communauté ?

— Déjà, j'arrêterai de profiter des nanas du dortoir des femmes.

Il éclata de rire.

— Je ne touche pas aux femmes mariées... non consentantes ! Les autres, le pouvoir les excite, on n'y peut rien, c'est comme ça. C'est un peu maigre, comme reproche !

— Tu as flingué des tas de types paumés qui débarquaient ici à moitié mort de faim !

Il m'attrapa par le col ; j'aurai pu lâcher Burns et lui mettre un coup de poing mais je préfèrai que l'on n'en arrive pas là.

— Écoute-moi bien, Grierson, les gens ont toujours eu besoin de salauds qui prenaient les sales décisions à leur place. De types qu'ils pourront montrer du doigt, après, juste avant de les livrer aux nouveaux gouvernements, aux biens pensants du moment, pour les faire payer à leur place.

— C'est beau de se sacrifier pour les autres ; tu es un altruiste, finalement.

Il secoua la tête, agacé.

— Grierson, un jour je te ferai la peau !

— Non, tu ne le feras pas, dis-je en soutenant son regard. Tout simplement parce qu'il n'y a que sur moi que tu peux compter. On ne peut pas en dire autant de la meute d'imbéciles que tu entretiens. Ils te planteront à la première occasion, pour une femme, pour une gamelle de bouillie de Martha, ou pour ta place. Ce que je ne ferai jamais.

Il relâcha son étreinte.

Nous étions arrêtés et il me sembla surprendre un mouvement, une vague forme humaine qui se déplaçait parallèlement au sentier, dans les marais. Je l'indiquai à Thorne d'un léger signe de tête.

— Pitt et M'Bona ne feraient jamais ça ! gueula-t-il en plissant les yeux pour essayer de distinguer quelque chose.

— Ce sont des idiots, dis-je. N'importe qui pourra leur monter la tête avec un demi-verre d'alcool ou de n'importe quoi qui brûle et qui pique.

La lumière de nos lampes éclairait la route et ne nous permettait pas de repérer quoi que ce soit.

— Je sais que tu n'aimes pas ma manière d'agir, rétorqua-t-il en baissant la voix et en faisant un signe de tête vers nos deux lampes, mais je n'ai pas le choix. Tôt ou tard, des gens débarqueront ici en masse et ils nous massacreront. La pêche est catastrophique, le poisson malade, contaminé par tout un tas de produits chimiques et par je ne sais quelles nouvelles espèces de parasites. L'île, avec ses marigots à moustiques, ne laisse que peu de place pour la culture. Et de toute façon, l'ancienne usine de produits chimiques a pourri le sol pour plusieurs siècles. Que faut-il faire ? Accueillir tout le monde comme le veut cette cinglée aux yeux de merlan frit, la Lyja Machinska, ou bien essayer de préserver les cent cinquante survivants de notre communauté qui crèvent la dalle ?

Je resserrai ma prise sur la crosse de mon fusil et attendis le signal de Thorne.

— On n'a plus de médicaments, dis-je, l'eau des sources devient saumâtre avec la montée des eaux, et tôt ou tard, à la

première tempête, la moitié de l'île va se retrouver définitivement engloutie. On ne tiendra pas longtemps ici. Nous aussi, on va vite devenir des réfugiés.

Il me sembla entendre un bruit de succion ; le bruit d'un corps qui avançait péniblement dans la vase. Sur mon épaule, Burns commençait à se rendre compte qu'il se passait quelque chose. Il leva son index, discrètement, et se tapota l'oreille pour me faire comprendre que lui aussi entendait un bruit.

Thorne mit doucement son fusil en position, dans un geste naturel. Je tenais ma lampe parée.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ? demandais-je à Thorne en lui faisant signe que j'étais prêt.

Il grimaça un sourire et me répondit.

— Parce qu'il y a un salopard qui nous écoute ! gronda-t-il.

Et nous tournâmes nos lampes en même temps en direction de la forme qui avançait vers nous.

Pendant une seconde, je restai bouche bée.

— Qu'est-ce que vous foutez là ! hurla Thorne, le doigt sur la gâchette.

— Je... j'essaye de fuir... comme vous...

— Baissez votre fusil, où je tire.

Lyja obtempéra.

Elle avait de la boue jusqu'en haut des cuisses, mais cela ne paraissait pas la déranger. Dans la lumière électrique, on ne voyait que ses yeux globuleux et la pâleur de son visage qui ressortait anormalement de toutes ces ténèbres.

La jeune femme baissa son fusil, presque à regret.

— Je... j'avais peur, bafouilla-t-elle avec un drôle d'air que j'attribuai à la panique. Il y avait des silhouettes derrière moi, sur la route. J'étais en retard et j'ai voulu couper par un raccourci pour rattraper tout le monde et je me suis perdue. J'ai entendu des voix et j'ai cru...

— Tuez-la !

Je me retournai vers Burns, incrédule.

— Tuez cette saloperie ! hurla-t-il de nouveau.

Même Thorne paraissait surpris par la violence de l'attaque.

— Calmez-vous, Burns, dis-je.

— Cet homme est fou, lança-t-elle avec l'un de ses sourires qui faisaient davantage ressortir ses yeux de leurs orbites.

— Toi, la militante, tu la fermes et tu jettes ton arme ! gueula Thorne. D'ailleurs je croyais que tu n'aimais pas les armes ?

Le fusil alla valser à nos pieds.

Burns sortit alors l'une de ses petites sculptures en forme d'étoile de sa poche et la montra à la jeune femme. Ses traits se décomposèrent et elle recula.

Je ne sais plus ce que j'allais dire mais, à cet instant précis, des coups de feu retentirent une centaine de mètres devant nous.

Des coups de feu et des cris. Des lumières s'agitaient de toutes parts sur la route sinueuse. Lorsque je me retournai vers la jeune femme, il n'y avait plus personne.

Une fois de plus, Thorne partit en courant. Burns s'accrocha à moi en me montrant les marais qui nous entouraient.

— Toute cette eau, dit-il, elle... elle est reliée à l'océan ?

Sur le moment, je ne compris pas sa question, puis cela me frappa d'un seul coup.

— On trouve de l'eau salée vers le centre de l'île et en divers endroits ; en tout cas c'est ce que j'ai entendu dire. Probablement des galeries souterraines.

— L'hydravion, murmura le colonel, s'il vous plaît, l'hydravion...

Au même instant, quelque chose nous frappa de plein fouet au niveau des mollets. Nous manquâmes de tomber. Je réussis à garder mon fusil et à maintenir Burns, mais ma lampe m'échappa des mains. Je la vis rouler devant moi, emportée par une vague. L'eau nous arrivait à hauteur des genoux et nous avions un mal fou à nous tenir debout dans le courant.

— Les digues ont dû lâcher quelque part...

Au loin, les lueurs s'affolaient, les coups de feu devenaient plus rares et les cris plus désespérés.

— Nous sommes trop éloignés du bague, dis-je en pataugeant, nous ne l'atteindrons jamais...

— Personne ne l'atteindra..., rectifia Burns.

Le vent hurlait à présent à nos oreilles. L'eau continuait de monter, mais plus lentement. On ne voyait que l'écume et les tourbillons qui se formaient autour de nous, emportant des branches mortes, tout un tas de déchets accumulés là par plusieurs siècles de règne humain. Burns sursautait à chaque fois

qu'un objet venait cogner contre ses jambes. J'avais beaucoup de mal à tenir mon fusil levé, prêt à tirer en cas d'attaque. Une sorte de grandes cuves passa près de nous, puis une barque, mais nous étions trop loin pour réussir à nous en emparer.

— Si près du but, murmurait le colonel en tenant sa mallette serrée contre lui, échouer si près du but...

Le reste de ses paroles se perdit dans les râles exacerbés du vent.

J'essayais de rester sur la route mais ça devenait de plus en plus difficile ; autour de nous, il n'y avait plus qu'une large étendue d'eau dont émergeaient, ici et là, quelques buissons courbés par le courant et de rares arbres. L'eau n'était pas froide mais je commençais à me sentir engourdi. J'étais conscient qu'il ne fallait surtout pas tomber ; à la moindre chute, nous serions emportés vers les marais.

Je réussis à prendre appui sur un arbre qui bordait la route. Les eaux luisaient étrangement dans les demi-ténèbres. Nous étions complètement trempés et j'en étais à me demander si nous avions encore une chance de nous en sortir, lorsque Burns délogea le radar de sa poche. Il me le flanqua sous le nez d'une main tremblante.

— Là, dit-il en me montrant l'écran verdâtre, on voit le tracé de la route... L'hydravion... où faut-il aller ?

Il n'y avait plus aucune lumière devant nous ; je ne sais pas s'il restait des survivants à l'attaque et à la montée des eaux, mais je me sentais de plus en plus seul.

— Qu'est-ce qui nous attaque ? hurlais-je soudain en attrapant Burns par le col et en le secouant. Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— Vous ne me croiriez pas si je vous le disais, répondit-il en manquant de lâcher le radar.

— Quelle saloperie les hommes ont-ils encore commise ? Il secoua une tête ruisselante d'eau.

— Non, pour une fois, les hommes n'y sont pour rien.

— Vous allez finir par m'expliq...

Mes yeux venaient de tomber sur l'écran du radar.

Une dizaine de formes oblongues y apparaissaient. Je relevai la tête, pris de panique ; cela venait de derrière nous : de l'océan.

Les épaves.

La tempête et la montée des eaux avaient dû rompre les digues. L'eau nous arrivait à présent au-dessus de la taille ; impossible de lâcher notre arbre sans être entraînés par la violence du courant.

— L'eau est encore trop basse, dis-je autant pour le calmer que pour me rassurer. Les épaves vont s'ensaver. Des bateaux d'un tel tonnage et... et puis laissez tomber votre mallette, au lieu de l'agiter comme ça au-dessus des eaux, elle va vous entraîner !

— Non ! hurla le petit militaire, je dois la garder ! Jusqu'au bout...

Il tenait le radar à bout de bras et ne le quittait pas des yeux.

Je n'insistai pas. Une forme venait d'émerger sur notre gauche ; j'eus l'impression de voir des yeux verdâtres nous fixer pendant une seconde, puis cela replongea presque aussitôt dans une gerbe d'éclaboussures. Je balayai la surface des eaux avec le canon de mon fusil ; je ne donnais pas cher de notre peau si quelque chose nous attrapait par en dessous.

Je ne sais pas si Burns était devin, mais il lança à la même seconde :

— Les pierres, elles les tiennent à distance... sans elles...

J'entendis alors une sorte de bruit de moteur ; il y eut à nouveau des coups de feu, puis un phare déchira la nuit.

Je tirai en l'air ; le phare se mit à tourner dans tous les sens. Une grande barque arrivait ; une dizaine de silhouettes s'agitaient à l'intérieur, tirant régulièrement des salves en direction des eaux noires et tumultueuses. Le moteur peinait contre le courant ; il avait parfois des ratés mais il semblait tenir bon.

Burns jura à côté de moi.

— Comment font-ils ? C'est incroyable ! Comment font-ils ?

Je tirai une deuxième fois ; le bateau eut une embardée, se battit quelques secondes contre un tourbillon, puis le phare nous repéra.

— Grierson ! Tenez bon ! hurla quelqu'un à l'intérieur de l'embarcation.

Je vis une forme noire jaillir des eaux, juste devant nous ; ça ressemblait à un homme mais avec de longs bras, une sorte

de grosse tête, et des yeux démesurés, phosphorescents, braqués sur nous. Dans son dos, une crête accrochait la lumière en des reflets bizarres et changeants. Un coup de feu tiré du bateau lui transperça la poitrine ; j'entendis un hurlement strident, presque insoutenable, puis un bruit d'éclaboussures, juste derrière nous. Je me retournai et tirai deux fois de suite dans l'eau. Des choses sortaient brutalement du flux et y replongeaient tout aussi rapidement.

Je tirai mes deux derniers coups et me retournai vers l'embarcation. La première chose que je vis, c'était les étoiles à cinq branches qui avaient été sculptées à même les planches de la barque ; il en pendait aussi des dizaines, maintenues par des ficelles, de chaque côté du canot. La seconde, fut la silhouette de géant de Markham, la pétoire dans une main, qui se baissait pour attraper Burns de l'autre main. J'étais complètement engourdi et Thorne, qui avait également rejoint l'embarcation, dut m'aider à me hisser par-dessus bord.

Le bateau repartit aussi sec.

— On rentre, cria Markham, y'a plus personne de vivant là-dedans.

Il se tourna aussitôt vers nous.

— Les étoiles ? Où est-ce que vous les avez mises ?

Burns en sortit trois de ses poches.

— Sacrés farceurs ! se mit-il à rire. Sans ça, ils vous auraient déjà eu.

La barque accélérât toujours ; elle suivait à présent le courant et ne peinait plus.

— Bon Dieu, Lowie ! Va pas si vite, on pourrait toucher n'importe quoi dans ce merdier !

Nous étions une quinzaine dans la barque, tous trempés, et certains franchement mal en point.

— Quand j'ai entendu les coups de feu et que j'ai vu les eaux monter, j'ai tout de suite compris ce qu'il se passait ! J'ai foncé dans la première barque avec Lowie, Trudy a pris la seconde et les deux gosses la dernière. Mais c'était trop tard... on n'a pas pu sauver tout le monde !

Nous approchions du centre de l'île. Je savais que Markham et sa famille habitaient une ancienne mine, creusée dans le haut pic rocheux qui surplombait les marais, et que l'on voyait

des milles à la ronde. Je n'étais jamais venu jusque-là. La surveillance de la côte et la recherche de nourriture accaparaient toute notre attention. Et Thorne, pour une raison que je commençais à entrevoir, refusait tout contact avec lui. Je savais seulement que les arbres marquaient le début de son territoire ; des arbres tordus par le vent, affaiblis par la proximité délétère des marais, et que personne n'avait entretenus depuis près de deux siècles. Soit environ l'époque où la mine avait été abandonnée.

Le vent agitait les branches et des remous venaient secouer la barque. Tout un tas de débris commençaient à s'accumuler à la surface de l'eau. J'avais rechargé mon fusil et je faisais ce que je pouvais, aux côtés des autres rescapés, pour scruter les flots et être prêt à tirer. Les branches entremêlées et les troncs déformés ne nous facilitaient pas la tâche. Nous passâmes finalement entre deux grands rochers où étaient sculptées les étoiles à cinq branches, pour aboutir, autant que nous pouvions en juger, sur un plan d'eau qui s'étendait à présent jusqu'au pied du pic. Brièvement, le phare balaya un hydravion qui, quoique bien amarré, tanguait dangereusement sur les flots.

Burns sursauta ; je le vis se relever et se diriger d'un pas incertain vers l'avant de la barque où se tenait Markham. Ils entamèrent presque aussitôt des pourparlers animés.

Les pontons étaient sous l'eau. Le projecteur éclaira la forêt et j'eus l'impression d'apercevoir, en lisière, des dizaines de formes noires qui nous épiaient.

— Ces salopards savent qu'on est là ! grinça Thorne à côté de moi.

Nous réussîmes à accoster malgré le courant ; les flots s'étaient engouffrés dans la galerie principale et nous dûmes emprunter un escalier tortueux, taillé à même la roche, pour pouvoir atteindre les habitations troglodytes situées une vingtaine de mètres plus haut.

Pas plus de trente ou quarante survivants étaient regroupés dans une salle basse.

— Nous n'avons pas réussi à sauver plus de monde, me dit Markham qui s'était arrêté à l'entrée.

— Vers le baigne ?

Il secoua la tête.

— Les gosses y sont allés. Plus personne, là-bas.

J'allais faire un pas dans la pièce mais il me retint par la manche.

— Venez, le temps presse, il faut que l'on parle.

Son regard fit le tour de la salle.

— Où est ce bon à rien de Thorne !

Il le repéra et l'invita à nous rejoindre.

Burns attendait dans une autre pièce, une sorte de petite chapelle votive où des bougies brûlaient sur un autel en pierre. Des noms étaient gravés un peu partout sur les parois.

Le colonel était au bout du rouleau ; son séjour dans l'eau n'avait pas dû arranger sa blessure. Et, forcément, la lumière des bougies creusait ses orbites et accentuait sa pâleur ; l'eau s'égouttait de nos vêtements et formait de petites flaques sur le sol. Il faisait doux mais je ne pouvais pas m'empêcher de grelotter.

J'allai m'asseoir dans un coin ; on nous apporta des boissons chaudes, des serviettes et des vêtements secs. Sans aucune hésitation, chacun se déshabilla, se sécha et enfila les nouveaux vêtements. Une femme assista Burns qui n'arrêtait pas de grommeler que l'on perdait un temps précieux. C'est seulement à cet instant que je me rendis compte qu'il avait perdu ses lunettes.

— C'était une ancienne mine, commença Markham pendant que l'on se changeait.

Il nous montra les murs d'un geste circulaire. Le vent sifflait quelque part dans les profondeurs des salles et venait chatouiller les flammes des bougies.

— La plupart des galeries ont été creusées par les bagnards. Soi-disant qu'il y aurait eu des opales noires, mais franchement, j'ai du mal à y croire. Je ne sais pas ce que les instances pénitentiaires avaient derrière la tête en installant un baigne ici, et au-delà, à quel jeu jouait vraiment l'État, mais j'ai l'impression qu'il devait se douter de quelque chose...

« Les bagnards défrichaient aussi les abords des marais ; mais l'île ne fait pas plus d'une dizaine de kilomètres carrés, et à part les quelques maisons qui se trouvent groupées près du port, elle n'a jamais vraiment été habitée ni cultivée. Trop

petite, trop marécageuse, et c'est pour cette tranquillité que l'usine de produits chimiques est venue s'installer ici. Pas de contrôle, presque pas d'insulaires pour les emmerder, ils pouvaient déverser toutes les saloperies qu'ils voulaient dans les marais et dans l'océan, sans qu'on vienne les déranger. Des étrangers, plutôt bien payés, y travaillaient et se foutaient pas mal de l'écologie.

— L'hydravion, murmura Burns...

— Oui, oui, le coupa Markham d'un geste apaisant de la main. Mais j'ai des choses à vous dire avant. Il y a toujours eu des disparitions dans l'île, des gens qui partaient à pied le long des sentiers qui la sillonnent ou bien qui s'attardaient un peu trop, le soir, sur ses plages désolées, et que l'on ne revoyait jamais. Les autorités pénitentiaires expliquaient cela par la présence de sables mouvants dans les marais. Pour être honnête, on peut s'y embourber sans problème, mais je n'ai jamais vu de sables mouvants. Des bateaux, beaucoup de bateaux aussi n'arrivaient jamais à destination. Régulièrement, ceux qui faisaient la liaison avec le continent se perdaient en route. C'était une punition pour les gardiens de faire les trajets jusqu'au continent. Pour ces raisons, le bague faillit plusieurs fois être fermé.

« Et puis un jour, à force de creuser la roche en tous sens, ils sont tombés sur une vaste salle souterraine. Une salle dont les parois étaient entièrement sculptées de figures grotesques et de formes monstrueuses. Des êtres effroyables, ayant une vague apparence humaine, mais avec des visages de poissons et de grands yeux exorbités. Inlassablement, des scènes de sacrifices, de mises à mort, de bateaux attaqués par ces êtres-poissons et par des choses encore plus terrifiantes, étaient représentées sur les parois de la grotte. Et de toutes ces créatures de cauchemars, il y en avait une qui revenait souvent, d'une taille largement supérieure à celles des êtres-poissons et des hommes. Et cette chose était pourvue de longs tentacules ; ses yeux, qui brillaient d'un rouge sournois, devaient être en pierres précieuses, mais aucun des hommes présents ne songea à s'en emparer.

« Au centre de la grotte, il y avait un puits, et tout autour de celui-ci, un escalier qui permettait de descendre jusqu'aux

eaux noires qui s'agitaient dans ses profondeurs. Le puits était gardé par toute une série de statues représentant les hommes-poissons et la créature aux tentacules. Il y avait aussi la statue d'une femme, avec de rares cheveux et un visage aplati, et toujours les mêmes gros yeux exorbités. Une sorte de tiare compliquée, pleine de visages grimaçants, de formes convulsives et de membres bizarres, était posée sur sa tête.

« Dans ce temple souterrain, des portes ouvraient sur chacun des points cardinaux. Des portes massives plaquées d'un métal luisant, presque luminescent, qui devaient donner sur des galeries que le travail de taupe des forçats n'avait pas encore mises au jour. Et devant chacune de ces portes, entassées sur le sol en un arc de cercle qui avait dû, en des temps reculés permettre à ceux qui les avaient déposés là de ressortir, toute une série de petites pierres taillées en formes d'étoiles. Des étoiles à cinq branches sur le dessus desquelles on avait représenté une sorte de fin rameau d'où partaient, là aussi, cinq petites tiges de tailles inégales.

« Les bagnards et leurs gardiens, effrayés par cette découverte, ont aussitôt rebouché l'accès à la grotte sous des tonnes de gravats. De source sûre, je sais que les gardiens lâchèrent leurs fusils et se mirent à la tâche comme des fous à côté des prisonniers. Mais c'était trop tard ; le lendemain, à la plus grande stupéfaction de tous, le passage était de nouveau ouvert. Cette fois, personne n'osa y retoucher et le travail reprit dans une autre galerie, le plus loin possible de cette maudite salle.

« C'est à ce moment-là que les disparitions se sont accélérées. Les hommes, lorsqu'ils se déplaçaient dans les galeries avec des lanternes, entendaient des bruits de pas furtifs dans leur dos ; beaucoup affirmèrent avoir perçu de drôles de chuchotements, parfois, ils surprénèrent la vague luisance de deux yeux qui les regardaient du fond d'une salle. Certains remarquèrent des empreintes de pas mouillés, sur le sol des galeries mais aussi sur les rochers, à la limite des marais, et de plus en plus près du baigne – et c'était de grandes pattes griffues et palmées. Malgré les sanctions, malgré les brimades, le directeur eut un mal fou à se faire obéir de ses subordonnés qui eux-mêmes n'arrivaient plus à obtenir quoi que ce soit des forçats, chacun ne pensant plus qu'à quitter ce lieu d'abominations.

« Tout le monde vivait dans la peur et la crainte d'être entraîné vers le puits par ces choses qui évoluaient dans les ténèbres.

« Puis il y eut la nuit du 30 avril au 1^{er} mai 1854. Tous ceux qui dormaient, furent réveillés par les cris des gardes, à la porte, puis ceux des prisonniers du rez-de-chaussée et de leurs gardiens. Il y eut des coups de feu. Lorsque le directeur réussit à s'organiser avec les quelques hommes qui lui restaient, ce fut pour se rendre compte que des créatures avaient arraché les portes des cellules pour y pénétrer en masse, massacrant et dévorant tous ceux qui se trouvaient là. Les cris des bagnards étaient horribles. Les hommes commencèrent à tirer sur les créatures ; ils libérèrent les derniers prisonniers, les armèrent, et, pris au piège, ils se retranchèrent ensemble dans l'armurerie.

« Mon ancêtre, qui s'était retrouvé isolé des autres dès le début des combats, réussit à s'enfuir. Sur la route, il retrouva une femme qui arrivait du port, épuisée, effrayée, les bras couverts de longues traces de griffures. Là-bas, c'était le même carnage. Ils entendirent alors une explosion qui venait du bagne. Plutôt que de se faire prendre vivants, le dernier carré avait préféré se faire sauter avec les réserves de poudre et de dynamites qui servaient au percement des galeries.

« Les deux rescapés se sont alors cachés dans les bois. Mon ancêtre, suspectant que les pierres-étoiles disposées devant chacune des portes de la salle souterraine devaient servir à empêcher ces créatures d'en sortir, en avait sculpté plusieurs et il en conservait toujours une sur lui.

« Les autorités pénitentiaires firent une rapide enquête qui conclut à une révolte des prisonniers et le bagne fut définitivement abandonné.

« Mes ancêtres sont restés sur l'île, et depuis, génération après génération, nous gardons l'entrée de la grotte et nous prévenons chaque nouvelle vague d'arrivants. En vain, généralement. Ceux de l'usine ont déterrés des tas de statues, de fragments de mosaïques et de sculptures. Le directeur a récupéré tout ça et l'a écoulé sur le marché de l'art contemporain.

« Moi aussi j'ai voulu vous prévenir, quand vous avez débarqué sur l'île il y a quelques mois, mais évidemment, personne

ne m'a cru. Je ne peux pas vous en vouloir, moi et ma famille, depuis toutes ces longues années, sommes toujours passés pour des fous. Mais ces créatures gagnent en puissance à mesure que le règne de l'Homme touche à sa fin.

Il s'arrêta, passa une main fébrile devant son visage, et reprit.

— Vraisemblablement, cette île fait partie d'une suite de montagnes ou de pics qui constituait, il y a plusieurs millénaires – sans doute même davantage – les plus hauts sommets d'un continent. On retrouve des pans de murs et des pierres de taille ensevelis dans la vase des marais. Ces hommes-poissons devaient vivre ici, parmi des temples gigantesques dédiés à des divinités sans noms. Le « Pilier du Diable », distant de dix milles nautiques, faisait partie d'une effrayante cité barbare où se pratiquaient les rites représentés sur les parois de la grotte.

Il parut hésiter une seconde.

— Je pense même que cet amas de roches formait les sous-bassements du pilier d'un temple dont les proportions dépassaient l'entendement ! À moins... à moins qu'il ne soit qu'une sorte de piédestal qui devait supporter une statue – ou une créature – d'une taille que je vous laisse imaginer.

Il se tourna vers Thorne.

— Alors, à présent, vous ne me traitez plus de fou ! Vous n'auriez pas donné l'ordre à vos hommes de me tirer dessus à chaque fois que je tentais de vous rendre visite, de vous donner des pierres-étoiles, nous n'en serions sans doute pas là aujourd'hui.

J'essayai de secouer ma torpeur mais j'avais bien du mal.

— Qu'est-ce qui motive ces créatures pour passer à l'attaque ? demandais-je. Elles auraient pu envahir l'île à n'importe quel moment.

Markham haussa les épaules.

— Difficile à dire. Pour l'attaque du bague, ça devait être la découverte de leur temple souterrain qui les a agacées. Plus tard, l'usine aussi a été attaquée. Les ouvriers, manipulés par un directeur peu scrupuleux, après avoir accepté de sacrifier certains des leurs contre de l'or et des bijoux que ramenaient ces créatures des ruines sous-marines, ont refusé de s'accoupler

avec ces êtres mi-homme mi-poisson. Car il faut le savoir, ces choses peuvent se reproduire avec nous ; comment arrivent-elles à passer la barrière des espèces, je suis incapable de le dire, mais je pense qu'elles peuvent, dans une certaine mesure en tout cas, agir sur leur biologie et se reproduire avec à peu près n'importe quoi. J'en ai vu qui...

Il s'arrêta, repoussa un souvenir désagréable d'un geste nerveux de la main, et reprit.

— Quant à l'attaque d'aujourd'hui... l'île est restée longtemps déserte, à part nous bien sûr, trop de pollution et de déchets toxiques. L'humanité décline. Nous sommes presque tous stériles, malades et affamés – ce qui ne nous empêche pas de continuer allégrement de nous entre-tuer. Ces créatures, après des millénaires d'une vie cachée dans le fond des océans et dans des galeries souterraines, savent que leur heure a de nouveau sonné. Elles, et ce qui reste tapi sous les flots...

— Qu'alliez-vous faire au Pilier du Diable avec votre hydravion ? demanda Thorne.

Markham sourit.

— Oui, j'ai croisé dans le secteur le bateau de pêche de vos hommes, il y a quelque temps, avant qu'il ne finisse, comme bien d'autres, emporté sous les flots. Eh bien, pour répondre à votre question, j'allais y balancer des tonnes de pierres-étoiles que je fabrique ici même, avec une machine achetée par mon grand-père.

Burns se releva d'un bond.

— Mon Dieu ! hurla-t-il. J'ai failli dormir ! J'ai failli dormir ! Il faut que je parte, Markham, je ne peux plus attendre... Je n'ai dormi que quelques minutes en plus de quarante-huit heures, c'est au-dessus de mes forces. Ça, plus la douleur dans mon épaule qui devient intolérable... Il est temps...

Markham le regarda droit dans les yeux pendant quelques secondes.

— Dites-leur ce que vous m'avez dit, dans la barque, et ensuite on y va.

Le colonel essaya de reprendre son souffle, hésita, et finit par se rasseoir.

— Bien... bien... Avant que les frontières des pays n'explo-sent, avant que les bouleversements climatiques et les épidémies

ne détruisent le monde, je travaillais pour un laboratoire de recherche de l'armée, pour une puissance occidentale aujourd'hui disparue, et nous étudions les effets de certaines ondes sur les cycles du sommeil. Tout cela, bien sûr, à des fins militaires que je vous laisse imaginer... Nous avons plus particulièrement étudié leurs effets sur les périodes de sommeil paradoxal, sur les rêves donc, mais aussi sur certaines visions, certaines images qui surgissent du cerveau quand on se trouve dans une sorte d'état hypnagogique. Coincé entre la veille et le sommeil profond. J'ai servi, à un moment, de sujet d'expérience, et nous nous sommes rendu compte que certaines de ces ondes me plongeaient dans un état semi-comateux. À chaque fois, je me retrouvais en plein cauchemar.

« Tout cela commençait par une terrible sensation de vertige ; une envie de vomir et des nausées qui me secouaient. Puis je basculais de l'autre côté. Et il y avait cette haine, une haine toute-puissante, primordiale, absolue. J'approchais d'une forme de vie remplie d'une soif immodérée de détruire et de souiller tout ce qu'elle touchait. Je ne voyais rien mais je sentais sa présence. Une certaine idée du mal. Et mon âme baignait dans ses effluves comme si on la plongeait dans un acide puissant. Je ne sais pas comment vous expliquer ça, mais c'était un peu comme de faire une expérience de mort imminente, de traverser cette espèce de tunnel dont parlent les gens et de se retrouver de l'autre côté. Mais cet autre côté, ce n'était pas le Paradis, non, c'était plutôt l'Enfer.

« Peu à peu, au milieu de la panique qui ne me quittait pas, je commençais à voir, à distinguer ce qui m'entourait. J'étais dans une grande salle souterraine, l'eau s'écoulait le long de gigantesques murs en pierre, d'arches monstrueuses aux angles anormaux et aux inclinaisons vertigineuses. Et tout cela participait de cette idée d'un Mal Omnipotent. Partout, il y avait des statues représentant des entités démoniaques, et bientôt, je me rendis compte que certaines de ces représentations bougeaient. Qu'elles étaient vivantes. Des sons stridents, ou plutôt des vibrations, venaient me frapper de plein fouet. Et je restais dans l'ombre, loin des feux phosphorescents et des lueurs glauques qu'agitaient des fidèles aux faciès de poissons et aux yeux de grenouilles.

« Je restais collé à une grosse pierre poisseuse, là-haut, dans les hauteurs, sous les voûtes ruisselantes, et je sentais que quelque chose, une forme de vie colossale devait se tenir juste là, derrière un mur couvert de sculptures convulsives, de fibromes extraterrestres et de faciès déformés par des aberrations sans nom.

« Je sentais cette présence, ce gigantesque cerveau qui se déplaçait dans la même dimension que moi pour atteindre l'esprit des hommes. Pour les influencer et les dégrader. Pour accélérer la chute du monde, la destruction de la nature et de la faune, et, au travers de tout cela, de l'Homme. Je sentais que l'heure de ces créatures était venue, qu'elles voulaient se répandre sur le monde est achever l'Apocalypse commencée par l'Homme.

« La créature tâonnait, cherchait, se glissait dans l'esprit des chefs d'États, des hommes politiques, des industriels et des financiers comme dans l'esprit du commun des mortels, forçant leurs choix, les poussant à prendre des décisions absurdes et dévastatrices. Parfois aussi, juste pour s'amuser, elle contraignait des individus isolés à perpétrer les pires horreurs. Je la vis s'immiscer dans l'esprit d'un père de famille et du petit employé d'une compagnie de bus. Je vis où ses hommes habitaient, où ils travaillaient et ce que la créature, en les influençant, allait les obliger à faire.

« Puis le bombardement d'ondes auxquelles j'étais soumis s'arrêta et je me réveillai. Je décrivis ce que j'avais vu, et à la fin, je parlai des deux hommes, citant leurs noms et les noms des villes où ils habitaient. Tout cela amusa et fit rire mes collègues.

« Ils rirent nettement moins le lendemain, quand ils lurent dans les journaux le massacre perpétré par le père de famille sur les siens, et l'accident d'un bus scolaire dû au sabotage des freins par un des mécaniciens de la société.

« Mes supérieurs décidèrent de poursuivre les expériences, et jour après jour, cauchemar après cauchemar, je retournais dans cet enfer. Je restais toujours là-haut, collé à mon bout de pierre trempée, pressentant les pires horreurs, suivant l'esprit malade de cette entité dans ses périple meurtriers. Et un jour, alors que je me tenais toujours à ma place, je vis de longues choses molles se déplier sur le sol, tout un tas de pseudopodes

et d'appendices qui glissaient le long du mur et tiraient la créature hors de son repaire. Une entité massive, tout en chair flasque, en replis et en nodosités autour desquels grouillaient des appendices. Puis à quelques mètres de moi, au-delà d'un fourmillement de tentacules, je vis un œil, un œil immense et vorace, un œil sans paupière qui se tournait vers moi et me scrutait – et je compris que j'avais été découvert.

« Mes tremblements, là-bas, sur le lit du centre d'expérimentation, firent arrêter net l'expérience. La chose savait que j'étais là. Et la nuit, dans mon sommeil, je la sentais qui tâtonnait à la limite de ma conscience ; mais je savais qu'elle avait peur d'un symbole que j'avais surpris en voyageant à ses côtés. Je savais que ce symbole pouvait brûler une partie de son esprit. L'étoile, l'étoile à cinq branches. J'allai voir un tailleur de pierre ; je lui donnai une somme folle pour qu'il m'en sculpte plusieurs dans la journée et je les gardai sur moi, nuit et jour.

— Comment avez-vous su où se trouvait l'ancre de cette créature ? demanda Markham.

Burns repoussa la question d'un geste de la main, comme si c'était une évidence.

— Dans l'esprit de la chose, bien sûr. Après, on aurait peut-être pu faire, à l'échelle mondiale, des recherches sur les ondes sur lesquelles nous travaillions à l'époque. Cela nous aurait peut-être permis de repérer tous les foyers où se cachent ces créatures mais des révoltes ont éclaté partout dans le pays, et la guerre civile, les massacres et la pandémie sont passés par-là entre-temps. Nous avons réussi à fuir, avec certains des hommes qui participaient aux expériences. Nous avions des armes, de l'or, mais elle a réussi à nous retrouver. Et elle n'a pas eu trop de mal à pousser des fanatiques religieux à nous exterminer ; grâce aux pierres-étoiles, nous sommes quelques-uns à avoir réussi à nous échapper. Avec cette mallette... Nous avons payé les hommes d'un cargo en or et en armes pour qu'ils m'amènent ici. Ils devaient me déposer, en chaloupe, sur le Pilier du Diable, et repartir empocher le reste des armes et des lingots après avoir filmé certains événements, mais rien ne s'est passé comme prévu. Nous avons eu des avaries ; le bateau est resté immobilisé à quelques milles nautiques de l'île. Les hommes ont refusé de descendre les canots.

J'ai essayé de ne pas dormir, de tenir le coup, mais j'ai flanché. Quand le bateau est reparti, nous avons été attaqués. À cause de ma proximité avec l'île, et malgré les pierres, la créature a réussi à lire dans mon esprit lorsque je me suis endormi. Ses suppôts nous ont attaqués. Ils ont massacré tous les hommes de l'équipage ; puis, en arrivant près de ma cabine, les cartons de pierres les ont effrayés et ils ont abandonné le cargo alors qu'une créature commençait à l'entraîner sous les flots.

— Qu'est-ce que c'est que cette mallette ? demanda Thorne.

— Une bombe. Une bombe expérimentale dérobée dans les labos de l'armée juste avant le début des massacres.

Il se leva, titubant presque.

— Il faut que j'aille là-bas, sur l'île. Que je m'enfonce le plus profondément sous terre pour que l'explosion ait le plus de chance d'atteindre et de détruire cette créature. Je sais où se trouve l'entrée, à la base du pilier. Ce pilier qui n'est que l'un des nombreux restes de cette gigantesque ville du passé : R'lyeh !

Moi et Thorne restâmes sans voix ; même Markham n'avait pas l'air très vaillant.

— J'ai assez attendu, Markham, reprit le colonel, vous m'aviez promis de me conduire là-bas une fois que tout le monde serait en sécurité. Il est grand temps de partir.

— Les micro-organismes qui ont envahi l'atmosphère, alors, ce serait eux ? demandais-je.

Il hocha la tête tandis que Markham récupérait son fusil.

— Et nous ? demanda bêtement Thorne. Qu'est-ce qu'on fait ?

Je posai ma main sur l'épaule de Markham.

— Il n'ira pas loin dans son état, lui dis-je en montrant le colonel.

— Je vais descendre avec lui, murmura le géant.

— Et... qui va diriger cette petite colonie ? Sans parler de l'hydravion : il peut resservir.

Markham hésita ; il jeta un coup d'œil à Thorne et ne sut que répondre.

— Moi, j'ai une autre idée, dit ce dernier.

Je le regardai.

— On va là-bas tous les quatre. Moi et Grierson on descend avec le colonel et sa mallette et vous, Markham, vous

foutez le camp... vous avez une famille et plein de gens à aider... Je ne sais pas pour Grierson, mais moi, personne ne me regrettera.

Je n'avais pas beaucoup plus d'illusions sur la sympathie des gens à mon égard. Je récupérai mon fusil, glissai un pistolet dans ma ceinture et une boîte de cartouches dans la poche de ma veste. Une grande femme, sans doute l'épouse de Markham, m'embrassa et me passa un pendentif en forme de pierre-étoile autour du cou.

Atteindre l'hydravion ne fut pas facile ; les eaux étaient à présent déchaînées. Les vagues venaient s'écraser au pied du pic et la mer achevait d'envahir les galeries les plus basses. Il fallut beaucoup de dextérité et de savoir-faire à Markham pour réussir à nous faire décoller. Jusqu'à la dernière seconde, je m'attendais à voir quelque chose surgir des eaux rageuses. Un truc immense qui nous aurait saisis au vol et entraînés sous les flots. Pourtant, je savais que des pierres-étoiles étaient attachées un peu partout sur l'engin et qu'il y en avait même dans les flotteurs, mais je ne pus chasser cette image de ma tête. Il aurait pourtant été assez facile de jeter un obstacle sur la route du vieux coucou.

Un projecteur situé à l'avant éclairait la mélasse qui nous entourait. Les bourrasques chassaient l'appareil et les essuie-glaces, à peu près inutiles, commençaient à donner de sérieux signes de fatigue. Je n'avais pas une grande habitude des moteurs d'avion, mais je trouvais quand même que ceux-là ne faisaient pas un bruit très rassurant. Markham semblait aussi calme que l'on pouvait l'être dans notre situation.

Thorne ne disait plus un mot depuis notre départ et je me demandais s'il ne regrettait pas déjà son acte d'héroïsme. Quant à moi... moi... je sentais que j'avais envie de vivre mais j'étais incapable d'expliquer pourquoi. De donner une raison à cette envie. Après tout, je vivais dans un monde de haine et d'indifférence. Un monde où régnaient les guerres, les maladies et les folies religieuses. Il ne restait presque plus rien du passé ; les hommes avec leurs pesticides et leurs produits chimiques avaient fait un sacré boulot de nettoyage. Travail qu'ils poursuivaient avec acharnement sur eux-mêmes. J'avais eu deux enfants mort-nés, atteints de malformations

épouvantables, et la femme qui les avait « mis au monde », était morte trois semaines plus tard d'une hémorragie foudroyante due à des bactéries présentes dans l'alimentation. J'avais fini par prendre les armes pour essayer de vivre l'espace de quelques balles de plus, puis je m'étais retrouvé sur cette île. Bref, tout ça n'avait aucun sens. Il n'y avait pas d'avenir pour les survivants de l'île coincés dans les dernières galeries. Retourner sur le continent, c'était se faire massacrer, voire dévorer, ou mourir d'une maladie répugnante.

C'était sans espoir ; mieux valait encore crever en se donnant l'illusion de ne pas avoir été un salaud jusqu'au bout.

Sur le siège avant, Burns essayait de ne pas s'endormir. Malgré le vacarme, les secousses et les ratées des moteurs, il avait de plus en plus de mal à tenir. Régulièrement, je tapais sur son épaule valide.

— Si je meurs, dit-il en se retournant vers moi après une dizaine de tapes, la mallette est pourvue d'un dispositif qui déclenche automatiquement l'explosion 17 minutes plus tard. Nous n'avons pas pu y toucher, c'est ainsi.

— On peut la déclencher plus tôt ?

— Oui, pour cela il faut ouvrir la mallette. Le code est : 1890. Une fois ouverte, il faut entrer un second code pour l'explosion : 1937. Dans tous les cas, l'explosion ne pourra être annulée après mon décès.

Il me montra le bracelet fixé à son poignet.

— Il y a un cardiomètre là-dedans, dit-il. Dès qu'il y a une interruption significative dans les pulsations cardiaques qu'il enregistre, l'explosion se déclenche automatiquement au bout des 17 minutes.

— Pas très pratique, tout ça, dis-je en m'accrochant à mon siège pendant que l'appareil piquait du nez.

Il se retourna de nouveau en grimaçant.

— Pourquoi voulez-vous mourir avec moi ?

Nous devions presque hurler pour couvrir le bruit des moteurs, les hurlements du vent et le boucan que faisait la pluie en martelant la carlingue. Sans parler du fracas de l'océan sous nos pieds.

— C'est Markham qui aura le boulot le plus dur, en rentrant, répondis-je.

— Vous ne savez pas ce que vous allez voir... Vous ne savez pas..., répéta le colonel en secouant la tête.

— Moi, reprit-il, je n'en peux plus de tout ce que j'ai vu, là, dans ma tête, et il mit un doigt sur sa tempe avec une crispation douloureuse. Je suis au bout du rouleau, usé... et avec cette blessure... mon cœur ne tardera pas à lâcher.

— Vous savez, ce n'est pas beaucoup mieux sur Terre, affirmais-je. J'ai tué des gens, j'en ai vu beaucoup d'autres mourir, souvent de manière horrible. En général, les sympas partent en premier et il ne reste que les salauds. Si je reste, je devrais continuer à tuer et à pourrir lentement dans cette atmosphère empoisonnée, ne sachant pas quelle maladie effroyable me fera cracher mes boyaux, ni quelle merde toxique j'avalerais avec le poisson mutant que je viens de pêcher... Quelle importance...

— Tout ça, c'est leur faute ! grinça Burns.

Je n'en étais pas aussi certain que lui, mais je préférerais rien dire ; ma confiance en l'Homme étant des plus limitées.

Markham, en plus de ses prouesses de pilote, tenait le radar coincé entre ses genoux.

— On approche, dit-il, je vais descendre.

Dans la lueur violente du phare, le spectacle qui nous attendait nous laissa sans voix.

Autour de l'îlot, la mer avait reflué sur plusieurs centaines de mètres, mettant à nues des dizaines d'épaves qui se dressaient comme autant de spectres et de fantômes sortant des eaux noires du Styx.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? murmura Thorne.

Aux abords du Pilier du Diable, Markham repéra une éten due d'eau suffisamment grande pour se poser.

L'hydravion oscilla dangereusement ; un moment, il parut battre de l'aile, puis il se rétablit juste avant de toucher la surface.

Tout se passa alors très vite. Thorne ouvrit la porte ; le vent et la pluie s'engouffrèrent à l'intérieur. Le phare éclairait l'île ; nous en étions à peine à une vingtaine de mètres. Je sautai le premier puis me retournai pour attraper Burns ; Thorne nous suivit et nous partîmes comme des fous vers les contreforts de l'île. L'eau nous arrivait à la taille ; nous nous enfoncions

dans la vase à chacun de nos pas, mais nous réussîmes rapidement à prendre pied sur les rochers. Nous portions presque le colonel à bout de bras. Le vent sifflait à nos oreilles en un hurlement qui allait crescendo. La pluie nous cinglait le visage. Derrière nous, un bruit de moteur allait en décroissant.

— Là-bas, cria Burns. Il faut monter, vite.

Nous étions seuls lorsque je hissai Burns sur l'entablement qui entourait le pilier. Au loin, on distinguait à peine les grandes carcasses des épaves qui émergeaient de cette fausse obscurité. Partout, des flaques de vase semblaient luire. Les rochers étaient couverts d'algues et de poissons morts.

Burns repéra sans problème l'entrée ; un arbuste tortueux, déformé par le vent du large, en masquait l'accès. Nous nous retrouvâmes dans une sorte de boyau où nous tenions difficilement à deux de front. La pente était raide, la roche glissante, et des éboulis ne nous facilitaient pas la tâche. Bien entendu, comme moi, Thorne avait perdu sa lampe, et aucun de nous deux n'avait pensé à en reprendre une.

Mais cela s'avéra finalement inutile, car une faible luminosité, une clarté spectrale régnait dans cette bouche de l'enfer. Les murs étaient luisants, et je ne sais quelle substance les recouvrait, mais elle brillait faiblement par plaques. Une odeur désagréable montait des profondeurs du passage.

Burns gémissait à chaque mouvement brusque que nous faisons pour ne pas tomber. Sa blessure saignait de nouveau. Nous avançons aussi vite que possible, trébuchant, glissant parfois sur plusieurs mètres avant de nous rétablir. La pente ne cessait de s'accentuer pendant que le boyau s'enfonçait dans les profondeurs de la terre. Nous cheminâmes ainsi un long moment ; parfois, dans notre dos, j'entendais des pierres rouler et le souffle de choses qui nous suivaient, mais rien de plus.

— Si on laissait la mallette ici ? finit par murmurer Thorne d'une voix que j'eus du mal à reconnaître tant elle était altérée par la peur.

Burns était à la limite de l'évanouissement mais il réagit aussitôt.

— Il est plus profond... beaucoup plus profond..., parvint-il à articuler.

— Pourquoi ces saloperies ne nous attaquent-elles pas ? gémit le milicien. Les pierres-étoiles ne pourront pas nous sauver... pas ici... J'en suis certain !

L'eau suintait de la pierre et une odeur de vase et de ténèbres remplissait nos poumons. La descente nous parut interminable ; le temps semblait ne plus avoir cours à de telles profondeurs. À présent, nous devions être à plus de mille mètres sous la surface.

Nous débouchâmes finalement dans une salle souterraine. Elle était vide ; en tout cas, nous ne vîmes aucune des créatures de chair et de sang auxquelles nous nous attendions. Pourtant, des présences hantaient ces lieux, et un sentiment d'étrangeté nous saisit immédiatement.

Ici, tout baignait dans cette clarté verdâtre et irréaliste que les murs exsudaient. Parfois, il y avait aussi de grandes lueurs qui se déplaçaient au fond des salles voisines. Il émanait d'elles un terrible sentiment de tristesse et de désespoir. Elles semblaient vivantes et on les voyait dériver au hasard des courants d'air comme si elles cherchaient quelque chose. En fait, elles chassaient ; elles étaient à l'affût. Nous n'en doutâmes pas une seule seconde. Et toujours, ces entités finissaient par se fixer sur des détails de bas-reliefs, de sculptures ou des pans de murs, les rendant fantomatiques, obsessionnels, et nous donnant l'irrésistible impression d'évoluer au sein d'un cauchemar. Autour de nous, de gigantesques portes ouvraient sur des salles où l'œil allait se perdre. Des portes aux arches monstrueuses qui béaient comme des abîmes sur des perspectives de salles hypostyles et de temples remplis de ces présences malveillantes.

Car ce qui était le plus fort, ici, c'était ce sentiment de mal, de puissances démoniaques que l'on sentait tapies dans l'ombre.

Tout était moite. L'eau suintait de toutes parts, nous rappelant à chaque instant que nous étions loin, très loin sous la surface. Elle s'écoulait dans des gouttières taillées à même la pierre, glissait le long des murs, gouttait des arches pour finir dans les bassins et les puits qui émaillaient les salles. Partout, on voyait s'ouvrir des tunnels où râlaient et gémissaient des vents venus dont ne savait quel couloir des enfers.

Nous vîmes des colonnes immenses, larges comme des cathédrales ; elles soutenaient les arches de temples qui écrasaient les sens et étouffaient l'âme, tant ils paraissaient vastes et anormaux. Des statues, des cariatides et des bas-reliefs, de plus en plus nombreux, explosaient des murs pour vomir leurs motifs remplis de faces grimaçantes et d'appendices douteux. Au loin, gémissaient des choses que les échos de milliers de salles vides et de centaines de temples abandonnés avaient changées en mélopées infernales. Des bribes de voix, des cris, des rires saugrenus, se glissaient par des soupiraux et des passages où ne devaient pouvoir se faufiler que des êtres rampants.

Peu à peu, les angles des murs, les hautes voûtes, perdirent leur équilibre et se transformèrent en de véritables cauchemars architecturaux. Le vent soufflait, l'eau s'égouttait et les chants funèbres montaient de toutes parts. Et nous ne savions plus si nous posions le pied sur un plan incliné ou bien sur le début d'un mur anormalement penché. Nous étions étourdis, perdus, égarés dans les fantasmes morbides de quelques sirènes des abîmes. Et partout, ces lueurs verdâtres qui dansaient sur les murs et s'exhalaient de bouches fétides.

Puis nous arrivâmes devant une large surface vitrée. Une sorte de grand hublot au verre cristallin, encastré dans la pierre suintante des murs, qui ouvrait sur l'océan. À l'extérieur, des eaux glauques étaient baignées par les rayons de lunes qui ne pouvaient avoir vu le jour de ce côté-ci de l'univers. Et dans cet océan de douleur se dessinaient les contours spectraux d'une cité engloutie. Une cité à l'architecture démentielle qui avait dû connaître les berges d'océans primitifs et les cieux archaïques de l'aube des temps. On avait l'impression que des créatures, venues d'un univers comprenant plus de trois dimensions, avaient essayé d'adapter la complexité de leurs structures à la pauvreté des formes de ce monde. De vastes temples festonnés d'algues, des volées de marches sans fin, des tourbillons de nefes et des contreforts chimériques, se dressaient dans les eaux sinistres.

Ici, le moindre mur devait faire plus de cent mètres d'épaisseur, et la plus petite arche s'élevait à la même hauteur. Tout était démesuré et l'âme s'y enfonçait comme dans un puits sans fond.

— Comment savoir où Il se trouve, se mit à geindre Burns. Les murs sont si épais. Nous n'y arriverons jamais... Nous sommes des fous... des fous...

Nous nous tenions là, au milieu de cette cité lugubre, comme des spectres aux portes de l'au-delà. Et nous ne valions guère mieux, la fatigue, le manque de nourriture, la folie de cette journée et de notre entreprise, finissaient de nous achever.

Nous avons perdu tous repères, toutes idées du temps, de l'époque et du monde qui étaient les nôtres. Nous déambulions, hagards, au milieu de cette folie.

Les sculptures débordaient des murs comme d'étranges maladies. Les bas-reliefs devenaient surchargés, obsédants, représentant des conglomérats de visages et de formes suppliciées. Des enfers de chairs et de nerfs distendus qui n'avaient plus rien de commun avec le monde que nous connaissions.

Et partout, au hasard de nos pérégrinations, nous retombions sur les mêmes grandes vitres qui ouvraient sur l'océan. Des créatures nageaient dans ces eaux malsaines, une foule d'êtres tous plus inquiétants et anormaux les uns que les autres.

Parfois, des formes venaient coller leurs faces spumescentes sur les blocs transparents et nous cherchaient de leurs yeux moqueurs. Parfois aussi, des choses qui ressemblaient encore à des femmes, avec de grandes chevelures d'opale, des poitrines blêmes et de longues jambes livides, nous regardaient passer ; et toujours, une curieuse lumière couvait au fond de leurs yeux de bêtes malades.

Comment avons-nous pu croire qu'il serait possible d'attaquer le maître de cette cité ? Autant lutter contre la vie elle-même.

Nous finîmes par atteindre une salle qui dépassait les autres en délire. Ses perspectives donnaient le vertige et semblaient ouvrir sur d'autres mondes. D'autres formes de folie et des supplices nouveaux. Les conglomérats de sculptures exprimaient le mal et la démence à l'état pur. L'œil qui ouvrait sur l'océan dépassait lui aussi les autres en dimensions. Et au milieu de la salle, se trouvait un vaste bassin aux eaux noires et agitées d'où partaient et revenaient des traînées effroyables et pleines de mucosités.

Nous étions des insectes ; des grains de poussière entrés dans la maison d'une divinité vorace.

Burns finit par s'écrouler sur le sol. Mais nous réagîmes à peine ; Thorne me toucha finalement l'épaule. À chacune des extrémités de la salle, par les arches qui disparaissaient dans une obscurité sans âge, des silhouettes s'agitaient. Et il devait y en avoir des centaines, des milliers peut-être. Tout un peuple des ténèbres et de l'abîme qui rampait vers nous.

Puis j'entendis un bruit d'éclaboussures.

Je me retournai et vis une femme sortir des eaux du bassin. Elle était nue, ses pieds étaient palmés et je n'avais jamais vu ses yeux sortir de leurs orbites avec autant d'étrangeté.

Je la vis sourire tandis qu'elle se tenait, dégoulinante d'eau, sur le bord du bassin.

— Lyja..., murmura Thorne. C'est elle, j'en suis certain, c'est elle qui a tiré sur Burns dans l'épave et qui le traquait dans les marais... elle nous aurait abattus !

Un sourire crispa ses lèvres flasques.

Je me penchai au-dessus du colonel ; brièvement, il réussit à ouvrir les yeux.

— Là-haut... là-haut..., chuchota-t-il.

Je ne cherchai même pas à repérer l'endroit qu'il m'indiquait sous les voûtes.

— C'est là-haut que je me tenais... je reconnais l'endroit... à présent, je suis vraiment là... Il doit être juste-là... là... *Cthulhu* !...

Sa tête retomba en arrière et au même instant il y eut un dé clic dans la valise.

J'arrachai le bracelet qui maintenait la mallette à son poignet et reculai en la prenant sous mon bras.

— Que voulez-vous faire avec cette valise ? demanda Lyja.

— Nous voulons changer le monde ! répondit Thorne.

Elle se mit à rire, rejetant ses cheveux trempés en arrière.

— Avec ou sans nous, le monde reste une abomination et la vie un enfer ! cracha-t-elle. Les hommes meurent et naissent comme des bactéries : incapables de comprendre ce qui les entoure, et cherchant toujours, dans leur stupidité, à ronger, à détruire, et à dévorer !

— Qui es-tu pour parler ainsi ? lança Thorne.

La créature grimaça avant de répondre ; je vis ses ouïes s'ouvrir et se fermer à la base de son cou.

— Moi ? Mais je suis la voix de notre Mère la Terre, d'où toutes les horreurs prennent naissance !¹

De chaque côté, les créatures se rapprochaient. À présent, on commençait à distinguer leurs formes. Et nous nous rendîmes aussitôt compte qu'il y avait des êtres humains parmi elles, aux côtés des hommes-poissons et de choses qui rampaient et roulaient sur le sol.

Thorne me tira par la manche et m'entraîna sur le côté du bassin.

La femme nous laissa passer.

— Où voulez-vous aller ? Il n'y a pas d'issue, dit-elle simplement.

Nous fîmes le tour du bassin central. Au fond de la salle s'ouvrait toute une série de ces grandes vitres en forme de hublot. Nous restâmes un long moment à les contempler, car elles ne donnaient pas sur l'océan et sa cité sous-marine, c'était évident, mais sur d'autres mondes, sur une infinité d'autres dimensions. Là, il y avait des paysages baignés par l'éclat de lunes boréales et de soleils vitreux. Des mondes où s'élevaient des monolithes ridicules et où perçaient des constructions défiant les lois de la pesanteur. Des choses volaient sur des cieux violacés et d'autres prenaient leur essor du haut de citadelles effrayantes.

Et une infinité de mondes donnait dans cette salle sans limites.

— Tout est relié, ricana une voix dans notre dos. Toutes les horreurs de la Création se trouvent concentrées ici, en un seul point clé ! Et c'est la Terre qui a été choisie comme vecteur !

— Pourquoi la Terre ? demandai-je à Lyja.

— L'Homme n'est pas fait pour le bien. Le bien n'est pas naturel chez lui, c'est une déformation née de l'hypocrisie et de la faiblesse. La vie le pousse vers l'abîme. Et tu es tout au fond, Grierson. Regarde ! Voici le monde tel qu'il est, à visage

1. *I am The voice of Mother Earth, from whence all horrors have their birth*, citation tirée de H. P. Lovecraft. *Fungi de Yuggoth et autres poèmes fantastiques*, « Mother Earth », éditions Néó, 1987, p. 30.

découvert, sans artifices, sans mensonges, sans fausses religions ! Nous sommes la vie, nous sommes le passé, le présent et le futur. Ici, nous n'avons commis aucun crime que les hommes n'aient pas reproduit à des millions d'exemplaires... Ils en ont même inventé certains dont nous nous sommes inspirés ! Ma mère était une femme, crois-tu donc que je dépareille ici ? La haine est universelle et que tu le veuilles ou non, tu es des nôtres. Tu ne sortiras jamais de l'abîme où t'a jeté ta naissance... Écoute-moi, ici, tu pourras être toi-même. Tu pourras arrêter de jouer et de faire semblant. D'ailleurs, tu as tué des gens...

— J'ai aussi tué certains des vôtres !

Elle se mit à rire.

— C'est notre occupation favorite quand nous ne massacrions pas les faibles !

— Alors, repris-je, nous savons d'où vient le mal dont souffre l'Homme.

Elle fit une grimace de dégoût.

— Pauvre idiot, si l'Homme souffre d'un mal, c'est de sa propre connerie !

À présent, à la limite de l'obscurité, des centaines de créatures nous cernaient. On en voyait d'autres, plus lointaines, immenses, qui roulaient comme les vagues d'un océan primitif.

— Nous n'avons pas aidé les hommes, poursuivit la femme aux yeux globuleux, ils sont comme nous. Juste plus hypocrites, c'est tout. Vous ou Nous, c'est le même Mal !

Elle marqua une pause.

— J'ai toujours aimé me mêler aux êtres humains ; la haine règne partout à la surface, sur tous les continents, mais une haine qui a toujours besoin de se justifier et de trouver des prétextes pour éclater ! Je ne me suis jamais autant amusée qu'en jouant les humanitaires dans un monde où il n'y a que des carnivores et des charognards !

— Alors, pourquoi être venue avec nous sur cette île, demandais-je, il ne s'y est presque rien passé depuis notre arrivée ?

Elle rejeta ses cheveux en arrière et son corps se trémoussa pendant une seconde.

— Mais je t'ai suivi, Grierson, c'est uniquement pour ça !

Je reculai d'un pas, touchant presque les arabesques des murs.

— J'ai toujours su que tu étais attiré par moi, Grierson, je l'ai toujours su !

Thorne grimaça de dégoût.

— Pourquoi me dévisages-tu comme ça ? demanda-t-elle. Tu sais très bien, au fond de toi, que je dis la vérité !

— Non, c'est faux ; tout ça me dépasse. Je suis épuisé, la journée a été longue et j'ai mal dormi.

Elle haussa les épaules, faisant rouler des gouttes d'eau sur sa chair blême.

— Les rêves des hommes ne sont jamais très beaux, Grierson : regarde le monde !

Autour de nous, le cercle de créatures se rapprochait. Je n'osais pas les regarder, je n'osais pas suivre le ballet fluctuant d'ombres et de lumières qui nous entouraient, je n'osais plus regarder ces fenêtres qui donnaient sur des mondes aussi effroyables que le nôtre. Dans un éclair, je compris qu'il n'y avait aucun salut, aucun répit à attendre, nulle part, et sur aucune autre planète, et que l'horreur régnait sur les mondes et les esprits depuis toujours.

Je pensai à Markham et aux survivants ; eux aussi viendraient nous rejoindre.

— Grierson, murmura Thorne, n'oublie pas, c'est moi le salaud ici !

Lyja continuait de sourire ; et je ne voyais que ce sourire.

— Tu commences à comprendre, Grierson, n'est-ce pas ? dit-elle. Tu comprends ce que tu es vraiment, au fond de toi, ce que nous sommes tous. Les gens de bien sont des erreurs, des anomalies, au mieux des contrefaçons ! D'ailleurs, je ne suis même pas sûre qu'ils existent... En as-tu *vraiment* rencontrés ?

Thorne me toucha le bras.

— Donne-moi la mallette, donne-la-moi... Il n'y en a plus pour longtemps... Je veux buter un maximum de ces saloperies !

Je le regardai un instant ; il ne comprenait pas. Il ne voulait surtout pas comprendre ; malgré son passé.

Tout tournait autour de moi ; je me sentais de plus en plus faible. Je revoyais ma vie défiler devant mes yeux. Et partout, il y avait ces visages grotesques, les horreurs des sculptures et

le sourire de cette fausse sirène, et je me rendis compte qu'elle avait raison.

Je me rendis compte que c'était désespéré. Quel que soit le monde, l'époque, la couleur de peau, c'est toujours le sang qui gagne. En nous, dans l'Univers, partout.

— Elle a raison, dis-je. Ce qui ne nous tue pas, ne nous rend pas plus fort, cela nous rend plus insensible et finit par nous transformer en salaud. Et je te rappelle quand même que sur Terre, l'espèce dominante, c'est le salaud.

— Tu es fou, Grierson !

— Non, dis-je. Combien de gens as-tu tués ? Combien de morts faut-il pour passer chez les ordures ? Pourquoi deviendrais-tu soudainement un gentil ?

— Mais ce sont eux les monstres ! se mit-il à hurler. Pas nous, Grierson ! Tu ne comprends pas que cette... cette femme est en train de t'hypnotiser ?

— Même si on les tuait tous, ça ne changerait rien... Nous sommes comme eux... Ils ne nous ont pas influencés ; nous n'avons fait que poursuivre leur œuvre !

Thorne leva son fusil vers Lyja ; il allait tirer mais les créatures qui se tenaient dans l'ombre se ruèrent sur nous.

Il vida son chargeur sur la meute. Une irrépressible envie de tuer et de massacrer s'empara aussi de moi en voyant cet océan de chair malade. Je déchargeai mon arme et me mis à taper sur ces créatures avec le canon de mon fusil. Celles qui approchaient trop des pendentifs-étoiles s'écroulaient sur le sol et se mettaient à hurler, mais elles étaient trop nombreuses. Je l'avais dit : il n'y avait aucune échappatoire possible. Nos colliers valèrent et nous fûmes ceinturés par des choses molles et des appendices glaireux, puis l'un de ces monstres s'empara de la mallette, et nous le vîmes se jeter par l'une des ouvertures qui donnaient sur les autres mondes. Nous vîmes cette créature sans jambe disparaître sous les vagues d'un océan d'une pâleur anormale, puis il y eut une explosion, un geyser d'eau s'éleva à la surface, et c'est tout. J'essayai encore de me débattre mais ma tête cogna contre la pierre et je m'évanouis.

En fait, non, je ne perdis pas totalement connaissance. Je sentais que l'on me transportait, que l'on me traînait, et j'entendais ces choses qui caquetaient entre elles. Elles évitaient

ma poche où se trouvait la dernière pierre-étoile. C'est la douleur qui acheva de me réveiller, la douleur des fers qui entraient dans mes chevilles et mes poignets.

Nous étions dans les ténèbres. À côté de moi, j'entendais le souffle court de Thorne.

— Tu es réveillé, Grierson ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— Tout ça pour rien... On en a tué une quinzaine, pas plus... Et à présent, que vont-ils faire de nous ?

— On aurait dû se servir de nos armes contre nous... À présent, je pense que... que...

Mais je n'arrivai pas à finir ma phrase.

— Oui... je vois, dit-il.

J'entendais le bruit de sa respiration qui se perdait dans l'immensité de cette salle.

— Je... je commence aussi à comprendre ce que voulait dire cette saleté aux yeux globuleux...

— Oui, ici tout respire la haine, Thorne !

— Je n'étais pas comme ça, au début, il y a longtemps. Mais j'ai bien observé les gens, et je me suis dit que pour survivre, il fallait leur ressembler. Tout ça date d'avant la merde. La Grande Merde que l'on connaît à présent. Mais j'ai bien regardé les gagnants, les Napoléon du quotidien, ceux qui réussissent à s'en sortir. Les pourritures dont tu parlais. Et comme tu peux le voir, j'ai bien assimilé la leçon.

— Pas tant que ça, remarquais-je, sinon tu serais de l'autre côté. Et ça ne me dit pas comment tu étais avant ?

Un rire arrêta net notre discussion.

— Que c'est beau ! gloussa Lyja.

Une ombre se tenait devant nous. Peu à peu, une vague phosphorescence émana de la chair qui nous faisait face, et nous vîmes sa poitrine, ses épaules et son visage hilare apparaître.

— Que va-t-il nous arriver ? demanda Thorne.

— Vous allez devenir vous-mêmes, enfin... et après, vous serez absorbés par notre Maître !

Cela parut follement l'amuser. Puis son regard se reporta sur moi.

— Les mâles ne manquent pas, ici, mais je te regretterai quand même, Grierson !

Devant nous, je sentais une vie palpiter. Un être de taille colossale qui se réveillait.

— Qu'est-ce qui se trouve dans ton dos ? demandais-je.

Une ombre parut traverser son visage ; un moment, l'effet de phosphorescence qui révélait ses traits s'estompa, mais il revint rapidement, plus étrange, plus fantomatique, et parcourut de vibrations, comme si une émotion incontrôlable traversait cette chair de damné.

— Mais... c'est Lui ! souffla-t-elle.

Des chuintements, des glissements envahissaient peu à peu l'espace. Et un souffle, un râle, une respiration qui avait traversé les âges et avait connu l'aube des temps, montait dans les ténèbres.

— Que nous veut-il ? Après tout, nous ne sommes rien pour lui.

— Il aime explorer les esprits, les plier à ses désirs, et les broyer. Ensuite, il se nourrit de la folie. Il réveille la haine et le mal présent en toute créature et s'en repaît.

Des bruits, des tâtonnements, des mouvements se précisaient devant nous.

Quelque chose rampa jusqu'à la jeune femme, s'agrippa à elle, l'entoura, tandis qu'une grimace d'effroi se peignait sur ses traits, et elle fut violemment rejetée en arrière. Ensuite, elle disparut dans un craquement sinistre et il y eut un bruit de mastication, là-haut, au milieu des mouvements de toute cette chair qui se réveillait.

Des choses continuaient de se déplier et de ramper sur les dalles du sol. Puis ce furent les abîmes rougeoyants de deux yeux. Et quand ils s'ouvrirent, nous eûmes l'impression que tout le sang du monde se déversait sur nous. Que des millions de blessures se rouvraient et se déchiraient. C'était comme si, en un simple clin d'œil, nous avions pu englober toute la souffrance, toute la douleur du monde. Et cela tâtonnait dans mon esprit, cherchant le vice et la pourriture, fouillant dans cette poubelle que le destin n'avait pas encore eu le temps de vider.

À présent, je le sais, ce sont eux qui nous ont créés. De simples souillures, de simples rognures dans l'éprouvette du mal. Et ils sont partout, ils règnent sur les mondes, sur tous les esprits et toutes les chairs de l'Univers.

Ici, ce n'est qu'un enfer parmi tant d'autres.

Dans ma poche, la dernière pierre-étoile commençait à me brûler la peau.

– Fin de la première anthologie –

Ce livre, ainsi que le deuxième volume de cette anthologie, ont fait l'objet d'un financement participatif. Nous voulons profiter de ces pages pour remercier chacune des personnes qui ont cru en ce projet et qui ont permis sa publication, ainsi que la réalisation des 30 illustrations noir et blanc que comptent les deux anthologies :

Adam Joffrain, Adeline Normand, Adrien Dejean, Adrien Samson, Aehrehon, Aelinor Livresse de la plume, Alain Delbecq, Alain Knaebel, Alain Millet, Aldarion, Alex Bussenault, Alexandre Baron, Alexandre Ellia, Alexandre Geoffroy, Alexandre Guerard, Alexandre Hammerli, Alexandre Meunier, Alexis Fouache, Alexponcin8282, Allan Renou, Allise Verlut, Alostayr, Ambroise Agnoletti, Anaëlle Deon, Andre Decompte, Andre Lecoanet, Andrea Ferreira, Andrevanmalder, Antoine Banck, Antoine Mabire, Arnaud Kapps, Auriane Sonfils, Aymeric Besset, Bachi Bouzouk, Barraillier-aspisi-marie, Benhydris, Benjamin Planton, Benjamin Sarda, Benoit Landhauser, Bernard Grandclaudon, Bertrand Arlabosse, Bertrand Marie, Bertrandcampeis, Beware1610, Bleiz-ster, Blop21, Bruno Barbier, Bruno Guillet, Bruno Para, Bruno_lagarde, Capitaine_nemo, Caroline Baillez, Catherine Bridet, Cathyeb, Cedric Flaba, Celine Clarisse, Cercle Nantais des Écritures, Chaya9000, Christel Ringuet, Christian Dupuy, Christian Perget, Christophe Delaroque, Christophe Peyserre, Christophebourcet, Clement Vergne, Comicsfan33, Corentin Leonard Cormons, Corentin Naze, Cornil-2, Crystof9, Cyril Habbak, Cyril Jahan, Daniel, Danielle Brossier, DarkCutthroat, David, David Georis, David Lallemand, David Vial, Deedlit San, Deliae_lithariel, Denis Alvarez-Perez, Denis Martinho, Denis Ribaud, Deufr, Dinomaster, Djackdah Nielle, Drogmapils, Dulce Zarate Rubio, Dweller-on-the-Threshold, Eb-12, Edouard Fabie, Edragon, Elisabeth Jacquier, Elisabeth Rochat, Elnutpasta, Elviscourard, Emile Billard, Emilien Ayglon, Emmanuel Lenoble, Emmanuel Montecot, Emmanuel Priels, Emmanuelle Desbouvries, Epbaron, Eric Peters, Eric-Olivier Pallu, Ericvignolles, Erm, Etienne Martin, Etiennevincent5, Ezryth, Fabien Chaury, Fabrice Burkhalter, Fabz-2, Flece, Flippy, Florence Moisy, Florent Bride, Florent Sorin, Fpujos, Franck Boursier, Francois Holowenczak, Francois Raviot, Francois Raymond, Francois Zunsheim, Francoise Lasserre, Francoisegrenierdroesch, Frank Fouquet, Frederic Brandon, Frederic et Edith Quantin, Frederic Fayolle, Frederic Mazzella, Funky, g3p4r, Gabin Rignault, Gabriel Chatillon, Gabriel Manet, Garbelion, Gaud Benjamin, Gbieron, Geoffray Cengizalp, Geraldine Guilliere, Gerard Aubert, Ghislain Soulier, Gilles Sinapi, Gisele Collado, Gisele Thoulouze, Goarth, Gobywar, Godriclepreux, Gomorrha, Gregoire H, Gregory Blangero, Gueeyom5, Guillaume Berlaguet, Guillaume Chenais, Guillaume Da Silva, Guillaume Mathiot, Guillaume Rapuzzi, Guillaume Saint-Sorny, Guillaumehabert5, Guilmanu, Haka, Hart27, Helene Corsiez, Henri Hemery, Henri Pauly, Holy69, Hugo Jacqueslandes, Impdorn, Isabelle Attias, Isabelle Lince, Isshin63, Jacques Buchailot, Jade Delamer, Jean-Daniel Toussnel, Jean-Luc Boutel, Jean-Loic Metayer, Jean-Marc Clair, Jean-Mi-

chel Colombo, Jean-Michel Bonnefond, Jean-Michel Ferragatti, Jean-Pascal Martin, Jean-Pierre Queille, Jeff L, Jeff-Clyde Anders, Jehan de Montperil, Jennifer Pose, Jeremy Provost, Jerome Griffe, Jocelyne Vuillerot, Johan Nouvelle, John Icks, Jonaslenn, Jose Evrard, Jose Rodrigues, Julia Aillaud, Julie Celie, Julie-rose, Julien Collard, Julien Contremoulin, Julien Lejeune, Justine Vannucci, Kazhal, Khalimsha, Koala Tueur, Kragor, Kriss Korb'art, Laetitia CocoDimba, Lau_leia-tortoise, Laurent Deval, Laurent Miquel, Laurent Salmon, Le groupe sleipnir, Le ratier bretonnien, Le vieux de la montagne, Lidiarizzuto, Lilian Achaintre, Lilie, Lionel Golfier, Loic Godin, Lotard, Lothingoth, Lotin, Loulou1510, Luc Verdier, Ludivine Szczerbowski, Ludovic Biegel, Ludovic Lebacque, Lysiane Mann, M V, Maciic, Mallaoua, Maminou, Marc Charamathieu, Marc Domergue, Marc Sattori, Marianne Benier, Marie Benatre, Marie Virama, Marine et Ludo, Marjolaine Lombard, Martine Regnier, Maryan Kolanek, Mathieu Belpaire, Mathieu Lesluin, Mathmath1234, Matthieu Duquesnoy, Matthieu Genet, Maxi Poki, Maxime Henri, Maxime Loviton, Maxime Miquel, Maxime Tarozzi, Megane Monnot, Melanie Heurtevin, Meud92, Mic Seg, Michel Preau, Micoud Renaud, Milou-11, Moise Rives, Monnier Cedric, Morgane Hug, Mr Bushido, Nab0, Nagona, Nalzur, Nanbanjin, Nasnjotnjur, Nico Mourguye, Nicolas Bataille, Nicolas Di Meo, Nicolas Fontaine, Nicolas Joguet, Nicolas Schaff, Noldorim, Odin_le_druide, Oku Nideh, Olivier Gal, Olivier Villoingt, Ombeline Rossi, Oned1983, Onirys, Ouriel Alfon, Patrice Serre, Patrice Simon, Patrick Cettour, Patrick Fournier, PatrickC, Paul Copin, Paul Enguehard, Pertuisane, Philippe Celier, Philippe Marlin, Philippe Miecret, Philippe Sallerin, Pierre Batut, Pierre Dumas, Pierre Stervinou, Pierre Valls, Pierre Werts, Pierre-Olivier Rakotondrabe, Pierre-Yves Nedelec, Pol Lair, Quentaro, Quentin L'Hote, Quentin Ulmann, r1artwork, Raccoon, Rachel Fleurotte, Raphael Hoch, Ravel-8, Rebecca Mesnil, Redeagle, Rene Pinel, Renoul Jehan-Baptiste, Reynald Daniel, Rigcaly, Rine, Romain Bouret, Romain Gauthier, Romain Leclercq, Romain Portemont, Romain Rouge, Romain Sestier, Rosana de Mendonca Louvrier, Rv App, Ryskem, Sam, Samantha Servanty-Bontempelli, SambaYeah, Samuel Szymanski, Sandrine Guyoumard, Savannah Dalsass, Sebastien Steunou, Silarkhar, Simon-Pierre Marion, Steph V, Stephane Blavet, Stephane Couvidat, Stephane Lasne, Stephane Pourre, Stephane Saugoult, Stephane Thiou, Sylvain Peylin, SyMaRiP, Syphilitique, Tais Fraisse, Tanghar, Taztaaf, Tepthida Hay, Theleb Kaarna, Thibaud Edouard, Thibault Mussat, Thierrydelnatte, Thomas Badoureaux, Thomas Luis, Thomas Vitalone, Thomyorkeradio, Thurd34, Traroth, Trencavel81, Tristan Libersat, Tristan Ughetti, Tzameti, Valentin Courtillet, Valentin Herscher, Valerie Brey, Valrod, Vero Pinson, Vincent Betton, Vincent Bonifait, Vincent Couture, Virginie Ava, Wally Laligator, Wilfried Renault, Wilfried Vappereau, Xapon, Yannbilbo, Yannick Lavoquer, Yannickmosset, Yapados, Ydufraise, Yot, Yves Dreneau, Yves Malinowski, Zalasta

Iä, Iä, Cthulhu fhtagn ! Soyez tous remerciés !